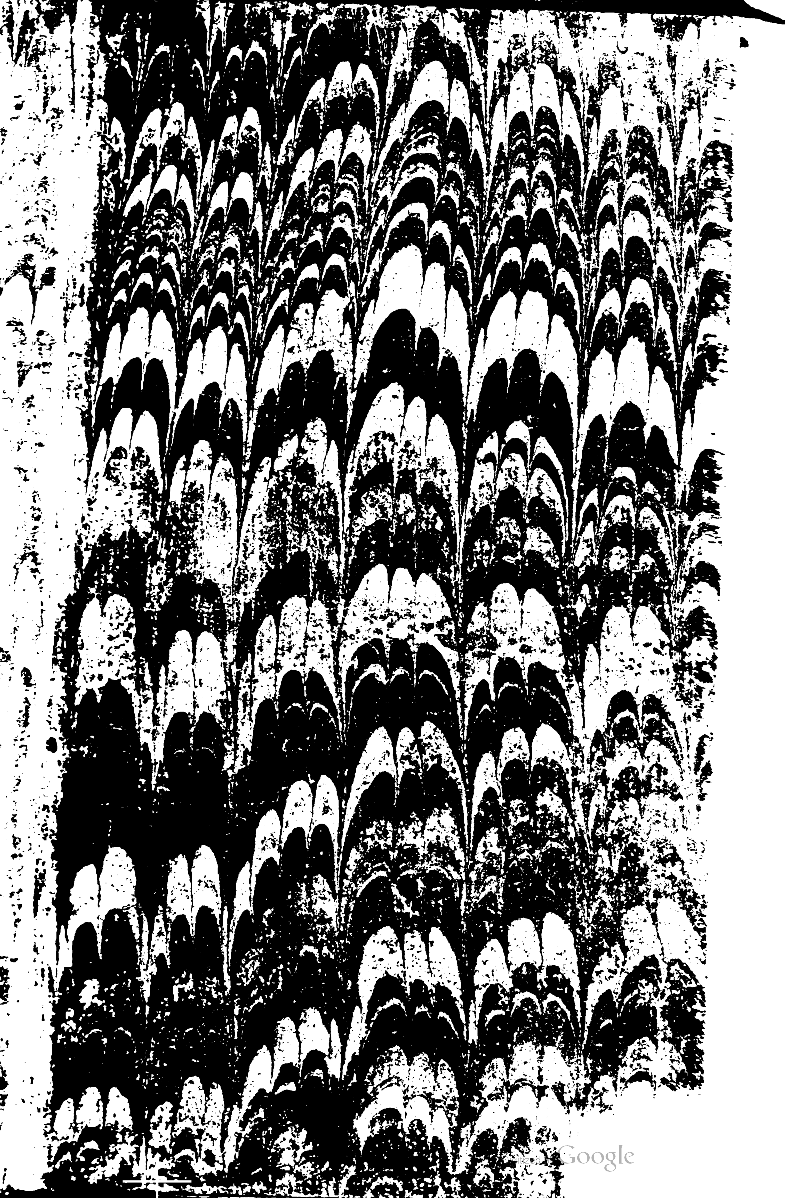








á Amsterdam Chez ESTIENNE ROGER
Marchand libraire

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN,

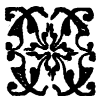
Illustrées de Discours Moraux, Philosophiques, & Politiques.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de beaucoup en divers endroits.

Avec des Reflexions Morales.

PAR J. BAUDOIN.



A AMSTERDAM,

Aux depens D'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve toute sorte de Musique.

M. D C C I.

AU LECTEUR,

Sur le ſujet des Fables.

J'Avois eu quelque deſſein, Lecteur, de vous donner un diſcours plus ample que celuy-cy, touchant la connoiſſance univerſelle des Fables, Mais je me ſuis reſolu depuis de le reduire en abregé afin d'éviter le blâme d'amplifier inutilement une choſe aſſez connuë par les longs Traittez que les Autheurs en ont fait. Je commenceray donc par la définition de la Fable, que j'appelle proprement une Feinte, qui par quelque reſſemblance repreſente la Verité. *Elle eſt au reſte; Raiſonnable, Morale, & Mélée, ou Propre, ou tres-propre. La Raiſonnable eſt celle où l'on feint l'homme eſtre Autheur de quelque choſe que l'on ſe figure; La Morale, celle qui tâche d'imiter la façon de vivre des Creatures raiſonnables: La Mélée celle qui comprend enſemble ce qui eſt pourveu de Raiſon, & ce qui ne l'eſt pas: La propre, celle qui par l'exemple des Beſtes & des choſes inanimées, démontre tacitement ce que l'on veut enſeigner, comme fait Eſope en toutes ſes Fables; Et la tres-propre, celle qui convient aux Hommes & aux fabuleuſes Deïtez en ce qui regarde les Actions. A quoy tous les Poëtes, qui traittent de matieres Comiques, ou qui tiennent du Tragique, ou meſme de l'Epique ont ordinairement égard.*

AU LECTEUR.

Quoi qu'il y ait plusieurs ressemblances, & conformitez, d'où l'on peut tirer le sujet des Fables; Il me semble neanmoins qu'il s'en trouve trois principales, dont la premiere consiste en des operations, qui ne sont pas naturelles; c'est ce qu'on pourroit dire de la ressemblance que quelques fables proposent entre l'homme & la Chimere. Il ny a rien de semblable dans la figure exterieure, toute la conformité est dans les operations qui sont representées par ce monstre imaginaire, dont le devant tient du Lion, le milieu de la Chevre, & le derriere du Dragon; Par où il nous est enseigné, que la pluspart du temps les hommes se laissent conduire, ou par l'apetit irascible, ou par le concupiscible, ou par leur propre fantaisie, & leur imprudence. Secondement, on joint ensemble la ressemblance de la nature, & des operations pour en tirer les Fables comme ce qu'on feint des hommes & des Dieux, sous l'une & l'autre forme; Et enfin on les tire des operations qu'on attribuë aux feintes Divinitez, & aux creatures humaines. Il se peut encore qu'il ne seroit pas hors de propos d'en ajoûter une quatriéme, tirée de la ressemblance, tantost de la Nature, & des operations; & tantost des operations, & non pas de la Nature. Telle est la Fable de Prothée, Dieu marin, dont les diverses transformations nous representent la Matiere premiere, qui se change d'une forme en l'autre, ainsi que l'expliquent presque tous les Philosophes; Il est vray qu'à

le

le prendre moralement, cela peut s'entendre des hommes, qui tiennent de la Divinité, & qui pourtant se changent, par maniere de dire, en Bestes irraisonnables, & en pierres même, toutes les fois qu'ils se laissent emporter à leurs passions brutales; & qu'insensibles à leur devoir, ils négligent ingratement le culte de leur Créateur.

Quant à l'invention des Fables, elle appartient plûtost aux Poetes qu'aux Philosophes, qui ne s'attachent qu'à la verité des choses; au lieu que les Poetes nous y conduisent par de certains détours agreables, qu'ils enveloppent de contes faits à plaisir. Car pour ne pas sortir des bornes de leur Art, ils inventent ingenieusement ce que bon leur semble, & cela leur réüssit avec tant de bon-heur, que de leurs mensonges mesmes, les excellens hommes en tirent des veritez & des méditations ravissantes; comme l'on peut voir dans les Escrits de plusieurs grands hommes, & particulierement de Maxime de Tyr, Philosophe Platonicien. S'il y a quelque chose à blâmer en la pluspart des fictions Poetiques; c'est à mon advis quand il arrive que ceux qui en sont les Autheurs, inventent des Fables, qui à le prendre à la lettre, tiennent du Deshonneste, & de l'impie mesme; A cause dequoy le divin Platon les bannit entierement de sa Republique, comme contraires à la Pieté & aux bonnes mœurs; quoique d'ailleurs il les estime beaucoup, pour la gentillesse de leurs inventions. *L'on*

L'on appelle Fables de Speculation *&* d'Action *ensemble, celles qui peuvent estre expliquées selon le sens Allegorique Speculatif, & selon l'Actif aussi. En voicy une entre les autres, que j'allegueray pour exemple. Les anciens Poetes ont feint que Celius, Dieu par dessus tous les autres, engendra Saturne; que de Saturne nâquit Jupiter, puis Neptune Dieu de la mer, & Pluton Roy des Enfers: Ce que les Platoniciens expliquent fort doctement, quand ils disent que par Celius on doit entendre Dieu, en qui sont comprises toutes les Creatures d'une maniere ineffable; & par Saturne, le premier Esprit Angelique, ou le Monde exemplaire, selon la doctrine du mesme Platon, & de Mercure Trismegiste, Ensuite de cela, ils adjoûtent la génération de l'Ame du Monde, qu'ils appellent* Jupiter, *entant que par sa lumiere, & son mouvement, elle gouverne, & fait agir la partie d'en-haut: Mais à l'égard de ce qu'elle vivifie & régit les Creatures d'icy bas, sujettes à une continuelle révolution; ils luy donnent le nom de Neptune; & celu de Pluton, qui est le Dieu des Richesses, entant qu'elle agit à la production des Métaux, & des pierres précieuses. Je passe sous silence que cette Fable se peut encore expliquer du petit Monde, à sçavoir de l'Homme, en qui sous les noms de Celius, de Saturne, de Jupiter, & de Pluton nous pouvons entendre la partie Divine, la Contemplative, l'Oeconomique, & la Terrestre.*

Il

Il y a une autre sorte de Fables, à qui l'on peut proprement donner un sens tout à fait moral, comme à celle de Narcisse, qui ravy de sa propre beauté, trouva la cause de sa mort dans la source où il se miroit, & fut depuis transformé en une Plante appellée de son nom. Ce qui nous apprend, que les Hommes qui s'ayment trop, & qui semblent faire gloire de mépriser les autres, enchantez par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes, ne sont dans le monde que des Plantes inutiles, Dieu nous ayant fait naistre pour servir nostre Prochain, & l'assister charitablement. A cecy se rapporte à peu prés une Fable assez plaisante, qui dit, que les Hommes, autrefois doubles, furent coupez en deux, pour punition de leur humeur altiere, & trop insolente: & c'est d'où procede que dans la diversité de ses humeurs, l'homme veut du mal à l'un & ayme l'autre, à cause qu'il le croit sa moitié, comme se l'imagine le Poete Aristophane. Mais il me semble plus à propos de dire, que cette Fable a esté inventée, pour montrer la mutuelle correspondance qu'il y doit avoir en l'Amitié, & que nous aimons les uns plus & les autres moins, selon que nous y sommes portez d'inclination, & par la conformité de nos mœurs, avec celles de la personne aimée.

De la derniere espece de Fables, à qui l'on peut donner un sens Spéculatif & Moral, est celle de Venus & de Mars, que le jaloux Vulcain prit dans

ſes filets, & rendit ainſi ſa honte publique à la face de tous les Dieux, comme le raconte le Poëte Homere. Les Platoniciens expliquent cela bien delicatement, quand ils diſent que par Venus il faut entendre une forte union de pluſieurs choſes diſcordantes, comme la celeſte, où des Idées ſans nombre ont jointes à la Nature; & celle de ce bas monde, qui eſt tres-eſtroite, bien que composée de diverſes Créatures, entre leſquelles il y a de la répugnance. Voilà quelle eſt la ſpeculation de cette Fable, qu'Ariſtote Prince des Peripateticiens explique moralement des Choleriques, & des courages aguerris, qu'il dit eſtre de complexion plus amoureuſe que ne ſont les autres hommes.

Je laiſſe à part pluſieurs autres fictions de cette nature, qu'il me ſeroit facile de rapporter icy, pour vous faire voir les Myſteres que les Anciens ont cachez ſous le voile des Fables; où je pourrois dire encore, que Saint Auguſtin a pris la peine d'en moraliſer pluſieurs, que Saint Thomas n'en deſapprouve point l'uſage, & que Toſtat les a illuſtrées ſur les Ethymologies d'Iſidore. Mais tout cela ſeroit ſuperflu, puiſque dans celles d'Eſope vous avez, ce me ſemble, une Matiere aſſez ample, pour juger de l'utilité qui en peut revenir, & en profiter vous-meſme.

LA

LA VIE D'ESOPE PHRYGIEN.

Tirée du Grec de Planudes, surnommé le Grand.

CHAPITRE I.



Du Pays, & de la condition d'Esope.

Je sçay qu'il s'est trouvé plusieurs grands Hommes, de qui la plume excellente s'est employée à nous décrire l'estat des choses du Monde, & leurs revolutions, naturelles, afin d'en pouvoir laisser quelque me-

meite à la Posterité. Mais comme il n'est pas hors d'apparence, que par une secrete inspiration des Dieux immortels, Esope n'ait parfaitement sceu la Morale; il est vray-semblable aussi, qu'en bon sens & en vivacité d'esprit, il a de beaucoup surpassé la plusspart de ces gens-là & les a laissé bien loin aprés luy. Car sans se mettre en peine de chercher à persuader autruy, ny par des définitions, ny par des raisonnemens, ny mesme par des exemples tirez de l'Histoire des siecles passez, il sçait si bien gagner les cœurs de ceux qui l'écoutent, en les instruisant comme il fait, & les instruire si parfaitement par de simples Fables, qu'il leur inspire la honte d'entreprendre, & de faire des actions pour lesquelles, ny les Oyseaux, ny les autres Animaux n'ont aucun instinct, & qu'ils ne voudroient pas mesme avoir faites: Et les remplit de confusion de négliger les choses honnètes. Auxquelles il feint que plusieurs bêtes Brutes se sont fort sagement employées, ensorte que les unes ont par ce moyen evité d'extrémes dangers qui les menaçoient, & les autres en ont retiré le profit dont elles avoient besoin.

Cet excellent Homme, qui durant sa vie se proposa dans l'esprit l'image d'une République de Philosophes; & qui ne mit pas tant la Philosophie dans les paroles, que dans les actions, fut de condition servile, & natif d'Ammorion, Ville de Phrygie, que l'on surnommoit la Grande. Ce qui me fait croire tres-veritable ce qu'allegue le divin Platon en son Dialogue intitulé *Gorgias*, où il dit, que la Nature & la loy sont extremement contraires & differentes. Car la Nature ayant fait naistre Esope, d'un Esprit libre, la Loy des Hommes soumit son corps à l'esclavage ce qui ne put pourtant ny corrompre la liberté de son Esprit, ny le mettre hors de son assiet-

te,



te, quoyque cet esclavage transportât son Corps en plusieurs lieux, & engageast sa personne en diverses affaires.

CHAPITRE II.



Description du Corps d'Esope, & de la vivacité de son esprit.

ESOPE ne fut pas seulement esclave de condition, mais il fut aussi le plus difforme de tous les Hommes de son temps. Car il avoit la teste pointuë, le nez plat, le col court, les levres grosses, & le teint noir; ce qui le fit nommer *Esope* qui veut dire *Ethiopien*. Il estoit outre cela ventru, bossu, tortu par les pieds, & possible plus laid que le Thersite d'Homere. Mais sa parole lente, sa voix casse, & la peine qu'il avoit à se faire entendre estoit encore ce qu'il y avoit de pire en lui. Toutes ces choses semblent avoir causé son esclavage. Car ç'eust esté merveille, si estant ainsi laid & difforme, il eut pû s'échapper d'une condition servile. Mais quelque imparfait qu'il fût de corps, cela n'empéchoit pas

qu'il n'eut naturellement un Esprit habile, & qui reüssissoit heureusement en toute sorte d'inventions

CHAPITRE III.



Esope se justifie devant son Maistre, & luy fait voir qui avoit mangé les figues.

LE Maistre d'Esope le croyant peu propre pour les affaires domestiques, s'advisa de l'envoyer travailler aux Champs, où il ne fut pas plutost arrivé, qu'il mit tout de bon la main à l'œuvre. A quelque temps de là ayant pris fantaisie à son Maistre d'aller à sa Metairie, pour y voir le travail de son nouveau Serviteur, il arriva qu'un certain Laboureur luy fit present de belles figues. Elles luy plurent beaucoup ce qui l'obligea de les donner à un de ses Valets, nommé *Agatopus*, pour les luy garder jusques à son retour des Bains. Quelques affaires ayant obligé Esope d'aller au logis pendant ce temps-là, Agatopus sçeut se servir de cet-

te

te occasion & donna ce conseil à l'un de ses compagnons : *Saoulons-nous*, luy dit-il, *de ces figues ; Et si nostre Maistre les demande, nous luy ferons croire qu'Esope les aura mangées, & nous témoignerons tous deux contre luy. Car son entrée dans la maison, nous servira d'un beau pretexte, pour inventer plusieurs fourberies à son desavantage ; joint qu'un homme seul ne pourra rien contre deux, & qu'il n'osera dire mot faute de preuves.* Ces choses ainsi concluës, ils se mirent à manger les figues : Et à chaque morceau qu'ils avaloient ; *mal-heur sur toy*, disoient-ils *miserable Esope!* Peu aprés, leur Maistre estant de retour des Bains, la premiere chose qu'il demanda, ce fut qu'on luy apportât ses figues Mais comme on luy eut répondu qu'Esope les avoit mangées, il se mit fort en colere, & commanda qu'on l'appellât. Estant venu ; Quoy, luy dit le Maistre, méchant que tu es, as-tu fait si peu de compte de moy, que d'oser manger les figues que j'avois commandé qu'on me gardât ? Esope bien étonné de ce discours l'écoutoit tout confus, & ne sçavoit y répondre, n'ayant point la liberté de la langue. Mais enfin, comme il apperceut que des paroles on en vouloit venir aux coups, se jettant aux pieds de son Maistre, il le pria de se donner un peu de patience. Cela dit, il courut prendre de l'eau tiede, qu'il beut devant tous : puis s'étant mis les doigts dans la bouche, pour se faire vomir, il ne rendit seulement que l'eau, parce qu'il n'avoit rien mangé de tout ce jour-là & pria son Maistre, que ses Accusateurs en fissent autant, afin de connoistre celuy qui auroit mangé les figues. Cette proposition d'Esope pleut fort à son Maistre, qui bien étonné du bon sens, & de l'esprit de son nouveau serviteur, voulut que les autres beussent comme luy de l'eau tiede. Ce qu'ils se re-

solurent de faire, croyant qu'au lieu de s'enfoncer les doigts jusqu'au gosier, ils en seroient quittes pour les tourner çà & là tout à l'entour des machoires; Mais a peine eurent ils beu, que cette eau tiede les provoquant à vomir, leur fit rendre gorge, & fit connoître qu'ils avoient mangé les figues. Ainsi la calomnie de ces méchans Valets paroissant à découvert aux yeux de leur Maistre, il commanda qu'ils fussent dépoüillez tous nuds, pour estre foüettez; Et ce fut alors que l'experience leur fit connoistre la verité de ce bon mot: *Que tel veut faire du mal à autruy, qui s'en fait à soy-mesme, sans y penser.*

CHAPITRE IV.



Par quelle avanture Esope receut le don de bien parler.

Le jour suivant, le Maistre d'Esope estant retourné à la Ville, & l'ayant laissé aux Champs pour faire la tâche qu'il luy avoit ordonnée, il arriva que les Sacrificateurs de Diane, ou quelques autres

autres hommes, s'estans égarez de leur chemin, rencontrérent Esope, & le prierent instamment par Jupiter l'Hospitalier, de leur montrer par où il falloit aller à la Ville. Alors Esope les ayant premierement fait asseoir à l'ombre d'un arbre, leur donna à manger sobrement, puis il leur servit de guide, & les remit dans le chemin qu'ils luy demandoient. Eux donc se sentans extremement obligez à la civilité de leur hoste, leverent les mains au Ciel, & recompenserent leur bien-faiteur par des prieres, qu'ils firent en sa faveur. Ces choses ainsi passées, Esope s'en retourna, & fut saisi d'un profond sommeil, causé tant par son travail continuel, que par la grande chaleur qu'il faisoit. Durant qu'il dormoit, il luy sembla que la Fortune se presentoit devant luy, & qu'elle mesme luy délioit la langue, luy donnant non seulement la grace & la facilité du discours, mais aussi la science des Fables. Aprés cette apparition, aussi-tost qu'il fut éveillé: *Que j'ay* dit il *dormy doucement! & que j'ay fait un songe agreable! Mais ce qui m'étonne davantage, c'est que je n'ay plus de peine à parler, & que je nomme aisément toutes choses par leur nom, comme un Bœuf, un Asne, un Rasteau. Par les Dieux immortels, je ne sçay d'où m'est venu un si grand bien: C'est sans doute, du bon accueil que j'ay fait aux Estrangers, Car je croi qu'en reconnoissance de cela, quelque Dieu m'a esté favorable, & qu'ainsi d'un bon office, on n'en doit esperer que du bien.* De cette façon Esope tout réjoüy d'une si belle avanture, se remit à son travail ordinaire.

CHA-

CHAPITRE V.



La vente d'Esope.

ZENAS (c'estoit le nom de celuy qui avoit la charge de la Métairie) estant allé voir si les Manœuvres s'acquittoient bien de leur travail, en apperceut un entre les autres qui ne s'y portoit pas si ardemment qu'il eût voulu: ce qui fut cause qu'il se mit à le frapper pour une legere faute. Esope ayant pris garde à cela, *Pourquoy*, luy dit-il, *frappes-tu sans cause ce bon homme, qui ne t'a fait aucun tort, & d'où vient encore qu'il ne se passe aucun jour que tu n'en fasses de mesme à tout ce que nous sommes icy de serviteurs? Asseurément je suis resolu de m'en plaindre à nostre Maistre.* Ces paroles d'Esope étonnerent fort le Métayer Zenas, si bien qu'aprés y avoir un peu pensé; Certes, dit-il en soi-même, je ne dois point douter que mes affaires n'aillent tres-mal, s'il arrive qu'Esope fasse sa plainte le premier. Ainsi afin que

je

je ne sois pas mis hors de ma charge je suis d'avis de le prevenir & de l'accuser auprés de mon Maître, avant qu'il m'ait accusé luy même. Cette resolution prise, il s'en alla droit à la Ville trouver son Maistre. Comme il l'eut abordé, il parut émeu en le saluant. Ce que son Maistre ayant reconnu; D'où vient, luy dit-il, que tu és si émeu, en t'approchant de moy? A ces mots, Zenas s'estant un peu remis; je viens icy, répondit-il, pour vous advertir, Seigneur, qu'il est arivé une chose surprenante en vostre maison de campagne. Et quoy, repartit le Maistre, quelque Arbre a-t'il porté du fruit avant le temps; ou bien y a-t'il quelque Beste qui ait conceu contre nature? Ce n'est pas cela, luy repliqua Zenas; tout ce que j'ay à vous dire, c'est qu'Esope, qui jusques icy semble avoir esté muët, a maintenant la parole libre. Et toi la puisse-tu perdre, reprit le Maistre, puis que tu és si peu sensé, que de tenir cet évenement pour un prodige. J'en suis content, répondit Zenas, & je vous promets que je tairay volontiers les injures qu'il m'a dites. Mais il n'est pas possible de supporter les outrages qu'il profére contre vous, & mesme contre les Dieux. Ces paroles irriterent le Maistre de Zenas, qui pour témoigner son ressentiment; Va, luy dit-il, je te remets Esope, pour en faire à ta volonté, tu peux le vendre, ou le donner à qui bon te semblera. Aprés donc que Zenas ayant ainsi obtenu la permission de disposer d'Esope, lui eut fait sçavoir le pouvoir qu'il avoit sur lui; Esope sans s'étonner lui dit; Je n'empesche pas, que tu ne fasses de moy ce qu'il te plaira. Sur ces entrefaites un certain marchand, qui passoit exprés par le vilage pour acheter du Bétail, vint à passer par là, & s'enquit de Zenas s'il n'avoit point quelque beste

ſte à vendre non répondit Zenas, mais j'ay un Eſclave, qui n'eſt pas loin d'icy, que je te vendray, ſi tu le veux acheter.

Le Marchand l'ayant voulu voir, Zenas fit incontinent venir Eſope. Mais l'autre ne l'eut pas plutoſt veu, que s'éclattant de rire. O prodige! dit-il à Zenas, où as-tu pris ce pot? Eſt-ce un homme que tu me montres, ou quelque tronc d'Arbre? Certes, s'il ne parloit comme il fait, je le prendrois pour une oudre enflée: vrayement il eſtoit bien beſoin que tu me détournaſſes de mon chemin pour me faire voir ce mal-encontre. Il voulut là-deſſus s'en aller; mais Eſope le ſuivant: Arreſte un peu, luy dit-il; A ces mots le Marchand tourna viſage, Et plein de dédain contre Eſope lui dit; Va t'en loin de moy, vilain maſtin que tu és. Tout beau, repartit Eſope, à tout le moins dy-moy quelle affaire t'ameine icy. Je n'y ſuis venu, répondit le Marchand, qu'en intention d'y acheter quelque choſe de bon, & voilà pourquoy je n'ay pas beſoin de toy, qui ne vaus rien, & qui n'es qu'une marchandiſe inutile & gaſtée. Soit, repartit Eſope, cependant tu m'acheteras ſi tu m'en crois, & je m'aſſeure que tu ne ſeras pas fâché de m'avoir. Dieux! continua le Marchand, quel profit me pourroit-il revenir d'une perſonne faite comme toy, qui t'attire l'averſion de tout le monde? Je m'en vay te le dire, repartit Eſope: n'as-tu pas chez toy quelques enfans qui ſoient fâcheux, & ſujets à pleurer? Si cela eſt, prends moy pour leur Precepteur, ils auront peur de moy comme d'un homme maſqué. A ces paroles le Marchand ne pût s'empécher de rire, & ſe tournant vers Zenas. Combien lui dit-il, me veux tu vendre ce Malheureux? Donne m'en trois oboles, répondit Zenas, & l'emmeue avec

toy.

toy Le Marchand en demeura content, & les luy donnant; Je n'ay, fait dit-il ny perte ny profit. Il se mit donc en chemin, & son Esclave aprés luy, à peine fut il arrivé a sa maison, que deux enfans qui estoient à la mammelle voyant Esope, en eurent peur aussi-tost, & se mirent à crier. Ce que voyant Esope; Et bien, dit-il à son nouveau Maistre, ne voilà t'il pas un effet de ma promesse? A ces mots, le Marchand luy commanda de salüer ses Compagnons, & d'entrer plus avant dans le logis; mais comme il se fut mis en estat de le faire; Vrayment, dirent-ils entr'eux, c'est un grand malheur à nostre Maistre, d'avoir acheté un Valet si monstrueux, & si difforme que celuy-cy; il semble proprement qu'il ne l'ait pris, que pour servir de mal-encontre & de sortilege dans sa maison.

CHAPITRE VI.



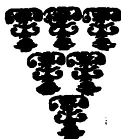
D'un fardeau, dont Esope se chargea.

QUelque tems aprés ce Marchand commanda à ses Esclaves d'emballer ses marchandises, & de

de se tenir prêts pour un voyage d'Asie, qu'il avoit resolu de faire, & qu'il vouloit commencer dés le lendemain. Ils executerent donc aussi-tost ses ordres & partagerent entr'eux les fardeaux qu'ils devoient porter. Esope les pria de luy donner le moins pesant, parce que n'ayant esté vendu que depuis peu, il n'estoit pas encore bien accoûtumé à de tels services. Eux se laissants toucher à ces paroles, luy répondirent, qu'ils le dispensoient de porter aucune chose. Mais il ne le voulut pas disant qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il fut le seul qui demeurât inutile, tandis que tous les autres travailleroient: comme ses compagnons luy eurent permis de choisir entre tous les fardeaux celuy qu'il jugeroit le plus à son gré, aprés qu'il eut bien regardé çà & là, & qu'il eut assemblé quantité de choses, comme des vases, des sacs, des balots & des paniers, il voulut enfin estre chargé d'une corbeille pleine de pain, que deux personnes devoient porter. Le choix d'abord fit rire ses compagnons, qui commencerent à le traitter de sot, de ce qu'aprés les avoir prié de luy donner le fardeau le moins pesant, il avoit choisi celuy qui l'étoit le plus: neanmoins ils suivirent son choix, & luy mirent la corbeille sur les épaules. Luy cependant estant chargé par dessus ses forces, en estoit presque accablé, & se secoüoit tantost d'un costé, & tantost de l'autre. Le Marchand estonné; du fardeau qu'Esope portoit; Asseurement, dit-il, Esope a déjà gagné l'argent qu'il me couste, puis qu'il est si ardent & si prompt à la fatigue, car, à ce que je voy, il porte la charge d'un cheval.

Estant arrivez au logis où ils devoient disner, on commanda à Esope de distribuer à chacun sa portion de pain; comme ils étoient plusieurs de Compagnie on en mangea beaucoup, & ainsi la corbeille demeu-

demeura à demy vuide. Par ce moyen son fardeau estant bien diminué, il en marcha plus à l'aise l'après midi. De cette mesme façon; comme le soir fut venu, il fit la distribution des pains au lieu où ils souperent, de sorte que ne restant plus rien dans sa corbeille, il la chargea tout à son aise sur ses épaules, & se mit à marcher si viste, que ses compagnons le voyant loin devant eux ne sçavoient qu'en penser & doutoient si c'étoit Esope ou quelqu'autre. Mais comme ils eurent reconnu que c'estoit luy, ils ne pûrent s'étonner assez, de voir qu'un si chetif bout-d'homme leur avoit joüé ce tour de finesse &, qu'il eût été plus sage qu'eux puis qu'il avoit voulu porter les pains, étant bien asseuré d'en être déchargé facilement, & avant que de toute autre chose; au lieu que ses compagnons demeuroient chargez de balles de marchandise, & de semblable attirail, dont il n'estoit pas possible de se défaire aussi aisément que des provisions de bouche.



CHAPITRE VII.



Esope est derechef vendu.

QUand le Marchand fut arrivé en la Ville d'Ephese, il y vendit plusieurs Esclaves, sur lesquels il profita beaucoup. Il ne luy en resta plus que trois, dont le premier estoit un Grammairien, le second un Musicien, & le troisiéme Esope. Un de ses amis lui ayant conseillé de faire voile à Samos, sur l'esperance qu'il luy donna d'y tirer plus de gain de ses Esclaves, il se laissa vaincre à ses persuasions, & se mit sur mer. Estant arrivé à Samos, il fit habiller de neuf le Grammairien & le Musicien, & les mit en vente en plein marché. Mais comme Esope étoit si contrefait en tout son corps qu'aucun habit ne luy pouvoit aller bien. Il s'advisa de le couvrir d'un méchant sac. L'ayant ainsi déguisé, il le mit au milieu de ses deux compagnons, afin que ceux qui le verroient en cét équipage s'en étonnassent, & que ce leur fust un sujet de dire ; *D'où vient cette abo-*

abomination, qui obscurcit ainsi le lustre des autres? Quoique le pauvre Esope servît de raillerie à plusieurs, il ne laissoit pas de les dédaigner, & de les regarder hardiment.

Le Philosophe Xanthus, qui faisoit sa demeure à Samos, vint au marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien habillez, & tout au contraire Esope, qui estoit au milieu d'eux, si contre-fait, & en si mauvais équipage, il loua l'adresse du Marchand; qui avoit mis le laid au milieu, afin que par l'opposition de sa déformité, les deux autres jeunes garçons en parussent plus beaux. Comme il s'en fut approché de plus prés, & eut demandé au Musicien de quel Pays il estoit; *Je suis de Cappadoce*, luy répondit il. *Que sçais-tu faire*, luy dit Xanthus, *Toutes choses*, repartit le Musicien. A ces mots, Esope se mit à rire: Ce que les Disciples de Xanthus remarquérent: & comme en riant il avoit montré les dents, ils le trouverent si laid, qu'ils s'imaginerent de voir quelque Monstre ainsi ils commencerent tous à se mocquer de luy. Asseurement disoit l'un, c'est un hargneux, qui montre les dents. Qu'est-ce qu'il peut avoir veu, demandoit l'autre, qui l'oblige ainsi à rire? Ce n'est pas rire, ajoûtoit un troisiéme, c'est se refrogner. En raillant ainsi; comme ils desiroient tous de sçavoir ce qui l'avoit fait éclater de rire, un d'entr'eux, luy en demanda la cause? *Retire toy d'icy*, répondit Esope, *brebis de mer!* Paroles qui le rendirent si confus, qu'il s'en alla tout à l'instant.

Xanthus s'enquit du Marchand, combien il vouloit vendre le Musicien: Mais comme il eut fait réponse, qu'il luy coûteroit mille oboles, l'excez du prix l'en dégousta, & le fit venir au Grammairien. D'abord il l'interrogea de quel Pays il estoit?

De Lydie, répondit-il, *Que sçais tu faire*, reprit Xanthus. *Toutes choses*, repliqua l'Esclave. Ce qu'Esope entendant il éclata comme auparavant de rire. Un des Disciples du Philosophe s'obstinant plus fort à vouloir apprendre, pourquoy il rioit ainsi continuellement; Va-t'en le luy demander, luy répondit un de ses compagnons, si tu veux estre appellé *Bouc marin*. Cependant, Xanthus s'informa du Marchand, combien il vouloit vendre le Grammairien ? A quoy ayant repondu, qu'il en vouloit avoir trois mille oboles, le Philosophe se rebutta d'un si haut prix, & s'en alla d'un autre costé. Il fut neantmoins retenu par ses Ecoliers, qui luy demanderent si ces Esclaves ne luy estoient point agreables ? Ils me plaisent assez, leur répondit Xanthus, mais je ne suis pas d'advis d'avoir des Valets qui me coustent si cher. Puis qu'il ne tient qu'à celà, dit un de leur trouppe, il n'y a, ce me semble, aucune Loy, qui vous deffende d'acheter le plus difforme de tous. Car outre qu'il ne vous servira pas moins bien que les autres, nous voulons bien payer ce qu'il coustera. Vrayment, ajoûta Xanthus, il feroit beau voir que vous fournissiez l'argent, & que j'achetasse la marchandise. Celà ne seroit pas raisonnable, d'ailleurs j'ay une Femme qui ayme trop la netteté, pour souffrir d'estre servie par un homme si laid, & si mal propre. Vous ne devez pas vous arrêter à cela, luy repondirent les Ecoliers; vous sçavez la sentence qui dit, qu'il ne faut pas que la Femme soit la Maitresse. Soit repliqua le Philosophe, faisons donc marché de cét Esclave tout difforme qu'il est Mais avant que de passer outre, voyons s'il sçait quelque chose, afin de n'employer pas mal nostre argent. Là dessus estant retourné vers Esope; *Réjouy-toy*, luy dit-il.

Pour.

Pourquoy? répondit Esope, *est ce que je parois triste?* *Je te saluë*, adjoûta Xanthus; *Et moy je te saluë aussi*, dit Esope. Ces reparties si soudaines surprirent autant le Philosophe, qu'elles surprenoient ses Ecoliers. Qui es-tu, continua Xanthus. *Je suis noir*, répondit Esope; Ce n'est pas ce que je desire de sçavoir de toy, répondit Xanthus; Je veux seulement que tu me dise ton Pays, ou le lieu d'où tu es sorty. *Du ventre de ma Mere*, dit Esope. Ce n'est point encore celà, repartit le Philosophe, c'est le lieu de ta naissance que je te demande. *Je ne me souviens point*, repliqua Esope, *que ma Mere m'ait jamais declaré, si le lieu où elle me fit estoit haut ou bas*. Que sçais tu faire? continua Xanthus. *Rien*, répondit Esope; D'où vient celà, ajoûta le Philosophe; *C'est*, dit Esope, *que comme mes Compagnons se sont vantez de sçavoir tout, ils ne m'ont rien laissé de reste*. Ces subtilitez d'Esope plurent si fort aux Ecoliers de Xanthus, que tout étonnez de l'oüir; Dieux! s'écrierent-ils, qu'il a bien répondu? Car il n'est point d'homme qui sçache tout, & c'est, sans doute, ce qui luy a donné sujet de rire. Aprés cecy, Xanthus luy ayant demandé s'il vouloit qu'il l'achetast? Ne vois-tu pas, luy dit Esope, que c'est une affaire, dans laquelle tu n'as nullement besoin de mon conseil: Fay celui des deux qui te semblera le meilleur, ou de m'acheter ou de me laisser: c'est une chose qui depend absolument de ta volonté: si elle te porte à m'avoir, ouvre ta bourse, & compte de l'argent, sinon, cesse de te mocquer de moy. Cette réponse le fit encore admirer davantage par les Ecoliers de Xanthus, qui dirent entr'eux; Par les Dieux! il a vaincu à cette fois nostre Maistre. Xanthus s'adressant encore à luy; Vien-icy dit il, quand je

t'auray acheté, ne t'enfuïras-tu point ? si je le veux faire, répondit Esope en riant, je ne me serviray nullement de ton conseil, comme n'aguere tu n'avois pas besoin du mien. Tu ne parle pas mal, reprit Xanthus ; mais je suis fâché que tu es si laid. O *Philosophe*, repartit Esope, *il faut considerer l'esprit & non pas le visage.*

Aprés ces discours, Xanthus se tournant vers le Marchand. Combien veux-tu, dit-il, que je te paye de celuy-cy ? A ce que je vois, répondit le Marchand, tu sembles n'estre icy venu que pour dépriser ma marchandise. Car tu as laissé ces deux jeunes Garçons, qui estoient fort propres pour un homme comme toy & as choisi ce visage difforme. Celà ne t'importe, continua Xanthus, je n'en veux point d'autre à present. Prend le donc, dit le Marchand, pour la somme de soixante oboles. Les Ecoliers les luy donnerent incontinent, & ainsi Xanthus demeura maistre d'Esope. Cependant les Fermiers qui estoient là presens, ayans eu avis de cette vente, estoient fort fâchez, & vouloient sçavoir qui étoit le vendeur, & l'acheteur. Mais comme chacun d'eux avoit honte de se déclarer à cause d'un si bas prix, Esope qui estoit au milieu. *Dit c'est moy, qui ay esté vendu : Celuy là est l'Acheteur, & celuy-cy le Vendeur. Que s'ils se taisent tous deux, par celà mesme il faudra que je demeure affranchy.* Les Fermiers furent bien-aises de sçavoir l'affaire, & donnerent à Xanthus le droit du peage, puis se retirerent.

CHA-

CHAPITRE VIII.



Xanthus fait un present d'Esope à sa Femme.

ESOPE se mit donc à suivre Xanthus, comme il s'en alloit à sa maison. Ayant remarqué que son Maistre pissoit en marchant ; Il le saisit par le derriere de sa robe & l'ayant arêté. *Vends-moy*, luy dit-il, *tout incontinent, autrement je m'enfuiray. Pourquoy celà?* reprit Xanthus, *Parce*, répondit Esope, *que je ne pourray jamais servir un Maistre tel que toy. Car s'il est ainsi que toy qui as un empire absolu sur mes volontez, & qui ne crains personne, ne te donnes toutesfois aucune relâche pour faire ce que demande la Nature, puisque tu pisses en marchant; que faudra t'il que je fasse, si tu m'envoyes à quelque affaire? ne seray-je pas contraint de décharger mon ventre en volant, s'il arrive que la nature exige de moy quelque chose de semblable?* Quoy, ajousta Xanthus, celà te met-il si fort en peine? Tu ne sçais donc pas, que si je pisse en

marchant, je le faits exprés, pour éviter trois grands maux: Quels maux? demanda Esope. Si je me fusse tenu debout, repartit Xanthus, le Soleil m'eust brûlé la teste, & la Terre les pieds, joint que l'acrimonie de l'urine m'eust offensé les narines.

Ils s'entretenoient ainsi ensemble en s'en allant au logis, où aprés qu'ils furent arrivez Xanthus voulut qu'Esope demeurast devant la porte: parce, disoit-il, qu'il sçavoit que sa Femme se picquoit un peu de gentillesse, & qu'il ne falloit pas luy presenter un objet si difforme, sans l'avoir prevenuë par quelque bon mot. Il entra donc dans le logis, où l'ayant trouvée: Ma Maistresse, luy dit-il, vous ne me reprocherez plus desormais les devoirs que me rendent vos Servantes, car je vous ay acheté un Valet qui est devant nostre porte, en qui vous remarquerez une si excellente beauté, que vous n'en avez jamais veu de semblable. Les Servantes croyant ces paroles veritables, en furent si fort touchées, qu'elles se disputoient deja entr'elles, à qui auroit pour mary ce beau serviteur. Cependant la Femme de Xanthus ayant commandé qu'on appellast ce nouveau Valet, pour le faire entrer, il y en eut une qui courut à la porte plus promptement que les autres, estimant que ce bon office luy seroit un acheminement à son futur mariage. Mais aprés qu'elle eut appellé ce gentil serviteur, & qu'avec une contenance asseurée il luy eut dit: Me voilà; c'est moy, la servante toute étonnée, luy demanda s'il estoit celuy qu'on nommoit Esope? Je le suis luy r pondit-il. Puis que celà est, continua la servante, n'entre point dans le logis, si tu me veux croire, autrement tout le monde s'enfuïra. Comme elle parloit ainsi; il survint une autre servante,
qui

qui le regardant fixement. Il faut, s'écria-t'elle, qu'avant que de mettre le pied ceans, tu souffres qu'on te découpe le visage. Mais sur tout, garde toy bien de m'approcher. Esope entra dans le mesme temps, & se présenta devant la Femme de Xanthus, qui le voyant si difforme; Mal-heureux, dit-elle à son mary, d'où m'avez-vous amené ce Monstre? Ostez-le, je vous prie de devant moy. Tout beau, ma Femme, répondit Xanthus, ne vous faschez point, je vous prie, & cessez de vous mocquer de mon nouveau serviteur. Comment, reprit-elle, que je ne m'en mocque point? Comme s'il n'estoit pas aisé de voir que vous me dédaignez, & que vous voulez avoir une autre Femme que moy. Certes, j'ay lieu de croire, que n'osant sans honte me dire, que je sorte de vostre maison, vous m'avez amené ce vilain chien, afin que je m'enfuye bien loin, ne pouuant qu'à regret en estre servie: Donnez-moy donc mon Doüaire, & je m'en iray. Xanthus ne parut pas fort étonné de ce discours mais se tournant vers Esope, il lui fit des reproches, de ce qu'en chemin le voyant pisser, il luy avoit dit de si bons mots pour rire, & que cependant, il demeuroit muët devant sa Femme. Esope répondit, qu'il la jettast dans un gouffre. Tay-toy méchant, luy dit Xanthus, ne sçais-tu pas, que je l'ayme comme moy-mesme. Quoy? repartit Esope; Tu t'arrestes à l'amour d'une Femme? Pourquoy non, chetif Esclave, j'en suis en effet extremement passionné. A ces mots, Esope frappant du pied; O Dieux, s'écria-t'il, le Philosophe Xanthus se laisse gouverner par sa Femme! Ensuite se tournant vers elle; Madame, luy dit-il, ne voudriez-vous pas bien, que vostre Mary vous eust acheté quelque jeune esclave, qui fût vigoureux, & de

bonne mine, pour vous contempler toute nuë dans le Bain, & badiner avec vous, au depens de l'honneur de vostre bon Philosophe? O Euripide, que n'ay-je ta bouche d'or, pour dire avec toy; *Grande est l'impetuosité des vagues de l'Ocean, grand le débordement des rivieres, & merveilleuse la violence du feu. C'est encore un accident bien dur à supporter que la pauvreté, & il y a une infinité d'autres choses qu'il est impossible de souffrir, tant elles sont pernicieuses; mais il n'y a rien si à craindre qu'une mauvaise Femme.* Celà estant, Madame, vous qui estes mariée à un Philosophe, gardez-vous bien de vous faire servir par des Valets, qui soient plus beaux & plus gentils qu'il ne faut, crainte de donner de la jalousie à vôtre Mary. La Femme de Xanthus ne sçachant que répondre, se tourna vers son Mary, & luy demanda où il avoit pris ce beau gibier. Toutefois, ajoûta-elle, quelque contrefait que soit ce malheureux, il me semble, de bonne humeur: Je veux donc faire ma paix avec luy. Alors Xanthus s'addressant à Esope; Te voilà bien, puisque tu és reconcilié avec ta Maistresse. *Il est vray*, répondit Esope, en riant; *car ce n'est pas peu de chose, que d'appaiser une Femme.* Tay-toy, luy dit Xanthus, car je t'ay acheté pour me servir, & non pour me contredire.

CHA-

CHAPITRE IX.



La réponse d'Esope à un Jardinier.

LE jour suivant, Xanthus commanda à Esope de le suivre; & le mena dans un Jardin, pour y acheter des herbes. Le Jardinier en ayant fait un faisseau, Esope le prit; & comme Xanthus voulut payer, le Jardinier s'addressant à luy: Seigneur, luy dit-il, vous m'obligeriez fort, si vous me vouliez resoudre une question que j'ay à vous faire. Qu'est-ce que c'est répondit Xanthus? D'où vient, reprit le Jardinier, qu'encore que je cultive, & que j'arrose avec tout le soin qui m'est possible, les herbes que j'ay plantées; elles ne poussent que fort tard; pendant que celles que la terre produit de soy-même sont plus avancées quoy qu'on n'y prenne aucune peine. C'étoit l'affaire d'un Philosophe de resoudre cette question. Cependant Xanthus ne sçachant qu'y repondre, dit que cét événement

comme plusieurs autres estoit un effet de la Providence Divine. Esope, entendant cette réponse se mit à rire: Son Maistre luy demanda, si c'estoit pour se mocquer de luy qu'il rioit ainsi? Je me mocque à la verité, répondit Esope, non pas de vous, mais de celuy qui vous a instruit. Car ce que vous venez de dire, que toutes choses sont gouvernées par la Providence Divine, est l'ordinaire solution, que donnent les Sages. Laissez moy donc répondre à cet homme, & je le contenteray. Xanthus se tournant alors vers le Jardinier; Mon amy, luy dit-il, je trouve qu'il ne seroit pas bien seant, qu'aprez avoir disputé en tant de fameuses Assemblées, je m'amusasse à present à resoudre des difficultez en un Jardin; Mais je m'asseûre que mon garçon que voicy, te rendra raison de ce que tu desires sçavoir, si tu luy en fais la proposition. Car il sçait tres-bien les consequences de plusieurs choses: Quoy? reprit le Jardinier, ce Vilain a-t'il quelque teinture de lettres? O le grand mal-heur que c'est? Sus donc, bon homme, as-tu bien autant d'esprit qu'il en faut, pour satisfaire à ma question? Alors Esope prénant la parole; Quand une Femme, dit-il, s'est remariée en secondes Nopces, ayant dé-jà des enfans de son premier Mary, s'il arrive que celuy qu'elle épouse en ait pareillement de sa premiere Femme, elle est bien Mere des enfans qu'elle a amenez; mais elle est Marâtre à l'egard de ceux qu'elle a trouvez en la maison de son nouveau Mary. Ainsi elle fait paroitre une inclination bien differente, pour les uns & pour les autres: car elle ayme ceux qu'elle a mis au monde, & ne se lasse jamais du soin qu'elle prend à les élever; & au contraire, elle a de l'aversion pour les enfans d'autruy; & les regardant, comme des étran-

gers

gers elle retranche de leur nourriture, pour la donner aux siens propres, qu'elle cherit comme ses creatures. Il en est de mesme de la terre: elle est mere de ce qu'elle a produit, mais marastre de ce que tu plantes. Il ne faut donc pas s'estonner si elle nourrit, comme une chose légitime, ce qui est sien, & si l'entretenant mieux, elle ne donne pas tant d'aliment aux plantes que tu prends la peine de cultiver, parce qu'elle les tient pour bastardes. Le Jardinier fort satisfait de cette réponse? Croy-moy, luy dit-il, tu m'as satisfait par ce raisonnement. Va-t'en maintenant, si bon te semble; Je ne te demande rien pour ces herbes, & te permets d'en cueillir desormais, toutes les fois que tu voudras venir dans mon Jardin, où tu pourras entrer comme s'il étoit ton propre heritage.



CHAPITRE X.



D'un seul grain de Lentille qu'Esope fit cuire en un pot, & de quelques autres choses facetieuses.

QUELQUE temps aprés, Xanthus s'en estant allé aux Estuves, y trouva quelques-uns de ses amis, qu'il voulut traitter; il commanda pour cét effet à Esope, de courir viste au logis, & d'y faire cuire un grain de Lentille. Esope partit aussitôt, & ne fut pas plustost arrivé à la maison, que executant les ordres de son Maistre, il ne fit cuire qu'une Lentille. Aprés que Xanthus se fut baigné avec ses Amis, il les pria de prendre chez luy un mauvais disné, leur protestant qu'il n'y auroit point d'excez au festin qu'il leur feroit, & qu'il ne leur donneroit que des Lentilles, ajoûtant pour compliment, qu'il ne falloit pas juger d'un Amy par la diversité des viandes; mais loüer plustost sa bonne volonté. Comme ils furent donc sortis des Estuves, & entrez dans sa maison de Xanthus, E-

sope,

ſope, luy dit-il *apporte-nous à boire du Bain*, Eſope courut auſſi-tôt prendre de l'eau du bain, & leur en donna. Mais Xanthus en eut à peine goûté que n'en pouvant ſuporter la puanteur; Qu'eſt cecy, dit-il? C'eſt de l'eau du Bain, répondit Eſope, *que vous avez demandé*. Quoy que cette action irritaſt d'abord le Philoſophe, il n'ôſa pourtant le faire paroitre à cauſe de ſes Amis, qui eſtoient preſens; ainſi il luy commanda d'aller querir le baſſin, qu'Eſope luy apporta tout auſſi-toſt, ſe tenant debout devant la compagnie. Xanthus le voyant ainſi, Quoy, luy dit il, ne donne tu pas à laver? Non répondit Eſope, car il me ſeroit mal ſeant d'aller plus loin que les ordres de mon Maitre. Vous ne m'avez pas commandé de mettre de l'eau dans le baſſin de vous laver les pieds, ou d'apporter vos pantouffles; il me ſemble donc que vous ne devez pas me blamer ſi je ne le fais pas. Xanthus ſe tournant alors vers ſes Amis; A ce que je voy, leur dit-il, je n'ay pas acheté un Eſclave, mais un Maiſtre.

Aprés cela ils ſe mirent à table, & Xanthus ayant demandé ſi la Lentille eſtoit cuite, Eſope prit la cueillere, & tira du pot un ſeul grain, qu'il luy ſervit. Xanthus la prit à meſme temps, & ſur la creance qu'il eut d'abord; qu'Eſope ne luy avoit preſenté ce grain tout ſeul, que pour voir s'il eſtoit cuit, l'ayant écraſé du bout des doigts; Apporte, dit-il la Lentille, elle eſt aſſez cuite. Mais Eſope n'ayant verſé dans les écuelles que de l'eau toute pure, ſe mit à la diſtribuer à un chacun; Dequoy Xanthus étonné; lui demanda où eſt la Lentille, vous l'avez euë, répondit Eſope: Quoy? reprit Xanthus, n'y en a-t'il qu'un ſeul grain de cuit? Non repondit Eſope; car vous m'avez dit de faire cuire une lentille, & non pas des lentilles. Cette raillerie

lerie déplent à Xanthus, qui pour s'en excuser à ses Amis, Jugez, Messieurs, leur dit-il, si cét homme n'est pas capable de me faire enrager. Puis apres se tournant vers Esope; Vien icy, luy dit-il, miserable, va-t'en tout à l'heure acheter quatre pieds de porc, fay les cuire promptement, & nous les apporte, Esope s'y en alla tout aussi-tost, & fit ce que son Maître lui avoit commandé. Mais pendant que les pieds cuisoient, Xanthus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le battre, le voyant empesché à quelque chose du ménage, luy déroba secrettement un des pieds, & le cacha.

CHAPITRE XI.



Xanthus voulant tromper Esope, est trompé luy-mesme.

UN moment aprés Esope étant revenu, regarda dans le pot, ou ne trouvant que trois pieds, il se douta qu'on luy avoit fait quelque supercherie, il court donc au plus vite à l'etable où il sçavoit

sçavoit qu'on engraissoit un Pourceau, il luy coupe un des pieds, & le mit dans le pot avec les autres, pour le faire cuire, aprés l'avoir bien lavé. Cependant Xanthus eut peur qu'Esope ne s'enfuît, craignant d'étre maltraité, quand il s'apercevroit du vol qu'on luy avoit fait. Ainsi il remit dans le pot le pied qu'il en avoit ôté. Comme il fut question de servir sur table, Esope vuida les pieds dans un plat, & Xanthus en voyant cinq; Qu'est-cecy, dit-il, en voilà plus que je n'en ay fait acheter? Il est vray, répondit Esope, & voicy comment. Combien de pieds ont deux Pourceaux, luy demanda-t'il? Ils en ont huit, dit Xanthus comme il y en a cinq dans ce plat, repartit Esope, le Porc qu'on engraisse là bas, n'en a que trois. Xanthus bien fâché de ce qu'Esope luy avoit joüé ce tour-là devant ses amis: Hé bien, leur dit-il, Messieurs, n'avois je pas raison de dire, que ce Mal-heureux me feroit devenir fou. Mais Esope qui le voulut payer de raison: Seigneur, ajoûta-t'il, ne sçavez-vous pas bien, qu'il n'y peut avoir du mécompte en une somme, qu'autant qu'on ajoûte, ou qu'on diminuë de la quantité? Ainsi Xanthus fut contraint de s'appaiser, comme il vit qu'il n'avoit point de juste sujet de frapper Esope.



CHA-

CHAPITRE XII.



Du present fait à la Maîtresse de Xanthus.

LE lendemain un des Disciples de Xanthus fit un festin, où il invita son Maistre, & les autres Ecoliers. Ils ne furent pas plûtôt à table que Xanthus, choisit quelques unes des viandes les plus exquises; & les donna à Esope, qui estoit auprés de luy; Va luy dit-il, & porte cecy à ma Bien-aymée. Esope les prit & pendant qu'il les portoit il disoit en soy même voilà qui va bien: Je ne sçaurois avoir une meilleure occasion que celle-cy, pour me vanger de ma Maîtresse, & des railleries qu'elle fit sur moy la premiere fois que je me presentay devant elle: On verra bien à ce coup, s'il est veritable qu'elle ayme mon Maistre. Comme il fut donc entré dans la maison, il appella sa Maistresse, & mettant devant elle les viandes qu'il luy apportoit? Madame, dit-il, voilà un present de

mon

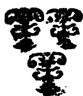
mon Maiſtre qu'il envoye, non pas à vous, mais à ſa Bien-aymée. Là-deſſus ayant appellé une petite chienne, qu'on nourriſſoit dans le logis: Tien Mignonne, dit-il, voilà ce que mon Maiſtre m'a commandé de rapporter, & auſſi-tôt, il luy donna toute cette viande morceau par morceau. Celà fait, il retourna vers ſon Maiſtre, qui d'abord luy demanda s'il avoit tout donné à ſa bien-aymée: Elle a eu tout, répondit Eſope, & l'a mangé en ma preſence, Qu'a-t'elle dit en mangeant, adjouſta Xanthus? Rien, dit Eſope, mais elle vous en a fort remercié en elle-même. Cependant la femme de Xanthus bien fachée de voir que ſon mary ne l'aymoit pas tant, qu'il n'aymaſt encore davantage une chienne, entra dans ſa chambre, où toute deſolée, elle proteſta de n'avoir jamais ſa compagnie.

Durant ces choſes, aprés que ceux qui eſtoient du feſtin, ſe furent bien échauffez à boire, & qu'on euſt propoſé pluſieurs queſtions de part & d'autre, il y en eut un parmy eux, qui plus curieux que ſes compagnons leur demanda dans quel tems on verroit d'étranges diviſions & de grands deſordres parmy les hommes. Eſope, qui étoit auprez de luy; luy répondit que ce ſeroit quand les morts reſſuſciteroient; *Car alors un chacun d'eux redemandera ce qu'il poſſedoit en ce monde.* Cette réponſe pleut aux Ecoliers de Xanthus, qui s'eſtans mis à rire: Certainement, dirent-ils, ce nouveau ſerviteur eſt tout plein d'eſprit. Il y en eut un autre qui demanda, pourquoy la Brebis ne crioit point quand on la menoit à la Boucherie, au lieu que le Pourceau faiſoit un étrange bruit? Parce, répondit Eſope, qu'on a accoutumé de tirer le lait à la Brebis, & de la tondre, ce qui fait qu'elle ſuit paiſiblement. & ſe laiſſe prendre par les pieds, ne ſe doutant point qu'on

qu'on luy veüille faire du mal, ny qu'elle doive rien endurer plus qu'à l'ordinaire. Mais la Truye n'est point accoutumée à un semblable traitement puis qu'elle n'a ny lait, ny laine à donner, & comme elle sçait quelle n'a rien de bon que sa chair, elle a raison de faire du bruit, comme si elle se plaignoit de ce qu'on en veut à sa vie. Les Ecoliers ne peurent s'empecher de rire de ce raisonnement, ni de donner beaucoup de louanges à Esope. Aprés le disné Xanthus estant de retour en son logis, voulut s'entretenir avec sa Femme, selon sa coûtume: mais elle le rebutant; Retire-toy, luy dit-elle, & me rens mon doüaire, afin que je te quitte; la resolution en est prise, je ne veux plus demeurer avec toy: va-t'en plustost caresser ta chienne, à qui tu as tantôt envoyé une assiette de viande. Ce reproche surprit Xanthus, Asseurement, dit il, Esope m'a fait encore quelque tour de son métier: Puis retournant à sa femme: A ce que je voy, reprit-il, tu me voudrois bien faire accroire que je suis yvre; Mais ne l'es-tu point toy-mesme, qui me tiens un langage si étrange? N'est-ce pas à toy seule que j'ay envoyé les viandes qu'Esope te doit avoir données? Par Jupiter, repartit elle, ce n'est pas à moy que tu les as envoyées, c'est à ta chienne. Xanthus ayant fait à mesme temps appeller Esope; Vien icy luy dit-il: l'assiette de viande que tantôt je t'avois ordonnée d'aporter, à qui l'as tu donnée? A vôtre Bien-aymée, répondit Esope. Surquoy Xanthus s'estant enquis de sa femme, si elle ne l'avoit pas receuë non, dit-elle. Mais vous mesme (reprit Esope parlant à son Maistre) à qui m'avez vous ordonné de faire ce present? A ma bien-aymée, continua Xanthus; Esope fit alors venir la chienne, & s'addressant à Xanthus: C'est celle cy, en luy marquant

quant

quant la chienne, qui vous ayme veritablement; Car quelque bonne inclination que vôtre femme se dise avoir pour vous, elle s'offense de la moindre chose, elle en vient incontinent aux injures: elle contredit à tout, elle s'en va: Mais la chienne: Vous avez beau la chasser, elle ne bouge, & ne crie point. Au contraire, oubliant à l'instant tout le mal qu'on luy peut avoir fait, elle applaudit à son Maistre, & le caresse de la queuë. Il falloit donc bien, ce me semble Seigneur, que vous me dissiez Esope porte cecy à ma Femme, & non pas à ma Bien-aymée. Ces paroles mirent en desordre Xanthus, il voulut cependant s'en servir comme d'une excuse auprés de sa Femme; Ne vois-tu pas, luy dit-il, que ce dequoy tu m'accuses, n'est point ma faute, mais de celuy qui a apporté cette viande? Aye donc patience, & ne doute point que je ne sçache trouver l'occasion de le bien battre. Mais elle qui n'estoit pas d'humeur de rien faire qu'à sa teste, ne voulut point le croire, & le quittant-là, se retira chez ses parens. Ce que voyant Esope, hé bien! mon Maistre, dit il, ne vous avois je pas bien asseuré, que vostre chienne vous aimoit mieux, que ma Maistresse ne vous aime?



CHA-

CHAPITRE XIII.



Invention d'Esope, pour faire retourner sa Maistresse avec Xanthus.

QUelques jours aprés, Xanthus voyant qu'il ne pouvoit fléchir sa Femme, ny faire sa paix avec elle, tant elle estoit fâchée, luy envoya quelques-uns de ses parents, pour l'obliger à revenir au logis. Mais elle n'y voulut point consentir : Ce qui faisoit beaucoup de peine à Xanthus ; Esope le remarqua & s'adressant à luy, Seigneur, dit-il, vous ne vous chagrinerez point si vous m'en voulez croire ; Car je sçay le vray moyen de faire en sorte, que demain avant qu'il soit nuit, vôtre Femme revienne chez vous, & de son propre mouvement. Alors ayant receu de l'argent pour s'en aller au marché, il y courut promptement, & acheta des Oysons, des Poules & d'autres provisions de bouche, propres à faire un festin. Comme il s'en alloit de maison, en maison en s'en retournant, il passa exprés devant le logis des

des parens de sa Maistresse, feignant de ne sçavoir pas qu'ils fissent là leur demeure, ny qu'elle s'y fust retirée. Il arriva par hazard qu'il rencontra un des valets du logis à il qui demanda s'il ny avoit point chez luy quelque chose de bon à vendre. Pourquoy celà? dit le valet, qui est ce qui en a besoin? C'est le Philosophe Xanthus répondit Esope; Car il se doit marier demain. Le valet ayant appris ces nouvelles, laissa là Esope, monte en la chambre, & fit sçavoir à la femme de Xanthus, ce que l'autre venoit de luy dire. Ce ne fut pas sans une grande émotion, qu'elle receut ce message, qui luy donna si fort l'allarme, qu'en mesme temps elle courut droit à son Mari, & se mit à crier contre luy, disant entr'autres choses; Je ne sçay pas comme tu l'entends, mais je suis bien asseurée, Xanthus, qu'il ne t'est pas permis de te marier à une autre Femme durant ma vie. Ce fut par cette adresse qu'Esope trouva moyen de faire revenir la femme de Xanthus dans la maison de son mary, comme il avoit sceu l'en faire sortir.



CHA-

CHAPITRE XIV.



De quelles viandes Esope traitta les Hostes de Xanthus.

QUelques jours s'estans écoulez, Xanthus invita ses Ecoliers à disner, chez luy, & commanda pour cét effet à Esope, d'acheter ce qu'il trouveroit de meilleur, & de plus exquis. Esope part à l'heure même pour aller à la boucherie, & faisant reflexion le long du chemin sur ce que son Maître luy avoit commandé, je luy aprendray bien, dit-il en soy-même, à me donner une autre fois des ordres plus précis. Etant arrivé à la boucherie il achete des langues de cochon, qu'il porte au logis & les ayant preparées, il en servit une bien rotie & bien apprêtée à chacun des conviés. Les Ecoliers loüerent d'abord une si belle entrée de table, qui leur sembla fort propre à des Philosophes; puis que c'est par le moyen de la langue qu'on exprime ses pensées. Aprés celà, il leur servit des langues boüillies: Et quoy qu'ils luy demandassent quelque autre

tre chose à manger, il ne leur presenta que des langues. Enfin les Ecoliers s'étant ennuyez de ne voir que d'une même sorte de viande, Quoy ? luy dirent-ils, ne cesseras-tu aujourd'huy de nous donner des langues ? Ne vois-tu pas que nous avons écorché les nostres, à force de manger de celles que tu nous as servies? Xanthus s'estant mis en colere; Esope, dit-il, n'as-tu donc point autre chose à nous donner? Non, répondit Esope. Vilain bout-d'homme, continua Xanthus, ne t'avois-je pas commandé d'acheter tout ce que tu trouverois de bon & d'excellent? Oui repliqua Esope & c'est là ce qui me justifie, je suis bien aise de ce que vous me reprenez en la presence des Philosophes que voicy. Car je voudrois bien sçavoir, s'il y a rien de meilleur que la langue, en cette vie. Non sans doute, puis qu'il n'est point de doctrine, ny point de Philosophie, qui par-son moyen ne soit enseignée aux hommes. Par elle nous donnons & recevons: par elle on fait des harangues, des prieres, des complimens, on plaide des causes: on paroist éloquent: on traitte les mariages: on bastit les villes: on pourvoit à la seureté des hommes: Et pour le dire en un mot, par elle mesme nostre vie se maintient: D'où l'on peut voir qu'il n'y a rien de meilleur que la langue. Ces raisonnemens d'Esope furent approuvez par les Ecoliers, qui le loüans d'avoir bien parlé, condamnerent leur Maistre, & s'en retournerent chacun chez soy.

CHA-

CHAPITRE XV.



Du second service de langues.

LE lendemain, les Disciples de Xanthus l'ayant blâmé une seconde fois de ce qui s'estoit passé, il leur dit pour réponse, que cela n'avoit pas esté fait de son consentement; mais par la malice de son Valet. Toutesfois, ajoûta-t'il, je m'asseure qu'il nous servira d'autres viandes à souper, & vous verrez ce que je luy en diray en vostre presence. En effet - il l'appella en mesme temps, luy commandant d'acheter ce qu'il trouveroit de pire & de moindre valeur, pour le donner à ses Ecoliers, qui devoient souper avec luy. Esope s'en alla au marché, où il acheta encore des langues, les fit cuire, & les servit sur la table. Les Conviez ne les virent pas plustost, qu'ils en murmurérent, se disans les uns aux autres : Quoy ? voicy donc encore des langues qu'on nous presente ? Mais sans s'arrester à leurs discours, Esope en apporta d'autres,

&

& d'autres encore, jusqu'à la troisiéme fois. Xanthus voyant cela s'emporta contre son valet; Miserable, luy dit-il, ne scais tu pas que je t'avois commandé d'apporter, ce que tu trouverois de plus mauvais & à plus bas prix; pourquoy donc nous sers tu ce que tu crois la chose la meilleure & la plus excellente? Et quoy, mon Maistre, répondit Esope, y a-t'il rien de plus mauvais que la langue? n'est-ce pas elle qui démolit les citez? qui est souvent cause de la mort des hommes? qui est la source des mensonges, des maledictions & des faux sermens? qui ruine les alliances, les Estats, & les Royaumes: Enfin n'est ce pas d'elle que procedent la pluspart des fautes & des mal-heurs qui nous arrivent en cette vie? A peine Esope eut achevé de parler qu'un des assistans se tournant vers Xanthus; Asseurement, luy dit-il, si tu ne prends garde à toy, je crains fort que ce pointilleux ne te fasse devenir fou; Car tel qu'est son Corps, tel est son Esprit; Mais Esope le renvoya bien viste, & sans s'émouvoir beaucoup va, luy dit-il, tu me sembles estre un tres-méchant homme, de te méler des affaires d'autruy, & d'irriter sans raison le Maistre contre le serviteur.

CHA-

CHAPITRE XVI.



Esope ameine à son Maistre un homme niais, & sans soucy.

XAnthus irrité de la réponse qu'Esope venoit de faire à son convié, & cherchant l'occasion de le mal-traiter. Fugitif, luy dit-il, tu as osé reprocher à mon Amy, qu'il se mêle des affaires d'autruy ; & qu'il prend trop de soin, montre moy un homme qui n'en prenne point. Esope ne répondit rien à cela ; mais s'en alla le lendemain à la place, où regardant les passans, il en vit un par hasard, qui se tenoit assis nonchalamment en un coin, Il reconnut d'abord à l'air de l'homme, qu'il avoit peu de soin, & peu de sens, ainsi jugeant que c'étoit celuy qu'il luy faloit, il s'en approcha, & l'invita à venir diner avec son maître. Ce Rustre ne parut pas-même surpris d'un compliment si étrange, & sans s'informer d'aucune chose, ne daignant pas mesme demander le nom de l'homme qui l'invitoit

vitoit, il se laissa conduire au logis de Xanthus, où il se mit à table, avec des souliers tous sales & tous crottez. Xanthus le voyant; Qui est celuy-cy? dit-il: C'est un homme sans soin, répondit Esope. Alors Xanthus épiant l'occasion de bien frotter Esope, appella sa femme, & luy ordonna, tout bas, de faire ce qu'il luy commanderoit, ma femme luy dit-il aprez tout haut, mettez de l'eau dans un bassin, & lavez les pieds de nostre Nouveau venu. Il croyoit qu'au moins ce lourdaut ne permettroit pas à sa femme de s'abaisser jusque-la, & qu'ainsi le soin qu'il prendroit de la refuser, condamneroit Esope. La femme de Xanthus obeit à l'ordre de son Mary, & mit de l'eau dans un bassin, pour laver les pieds de ce Rustre qui la laissa faire, quoyqu'il sceut bien qu'elle étoit la Maîtresse du Logis, ne doutant point que ce ne fût pour luy faire plus d'honneur qu'elle en agissoit ainsi. Comme il eut donc étendu ses pieds, elle irritée de sa grossiereté luy dit qu'il se lavast luy même ce qu'il fit aussi, puis s'alla mettre à table, où il ne fut pas plustost assis, que Xanthus commanda, qu'on donnast à boire à son hoste: Ce rustre croioit bien qu'il ne luy apartenoit pas d'être servi le premier, mais puis qu'on le veut ainsi disoit-il en luy même, qu'ay-je affaire de m'y opposer? Et là dessus, il se mit à boire: Durant le disné, comme on luy eut apporté d'une certaine viande, qu'il trouva fort à son goust, & dont il mangea de bon appetit: Xanthus fit appeller son Cuisinier, & le gronda comme si il l'avoit mal aprêtée, & même l'ayant fait dépoüiller tout nud, il le traitta rudement à grands coups de foüet. Le Rustre voyant cela, pour moy, disoit-il, je trouve cette viande cuite comme il faut, & si bonne à mon goust, qu'il ne luy manque rien,

pour estre bien assaisonnée Mais quoy? si le Maistre de ceans veut battre son serviteur sans qu'il le merite, que m'importe que celà soit, ou non.

Durant ces choses, Xanthus ne sçavoit que penser de son hoste, & étoit assez mortifié de voir, qu'il avoit si peu de soin & de curiosité, qu'il ne daignoit, ny s'enquerir, ny se soucier de quoy que ce fût. A la fin, l'on n'eut pas si-tost mis un gâteau sur la table, que ce Païsan, le tournant de tous costez, commença d'en manger, comme si c'eust esté du pain, & comme s'il n'en eust jamais gouté de semblable. Cét essay, non plus que le précedent, ne servit qu'à aigrir davantage le Philosophe, qui s'en prenant à son Boulanger: Miserable que tu es, luy dit-il, pourquoy n'as-tu pas mis du miel & du poivre dans ce gâteau? Mon Maistre, répondit, le Boulanger, s'il se trouve que le gâteau ne soit pas assez cuit, c'est ma faute; mais s'il n'est pas assaisonné comme il doit estre, c'est la faute de ma Maistresse, & non pas la mienne. Si cela est, adjoûta Xanthus, & que la faute vienne de ma Femme, je la feray sans delay brûler toute vive. Alors il fit signe à sa Femme de luy obeïr, & commanda en mesme temps, qu'on luy apportast des fagots, ausquels il mit le feu, & fit semblant de l'y vouloir jetter: Il se retint neantmoins, & jetta les yeux sur son Païsan, afin de voir s'il ne se leveroit point de table, pour l'empécher de faire une action si temeraire. Mais luy demeurant toûjours dans l'indifference; disoit en soy-méme. Puis qu'il n'a point de sujet de se facher pourquoy le fait-il? Et en mesme temps s'addressant à Xanthus, Seigneur luy dit-il, si tu juge que ce chatiment soit raisonnable, attens un peu que je sois allé jusqu'à mon logis, & à mon retour, je t'ameneray ma femme pour la brûler

brûler avec la tienne. Xanthus fut surpris de la naiveté de cet homme; & se tournant vers Esope certes luy dit-il, tu n'as pas eu tort de me dire que cet homme étoit sans soin; car il l'est en effet c'est pourquoy puis que tu l'as si bien rencontré, & que tu as eu l'avantage sur moy, tu seras recompensé comme tu merites, oublions le passé & sois asseuré que je t'affranchiray, & te donneray la liberté.

CHAPITRE XVII.



De la réponse qu'Esope fit à un Juge.

LE lendemain Xanthus se voulant baigner, envoya Esope aux bains pour s'informer s'il y avoit beaucoup de monde. En y allant il rencontra le Preteur, qui le connoissant pour estre au Philosophe Xanthus, luy demanda où il alloit? *Je ne sçay*, répondit Esope, une reponse si seche fit croire au Preteur, qu'il se mocquoit de sa demande, ainsi il commanda qu'on le menast en prison. Et comme on l'y traisnoit, *Eh Monsieur s'écria Esope*,

ne voyez vous pas que je vous ay bien repondu, car asseurement je ne pensois pas aller où je vais, c'est vôtre rencontre qui en est cause? Le Preteur étonné de cette réponse, si soudaine, le fit relâcher, ainsi il continua son voyage jusqu'aux bains. Comme il y fut arrivé, il apperceut qu'il y avoit quantité de gens, & qu'il y avoit devant la porte une pierre, contre laquelle tous ceux qui entroient, & qui sortoient, donnoient du pied; Il en remarqua un qui allant aux bains, ôta cette pierre de son chemin, & la mit ailleurs. Esope estant donc retourné vers son Maistre; Seigneur, luy dit-il, vous pouvez aller aux bains si vous voulez; car je n'y ay veu qu'un seul homme. Sur cela Xanthus se mit en chemin. Mais comme il y fut arrivé, y trouvant une grande foule; Qu'est-ce cy, dit il, ô Esope, ne m'as-tu pas asseuré que tu n'as veu icy qu'un homme? Il est vray, répondit Esope, & j'ay eu raison. Car voila une pierre que j'ay trouvée à l'entrée de la porte, contre laquelle tous ceux qui venoient icy se frapoient le pied, je n'ay veu qu'un seul homme qui pour s'empêcher de s'y heurter, l'ait ôtée de son chemin; c'est ce qui m'a fait vous dire que je n'avois veu qu'un homme aux bains, faisant plus de cas de cet homme là que de tous les autres ensemble: Xanthus approuva sa remarque, il faut avouer dit-il, que rien ne te peut empêcher d'être prompt en tes reparties.

CHA-

CHAPITRE XVIII.



Subtile réponse d'Esope, touchant les superfluitez que la Nature rejette.

IL arriva un jour qu'au sortir de la garde-robe, il prit fantaisie à Xanthus de demander à Esope, pourquoy les hommes regardoient ordinairement leur ordure, aprés s'être dechargé le ventre. Esope voulant tout aussi-tost satisfaire à cette demande: Il y eut, dit-il, autresfois un homme, qui vivant dans les delices, se plaisoit d'estre long-temps à la garde-robe; de sorte que pour y avoir resté trop de tems, le mal-heur voulut qu'il mit dehors ses entrailles. Depuis cela les autres ont eu peur d'un pareil accident, Ainsi ils se sont accoutumés à regarder leurs Excrémens, pour voir si la même chose ne leur seroit point arrivée. Pour vous, mon Maître, qui n'en avez point, ne craignez rien de semblable.

Une autre fois Xanthus se régalant avec des Philosophes, comme le vin commença à les echauffer, ils agiterent diverses questions entr'eux sur plusieurs choses, ensorte que Xanthus ne sçavoit presque plus ou il en étoit: Ce que remarquant Esope qui étoit près de luy, il luy dit Mon Maître permettez moy de vous dire, que Bacchus a trois degrés differents, dont le premier est la volupté, le second l'yvrognerie, & le troisiéme les injures, ce qui étant ainsi il me semble que puisque vous estes de si belle humeur, vous devez être content & ne boire pas davantage Xanthus, qui commençoit déja d'estre yvre; s'offençoit de ces remonstrances: Tay-toy, luy dit-il, & t'en va faire le Conseiller là bas aux enfans. Ce sera donc vous qu'on y traisnera, luy répondit Esope. Un des Disciples de Xanthus voyant que le vin avoit osté la raison à son maistre, luy demanda, s'il y avoit quelcun qui peut boire la Mer? Ouy sans doute, répondit Xanthus, je m'offre à la boire moy-mesme. Mais si vous ne le pouvez pas faire, repartit le Disciple, à quelle amende voulez vous estre condamné? Je veux perdre ma maison, repliqua Xanthus; & pour cet effet je la gage des à present. La chose concluë, pour confirmation de cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux, puis se retirerent. Le lendemain matin, Xanthus s'estant éveillé, comme il se voulut laver le visage, il fut étonné qu'il ne trouva plus sa bague en son doigt. Ayant donc voulu sçavoir d'Esope s'il ne l'avoit point veuë: Non, luy répondit-il, & je ne sçay ce que vous en avez fait: Tout ce que je puis dire c'est que vous n'avez plus de droit à vôtre maison. Pourquoy celà? demanda Xanthus: Parce repartit Esope, qu'hier estant yvre, vous demeurâtes d'accord de boire la Mer,

Mer, & laissâtes vôtre bague pour gage. Il n'est pourtant rien, dit Xanthus de plus estimable, que de garder sa parole. Ainsi je te prie Esope tire moy de l'embaras ou je suis, & fais ensorte par ton habileté, & par ton adresse que je puisse rompre la gageure, ou la gagner. Pour vous parler franchement, dit Esope, l'on sçait assez que vous vous estes offert à une chose, dont il est impossible que vous veniez à bout, mais j'ose bien me vanter d'en faire annuller les conditions. Quand vous serez donc tous assemblez aujourd'huy, gardés vous bien de faire paroître aucune marque de crainte: mais dites hardiment étant sobre, ce dequoy vous êtes demeuré d'accord estant yvre. Aprés celà donnez ordre, qu'il y ait quantité de paille sur le rivage, & une table dressée exprés, avec des garçons qui se tiennent prests, pour vous verser à boire l'eau de la Mer. Alors quand vous verrez tout le peuple assemblé à ce spectacle, aprés que vous serez assis, commandez que l'on vous remplisse une tasse d'eau: Puis l'ayant prise, demandés à celuy qui a les gages: quelles sont vos conventions? & le demandez tout haut, afin qu'il n'y ait personne en la compagnie qui ne l'entende. Il ne manquera pas de vous dire que vous estes demeuré d'accord de boire toute l'eau de la Mer: alors vous adressant au Peuple: Habitans de Samos, direz vous, il n'est aucun d'entre vous qui ignore que les fleuves se vont rendre dans la Mer, il est vray que nous sommes convenus que je boirois la Mer, mais c'est la Mer seule non les Rivieres qui entrent dedans. Que cét Ecolier donc empesche premierement que les eaux des Fleuves ne se mélent à celles de la Mer, & quand il l'aura fait, je la boiray. Xanthus aprouva fort cet expedient,

& ne donta point que par ce moyen la convention ne fût rompuë. Aprés donc que tout le Peuple se fut assemblé au rivage de la Mer, pour voir l'issuë de cette entreprise, & que Xanthus eut dit & executé de point en point ce qu'Esope luy avoit enseigné, le Peuple s'en étonna, & le loüa beaucoup. Ainsi l'Ecolier se confessa vaincu, & se jettant aux pieds de son Maistre, le pria que la gageure demeurast nulle: ce que Xanthus luy accorda tres-volontiers, à la requeste du Peuple.

CHAPITRE XIX.



L'Ingratitude de Xanthus.

Comme ils furent de retour au logis, Esope s'addressant à son Maistre, Seigneur, luy dit-il, n'ay-je pas bien merité d'estre affranchy, pour les fideles services que je vous ay rendu. Quoy? répondit Xanthus, en colere, ne veux-je pas t'affranchir aussi? Va-t'en à la porte, & prens bien garde si tu ne verras point deux Corneilles: Que si tu en vois deux, ce sera bon signe; s'il n'y en a qu'u-

qu'une, l'Augure en sera mauvais Esope sortit donc du logis, & apperceut par hazard deux Corneilles, qui s'estoient mises sur un arbre, ce qu'il fit sçavoir à son Maistre. Xanthus sortit aussi-tost pour les voir; mais pendant qu'il s'y en alloit, l'une s'envola; ce qui fit que s'estant mis à quereller Esope? Mal-heureux, luy dit-il, ne m'as-tu pas asseuré qu'il y en avoit deux? Ouy, répondit Esope, mais l'une s'est envollée. Et quoy, Fugitif que tu és, reprit Xanthus, n'as-tu rien à faire qu'à te mocquer ainsi de moy? En suite de ces paroles, il commanda qu'on eust à le battre tout de bon. Mais comme on estoit aprés, le Prevost ayant invité Xanthus à souper, pendant qu'on battoit ce Miserable; Mal-heureux que je suis, s'écrioit-il contre son Maistre, j'ay veu deux Corneilles, & cependant je suis battu; vous au contraire, qui n'en avez veu qu'une allez faire bonne chere: J'éprouve bien à ma perte, que cét Augure n'est que trop faux. Ce discours surprit Xanthus qui admirant la vivacité de l'esprit d'Esope ne voulut pas qu'on le maltraitât davantage.

CHAPITRE XX.

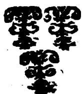


Esope découvre le derriere de sa Maistresse.

QUelque tems aprés, Xanthus voulut regaler ses Ecoliers, ainsi il commanda à Esope de tenir le Dîner prest. Esope s'en alla au marché, d'où il apporta tout ce qu'il put trouver de plus exquis. Mais comme il voulut mettre toutes ses provisions dans la salle, ayant trouvé sa Maistresse sur le lit, où elle s'estoit mise pour reposer; Madame, luy dit-il, si celà ne vous donne point de peine, vous prendrez garde, s'il vous plaist, que les chiens ne mangent ces viandes, pendant que je m'en retourneray à la Cuisine, pour y donner ordre au reste: Va-t'en où tu voudras, luy répondit-elle, & ne crains pas que la viande ne soit bien gardée; car j'ay des yeux au derriere. Esope ayant préparé les autres plats, les apporta dans la mesme salle, où il trouva que sa Maistresse dormoit, le deriére tour-

né

né vers la table. Se souvenant donc de luy avoir oüy dire, que son derriere avoit des yeux, il le luy découvrit à l'instant, & la laissa reposer. Dans le même tems Xanthus arriva avec ses Ecoliers, & tout scandalisé de voir une chose si honteuse; Frippon, dit-il à Esope, d'où vient tout ce beau ménage? Seigneur, répondit Esope, quand j'ay mis les viandes sur la table, j'ay prié Madame, de prendre garde que les chiens ne les mangeassent, & elle m'a fait réponse qu'elle avoit des yeux au derriere, ainsi la trouvant endormie, je le luy ay découvert. Infame Bouffon, dit Xanthus, tu peux bien remercier mes amis: car n'estoit le respect que j'ay pour eux, & que je les ay conviez, je te punirois si bien, que tu n'aurois pas sujet de t'en mocquer.



CHAPITRE XXI.



Esope ne laisse entrer qu'un seul de tous ceux que son Maistre avoit conviez.

QUelques jours aprés, Xanthus ayant encore invité à disner des Orateurs & des Philosophes, commanda à Esope de se tenir à la porte, & de ne laisser entrer que les Doctes. L'heure du disner estant venuë, & Esope se tenant à l'entrée du logis, un des Conviez s'en vint fraper à la porte, & Esope luy fit aussi-tôt cette question, *Que remue le Chien?* Celuy qui étoit à la porte, croyant qu'on l'appelloit chien, s'en alla d'abord. Ceux qui vinrent ensuite, eurent la mesme avanture que luy, & s'en retournerent tous, pensant qu'on les accueillist avec des injures. Enfin il en vint un qui frappa comme ceux qui l'avoient precedé; Esope luy fit la même question, Que remuë le Chien luy demanda-t'il?

t'il? l'Etranger ayant répondu, la queuë & les oreilles, Esope fut si content de sa reponse, que le menant à son Maître, Seigneur, dit-il, voicy le seul Philosophe qui est venu à vôtre festin. Cette nouvelle mit en peine Xanthus, qui s'imagina d'abord, que ceux qu'il avoit invitez, se mocquoient de luy.

Le lendemain ses disciples estant venus aux Ecoles, commencerent à le blâmer de ce qui s'estoit passé. Quoy? nostre Maistre (luy dirent-ils) vous avons nous donné sujet de nous mépriser jusques à ce point, que pour nous empécher d'aller chez vous, vous ayés mis à la porte ce villain Esope, pour nous injurier, & nous appeller chiens. Ce que vous me contez-là, reprit Xanthus, est-ce un songe, ou bien une chose vraye? C'est une verité, dirent-ils, du moins nous la croyons telle, si nous ne rêvons. A ces mots Xanthus tout en colere, envoya chercher Esope, & luy demanda, par quelle raison il avoit ainsi honteusement chassé ses amis? Mon Maistre, luy dit Esope, ne m'avez vous pas expressément commandé, de ne laisser venir à vôtre repas que des Hommes sçavants? Quoy dit Xanthus, ceux-cy ne sont ils point sçavans? Non pas que je pense, repartit Esope, du moins ils ne m'en ont donné aucune preuve: car lors qu'ils ont frapé à la porte, & que je leur ay demandé, *Que remue le Chien?* pas un d'eux n'a sçeu comprendre ma question. Les ayant donc pris pour des Ignorans, je leur ay deffendu la porte, & je n'ay laissé entrer que celuy-cy, qui a fort bien répondu. Toute la compagnie approuva la reponse d'Esope & on trouva qu'il raisonnoit en homme sage.

CHA-

CHAPITRE XXII.



Du thresor trouvé par Esope, & de l'ingratitude de Xanthus.

UNe autrefois Xanthus ayant Esope à sa suite, s'en alla dans un certain Cimetiere, où il se mit à lire sur les tombeaux quelques Epigrammes, à quoy il prit un plaisir extréme. Sur ces entrefaites, Esope apperceut par hazard les lettres suivantes. R. P. Q. F. I. T. A. gravées sur un Tombeau, il les montra à Xanthus, & luy en demanda l'explication? Mais quelque meditation que fit là dessus ce Philosophe, il n'y pût jamais rien comprendre, & confessa franchement qu'il n'entendoit pas celà. Alors Esope le regardant, Seigneur, luy dit-il, si par le moyen de ce petit pilier que voilà, je vous découvre un Thresor, quelle recompense me donnerez vous? Foy de Philosophe, répondit Xanthus, si tu le fais, je te donneray la Liberté, & la

& la moitié du Thresor, Esope se mit alors à foüiller prés d'un gazon, éloigné de luy d'environ quatre pas, & y trouva le Thresor, dont il estoit question; S'estant mis en mesme temps en devoir de le donner à Xanthus; Tenez, luy dit-il, vous n'avez qu'a me tenir ce que vous m'avez promis. Je ne suis pas si fou de le faire, répondit Xanthus, si premierement tu ne m'explique ces lettres; car ce me sera une chose plus precieuse de les entendre, que de posseder tout l'or que tu sçaurois jamais trouver. A celà ne tienne, reprit Esope; Sçachez donc, que celuy qui cacha ce thresor fit graver ces lettres, qui jointes ensemble, forment un sens qui est tel. *Recedens passus quatuor, fodiens invenies thesaurum aureum.* C'est-à-dire, *Si tu recules quatre pas, en foüillant icy, tu y trouveras quantité d'or*, Xanthus étonné du grand esprit d'Esope; Je suis d'advis, luy dit-il, de ne te point affranchir, puisque tu és si plein de subtilité. Si tu ne le fais, repliqua Esope, je sçauray bien me vanger; Car j'yray m'en plaindre au Roy de Bizance, à qui apartient ce Thresor. A quoy connois-tu celà, continua Xanthus; A ces lettres, adjousta Esope, R.R.D.Q.I.T. qui signifient, *Redde Regi Dionisio, quem invenisti thesaurum* C'est-à dire, *Rends au Roy Denys le thresor que tu as trouvé* Comme Xanthus eut reconnu tout de bon que ce thresor appartenoit à un Roy, voulant adoucir Esope: Sois secret, luy dit-il, & prends la moitié du thresor. Ce n'est pas vous qui me le donnez, répondit Esope, mais celuy qui l'a icy caché, Et pour marque de cela écoutez le contenu des

lettres.

lettres suivantes A. E. D. Q. I. T. A. d'où sont formées ces paroles. *Acceptum euntes dividite, quem invenistis thesaurum aureum.* Ce qui signifie. *Partagez entre vous le thresor, que vous avez trouvé en vous en allant.* Puisque celà est, conclut Xanthus, retournons donc à la maison afin que chacun de nous prenne part à cette bonne fortune, & que tu sois mis en liberté. Celà dit, ils prirent le chemin du logis, où ils furent à peine arrivez, que Xanthus voulut faire mettre Esope en prison, craignant que son babil ne luy fit violer le secret. Comme on l'y menoit? Quoy dit-il à Xanthus? est-ce là l'effet de la promesse d'un Philosophe tel que vous étes de me refuser non seulement la Liberté, que vous m'avez promise mais aussi de me priver, du peu qui m'en reste en me mettant en prison. Ces reproches toucherent Xanthus, qui à l'heure mesme commanda qu'on le relâchast. Mais comme on l'eut delivré; Certainement, adjousta-t'il, je trouve que vous ne faites pas mal d'en agir ainsi envers moy, parce qu'estant une fois affranchy, vous pourrés m'accuser de meilleur courage. Cependant quand vous m'aurez fait le plus de mal que vous aurez pû, il faudra malgré vous que vous me mettiés en liberté.

CHA-

CHAPITRE XXIII.



De l'affranchissement d'Esope.

IL arriva dans ce temps-là une chose estrange dans la Ville de Samos, où comme on celebroit publiquement une certaine Feste, l'on fut tout étonné de voir un Aigle, qui prenant son vol d'en-haut, arracha l'anneau public, & le laissa tomber dans le sein d'un Esclave. Celà fit que les Samiens, autant étonnez de cet évenement qu'ils en étoient affligez, s'assemblerent tous en un certain lieu, & prierent Xanthus, parce qu'il estoit le premier de la Ville ; & avec celà Philosophe ; de leur expliquer ce que signifioit un prodige si surprenant, mais Xanthus aussi embarassé à en trouver la raison qu'ils l'estoient, leur demanda terme pour leur répondre. Il s'en alla donc en sa maison ; où ne sçachant que juger de cet evenement, il tomba dans une profonde melancolie. Esope qui sçavoit bien d'ou procedoit son chagrin, l'aborda & luy dit.

dit Seigneur pourquoy persistez vous ainsi dans la tristesse, cessez de vous affliger, remettez vous en seulement à moy & je vous tireray d'affaire. Demain quand vous serez à la place publique vous n'aurez qu'à parler en ces termes aux habitans. Messieurs, je n'ay jamais appris à rendre raison, ny des Prodiges, ny des Augures; mais j'ay un serviteur, qui sçait beaucoup de choses, & je ne doute point qu'il ne vous satisfasse sur ce que vous desirez si fort de sçavoir. Ainsi, mon Maistre, si je puis resoudre ce doute, toute la gloire vous en reviendra, d'avoir à vôtre service un si habile Valet, sinon le deshonneur n'en sera qu'à moy. Xanthus rasseuré par ces paroles d'Esope, se resolut de le croire, & ne manqua point le lendemain de se trouver à la Maison de Ville, où suivant le conseil de son serviteur, il parla aux Assistans, qui le prierent incontinent de faire venir Esope. A son arrivée, il se tint debout devant les Samiens, qui bien étonnez de voir un homme de cette mine, s'en rioient ouvertement, & disoient tout haut. Vrayment voilà un bel homme pour nous expliquer le Prodige, dont nous sommes si fort en peine! Est-il possible qu'il puisse sortir de luy quelque chose de bon, estant si laid & si contre-fait? Ces discours ne déconcerterent point Esope, qui aprez avoir fait signe de la main pour obtenir audience commença ainsi Messieurs, *d'où vient que ma mine vous est un sujet de raillerie? ne sçavez-vous pas que c'est à l'esprit de l'homme, qu'il faut s'arrester, & non pas à son visage; puisque bien souvent dans un corps difforme, la nature ne laisse pas de cacher une belle ame? N'est-ce pas au goût & à la bonté du vin que vous avez egard, & non pas à l'apparence exterieure de la bouteille ou du pot qui le renferme.* Tous les assistans furent fort satis-
faits

faits de ces paroles : Esope, s'écrierent-ils, si tu peux assister la Ville de tes conseils, nous te prions de le faire. Alors Esope commença, à parler plus hardiment, Messieurs, leur dit-il, Quoyque la Fortune propose un prix de gloire au Maître & au valet, neantmoins s'il arrive que le valet soit trouvé inferieur à son Maître, il ne remporte que des coups, si au contraire il a l'avantage sur luy, cela n'empêche pas que les coups ne soient encore son partage ; Ainsi quoy qu'il arrive à droit ou à tort, le Valet est toûjours maltraité. Je ne refuse pas de vous declarer sans crainte, ce que vous desirés si fort de sçavoir, pourveu que vous me fassiez donner ma Liberté, & la permission de parler. Alors le peuple s'écria d'un commun accord : Xanthus, affranchy Esope, obey aux Samiens, & fay ce bien à leur Ville. Comme il ne paroissoit point touché de cette demande & qu'il n'y vouloit pas entendre. Le Preteur luy dit que s'il ne vouloit obeïr au peuple, & affrauchir Esope ; il le feroit luy même. Alors Xanthus voyant qu'il ne le pouvoit eviter, donna la liberté à Esope qui fut declaré affranchy par un cry public qu'un Trompette de la Ville fit en ces termes : *Le Philosophe Xanthus donne aux Samiens la Liberté d'Esope*, & ainsi se trouva veritable, ce qu'un peu auparavant Esope avoit dit à son Maistre ; *Je vous avertis que vous m'affranchirez malgré vous.*

Comme il se vit en liberté, & en pleine assemblée des Samiens : Messieurs, leur dit-il, l'Aigle (comme vous sçavez) est le Roy des oyseaux, ce qu'il a ravy cét Anneau qui est une marque de puissance, & l'a laissé tomber dans le sein d'un Esclave signifie, que parmy les Roys vos voisins, il y en a un, qui de libres que vous estes, vous

veut

veut rendre esclaves, & annuller les Loix que vous avez depuis long-temps établies. Ces paroles affligerent les Samiens & leur tristesse augmenta quand quelques jours aprez ils se virent à la veille, de voir accomplir la prédiction d'Esope; Car il leur vint des Lettres de la part de Cresus Roy de Lydie, par lesquelles il les sommoit à luy payer tous les ans un certain tribut, à faute dequoy, il leur déclaroit la Guerre. Cette nouvelle, & l'apprehension qu'ils avoient de tomber sous la domination de Cresus, les ayant fait assembler pour deliberer; ils trouverent à propos de prendre l'avis d'Esope, qui leur parla ainsi, Messieurs, quand les principaux d'entre vous auront opiné à vous rendre tributaires du Roy de Lydie, vous n'aurez plus besoin de mon conseil: Neantmoins je ne refuse pas de vous faire connoître ce que je pense de l'Etat present de vos affaires. La Fortune nous montre en cette vie deux chemins bien differents, dont l'un est celuy de la Liberté, l'entrée duquel est tres difficile: mais l'issuë aisée: Et l'autre, celuy de la Servitude, qui tout au contraire a un commencement doux, & une fin fort épineuse. A ces mots les Samiens s'écrierent; Puis que celà est, & que nous joüissons de la Liberté, nous ne sommes pas d'avis de nous reduire volontairement en l'Esclavage ainsi ils renvoyerent l'Ambassadeur des Lydiens, sans avoir conclu ny Paix, ny Tréve. La nouvelle en estant venuë à Cresus, il resolut de leur faire la Guerre: Ce que l'Ambassadeur voulant prévenir: Seigneur, luy dit il, je ne pense pas que tu puisses jamais vaincre les Samiens, tant qu'ils auront Esope avec eux, & qu'ils suivront son conseil? C'est pourquoy je te conseille de le demander par des Ambassadeurs envoyez exprés, qui leur promet-

mettront de ta part, de les recompenser en autre chose, & cependant, de ne leur demander plus rien: Que si tu n'en viens à bout par ce moyen, je ne croy pas que tu le puisses faire autrement.

Cresus, étant persuadé par l'apparence qu'il voyoit dans ce discours envoya aussi-tôt aux Samiens un Ambassadeur, avec ordre exprès de demander Esope: Aprez quelques deliberations ils se resolurent de l'envoyer au Roy. Ce qu'Esope ayant appris, il se presenta devant l'Assemblée; Messieurs leur, dit il, je regarde comme un honneur singulier de me jetter aux pieds du Roy Cresus & de le saluër; mais auparavant, souffrez que je vous dise une Fable. Dans le tems que les Bestes parloient, il arriva que les Loups firent la guerre aux Brebis. Comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout parce qu'elles étoient deffenduës par des chiens, les Loups les firent avertir par leurs Ambassadeurs, que si elles vouloient desormais vivre en paix, & oster tout soupçon de guerre, elles eussent à leur envoyer leurs Chiens; les Brebis furent si imprudentes, que de suivre un avis si dangereux. Elles livrerent leur Chiens aux Loups qui les ayant mis en pieces égorgerent aprés facilement les Brebis. Les Samiens comprirent incontinent le sens de la Fable, & resolurent entr'eux de retenir Esope. Mais luy ne le voulut pas, & s'étant mis à la voile avec l'Ambassadeur, il s'en alla trouver le Roy Cresus.

CHA-

CHAPITRE XXIV.



Départ d'Esope, & son arrivée en Lydie.

COmme ils furent arrivez en Lydie, Esope se présenta devant le Roy, qui s'estant mis en colere ; n'est ce pas dit-il une chose estrange, qu'un si petit homme m'ait empeché de subjuguer une si grande Isle ? Esope répondit ainsi au Roy. Puissant Monarque ce n'a été ny la force ny la necessité, mais ç'a été mon inclination qui m'a porté à me présenter devant toy. Avant que de m'engager dans un plus long discours qu'il me soit permis de rapporter cette fable. Il y eut autrefois un homme, qui s'amusant à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit à l'instant prit aussi une Cigale, qu'il voulut tuer de même ; ce que voyant la Cigale ; homme, luy dit-elle, ne me donne point la mort : Je ne fais aucun dommage aux bleds, & ne t'offence en aucune cho-se,

ſe, au contraire, je réjoüis les Paſſans par le ſon agreable que forme le mouvement de mes aiſles. Il n'y a en moy que le chant en quoy on puiſſe trouver à redire. A peine avoit elle ainſi parlé que celuy qui l'avoit priſe, la laiſſa aller ſans luy faire mal. Je t'en dis de meſme, grand Roy, & ſoûmis à tes pieds, je te prie de ne me point faire mourir ſans cauſe ; car je ne ſuis pas homme qui veüille nuire à perſonne, & ſi l'on peut blâmer quelque choſe en moy, c'eſt qu'en un corps chetif & difforme, je loge une Ame qui ne ſçauroit rien flatter. Ces paroles d'Eſope donnerent enſemble de l'admiration & de la pitié au Roy, qui luy répondit ; Eſope, ce n'eſt pas moy qui te donne la vie, c'eſt le deſtin. Demande-moy donc ce que tu voudras, & je te l'accorderay. Seigneur, ajouſta Eſope, toute la priere que j'ay à te faire, c'eſt qu'il te plaiſe de laiſſer en paix les Samiens. Je le veux, dit le Roy, alors Eſope proſterné à ſes pieds, l'en remercia tres humblement.



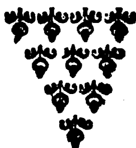
CHAPITRE XXV.



En quel temps Esope composa ses Fables.

CE fut dans ce tems là, qu'Esope composa ses Fables, qu'il laissa au Roy Cresus, & on croit qu'elles se montrent encore aujourd'huy dans sa Maison Royale de Lydie. La paix estant donc faite avec les Samiens, Esope leur fut envoyé en qualité d'Ambassadeur du Roy de Lydie, qui luy donna des Lettres, & le pouvoir de traitter. Cependant les Samiens voulant honorer son arrivée, furent au devant de luy avec des rameaux & des chapeaux de fleurs, qu'ils luy presenterent, ils firent encore des jeux solemnels, & des danses pour luy temoigner la joye publique. Il leur leut les Lettres du Roy, & leur fit voir, qu'il avoit bien recompensé la liberté qu'ils luy avoient pro-

procurée, par celle qu'il venoit d'obtenir pour eux. Quelque tems aprés ayant quitté l'isle de Samos, il s'en alla voyager en differens pays, où tout son plaisir estoit de disputer avec les Philosophes. Comme il continuoit ainsi ses voyages, il arriva à Babylone, & y donna de si belles preuves de son sçavoir, qu'il se mit en faveur auprés du Roy Lycerus, qui le fit un des plus grands de sa Cour. Dans ce tems là les Roys d'Orient, vivoient entr'eux dans une paix profonde, ils s'entretenoient souvent par lettres & s'envoyoient des questions subtiles. Ce qu'ils faisoient à telle condition, que ceux qui les pouvoient résoudre, rendoient les autres leurs tributaires, selon qu'ils en étoient convenus: Comme au contraire, ceux qui n'y pouvoient répondre payoient le tribut eux-mesmes: Ainsi Esope entendant fort bien tous les problêmes qu'on envoyoit au Roy Lycerus, il luy en donnoit aussi-tost l'explication; & par ce moyen, il le mettoit en grande estime de toutes parts Avec celà, il estoit cause que ce mesme Prince recevoit de grands tributs, parce qu'il envoyoit en son nom plusieurs questions aux autres Roys, voisins qui ne les pouvoient decider.



CHAPITRE XXVI.



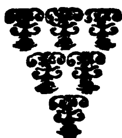
Ennus est adopté par Esope, qui en reçoit une grande injure.

ESOPE se voyant sans enfans; adopta un Gentilhomme, nommé Ennus; le presenta au Roy, & le luy recommanda comme s'il eut esté son fils legitime. Quelque tems aprés, il arriva qu'Ennus eut affaire à la Maistresse d'Esope, qui sçachant celà, le voulut chasser de sa maison. Alors Ennus s'abandonnant à une haine secrette, contrefit une Lettre, par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Esope; que le service du Roy Lycerus ne luy plaisoit pas tant qu'il ne préférast celuy des Princes qui luy envoyoient des Problémes. Ayant cacheté cette Lettre avec la propre Bague d'Esope, il la presenta au Roy, qui transporté de colere, commanda tout aussi-tost à Hermippus, que sans autre recherche, il s'en allast tuër Esope, comme traistre à sa personne: il arriva heu-

heureusement, que Hermippus, qui avoit toûjours eu de l'amitié pour Esope, témoigna qu'il en avoit encore dans cette occasion car au lieu de le mettre à mort il le tint si bien caché dans un tombeau, où il le nourrit secrettement, que personne ne s'en apperceut. Cependant Ennus, eut toutes les charges d'Esope, par le don que luy en fit Lycerus.

Quelque temps aprés, Nectenabo Roy des Egyptiens, ayant sçeu qu'Esope estoit mort, écrivit une Lettre au Roy Lycerus. Il luy demanda des Ingenieurs qui fussent si habiles dans leur Art, qu'ils luy peussent bâtir une Tour, qui ne touchât ny le Ciel, ny la terre, & qu'il luy envoyât aussi quelqu'un qui sçeut répondre à toutes les choses qu'il luy demanderoit, concluant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut, sinon qu'il le payeroit luy même. Ces lettres affligerent extremement Lycerus, il ne trouvoit personne auprés de luy qui pût comprendre ce que Nectenabo vouloit dire par sa Tour. Ainsi il regrettoit Esope tous les jours & se plaignoit d'avoir perdu en luy la principale colomne de son Estat. L'affliction du Roy faisoit de la peine à Hermippus comme il en connoissoit la cause il le fut trouver aussi-tost, & luy dit qu'Esope vivoit encore, & qu'il ne l'avoit point voulu tuer, parce qu'il se doutoit bien, que cette mort pouroit causer du chagrin au Roy. Cette nouvelle plût beaucoup à Lycerus, qui fit venir Esope tout crasseux & tout sale qu'il étoit. Le Roy le voyant dans un si triste estat, en fut touché de compassion ; & en répandit des larmes, & commanda qu'on le mît dans le Bain, & qu'on luy donnât les habits dont il auroit besoin. Ce qui étant executé Esope se justifia du crime dont Ennus l'avoit accusé, & ré-

répondit si pertinemment aux causes de son accusation, que le Roy connoissant son innocence, eust fait executer Ennus, si Esope ne l'eust prié de luy faire grace. Esope s'étant entierement justifié, Lycerus luy donna la Lettre de Nectenabo, il ne l'eut pas plustost leüe, que sçachant le moyen de resoudre la question, que proposoit ce Prince il se mit à rire, & fit écrire à Nectenabo, qu'aussi-tôt que l'Hyver seroit passé, on luy envoyeroit des Ouvriers, qui luy bâtiroient sa Tour, & un Homme qui répondroit à toutes ses questions, Lycerus renvoya donc les Ambassadeurs d'Egypte, il remit Esope dans sa premiere administration, & luy rendit Ennus, avec tous les biens qu'il possedoit auparavant.



CHAPITRE XXVII.



Esope instruit Ennus, & luy donne des preceptes pour vivre en Homme de bien.

ENNUS estant remis en grace, Esope le reçut si généreusement, qu'il ne luy voulut donner aucune occasion de chagrin. Au contraire, il le traitta mieux que jamais, & comme s'il eût été son propre fils, il luy donna plusieurs belles Instructions, dont voicy les principales.

Mon Fils, ayme Dieu sur toutes choses, & rens à ton Roy l'honneur que tu luy dois. Montre-toy redoutable à tes Ennemis, de peur qu'ils ne te méprisent: mais traitte civilement tes Amis, & sois avec eux doux & affable, pour les obliger par là à t'aymer davantage. Souhaite que tes Ennemis deviennent malades, & pauvres, afin qu'ils ne te puissent pas nuire: mais sur tout souvien-toy de prier pour tes Amis. Ne te separe jamais d'avec ta fem-

femme, crainte qu'elle ne voulût faire essay d'un autre homme: Car les femmes tiennent celà de leur sexe, d'estre naturellement volages; & d'être moins portées au mal, quand on les sçait gagner par flatterie: Ne preste point l'oreille à des paroles legeres, & ne parle que fort peu. Au lieu de porter envie à ceux qui te font du bien, réjoüy-toy de leur prosperité, car plus tu seras envieux, & plus tu en recevras de dommage. Aye soin de tes Domestiques, afin qu'ils ne te craignent pas seulement, comme leur Maistre, mais qu'ils te reverent aussi, comme leur bien-faiteur. N'aye point de honte de vieillir, en apprenant tousiours de meilleures choses. Ne découvre point ton secret à ta femme, & sçache qu'elle épiera continuellement l'occasion de pouvoir être la maistresse. Amasse tous les jours quelque chose pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux mourir, & laisser du bien à ses ennemis, que vivre & avoir besoin de ses Amis. Saluë ceux que tu rencontres, & considere que la queue du Chien donne du pain à son Maistre. Ne te repens jamais d'estre homme de bien. Chasse de ta maison le médisant, & sois asseuré, qu'il ne manquera point de rapporter, & tes paroles, & tes actions. Ne fay rien qui te puisse causer de la tristesse, & garde-toy de t'affliger des accidens qui t'arriveront. Rejette un mauvais Conseil, & ne suis point la façon de vivre des méchans,

Voilà quelles furent les Instructions d'Esope à Ennus son Fils adoptif, qui le penetrerent si avant dans l'ame, qu'estant frappé comme d'une fléche, tant par ces remonstrances, que par le remors de sa conscience, il mourut quelques jours aprés.

CHA-

CHAPITRE XXVIII.



De quelle façon Esope nourrit & dressa quatre Aiglons.

CEpendant Esope songeant à satisfaire à la demande de Nectenabo, commanda aux chasseurs du pays de luy apporter quatre Aiglons. Les ayant eus, il les dressa d'une telle sorte ; Qu'il leur apprit, à porter des Enfans dans des corbeilles penduës à leur cou, & les sçut si bien accoûtumer à obeyr, à ces Enfans qu'ils les faisoient voler où bon leur sembloit ; c'est à dire aussi haut, qu aussi bas qu'ils vouloient.

L'Hyver estant passé, vers le commencement du Printemps, il prepara tout ce qu'il jugea nécessaire pour aller en Egypte, ou il fit porter les Aiglons & les Enfans. Les merveilles qu'Esope faisoit surprirent beaucoup ceux du pays. Nectenabo Roy des

Egyptiens ayant appris l'arrivée d'Esope dit à quelques-uns de ses Amis : Je suis trompé, car j'avois ouy dire qu'Esope estoit mort, & cependant l est icy plein de vie. Le lendemain Nectenabo commanda à ses Conseillers de se vestir de robbes blanches, il en prit une rouge, & se mit sur la teste une couronne de pierreries. En cét état il s'assit sur son Thrône, & fit appeller Esope, qui fut à peine entré, que le Roy luy demanda tout haut : *A qui me compares-tu Esope, & ceux qui sont avec moy? Au Soleil du Printemps*, luy répondit il, *& tes Conseillers aux Espis meurs*. Le Roy admira la réponse, & fit de grands presents à Esope. Le jour suivant le Roy prit un habillement contraire à celuy qu'il avoit porté le jour précedent, car il avoit une robbe blanche, & il en fit prendre de rouges à ses amis; Esope étant entré; *Que penses-tu de moy*, luy dit le Roy, *& de ceux qui sont autour de ma personne? Je te compare au Soleil*, répondit Esope, *& ceux qui t'environnent en sont comme les rayons. Certainement*, reprit Nectenabo, *je n'estime point Lycerus au prix de moy*. A ces mots, Esope soûriant, *ô Roy*, continua-t'il, ne parle point si legerement de Lycerus; *Car si tu te compare avec les grands de ton royaume tu reluiras comme le Soleil : mais si tu viens à t'égaler à Lycerus, il s'en faudra peu que tout cét éclat ne paroisse une obscurité*. Nectenabo fut surpris de cette réponse, faite sur le champ & si à propos : Est-il vray, luy dit-il, que tu nous as amené des Massons pour bâtir la Tour dont j'avois écrit à Lycerus? Oui répondit Esope, ils sont tout prêts, ainsi il ne reste plus qu'à leur montrer le lieu où tu veux qu'on la batisse.

LeRoy sortit donc de la ville, & le mena dans une large campagne, où il luy fit voir l'endroit qu'il avoit

avoit déjà marqué. Esope amena aux quatre coins de la place, les Aiglons & les Enfans qui se mirent dans leurs corbeilles: ensuite il leur donna à chacun une Truelle, ou tel autre instrument de Masson, & commanda aux Aigles de s'envoler. Elles s'éleverent aussitôt, & lors que ces Maistres ouvriers se virent bien-haut, ils commencerent à crier; Donnez-nous des pierres, donnez-nous de la chaux; donnez-nous du bois & semblables materiaux propres à bâtir. Nectenabo bien étonné de voir ces galants monter si haut; Qu'est-ce-cy, dit-il, d'où nous est venuë cette engeance d'hommes volans? Du pays de Lycerus, répondit Esope, qui en a quantité à son commandement :& cependant toy qui n'es qu'un Homme, tu te veux comparer à un Roy semblable aux Dieux. Tu as raison, reprit Nectenabo, & je me confesse vaincu. Il ne me reste plus qu'à te faire certaines demandes, pour voir si tu me sçauras répondre. J'ay icy, continua-t'il, une espece de juments, qui me semble tout-à-fait surprenante Car quand elles entendent hannir les chevaux qui sont en Babylone, elles conçoivent à l'heure même. Montre à present, si tu és assez habile homme pour m'en dire la cause. Je le feray, répondit Esope, mais ce ne sera que demain. Comme il fut donc de retour en son logis, il fit prendre un chat par des valets, qui l'ayans saisi le foüetterent publiquement par toute la ville. Les Egyptiens étonnez, & en même tems irrités de voir traitter de cette sorte un Animal qu'ils avoient en si grande veneration, accoururent tous en foule, & arracherent le pauvre Chat des mains de ceux qui le fouettoient; ils s'en allerent ensuite au Roy, & luy dirent ce qui s'étoit passé. Nectenabo fit à l'instant appeller E-

ſope, & commençant à le gronder : D'où vient, luy dit-il, que tu as ainſi fait battre un Chat, que tu ſçais eſtre un Animal, que nous reverons comme un Dieu ? Parle qui t'a obligé à celà ? Seigneur, répondit Eſope, ce que j'en ay fait, a eſté pour vanger le Roy Lycerus d'une perte qu'il a faite la nuit-paſſée & dont ce chat eſt la cauſe, car il luy a tué ſon Coq, qui eſtoit vaillant & aguerry au poſſible, & qui par ſon chant luy marquoit exactement les heures de la nuit.

Nectenabo croyant avoir ſurpris Eſope par ſes propres paroles : Je te tien, luy dit-il, n'as-tu point honte de mentir ? Eſt-il poſſible qu'en une nuit, ce Chat, ſoit allé d'Egypte en Babylone ? Pourquoy non, répondit Eſope en ſouriant, cela ſe peut auſſi facilement, que les juments d'Egypte peuvent concevoir en entendant hannir les chevaux de Babylone. Cette réponſe, le mit ſi bien dans l'eſprit du Roy, qu'il l'eſtima beaucoup pour ſon ſçavoir, & pour ſa prudence, en ſorte que quelque tems aprez ayant fait venir de la ville d'Eliopolis plusieurs hommes ſcavans, & fort verſez dans ces queſtions Sophiſtiques, il ſe mit à les entretenir ſur l'habileté d'Eſope, & il voulut qu'il fût d'un feſtin où il les avoit invitez. Comme ils ſe furent tous mis à table, un de ces Sophiſtes attaquant Eſope : Eſtranger, luy dit-il, je t'avertis que je ſuis icy envoyé de la part de mon Dieu, pour te demander l'éclairciſſement d'une queſtion dont je ſuis en doute. Eſope l'interrompit & luy dit ſans s'emouvoir : *Tu mens, car Dieu qui ſcait tout, n'a pas beſoin qu'un homme luy enſeigne aucune choſe. Ainſi tu ne t'accuſes pas ſeulement, tu accuſes encore ton Dieu,* Enſuite de celuy-cy, un autre prenant la parole : Il y a, dit-il à Eſope, un grand Temple, dans

dans lequel eſt un Pilier contenant douze Villes, chacune deſquelles eſt ſouſtenuë de trente Poutres, que deux Femmes environnent. Eſt-ce là la queſtion dit Eſope les enfans de nôtre pays y repondroient facilement. Le Temple c'eſt le Monde, le Pilier c'eſt l'Année, les Villes ſont les Mois, les Poutres les Jours des Mois, & le jour avec la Nuit ſont les deux Femmes qui ſuccedent l'une à l'autre. Le lendemain Nectenabo fit appeller ceux de ſon Conſeil; Sans mentir, leur dit il, j'ay peur que l'Eſprit d'Eſope ne nous faſſe tributaires du Roy Lycerus. Avant que celà ſoit, répondit un de l'Aſſemblée, je ſuis d'avis que nous luy propoſions des queſtions, que nous meſmes n'avons jamais ſçeuës, ny oüies. Voilà qui ne va pas mal, dit Eſope, mais je vous feray demain réponſe à celà. Il les quitta donc là deſſus, & s'en alla faire un petit Billet qui contenoit ces parolss. *Nectenabo confeſſe devoir à Lycerus mille talents de tribut*; Le jour ſuivant il s'aprocha du Roy, & luy preſenta ce billet. Avant que le Roy l'eût ouvert, il ſe leva un bruit confus parmy ſes Conſeillers, qui diſoient tout haut: Cela n'eſt pas nouveau; il y a long-tems que nous l'avons entendu & la choſe eſt veritable, ce qu'entendant Eſope: Tant mieux, s'écria-t'il: puis que vous confeſſez ainſi la dete, je vous en ſuis fort obligé. Cependant le Roy ne fut pas de cét avis; car entendant parler de *debte* & de *confeſſion*: Je ne dois rien à Lycerus, dit il à ſes gens, & cependant il n'y a pas un de vous qui ne témoigne contre moy. Ces paroles du Roy leur firent à l'inſtant changer de ſentiment, & dire les uns aux autres; nous n'en ſçavons rien, & nous n'en avons jamais entendu parler. Tant mieux, ajouſta Eſope; & s'il eſt

D 7 ainſi,

ainsi, comme vous l'asseurez, vostre question est vuidée. Sur celà, Nectenabo plus étonné que jamais dît, il faut avoüer, que le Roy Lycerus est heureux, d'avoir en son Royaume une telle source de doctrine. Il fit donc compter à Esope l'argent du Tribut accordé entr'eux, & le renvoya paisiblement. Esope estant revenu a Babylone, il raconta de point en point à Lycerus, tout ce qu'il avoit fait en Egypte, & luy donna le tribut que Nectenabo luy envoyoit. Et pour le recompenser Lycerus luy fit eriger une statuë d'or.

CHAPITRE XXIX.



Le voyage d'Esope à Delphes.

QUelque temps aprés, Esope resólut de faire un voyage en Grece, & demanda au Roy la permission d'y aller. Ce qui luy estant accordé, il prit congé du Roy, & partit de Babylone, à condition neantmoins d'y retourner, & d'y passer le reste de ses jours. Aprés qu'il eust voyagé par tou-

tes

tes les villes de Grece, où il donna de grandes preuves de son sçavoir, il s'en alla à Delphes. Quoy que les Delphiens prissent beaucoup de plaisir à l'entendre, neantmoins comme ils ne luy faisoient aucun honneur, & qu'il ne paroissoit point qu'ils le distinguassent dans leur Estime; Il leur dit, il me vient dans l'esprit, Delphiens que vous êtes semblables à une piece de bois qui est flottante sur la Mer, ceux, qui la voyent de loin quand les vagues l'agitent s'imaginent que c'est quelque chose de consequence, mais du moment qu'ils la voient de prés, ils trouvent que c'est peu de chose. Il m'en est arivé de même à vôtre égard, tant que j'ay été eloigné de vôtre ville je vous ay estimé comme des personnes de merite, mais depuis que je demeure chez vous, j'ay veu que je m'étois trompé & que vous étes les plus méprisables des Grecs.

Les Delphiens l'entendant parler de la sorte, & craignant qu'il ne diminuât leur reputation dans les autres villes de Gréce, resolurent de le perdre. Pour cét effet, ils s'aviserent de prendre un flacon d'or du Temple d'Apollon qui estoit dans leur Ville, & de le mettre secrettement dans la valise d'Esope. Quelque tems aprés comme il ne se doutoit point de cette Conspiration, il sortit de Delphes, pour s'en aller en Phocide; mais les Delphiens qui l'observoient, ne manquerent point de le suivre, & l'ayant atteint, ils le saisirent, & l'accuserent de Sacrilege. Esope eut beau se vouloir justifier de leur calomnie, & nier d'avoir commis aucun larcin. Tout ce qu'il pût dire, pour prouver son innocence, ne les empécha point de foüiller dans ses males, où trouvant la phiole d'or qu'on y avoit mise, ils la prirent, & la montrerent aux Citoyens, qui en firent

firent un grand bruit. Esope reconnut aussitôt que c'estoit un tour que ces miserables luy joüoient, afin de le perdre, il les pria donc d'avoir égard à son innocence, & de luy laisser passer son chemin. Eux au contraire, le mirent en prison, pour avoir, disoient-ils, commis un Sacrilege manifeste; & d'une commune voix ils le condamnerent à la mort. Esope voyant que son innocence, ny son Esprit ne le pouvoient tirer d'un si grand malheur, chercha sa consolation dans les plaintes continuelles qu'il faisoit dans sa prison. Un de ses Amis nommé Damas, s'en étant aperceu luy en demanda le sujet, Esope le luy fit connoître de cette maniere; il y avoit, luy dit-il, une femme, qui ayant depuis peu ensevely son Mary, alloit tous les jours à son Tombeau, & l'arrosoit de ses larmes: Il arriva qu'un certain Paisan qui labouroit la terre assez prés delà, devint amoureux de cette Femme: ainsi quittant ses bœufs & sa charruë, il s'en alla droit au Tombeau; où s'estant assis, il commença de pleurer comme elle. La femme luy en demanda la cause. Je pleure, luy répondit le Paisan, pour soulager l'affliction que me cause la mort de ma femme, qui étoit autant vertueuse qu'elle étoit belle. Un pareil malheur m'est arrivé, dit cette Femme. Puisque celà est, reprit le Païsan, & qu'un semblable malheur nous est arrivé à tous deux, qui empéche que nous ne soyons mariez ensemble? Nous ne perdrons rien à celà, ny l'un ny l'autre. Car je n'auray pas moins d'amour pour vous, que j'en avois pour ma Femme: & je veux croire aussi, que de vôtre costé vous m'aymerés comme vous avez aymé vôtre mary. Alors cette bonne Femme prenant pour des veritez les paroles du païsan, demeura d'accord de l'épouser.

ser. Mais comme ils en estoient à se faire mutuellement des promesses de mariage, un voleur ayant épié les Bœufs du Laboureur, les délia, & les chassa devant luy. Le Laboureur étant sorti du tombeau bien étonné qu'on luy avoit dérobé ses bœufs, commença de s'abandonner aux cris & aux plaintes. A ce bruit, la Femme accourut à luy: Et le voyant pleurer ainsi: Quoy luy, dit elle, tu pleures encore. Je pleure en effet, répondit le Laboureur, & c'est tout de bon. J'en fay de même, conclut Esope, & ce n'est pas sans raison: Car m'estant sauvé cy-devant de plusieurs dangers, je ne sçay comment me tirer de celuy-cy, & je ne voy aucun moyen de m'en delivrer.

CHAPITRE XXX.



La Mort d'Esope.

ENfin les Delphiens allerent trouver Esope, & le tirerent de la prison, pour le mener sur quelque lieu haut élevé, & pour le precipiter. Comme

me on le menoit à la mort, il les entretenoit ainsi en allant. Au temps que les bestes parloient, le Rat ayant fait amitié avec la Grenoüille, luy voulut donner à souper, & la mena dans le Cellier d'un homme riche où il y avoit quantité de viandes, & l'invitoit à faire bonne chere; La grenouille ayant été bien regalée voulut traitter le Rat à son tour; Suy-moy seulement, luy dit-elle, & n'aye point de peur; car j'attacheray ton pied au mien avec un filet bien délié, afin qu'en nageant tu ne coures pas plus de risque que moy. La chose fut faite & la grenouille, sauta dans l'Estang, où pendant qu'elle nageoit entre deux eaux, le pauvre Rat étouffoit à force de boire. Helas! dit-il alors, méchante Grenoüille, tu me fais mourir, mais un plus Grand que toy me vangera. Ce qui ariva. Car aprés que le Rat fut mort, comme il flottoit au dessus de l'eau, voilà qu'un Aigle l'ayant aperceu, s'en vint fondre sur luy & enleva en même tems la Grenoüille, qui estoit attachée au fil; tellement que par ce moyen il les devora tous deux. La même chose vous arivera, continua Esope: vous me trainez injustement à la mort: mais celà vous coustera cher, car Babylone & toute la Grece me vangeront. Ils ne luy pardonnerent pas neantmoins, quelques raisons qu'il leur alleguast. Ce qui l'obligea de se refugier au Temple d'Apollon, pour y joüir du droit des Asyles: Mais il n'y fut pas plustost entré, qu'ils l'en retirerent tout irritez, & le menerent au lieu du supplice, en y allant, il leur conta cette Fable. Ecoutez-moy, leur dit-il, Delphiens. Il y avoit une fois un Lievre, qui se voyant poursuivi de prés par une Aigle, & ne sçachant où se cacher, se retira dans la terriere de l'Escarbot, luy demandant sa protection. L'Escarbot

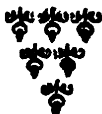
bot commença à prier l'Aigle, de faire grace au pauvre suppliant, la conjurant par Jupiter, de ne le pas mépriser tout petit qu'il étoit, mais l'Aigle irritée donna un coup d'aile à l'escarbot, & se jettant sur le Lievre le mit en pieces: L'Escarbot offensé de cette injure, suivit l'Aigle, & ayant reconnu l'endroit ou elle faisoit son nid, il y entra, & poussant hors du nid les œufs de l'Aigle qu'il y trouva; il les cassa tous. Une action si hardie irrita l'Aigle qui pour n'être plus exposée à de semblables accidens, porta son nid plus haut; Mais l'Escarbot y monta & jetta en bas pour la seconde fois les œufs de l'Aigle; Cet oiseau ne sçachant plus quel parti prendre s'envola vers Jupiter qu'on dit être son protecteur, & mit ses œufs à ses genoux, le supliant de les prendre sous sa garde; Pendant cela le malin Escarbot fit comme une pillule des fiens, & étant monté au Ciel, il la jetta dans le sein de Jupiter qui ne pensant point aux œufs de l'Aigle, se leva promptement pour secouer cette ordure, ainsi les œufs tombérent & furent cassés; Jupiter ne condamna point le procedé de l'Escarbot, quand il eut appris de quelle maniere l'Aigle l'avoit outragé, au contraire il la censura à son retour, & luy dit que l'Escarbot avoit eu raison de se vanger ainsi. Cependant Jupiter qui ne vouloit point que la race des Aigles fut perduë, commanda à l'Escarbot de se reconcilier avec l'Aigle : ce qu'il ne voulut pas faire. Surquoy Jupiter ordonna; que les Escarbots n'eussent pas à paroistre pendant tout le temps que les Aigles pondroient leurs œufs. Celà vous doit apprendre, Messieurs, à ne mépriser point ce Dieu, chez qui je me suis refugié, quoy que son Temple soit petit en comparaison de sa puissance. Certes asseurez-

vous

vous qu'il ne laissera jamais impunie l'impieté des Méchans.

Les Delphiens étoient si peu touchez de ces discours d'Esope, qu'ils continuoient de le mener au suplice; Voyant donc qu'il ne les pouvoit fléchir, il leur parla ainsi, Hommes cruels donnez vous la patience d'écouter ce qui me reste à vous dire. Il y eut autrefois un Laboureur qui ayant vieilli à la campagne, la curiosité le prit de voir la Ville ou il n'avoit jamais été, il pria donc ceux qui demeuroient avec luy de l'y mener. Ces gens attelerent aussi-tôt des Asnes à un chariot, sur lequel ils mirent le pauvre Vieillard, & le laisserent aller tout seul. Comme il étoit en chemin, tout d'un coup l'air s'obscurcit par la violence de la pluye & de l'orage. Dans cette obscurité les Asnes quitent le chemin & jetterent dans un fossé l'infortuné Vieillard, qui pensant à son mal-heur; Helas! Jupiter, disoit-il, en quoy t'ay-je offensé, pour estre si miserablement mis à mort, non par des chevaux courageux, ny par de bons & forts mulets, mais par de miserable asnes? J'ay la même raison de m'affliger, car ce ne sont pas des gens de courage & d'honneur qui me font mourir; mais ce sont des hommes de peu, & qui ne peuvent estre pires qu'ils sont. Etant arrivé au lieu du suplice, comme ils étoient sur le point de le precipiter, il leur dit encore cette fable. Un jour un homme ayant envie d'abuser de sa fille, dont il étoit devenu amoureux, envoya sa femme aux champs; Cette Fille toute desolée de la brutalité de son pere qui vouloit assouvir sa passion. Helas luy dit-elle vous faites une chose abominable! J'aymerois beaucoup mieux estre deshonorée de plusieurs autres que de vous qui m'avés engendrée. Je vous fais aujourd'huy

luy le mesme reproche, Delphiens, & vous proteste qu'il n'est point de Scythe, dont je n'attendisse la mort plus patiemment que de vous Je maudis vostre pays, & j'appelle les Dieux à témoin de vostre Injustice, bien persuadé qu'ils exauceront ma priere, & me vangeront. Il eut à peine achevé de parler, qu'ils le precipiterent du haut d'un Rocher, & voilà quelle fut la fin de sa vie. Quelque temps aprés, la Contagion s'estant mise parmy eux, ils consulterent l'Oracle, qui leur répondit, *Qu'il falloit expier la mort d'Esope.* Sçachant donc bien qu'eux seulement en estoient coupables, ils luy dresserent une Pyramide. Depuis les principaux d'entre les Grecs, & les plus sçavans hommes de ce temps-là, estans avertis de la fin tragique d'Esope, s'en allerent tous à Delphes, où s'estans informés de ceux qui avoient esté Autheurs de sa mort, ils en firent la vengeance eux-mesmes.



LES

FABLE I.



Du Coq, & de la Pierre precieuse.

LE Coq ayant apperceu par hasard une Pierre précieuse dans un fumier qu'il grattoit: *Dequoy me peut servir*, dit-il, *d'avoir trouvé une chose si belle & si nette? Certes, si ce bonheur fût arrivé à un Lapidaire, il en seroit plus joyeux, parce qu'il en sçauroit bien le prix; mais pour moy, à qui celà n'est nullement propre, je l'estime si peu, que j'aymerois mieux un grain d'orge, que toutes les Pierreries du monde.*

DISCOURS MORAL.

ENcore que la pluspart des choses nous deviennent precieuses par l'opinion, & que nous desirions ardemment la possession d'un bien plustost que d'un autre, pour estre plus sortable à nostre inclination, ou possible plus rare, & plus difficile à ren-

à rencontrer : neantmoins chaque sujet a son veritable prix ; que nous y mettons, selon l'excellence de la chose, & la necessité que nous avons de nous l'acquerir. C'est ainsi que nous voyons les Gentils-hommes & les Princes faire de la dépence à acheter des chevaux, & qu'il n'y a point de peuples qui les prisent plus que font les François, les petits Tartares, les Cosaques, & les Arabes ; Il y a pourtant une certaine mediocrité, proportionnée à la valeur de cet animal, selon laquelle il est juste de l'acheter, & de le vendre. Il en est de même des meubles precieux, des denrées : des terres, des heritages ; & de toute autre possession, soit d'un bien necessaire & utile ; soit du delectable, & du superflu. L'on peut dire la mesme chose des Qualitez de l'esprit, & des Vertus, excepté seulement, qu'elles ne peuvent pas être venduës n'y achetées, elles ont en effet un prix indeterminé, il n'y a que le temps qu'on met à les acquerir, & l'estime & l'admiration qu'on a pour elles qui le puissent regler. De cette nature sont les Sciences, les Arts, la Prudence ; & la Sagesse, quant aux Vertus de l'entendement ; Et quant aux Morales, la valeur, la liberalité, la continence, & plusieurs autres. Ce sont elles qu'Aristote & Platon appellent nostre souverain Bien, & par consequent elles sont la chose du monde la plus à estimer. Mais comme elles surpassent de loin les richesses, elles ont aussi entre elles des degrez de difference, car elles ne sont pas toutes également belles & necessaires ; mais chacune selon sa proportion, & la dignité de son estre. Il n'est personne qui regarde la Civilité comme une vertu égale à la qualité d'être liberal ny la liberalité comme aussi estimable que la valeur ; ainsi nul ne voudroit asseurer que toutes

ces

ces vertus Morales, disputassent l'honneur avec les Intellectuelles. D'où il est aisé de voir, l'habileté d'Esope dans cette premiere Fable, qui les a representées par la Pierre précieuse, qui semble estre plus rare, & plus belle à nos sens que toute autre chose, Pour ce qui est du Coq, Je croy qu'il l'a choisi pour designer l'homme voluptueux, qui met tout dans l'indifference, si ce n'est le plaisir de la volupté representée par le fumier. C'est là qu'il demeure attaché par ses luxurieux appetits qui sont les seules delices de sa vie. Que s'il arrive qu'il rencontre l'occasion d'acquerir de la Science, ou de pratiquer quelque vertu, celà ne le touche que legerement, & il en neglige l'occasion avec tant de brutalité, qu'il ne laisse pas seulement naistre en soy mesme le desir de la posseder, soit qu'elle luy semble trop relevée, où qu'il en puisse joüir trop facilement Car les hommes sont d'un naturel si dépravé, qu'ils se portent plus volontiers à la convoitise d'un bien faux, s'il est de difficile conqueste, qu'au desir d'un veritable, qu'ils pouroient avoir facilement.

Cecy nous confirme encore dans cette Maxime; qu'on se passe bien plustost des choses superfluës que des necessaires. D'où il paroist clairement, combien moins raisonnables que le Coq de cette Fable se pourroient dire ces ambitieux Conquerans du Perou, que l'Avarice obligeoit à aller mourir de faim dans ces lieux d'où nous viennent les richesses.

FABLE II.



Du Loup & de l'Agneau.

LE Loup étant à boire à la source d'une fontaine, vit un Agneau beaucoup plus bas qui s'abreuvoit au ruisseau. Le Loup, court à luy tout en colere & l'accuse d'avoir troublé son eau. Tout ce que pût faire le pauvre Agneau, qui trembloit de peur, fut de le prier de pardonner à son innocence; & de luy remontrer que du lieu ou il étoit il n'y avoit point d'apparence qu'il pût troubler la Fontaine; & que ce n'étoit pas son dessein. Ces raisons ne peurent appaiser le Loup; *En vain*, dit-il, *à l'Agneau tu me fais toutes ces belles excuses: c'est ta coustume de me nuire; ce mal là te vient de race: car ton pere ta mere, & generalement tous les tiens, me haïssent mortellement. Ne trouve donc pas estrange, si je t'en fais porter la peine aujourd'huy.*

DISCOURS MORAL.

LE sage Inventeur n'a voulu representer autre chose par cette seconde Fable, que l'oppression des petits par les Grands, qui est si commune dans le commerce des hommes, qu'à peine en voit-on aucun foible ou malheureux, qui ne soit sous la domination de plusieurs Tyrans. Ainsi, c'est une espece de crime, que d'estre pauvre, & une espece de raison pour le punir, que d'estre bien dans ses affaires. Quoyque le procedé que tiennent ordinairement ceux qui veulent accabler l'Innocence, soit en tout temps desagreable à Dieu & aux hommes; Cependant les plus artificieux ont accoustumé de le colorer d'un faux pretexte de Justice, imitant le Loup de cette Fable, qui accusoit à tort le mal-heureux Agneau, d'avoir troublé l'eau de la fontaine, pendant qu'il beuvoit. C'est ainsi que la pluspart des Riches font accroire aux Pauvres, qu'ils leur qu'ils ont manqué de respect & qu'ils ont choqué leur authorité, quoyque la simplicité de ces malheureux les rende incapables de malice, & que quand il arrive qu'ils péchent contre le respect c'est parce ce qu'ils ne l'ont pas connu. Tibere & Neron se plaisoient à inquieter les gens de bien par des accusateurs Apostés. Par ce moyen ils s'enrichissoient de la dépoüille des Innocens, & diminuoient le nombre de leurs ennemis, car c'étoit être ennemi du Prince que d'estre riche & d'avoir la reputation d'estre vertueux. les Tyrans Denis & Phalaris avoient pratiqué la même méthode, pour perdre par de fausses accusations ceux dont la vertu & l'autorité leur étoit suspecte. Mais plust à Dieu, que de telles impostures ne fussent *point par-*

ve-

venuës jusques à nostre âge, & qu'au des-honneur de la Religion Chrestienne, nous ne fussions pas si méchans que de surpasser en injustice & en fraude, les plus insupportables Tyrans des siecles passez. La honte de nos jours est venuë à ce point d'extrémité, qu'il n'est point de si petit Gentil-homme, ny de Bourgeois tant soit peu accommodé, qui n'exige injustement des courvées, des imposts, & des sujections des Païsans qui leur sont inferieurs, ou qui relevent de leur pouvoir, & si d'avanture on resiste en quelque façon à leur injustice, la bile du Gentil-homme s'échauffe; il menace, il fait des Procez, il aposte des faux Témoins, & persecute l'Innocence, jusques à une entiere destruction. Cependant, ce n'est pas un seul particulier qui se voit reduit à souffrir ces violences; Elles passent d'un Chef de famille à toute une Race; & ainsi les moins coupables se trouvent souvent envéloppez dans les mesmes pieges que l'on dresse au malheureux de qui l'on veut se vanger. Alors si la persecution l'anime à se plaindre, ou à resister, on ne fait nulle difficulté de l'estendre sur le quarreau, sous pretexte d'avoir fait une partie contre la vie de son Seigneur, ou de son voisin: & on ne met pas en oubly la raison qu'allegue le Loup d'Esope, pour colorer sa cruauté; à sçavoir, que le pere, la mere, & tous les parens de l'Agneau, estoient ses mortels ennemis.

FABLE III.



Du Rat, & de la Grenoüille.

LE Rat & la Grenoüille avoient guerre ensemble, pour sçavoir lequel des deux demeureroit maistre du Marais. Dans ce combat, qui estoit rude & douteux, le Rat qui s'étoit caché sous l'herbe, avoit attaqué par surprise la Grenoüille. Elle de son côté plus robuste & plus agile l'attaquoit ouvertement : des lances de Jong étoient les armes de l'un & de l'autre. Cependant un Milan, qui les vit de loin, vint fondre sur eux, les enleva, & les mit en pieces, ainsi ils perirent l'un & l'autre pendant que pour estre trop échauffez au combat, ils ne se donnoient pas garde de leur ennemy commun.

DISCOURS MORAL.

ON voit dans cette Fable une Peinture des Artifices du monde dont nous avons tous les jours l'ori-

l'original devant les yeux. Car souvent pendant que deux personnes se contestent, il en survient une troisieme qui profite de leur querelle, & s'empare de ce qui étoit le sujet de la dispute. L'on dit que Philippe de Macedoine, fut celuy de tous les hommes de son tems, qui se servit le plus adroitement de cette ruse. Car voyant les Villes de la Grece en division, pour l'Empire & la liberté, il les sçeut tenir en balance si à propos, tantost par son amitié, & tantost par sa haine : que pendant qu'elles s'entredisputoient la souveraineté par les armes, & qu'elles ne pensoient qu'a s'entredétruire, ce Prince les assujettit à sa puissance, & s'empara par ce moyen de la plus grande partie de la Grece. Ce fut ainsi qu'en usa le Milan d'Esope, durant le combat du Rat & de la Grenoüille, ce qui nous represente la sotte & ridicule animosité, qui se trouve souvent entre des gens qui n'ont aucun sujet de se haïr, ni même de se rien demander, quoyque leurs querelles particulieres les exposent aux embusches d'un dangereux voisin & dont ils devroient observer attentivement les démarches s'ils vouloient suivre leur interest commun. Car dans quel temps a-t'il plus beau jeu, pour les opprimer, que lors qu'ils se trouvent également affoiblis, & épuisez par des Guerres continuelles; On voit même quelquefois des Etats voisins si aveuglés que d'appeller à leur secours celuy dont la puissance leur devroit être la plus suspecte. Ces peuples sentirent les effets de cette mauvaise Politique, qui pour detruire, leurs voisins ou s'en vanger se jetterent autrefois sous la Protection des Romains ou dans le party des Princes de l'Orient; Ces malheureux se virent accablez par ceux qu'ils regardoient comme leur protecteurs, & qui de Juges qu'on les avoit prié

d'être, devinrent Usurpateurs. Cesar suivit cette methode quand il conquit l'Egypte, & l'histoire ancienne en fourniroit une infinité d'exemples si on ne trouvoit plus à propos de passer à l'histoire Moderne, & de faire remarquer que la puissance du Turc si redoutable en Europe, ne s'est établie que par la discorde & l'animosité mutuelle des Princes Chrêtiens, ce qui montre assez qu'un de nos Poëtes avoit beaucoup de raison de dire.

La discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux Potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres,
Qu'en la fin mesme des Estats, &c.

Combien de fois se repentit l'Empereur de Constantinople, d'avoir appellé au deçà de l'Hellespont, ceux qui devoient pour jamais estre confinez dans les Marais de Scythie; Comment en prit-il à Demetrius, & à Thomas Paleologue, d'avoir fait Mahomet II. Arbitre de leurs differens & de s'estre entierement remis sous sa protection? Je laisse à part les autres exemples de la domination de Tamerlan, des troubles d'Italie, & de l'accroissement des maisons d'Espagne & de France. Pour dire en passant quelque chose des particuliers. Nous ne voyons guere un Frere divisé d'avec son Frere, qu'il ne donne occasion à leur commun Ennemy de les ruiner par brigues, ou par procez. Jamais deux amis ne tombent en dissention, qu'un tiers ne se prepare à en tirer avantage.

FA-

FABLE IV.



Du Cerf, & de la Brebis.

LE Cerf accusa la Brebis devant le Loup luy demandant un muid de Froment. Quoy qu'elle fût bien asseurée de ne luy rien devoir, neantmoins, à cause du Loup, qui estoit present, elle luy promit de satisfaire à sa demande. L'on prit donc jour pour le payement; qui fut à peine venu, que le Cerf en avertit la Brebis; mais elle nia la dette, & luy dit: *Que si elle luy avoit promis quelque chose, elle l'avoit fait de peur du Loup; ajoûtant qu'on n'estoit pas obligé de tenir promesse à ceux qui l'avoient exigée par la force.*

DISCOURS MORAL.

IL est icy question de retirer sa parole, quand on l'a donnée par force; en quoy certes il y a plus de mal-heur que de peché. C'est ce qui fait qu'Esope donne cette cause à disputer à la Brebis, qui est le

plus innocent, mais aussi le plus timide de tous les Animaux. Elle fait promesse au Cerf, en presence du Loup, de luy payer un muid de Froment, mais sa pauvreté l'obligea de s'en dédire, & de rejetter sur la contrainte la confession qu'elle avoit faite de cette dette. Pour apliquer aux hommes ce fabuleux exemple des Animaux, & tirer quelque avantage de l'instruction de nostre Phrygien; comme ce n'est pas le caractere d'une Vertu heroïque, de signer une Imposture contre soy-mesme, par la crainte d'une violence, aussi ce n'est point une méchanceté que de s'en dédire, en alleguant la contrainte dont l'on a usé, pour nous faire avoüer débiteurs. Pour le premier point, à sçavoir qu'une semblable confession ne soit pas un crime, il suffit de s'en tenir à la Loy naturelle, qui porte tout le monde à sa propre conservation, non seulement au prix de dire un mensonge, mais encore de faire un homicide, ou quelque action plus tragique & plus extraordinaire. A celà l'on peut ajoûter, que par cet aveu contre son profit particulier, l'on ne fait tort ni à Dieu, ni aux hommes, ni à soy-mesme: on ne fait point de tort à Dieu, parce qu'en la distribution qu'il a faite des biens du monde, il ne nous a pas rendu possesseurs des richesses temporelles, & des autres commoditez dont nous joüissons, à condition de les maintenir au peril mesme de nostre vie; elle est un bien qui nous doit estre infiniment plus cher qu'un heritage, ou qu'une dignité, qui n'en sont que les accessoires. Que si nous sommes obligez de hazarder la vie, ou la liberté, c'est plustost pour la deffense du bien public, que de nôtre bien particulier, principalement si le bien public est commis à nostre charge, & qu'on nous en ait fait dispensateurs, & dé-

dépositaires. Des Forteresses, des Villes, & des possessions destinées au service de Dieu (que nous appellons Benefices, & qu'on nommoit anciennement le *Territoire sacré*), sont de cette nature. Nous sommes obligés de rendre compte de semblables Dépots qui sont des marques asseurées de la confiance qu'on prend en nous. Autrement, nostre fidelité deviendra suspecte, & ce soupçon nous noircira d'infamie. Mais pour ce qui regarde nos propres successions, il est permis à qui que ce soit d'y renoncer, plustost qu'à sa vie, & même plustost qu'à sa seureté, car en celà il n'y a rien qui offense la Majesté-Divine, ni les Hommes, comme ils n'ont aucune part à ce qui nous appartient, ils ne se peuvent plaindre, de quelque façon que nous en usions: Enfin on ne peut pas dire que nous nous faisons tort à nous mêmes: Car qui a plus d'interest que nous mêmes, à nostre propre conservation & de quelle consideration nous doit estre un peu de bien au prix de nostre repos? Il reste donc à present à faire voir, que ce n'est pas une injustice de redemander ce que nous avons accordé par violence.

Cecy se conclura aisément, si nous considerons seulement, que le vray don est incapable de contrainte, parce qu'il n'y a rien de si volontaire que cette action, par laquelle on se dessaisit de ses propres commoditez, pour en obliger un autre, & celà seulement, à condition de faire paroistre à nostre amy l'effet de nostre bien veillance. Ce qui estant hors de doute, ce seroit détruire la nature du Don que de le rendre forcé; & par consequent il est permis d'inférer qu'une cession contrainte n'est pas un present, & que la chose ainsi cédée est encore de nostre legitime possession. Tellement que le droit de la Nature & des Peuples, nous permet de le demander; & mesme nous y convie.

FABLE V.



Du Chien, & de l'Ombre.

UN Chien traverſoit une Riviere à la nage, & portoit entre ſes dents une piece de chair, dont l'Ombre, paroiſſant dans l'eau à la clarté du Soleil, il la voulut ſaiſir avidement, & ainſi ſa viande luy eſchappa: Cet accident l'affligea d'abord, il avoit perdu non ſeulement ſon morceau de viande, mais encore toute eſperance de le recouvrer. *Enfin il reprit courage, & penſoit ainſi en ſoy-même tu es bien malheureux de n'avoir pu moderer ta Gourmandiſe, ſi tu euſſe été ſage tu en avois aſſez, au lieu qu'à preſent par ta folie, tu n'as rien du tout.*

DISCOURS MORAL.

CE Chien qui laiſſa tomber ce qu'il tenoit, pour en prendre l'Ombre, peut ſervir d'inſtruction generale, & particuliere. C'eſt une inſtruction gene-

generale qui nous apprend que le desir insatiable d'aquerir est pour l'ordinaire trés dangereux, il est rarement suivi de l'aquisition qu'on recherche, & le plus souvent il cause la perte du bien qu'on possedoit déja; Et en particulier, les Avares, les Amans, & les Ambitieux, trouveront dans cette Fable le présage de leurs avantures. Pour ce qui est des premiers, à sçavoir de ceux qui veulent amonceler tresors sur tresors, & ajoûter incessamment de l'aquis à leur heritage, ils devroient sçavoir par l'inquietude qui les ronge nuit, & jour d'amasser des richesses. *Que la convoitise est la racine de tous les maux de la vie.* En effet combien en voit on tous les jours qui butant à de grandes Fortunes, entreprennent des Fermes publiques, & prestent de l'argent aux Roys, dans l'esperance du gain démesuré qu'ils s'y figurent ? Et neantmoins à quelque temps de là, ils trouvent leur attente ridicule, & se voyent perdre les biens qui n'aguere leur estoient propres & hereditaires; forcez de finir leurs jours dans les Palais des Princes, où ils se sont refugiez, avec le mépris des Domestiques, & un murmure continuel des Creanciers. Les Amans le plus souvent ne reussissent pas mieux, n'étans pas satisfaits de la possession d'une Femme légitime, ou de la conqueste d'une belle Maistresse, ils se jettent inconsiderément dans de nouvelles amours, où la connoissance qu'on a de leur legereté, empesche le succez de leur dessein. Comme le chien de cette Fable ils se saisissent de l'ombre & cependant perdent le bien réel dont ils étoient possesseurs. Enfin il n'est rien de plus fréquent que de voir les Ambitieux succomber dans leurs projets & perdre une gloire, bien aquise, par la précipitation d'en gagner une nouvelle. Minutius aveu-

glé par le succez d'une escarmouche, voulut hazarder le combat esperant d'ajouter à sa Gloire, celle d'avoir vaincu Annibal, & pour éluder la prudence de Fabius Maximus son General qui s'opposoit à son dessein il fit tant par ses brigues qu'il obtint de partager avec luy le souverain commandement; sa témérité luy auroit coûté cher, & aux Romains, car dans cette seconde attaque il eût perdu le combat & la vie, s'il n'eût été généreusement secouru par celuy qu'il venoit d'offencer. Je laisse à part les Histoires de Pyrrhus, du mesme Annibal, de Turne chez Virgile, d'Hector & d'Achille chez Homere; & de la plus part des vaillans hommes du monde, qui ont bien souvent perdu la vie & l'honneur par un ambitieux desir d'aquerir une nouvelle gloire. Reprenons encore une fois l'interest general des humains, & tâchons de leur faire comprendre qu'ils perdent les biens éternels & solides pour suivre une ombre de felicité. Quelques uns préférent à Dieu, les voluptez sensuelles, les autres l'oublient comme les Ambitieux, pour rechercher les grandeurs de ce Monde, ou comme les Avares, pour en posseder les richesses, ou enfin comme les Vindicatifs pour satisfaire à un desir de Vengeance. Ainsi ils abandonnent tous le bien réel, pour une ombre fugitive & qui les laisse tous au point de la mort privez de la vraye, & même de l'apparente Béatitude.

FA-

FABLE VI.



Du Lion, & de quelques autres Bestes.

LE Lion, la Brebis & quelques autres Animaux, demeurerent d'accord d'aller ensemble, à la chasse, & de partager entr'eux ce qu'ils auroient attrapé. Il arriva qu'ils prirent un Cerf, qui, selon qu'ils en étoient convenus, fut aussitôt divisé en trois portions; Chacun voulut ensuite emporter sa part; Mais le Lion, qui vouloit garder tout pour luy; s'y opposa; *Tout beau*, leur dit-il d'un ton rugissant, *arrestez, vous ne pouvez me disputer la premiere de ces parts, puisqu'il n'y a aucun de vous qui me vaille, de droit la seconde m'apartient, car j'ay le plus contribué à prendre le Cerf. Et la troisiéme est à moy par la superiorité que ma force me donne sur vous tous.*

DISCOURS MORAL.

CE partage que fait le Lion aux Animaux ses inferieurs, de la Proye qu'ils ont prise ensemble, represente les injustes avantages que les Riches prennent sur les Pauvres. Il leur est ordinaire de s'attribuer des honneurs immoderez, de rehausser l'excellence de leur protection, de rendre leur conduite necessaire à l'appuy des affligez, & de se servir de toutes ces raisons, pour tromper les pauvres, & pour les frustrer de ce que la nature ou l'équité leur donne. Contre cette Tyrannie, les pauvres n'ont point de remede, que la patience; parce que les assistances humaines venant à leur manquer la vertu seule & l'esperance d'une meilleure vie les doit consoler. Aussi à dire la verité, ce n'est nullement dans cela que consiste cette felicité perdurable qu'il faut que les hommes recherchent. Tous y aspirent; mais peu y parviennent faute de la connoistre: les uns la mettent aux biens du corps; tels que sont la beauté, la bonne mine & la force: les autres en la possession des honneurs & des voluptez, & ainsi du reste. Mais ils ne sçavent pas que la connoissance de Dieu est la source de toute félicité. Nostre Sauveur nous l'apprend ainsi, quand il dit: „Que c'est la Vie Eternelle de l'ame, que „ de connoistre le vray Dieu, & son Fils Jesus-„ Christ, qu'il a envoyé pour le salut du Monde. Tellement que pour estre heureux à jamais, il faut nous attacher à cette science salutaire, qui nous montre à renoncer aux vanitez de la terre, pour nous aquerir les biens du Ciel, où la puissance, les richesses, & les autres commoditez temporelles n'ont point de part.

FA-

FABLE VII.



Du Loup, & de la Gruë.

LE Loup venoit de manger une Brebis, dont quelques os luy estoient demeurez dans le gosier, ce qui l'incommodoit fort. Il cherchoit de toutes parts, à se les faire tirer, & imploroit le secours des uns & des autres, mais pas un ne le vouloit assister; ils lui disoient: Que son mal estoit une juste recompense de sa gourmandise. A la fin il sçeut si bien cajoler la Gruë, qu'à force de flatteries & de promesses, il luy persuada de luy fourrer son bec dans la gueule, & mesme son cou, pour arracher l'os qui y avoit resté. La Gruë l'ayant fait, & luy ayant ôté l'os, luy demanda quelque recompense mais le Loup se mocquant d'elle: *Va t'en* (luy dit-il) *sotte que tu es, & te retire bien loin d'icy, ne te doit-il pas suffire que tu vis encore? Tu m'es asseurément redevable de la vie, car il n'a tenu qu'à moy de t'arracher le cou.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

CEtte action du Loup est une description bien naturelle de l'ingratitude de la pluspart des hommes. Peut-estre pouroit on dire que cette Fable a donné lieu à la coutume que nous avons d'appeller *Gruës*, ceux qui donnent leur peine & leur tems, pour obliger de malhonnêtes gens, dont ils sont enfin la Dupe. Il est vray qu'ils n'en sont pas tous quittes, à si bon marché que la Gruë d'Esope. Car souvent leurs services, sont la cause de leur perte par la trahison de ceux qu'ils ont obligé. Le perfide Ganes, perdit les 12. Pairs avec lesquels il étoit lié par la Parenté ou par les bons offices qu'ils luy avoient rendus; Et l'histoire ancienne & moderne, fournit une infinité d'exemples de l'ingratitude, & même de la perfidie de plusieurs qui avoient contribué de tout leur pouvoir à la perte de leurs bien faiteurs : ces miserables peuvent être comparés au Lierre qui ruine la muraille qui le soutient. Il est certain qu'ils sont plus cruels que le Loup de cette Fable. Il pouvoit aisement tuer la Gruë, & il se contenta de la priver de la recompense qu'elle avoit esperé, & luy laissa la vie sauve. Ce qui donne lieu à la plaisanterie qu'il lui fait qu'elle est encore trop heureuse d'être échappée de sa gueule, & qu'elle l'en devoit remercier. Cette raillerie est une leçon dont tout homme sage doit faire son profit, il est toûjours dangereux d'avoir quelque engagement avec un mechant homme, & on se doit estimer trop heureux si aprés les bons offices qu'on luy a rendus, on ne ressent pas les effets de sa mechanceté.

Au reste, nous nous pouvons persuader que toutes nos faveurs sont perduës, si ce n'est que nous

atten-

attendions la recompense d'en haut. Car outre que ce n'est pas le propre d'un genereux courage, de faire du bien dans l'esperance d'en être recompensé, ce seroit de plus une chose ridicule, d'esperer de l'estre bien à propos par de méchans hommes. Car celuy qui néglige ce qu'il doit à Dieu & à soy-mesme, comment s'acquittera t'il religieusement de ce qu'il doit à un homme? Aprés avoir violé les loix qui obligent la creature au Createur, aprés avoir franchy toutes les regles de la Nature & de la Religion, est-il à croire que de tels Ingrats observent les loix d'une simple amitié, & encore vaine & fausse, puis que selon le dire d'Aristote, il n'en est point de vraye, que celle dont la vertu est le fondement? Ce n'est donc pas avec intention d'estre recompensé; qu'il faut obliger les méchans, mais seulement à dessein de faire une bonne action, & de respecter en eux, le mesme Dieu qu'ils ont commun avec nous.

FABLE VIII.



Du Laboureur, & du Serpent.

UN Laboureur ayant trouvé dans la Neige une Couleuvre preſque morte de froid, l'emporta chés luy, & la mit prés du feu; peu de tems aprés, la Couleuvre ayant repris ſa force, par le moyen de la chaleur; fit retentir toute la loge de ſon ſifflement. Le Laboureur y accourut auſſi-toſt, & ajoûta les coups aux paroles, en ſe plaignant du tort qu'elle luy faiſoit. *Quoy? maudit Serpent*, dit-il, *eſt-ce le remerciement que tu me fais? Ingrat, tu me rends donc le mal pour le bien, & veux oſter la vie à celuy qui te l'a donnée?*

DIS-

DISCOURS MORAL.

Le Serpent n'est pas tousiours le Hieroglyphe de la Prudence, comme le suppose ce passage, où il est dit: *Soyez prudens comme des Serpens*. La mesme Escriture nous apprend dés le commencement de la Genese, qu'il represente quelquesfois l'Ennemy de Dieu; Et aujourd'huy nostre sage Esope, luy fait joüer un personnage aussi mauvais que le précédent, à sçavoir celuy d'un Ingrat. Car en effet, qu'y a t'il de plus execrable en ce qui regarde les Demons, que cette circonstance d'avoir esté méconnoissans des biens faits de la Divinité, qui les avoit créez si lumineux & si beaux? N'est-ce pas ce qui a rendu leur faute indigne de pardon? N'est-ce pas ce qui aggrava leur peché? Mais je ne m'apperçois pas que je laisse ma Fable en arriere, pour suivre des Mysteres trop hauts, & que je m'esleve inconsidérement hors de la bassesse du Mythologiste. Venons donc au sujet de nostre Autheur, & voyons ce stupide Villageois, qui emporte un Serpent transi de froid auprés de son foyer, pour le ranimer. Où vas-tu, pauvre Idiot, avec cét infidelle Animal? Ne crains tu pas d'avoir mis la mort dans ton sein? Si tu as ouy dire que les Viperes estouffent leur mere dés la naissance, és tu si fou que d'esperer un meilleur traittement de cét Animal? Crois tu qu'Esculape se soit encore déguisé en forme de Serpent, pour obliger ta famille? Tu verras bien-tost, imprudent, la mechanceté de celuy que tu vas sauver. Il remplira toute ta cabane de trouble & de peril; il s'élancera contre toy-mesme; il fera peur à tes enfans, & tu seras à la fin contraint de le tuer de cette mesme main dont tu luy as déja conservé la vie.

Je

Je m'estudierois dans ce discours, à faire une ample invective contre cette engeance de Perfides, qui rendent ordinairement le mal pour le bien, si l'on ne sçavoit assez que toute la Nature declame sans cesse contre l'enormité de leur crime. Ils ont toujours eu pour ennemis les peuples bien policez, & les Perses entr'autres, qui en faisoient une justice exemplaire. A quoy principalement les obligeoit cette sorte consideration; Que celuy qui manque de reconnoissance envers son Bien-faiteur, n'est pas capable d'en témoigner aucune à Dieu, à ses parens, ny à sa patrie. Aussi lisons-nous à ce propos, qu'encore qu'Alexandre & Cesar se fussent rendus recommandables à tout le monde par leur clemence, si est-ce qu'ils ne pardonnoient jamais à ceux qu'on avoit manifestement convaincus d'ingratitude. Ce qui me fait horreur à dire vray, quand je me represente les accidens tragiques qu'elle a causés, depuis la creation du monde jusques à nos jours. Les Annales sont toutes pleines de semblables cruautez. Je voi des enfans qui s'opposent meschamment à leurs Peres, & qui desirent la mort de celuy qui les a mis au monde, voire-mesme qui les a comblez de bien faits; comme Andronic Empereur de Constantinople, & le Fils aisné de Bajazet. Je voy des Freres qui font inhumainement la Guerre à des Freres officieux, comme Caïn à l'innocent Abel; les enfans d'Isaac à Benjamin; & une infinité d'autres, dont l'Histoire mesme de nostre France n'est pas exempte. Je voy des serviteurs revoltez contre leurs Maistres, comme le Xerif, qui usurpa la Couronne de Maroc. Et de nos jours il s'en est executé, pour avoir conspiré contre des Princes, à qui, outre le devoir de la naissance, ils avoient toutes sortes d'obligations. Je laisse en arriere tous ces exemples pour alle-

alleguer seulement celuy qui est arrivé à la personne de nostre Autheur, & qui est escrit cy-devant dans l'Histoire de sa vie; Lors qu'estant à Babylone à la Cour du Roy Lycerus, il adopta pour fils un jeune homme, qui luy sembla le plus aimable, & le mieux conditionné de toute la Ville, auquel il donna une entiere esperance de ses biens, & mit toute son affection en luy, comme s'il eust esté veritablement son enfant. Mais il arriva que celuy-cy, par une extreme ingratitude, fut cause de sa condamnation, & le reduisit à tel point, qu'il demeura long temps enfermé dans un sepulchre, à la maniere des morts, jusques à ce qu'on eust encore besoin de son sçavoir, & que par ce moyen il fût tiré vivant hors du tombeau.

Ne semble-t'il pas que cette huitiéme Fable fut un présage de sa disgrace, s'il étoit vray qu'il l'eust écrite auparavant à la Cour du Roy des Lydiens? Jugeons par cecy de la foiblesse de nostre Nature, puis qu'un homme tel qu'Esope, si excellent en esprit, & qui avoit si bien parlé de l'ingratitude, ne put s'empécher d'estre trompé dans le choix qu'il fit de son fils adoptif, & que ce perfide, qui devoit être plein de reconnoissance, ne laissa pas de luy tendre un piege mortel, & de le traitter comme le pire de tous ses ennemis. O vile & deplorable condition des hommes! ô engeance pire la plus-part du temps que les bestes brutes! Car quand nous ne regorgerions pas d'ingratitude les uns envers les autres, nostre vie qu'est elle autre chose qu'une perpetuelle méconnoissance envers Dieu?

FA-

FABLE IX.



Du ſanglier, & de l'Aſne.

L'Aſne peſant & tardif ſe moquoit un jour du Sanglier, qui grinçant les dents de courroux, luy dit, *Laſche animal; ſi tu valois la peine d'eſtre battu, je ſçay que tu ne le merites que trop; mais ce me ſeroit une honte de te chaſtier. Moque toy donc tant que tu voudras, tu le peux faire impunément, car ta pareſſe & ta lâcheté te ſauvent des coups, & te mettent en ſeureté.*

DISCOURS MORAL.

N'Attendons de ce Sanglier irrité que des paroles, au lieu de ſang. Son ennemy eſt trop peu digne de luy, pour entreprendre de le combatre. Il luy a dit luy-meſme ce qu'il falloit, pour l'aſſeurer, & luy a témoigné ſon meſpris par la modération de ſa colere; en celà ſemblable aux grands courages, qui n'aſpirent qu'aux vengeances mal-aiſées, &

ne

ne se resolvent pas librement à tirer raison d'une personne lâche & peu estimée. C'est ce qui fit que Turnus parlant à Drances luy, témoigna que ses calomnies lui estoient indifferentes, à cause du démerite d'une si lasche personne. C'est ce qui fit qu'un genereux Empereur, nouvellement parvenu à cette Dignité Souveraine, rencontrant son Ennemy dans la ruë: luy dit, *Tu és, eschappé de mes mains*, donnant à entendre par ces paroles, que la disproportion de leurs qualitez, & les moyens faciles qu'il avoit de le perdre, luy en ostoient pour jamais la résolution. Tel estoit le mépris d'Achille contre Thersite, & des plus excellens personnages d'Athenes contre Hyperbolus. A celà se peut encore rapporter l'indifference d'Aristide, lors qu'un idiot de Villageois luy vint dire du mal de luy-mesme; Comme aussi la patience de Cesar, & de Philippe de Macedoine, quand leurs ennemis les attaquoient, par des livres diffamatoires, & des outrages publics.

Il me semble que ces grands personnages ne disoient pas autrement à leurs envieux, que dit en cette Fable le généreux Sanglier. Tu peux me railler à ton aise, ô foible Ennemy que tu es: car ta lascheté rend ta vie asseurée auprés de moy, Il faut remarquer en cecy si ce glorieux mépris des foibles, qui nous oblige à souffrir patiemment leurs injures, vient de la seule raison, ou si l'instinct de la Nature mesme est capable de nous y porter. J'estime pour moy que les deux causes ensemble, & l'une sans l'autre, ou accompagnées, nous peuvent pousser à cette magnanimité, quoy que la raison, comme plus noble, & plus relevée que toutes les choses de cette vie, produise cét effet en nos ames avec plus de perfection. Afin donc de persuader cette

verité,

verité, je commenceray par la moins noble partie, & prouveray, si je puis, que la seule force de nostre sang, ou, pour m'expliquer en termes plus exprés, le seul instinct est capable de cette Action, au moins dans les temperamens vigoureux & delivrez de toute espece de crainte. Je me serviray pour cét effét des exemples, & de la preuve, qui est telle. La pluspart des choses de la Nature, s'irritent par leurs contraires, & deployent toutes leurs forces, contre une resistance presque semblable à leur portée. Car si elle estoit excessive, au lieu d'un contract égal entre les deux Agents, ce seroit la prompte destruction de l'un des deux, comme en un brasier allumé, si l'on n'y verse qu'une petite goutte d'eau, celà n'est pas capable de renforcer la violence du feu, à cause de la petitesse du sujet qu'on oppose à son activité. D'ailleurs, si l'on y en jette une grande quantité, la flamme en sera bien-tost esteinte, au lieu de se réchauffer, n'estant pas capable de resister à vne si forte oppression, mais si l'on verse de l'eau en une quantité plus mediocre & presque aussi grande que l'embrasement, alors le feu semblera tirer des forces de soy-mesme, & s'aigrir contre son ennemy. Le mesme arrive ordinairement aux fievres, & aux intemperies des corps humains: car la fievre estant proprement un combat de la chaleur naturelle contre l'estrangere, nous voyons que si cette derniere ne survient qu'avec peu de force & de malignité, nostre vigueur naturelle ne se produira pas tout à fait pour la repousser, & ne causera point dans nostre corps cette générale altération, que nous voulons signifier par ce mot de *fievre*, qui se terminera par une migraine, par quelque douleur particuliere, ou tout au plus par une petite Ephemere, qui ne durera pas

plus

plus d'un jour, mais si la chaleur allumée dans la personne par l'intemperie, rencontre une quantité de mauvaises humeurs, dont elle prenne sa nourriture, & à l'ayde desquelles elle s'augmente, & se multiplie; alors toute la chaleur naturelle qui est en nous, sera contrainte de s'émouvoir, pour repousser cet ennemy, venant comme au fort d'une Bataille; Et c'est d'où procede cette agitation generale de toutes les parties, qui produit une lassitude continuelle, & un fracas universel. Si donc cette expérience est visible, & au temperament de nos personnes, & en la nature du feu, n'aurons-nous pas raison de dire aussi, qu'il en arrive de mesme en la vengeance des Animaux; sçavoir, que le sang leur boüillant autour du cœur, par le moyen de la colere, ne s'aigrit pas si aisement pour une petite resistance, que pour une grande, ny ne déploye pas toutes ses forces naturelles contre un petit objet; voire mesme le laisse aller bien souvent sans le toucher, parce qu'une si chetive presence n'est pas assez forte sur sa fantaisie, pour l'émouvoir à courroux: j'adjousteray à celà, comme je l'ay promis, les exemples des Bestes brutes, qui sçavent pardonner à leurs ennemis inferieurs, & principalement le Lion: car comme dit le Poëte,

C'est assez de victoire au Lion genereux,
De terrasser les Corps, & de triompher d'eux.

Le mesme effet de Noblesse se trouve en l'Ours qui ne met jamais la dent sur un corps mort, à cause, comme je croy, qu'il est incapable de resistance.

Aussi à dire vray, gagner l'advantage sur son Ennemy, c'est chose humaine, mais n'user point de vengeance, quand on le peut, c'est chose divine, ce qui fait dire à un Ancien, nous n'estimons pas tant les Dieux immortels pour la punitiol

qu'ils font, que pour leur misericorde,

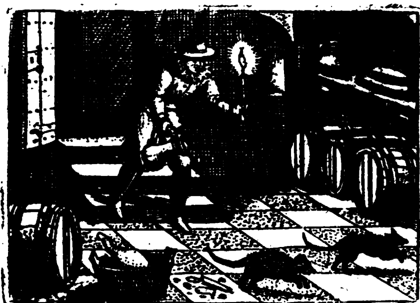
Pardonner aux soumis, dompter les Orgueilleux,
C'est le devoir des Grands, & le propre des Dieux.

Ainsi en usoit du temps de nos Peres, le grand Roy François, lors qu'ayant soûmis les Rebelles de la Rochelle: Je sçay, dit-il, que je n'aurois pas moins de raison de me vanger d'eux, si je voulois, qu'en eut l'Empereur Charles V. de punir, comme il fit, ceux de Gand, mais ils sont mes sujets, & j'ayme mieux les conserver que les perdre.

Il est temps maintenant de faire voir comment cette action procéde de la raison, quoi qu'il me semble superflu de le prouver, veu la prodigieuse quantité d'exemples que nous voyons tous les jours de gens estimables & bien nez, qui donnent la vie à un ennemy abbatu, ou qui ne le considerent pas, s'il est foible. Celà se fait donc à mon advis, par l'amour naturel que nous portons à la gloire, qui nous empesche de nous arrester à des actions faciles & ravalées, parce que la vraye nature de la gloire consiste en la difficulté. Tellement que n'y ayant rien de si aisé que de surmonter un ennemy beaucoup inferieur à nos forces, nous venons à inferer que celà n'est pas honorable aussi, & par consequent nous renonçons à la vengeance, puisque les combats des gens raisonnables ne sont entrepris ordinairement que pour la loüange. Mais c'est assez parlé des causes de cette vertu: il faut finir, aprés avoir exhorté tous les hommes vindicatifs, à ne se laisser jamais emporter à leur passion contre les foibles, & à ne s'arrester point à leurs injures, non plus que l'aboyement des chiens n'empesche pas les chevaux de suivre leur chemin.

FA-

FABLE X.



Du Rat de Ville, & de celuy de Village.

UN jour que le Rat de Ville s'estoit allé promener aux champs, le Rat de Village l'ayant rencontré par hazard, s'avisa de le convier à un festin, qui fut incontinent appresté; puis ils se mirent à souper ensemble. Le Rat de Village estala pour lors, tout ce qu'il avoit amassé pour son Hyver, & vuida ses provisions, afin de bien traitter un si bon Hoste. Mais quelque bonne chere que fît le Rat de Ville, il se plaignoit de la pauvreté des Villages, loüant au contraire l'abondance des Villes. Pour faire éprouver à son compagnon, l'abondance des villes dont, il s'estoit vanté, il le ramena quant & soy droit à la Ville, où il luy fit un magnifique régal de tout ce qu'il y avoit de meilleur. Mais comme ils estoient à faire grand chere, ils

oüirent le bruit d'une clef, qui ouvroit une serrure. Alors dans le tremblement qui les saisit, ce fut à qui s'enfuyroit plûtôt, & à qui se cacheroit le premier, le Rat de Village eut bien de la peine à trouver de la seureté dans un lieu dont il ne sçavoit aucunement les adresses, joint qu'il n'estoit pas accoustumé à de semblables alarmes. Un peu aprés, le Valet qui les avoit ainsi effrayez, s'estant retiré, le Rat de Ville se remit à manger, & appella son compagnon, qui revint à la fin tout épouvanté, ne se pouvant bien remettre de sa frayeur. Comme il se revit avec son Hoste, il luy demanda s'il estoit souvent en de semblables dangers? A quoy le Rat de Ville ayant faire responsе, qu'il y estoit tous les jours, sans que neantmoins il s'en mit beaucoup en peine: *Tous les jours*, respondit l'autre, *si celà est, mon amy, ô que ton banquet a bien plus d'amertume que de douceur! Fay donc si bonne chere que tu voudras; pour moy, j'ayme mieux estre pauvre avec seureté, que de vivre dans l'abondance avec cette inquietude.*

DISCOURS MORAL.

IL est tout évident que le banquet des deux Rats, ne signifie autre chose, que le parfait avantage qu'a une tranquille pauvreté sur une richesse mal asseurée, telle qu'ordinairement elle se rencontre dans les Cours des Grands, & dans les affaires publiques: car outre l'importunité des uns & des autres, outre la peine d'acquerir, & le soucy de conserver, outre la satisfaction générale qu'on doit à tous, il y a sans doute extremement à craindre

dre de la colere du Prince, & de la haine des particuliers. Il n'en est pas ainsi de la vie champestre: elle est toute pleine d'une innocente seureté, toute agreable & toute récréative. C'est là où depuis le soir jusques au matin, on respire l'air en la pureté de son estre. C'est là que l'on contemple à loisir les merveilles de Dieu, & c'est là mesme où l'on est délivré des contraintes qui gesnent les Courtisans. La Santé au reste, y est parfaitement conservée, loin des dissolutions des Cabarets, des fureurs de l'Amour, & des contagieuses maladies des mauvais lieux. S'il faut ceder quelque chose au pouvoir de ce doux Tyran, & luy déferer quelqu'un des hommages que toute la Nature luy rend, sans doute la Campagne est le lieu où il exerce son Empire avec plus de grace & de douceur. On y vit à la maniere du Siecle d'or: l'Interest n'y a pas semé la Corruption dans les volontez. On ne s'y ayme que pour se plaire. On se divertit à la Chasse, où parmy l'exercice du Corps, l'Esprit ne reçoit pas une petite satisfaction. Tantost la Pesche est le divertissement du Solitaire: quelquesfois il s'égaye à voir couler un ruisseau ou charme sa melancolie au son de quelque instrument; Il est le Roy de son Village, sans que personne l'envie, parce qu'il n'est pas orgueilleux, & qu'il n'a point d'autre estude, que de faire du bien à ses voisins. Toute l'estenduë du Ciel est à luy, toute la Campagne est sienne: il allonge la vie en dormant peu: il la fortifie en reposant avec tranquillité. Nul fascheux demandeur ne vient à sa porte: Nul Creancier ne l'importune: Les plus grands personnages de l'Antiquité luy tiennent compagnie dans les livres; Et quelque part qu'il se tourne, il y trouve de quoy se divertir aprés le petit travail de son estude: Bref, il ne fait rien à regret, ni avec contrainte.

Si l'on m'objecte que ses delices sont moins précieuses, moins cheres, & plus mal assaisonnées, je l'advoüeray; mais aussi sont elles plus seures & plus naturelles. Les querelles ny les divisions n'y déchirent pas la maison du Solitaire. Les assassinats, ny les imprecations ne luy battent point incessamment l'oreille. Les perfidies ne le tiennent pas en haleine; Et dans le comble de cette félicité; il peut à bon droit s'écrier avec Horace;

Heureux qui d'un Soc laboureur,
Loin de la civile fureur,
Avec ses Bœufs cultive
La paternelle rive.

Et avec Virgile,

O trop heureux paysans, s'ils connoissent leur bien!

Une si douce vie plaisoit tant aux plus grands personnages de l'Antiquité, que Ciceron advoüe, n'avoir jamais tant pris de plaisir aux honneurs, qu'on luy déferoit dans Rome, qu'en sa métairie Tusculane. Cincinnatus fut tiré du Soc à la Dictature, & retourna de la Dictature au Soc. Curius & Fabricius préférérent les delices de manger leurs Raves, à la gloire des Batailles qu'ils avoient gagnées. Virgile n'a celebré dans toutes ses Eclogues, que les plaisirs de la vie pastorale; Et dans les Georgiques, il à pris le soin d'instruire les hommes au Labourage. Horace & Martial loüent à tout propos certaines maisons de plaisance de leurs amis, mesme les leurs propres. En un mot, quelque part que je tourne les yeux, je voy les plus excellens personnages de l'Antiquité, qui se sont divertis aux delices de la vie champestre. Mais les modernes mesmes n'ont pas méprisé cette passion honneste; témoin Petrarque, qui loüe en divers lieux sa Retraite agreable. Témoin Ronsard, Pybrac, Cardan en

son

son livre de la Consolation, & une infinité d'autres, pour ne pas nommer ceux qui sont encore vivans, & ravis des mesmes douceurs de la Solitude. Elles charmerent de telle sorte, dit Pline, le sage Aglaus Psophidius, que par elles mesmes, il donna sujet à l'Oracle de l'estimer heureux, pour n'estre jamais sorty hors de l'enclos de sa maison. Ce que le Poëte Claudian dit aussi estre advenu à un certain Veillard de son temps, qui n'estant qu'à un quart de lieüe de la ville de Veronne, n'eut jamais la curiosité de la voir.

Qui s'estonnera donc si Esope donne de l'avantage au Rat villageois, & luy fait porter impatiemment le temps qu'il demeura dans cette Cave, où le Rat de ville luy avoit apresté à manger? Celà montre bien que toute sorte d'incertitude estant ennuyeuse, il n'y a point de plaisir qu'elle ne corrompe, parce qu'elle est mere de la Défiance. Car de flotter incessamment dans le doute, d'avoir de la peine pour son Maistre, pour ses Ennemis, & pour ses Amis; de ne voir point d'heure ny d'occasion où le Danger ne se mesle; d'estre sujet à rendre un severe compte de son Administration, de veiller sans recompense pour les affaires publiques, & de s'incommoder pour les querelles des particuliers. Ces miseres où vivent les Gens de la Cour, ne sont elles pas capables d'ennuyer les plus resolus d'entr'eux, & de leur donner du tourment? Et toutesfois, ô merveille! la pluspart des Gentils-hommes sont tellement enchantez de cette façon de vivre, que la seule pensée de la quitter leur est insupportable. Rien ne flatte tant leur imagination, que de se figurer qu'ils y seront éternellement, & que leur sujettion ne se tournera jamais en liberté. Avec celà neantmoins ils ne laissent pas d'en connoistre les in-

infortunes, autrement leur ignorance pourroit passer pour félicité. Ils les connoissent donc, & les cherissent aussi: ils se repentent à tout moment d'avoir choisi cette condition, puis ils s'en dédisent. La félicité des hommes champestres leur touche quelquefois l'esprit, s'il arrive qu'ils aillent à la chasse avec eux: Mais de briser pour celà leurs chaisnes, & de se jetter à leur imitation dans le train d'une vie plus tranquille, c'est à quoy ils ne se peuvent resoudre; il faut que la Vieillesse ou la Pauvreté leur fasse quitter le Péché, & Dieu sçait avec quelle violence; si ce n'est encore qu'une fin tragique les y surprenne, dont ils ne sont pas moins menacez, que le Rat Bourgeois de nostre Fable.

FABLE XI.



De l'Aigle, & de la Corneille.

L'Aigle ne pouvant, arracher ny par industrie, ny par force un poisson hors d'une coquille qu'elle avoit trouvée, la Corneille vint là-dessus; qui lui conseilla de voler bien haut, & de laisser.

laisser tomber la coquille sur des pierres, disant, que c'estoit le vray moyen de la rompre. Cependant elle demeura en bas pour en attendre l'issuë, qui fut telle, que l'Aigle ayant laissé tomber sa proye, la coquille se rompit: ce que voyant la Corneille, elle en déroba le poisson, & ainsi la mocquerie & la perte en demeurerent à l'Aigle.

DISCOURS MORAL.

LE noble & courageux Oyseau de Jupiter, instruit aujourd'huy par son exemple les hommes, qui se gouvernent par le conseil des trompeurs, avec trop de franchise & de simplicité, car ayant suivy celuy de la Corneille, il se trouva n'avoir esté que le Cuisinier de cet animal, & luy avoir apresté en mesme temps, & à manger & à rire. Combien voyons nous de pareilles avantures arriver tous les jours dans le monde! Combien d'ames, que leur probité rend trop crédules, se laissent elles piper aux persuasions d'autruy, & n'employent leur peine ou leur pouvoir, qu'à l'avantage de leurs faux amis! Ceux cy trament des menées artificieuses avec un but interessé; & sur le point que leurs pratiques s'en vont éclorre, ils se tiennent en sentinelle pour en voir l'Issuë, & rencontrent à la fin leur accommodement dans les fatigues des autres hommes, avec lesquels ils ont fait une amitié de dessein, & qui n'est ny noble ny vertueuse: car comment pourroit estre pure & naturelle, l'inclination qui a le gain & l'avantage pour objets? Si l'amitié consiste en la parfaite union de deux ames, comment peuvent-elles se joindre ensemble, s'il y a quelque chose de terrestre d'un costé? N'est ce pas un assemblage entierement disportionné, & par consequent impossible, que celuy de l'ame avec la matiere, du pro-

profit avec la bienſeance, & de l'intereſt avec la vertu? D'ailleurs, comment pourra travailler l'homme intereſſé, pour le contentement de celuy qu'il aime, ſi ſa réfléxion va premierement à luy ſeul? N'eſt-ce pas détruire les fondemens de l'amitié, qui ſont d'eſtre touſiours officieux, & touſiours bien-faiſant, voire-meſme de vivre en la perſonne que l'on chérit.

Que celà ſuffiſe pour la preuve de cette verité, à ſçavoir que les bons amis ne ſont pas compatibles avec les deſſeins mercenaires, & que d'en admettre de cette ſorte en la fréquentation, c'eſt courir la fortune de l'Aigle, qui ne gagna que de la honte dans le conſeil de la Corneille. Il eſt vray que c'eſt une honte bien ſupportable à une ame généreuſe, à cauſe qu'elle témoigne la candeur & la ſincerité dont elle eſt pleine. Ce fut pour celà qu'un ancien Roy, à qui l'on vint rapporter qu'il avoit eſté trompé d'une grande ſomme de deniers par un Cretois, voulant montrer à ce perfide, que ce mal luy eſtoit advenu par une laſcheté naturelle: *Il a fait le Cretois*, dit-il, *& j'ay fait le Roy*. Auſſi noſtre Phrygien n'attribuë cette déception qu'au plus noble des Oyſeaux, & nous donne à entendre par là, que c'eſt le vice d'une belle ame, que la facilité. A quoy toutesfois il eſſaye d'apporter du remede par cette invention, & nous enſeigne de ne faire amitié qu'avec nos ſemblables. Mais il veut ſur tout que nous apprenions à dicerner, s'il n'y a point de fourberie cachée dans les conſeils qu'ils nous donnent; il veut, dis-je, que nous eſtudions avec ſoin, pour voir s'ils ne ſont point de ces Oyſeaux paſſagers, qui nous viennent voir en Eſté, quand toutes choſes nous rient, & nous abandonnent en Hyver, pour ſe garantir ſous un autre Climat, de la violence des

Aquil-

Aquilons & de la froidure. Disons encore que ces mercenaires imitent le Chien, qui ne cherit l'os, que parce qu'il y trouve de quoy ronger, & qui le quitte là, lors qu'il en a tiré toute la substance. Ainsi l'on peut dire d'eux, qu'à l'exemple du cruel Tyran de Sicile, ils usent de leurs amis, comme de la vaisselle de table. Car ils vuident les plats quand ils sont pleins, & les rejettent, sans en tenir compte, quand ils sont vuides. D'où il faut conclure, qu'avant que de s'asseurer sur l'amitié de quelqu'un, il est nécéssaire de l'avoir auparavant bien éprouvé, par une longue & veritable connoissance.

FABLE XII.



De l'Aigle, & du Renard.

L'Aigle & le Renard ayant fait amitié ensemble, conclurent de demeurer l'un auprés de l'autre s'imaginans qu'ils en vivroient en meilleure intelligence, & que leur commune affection s'affermiroit par leur conversation mutuelle. L'Aigle bâtit donc son nid sur un

haut Arbre, auprés duquel le Renard fit sa terriere, & mit ses petits dedans. Mais un jour, il arriva qu'estant sorty pour leur chercher quelque proye, l'Aigle qui en avoit besoin aussi bien que luy, vola droit au lieu où estoient les petits Renards, qu'elle ravit promptement, & en fit curée à ses poussins. Le Renard ne fut pas plûtôt de retour, qu'il reconnut le cruel carnage qui s'estoit fait en son absence, & en fut extremement fasché. Mais comme Quadrupede, & n'ayant point d'aisles, afin de poursuivre son ennemy, il jugeoit impossible de s'en vanger; s'aydant du commun remede, qui reste seul aux miserables, & à ceux qui ne peuvent faire ce qu'ils voudroient bien; il se mit à maudire l'Aigle, & souhaitta que toutes sortes de maux luy advinssent, tant la hayne a de pouvoir aprés une amitié violée. Comme en effet, il ne tarda gueres à estre vangé: car sur le point qu'en ce mesme temps on faisoit un Sacrifice de Chevres à la campagne, l'Aigle en ayant ravy un morceau, où estoient attachez quelques charbons encore flamboyans il porta le tout en son nid: Et d'autant qu'il estoit fait de foin, & de semblable matiere seiche & legere, joint qu'il faisoit fort grand vent, le feu ne tarda gueres à s'y mettre, & le consuma. Alors les poussins de l'Aigle, qui ne pouvoient encore voler, sentans l'ardeur de la flamme, se laisserent tomber à terre, où ils ne furent pas long-temps: car le Renard, qui estoit en bas, se jetta sur eux incontinent, & les engloutit en la presence de leur mere.

DISCOURS MORAL.

CEtte douziéme Fable fait representer à l'Aigle un personnage bien différent du précédent, par une preuve évidente qu'elle donne de perfidie & de cruauté. Nous l'avons veüe il n'y a pas long-temps joüer le rôlle d'un Prince généreux, mais trop confiant, qui se laisse décevoir aux conseils d'autruy ; & nous la voyons maintenant tromper le Renard, avec qui elle avoit juré une estroitte Amitié. D'où vient donc que le plus genereux de tous les Oyseaux, se pervertit si soudainement ? Est-ce que nostre Phrygien a voulu donner à entendre par cette Fable, la grande foiblesse des Hommes, qui ne sont jamais si bien confirmez en l'habitude d'une vertu qu'ils ne courent fortune de tomber le lendemain dans le vice contraire, & de deshonorer en un moment toute la gloire qu'ils s'estoient acquise ? Ou si c'est qu'en sa naissance, l'Aigle fut un Animal genereux & noble, de qui la vertu s'abbastardit insensiblement en une Cour, depuis que ce Roy des Oyseaux vint à estre le Favory de Jupiter, qu'il fut employé à porter ses armes, & qu'il se mesla de l'infame ministere de ses amours ? Ou bien, est-ce qu'Esope a voulu montrer qu'on n'est point obligé de garder sa parole aux Méchans en quelque temps qu'on la leur ait donnée, & qu'à cette occasion l'Aigle ne fit point difficulté de trahir le Renard, en luy ravissant les petits, pour en repaistre les siens propres ?

Mais si c'estoit là son intention, je ne serois pas d'accord avec luy ; car j'estime tout au contraire, que s'il faut manquer de parole à l'un des deux sçavoir à l'Homme de bien, ou au méchant ; il est presque plus à propos que ce soit au premier, parce qu'il tire de si grandes satisfactions de sa propre ver-

tu, qu'il luy est aisé de prendre patience en toute sorte d'accidens, voire mesme de trouver des délices en sa mauvaise fortune. D'ailleurs l'homme de bien estant d'ordinaire beaucoup plus traittable que le méchant, il est à croire qu'il prendra nos excuses en meilleure part, & se laissera peu à peu gagner aux raisons que nous aurons eües de luy manquer de parole, & si nous sommes dans une faute sans deffense, il retiendra sa colere avec plus de moderation que le vicieux, & se contentera tout au plus de nous priver de son amitié. Il n'en est pas ainsi des courages felons & malicieux. Comme ils ne sont pas d'humeur à rien endurer, ils fulminent d'abord contre ceux qui leur ont fait la moindre fourberie; & quand mesme la tromperie seroit capable d'excuse, c'est à quoy ils ne se connoissent point; mais ils se laissent emporter aux plaintes, & aux paroles outrageuses: ils reclament la foy qu'on leur a promise: ils prennent à témoins les Dieux & les hommes: ils nomment l'imprudence, malice: & scandalisent les vertueux, sous le nom d'hypocrites.

De cecy l'on peut conclure aisement, qu'il est moins dangereux de manquer de parole aux bons qu'aux méchans, encore qu'à la vérité ce soit une chose indigne d'un homme bien né, de tomber en cét inconvenient envers qui que ce soit, si ce n'est d'avanture qu'il y ait un avantage si grand en celà, qu'il soit hors de toute proportion; encore est-il nécessaire, à mon opinion, qu'il se rapporte à la gloire de Dieu, ou à l'utilité publique. Car s'il n'y va que de nostre intérest propre, il n'y a point de pareille lâcheté à celle de tromper & fausser sa foy. La Fable nous l'apprend icy, quand elle dit que pour l'avoir violée à Mercure, Battus fut changé en pierre; & l'Histoire nous le confirme encore mieux,

mieux, par l'exemple de Saladin, qui tout Infidele qu'il estoit, ayant fait à Damiette Saint Louis Roy de France Prisonnier de guerre le relâcha sur sa foy dont-il receut pour ostage la sainte Hostie.

Je pourrois alleguer icy l'exemple d'Attilius, qui courut à une mort certaine, pour s'aquitter de la promesse qu'il avoit faite à ses ennemis, quoi que les Sacrificateurs, & les Magistrats de Rome l'en dispensassent avec trop de raison. Mais je reviens à la Fable, qui m'apprend que l'Aigle ne fut point excusable, pour avoir usé de tromperie envers un Animal infidele, quand mesme il l'eust esté mille fois davantage, car si elle rejette sa faute sur une extreme necessité, prenant pour pretexte de son action la charité paternelle, elle ne trouvera pas plus d'excuse avec nous, puisqu'elle devoit non seulement laisser perir ses petits; mais encore mourir elle-mesme de faim, plustost que de joüer un si lasche tour à son Amy. Aussi voyons-nous que la vengeance suit de prés son peché, & que les cris du Renard émeuvent la colére des Dieux. Car ils permettent que son nid propre soit embrasé, & que ses petits, pour se sauver de la flamme, tombent dans la gueule de leur Ennemy. Celà nous apprend que les méchans qui faussent une amitié, reçoivent enfin la punition qui leur est deuë, voire mesme qu'ils tombent à la mercy de ceux qu'ils ont outragé. Il est arrivé de tout temps une infinité d'exemples de cette nature, dont je ne rapporteray que celuy de Saül envers David, en la puissance duquel il se trouva si bien reduit dans un Antre, qu'il seroit sans doute mort de sa main, si le vertueux jeune homme n'eust moderé son ressentiment.

FABLE XIII.



Du Corbeau, & du Renard.

LE Corbeau ayant trouvé quelque proye s'en réjoüissoit, & faisoit un merveilleux bruit sur un Arbre; lors que le Renard, qui luy vid faire toutes ces mines, estant accouru à luy, luy dit. *Bien te soit, Monsieur le Corbeau: J'ay souvent oüy dire d'estranges choses de toy, mais à ce que je voy maintenant, elles sont bien fausses. Voilà pourquoy, comme j'ay passé par icy, t'ayant veu fortuitement perché sur cét Arbre, je me suis advisé de m'en approcher, pour rejetter cette calomnie. Car quelle apparence y a-t'il de souffrir qu'on dise de toy, que tu es plus noir que de la poix; puis que mes yeux me font voir que tu surpasses la Neige en blancheur? Certes, s'il en faut croire mon jugement, je trouve*

que

que tu as de l'advantage pardessus les Cygnes, & que tu es plus beau que du lierre blanc. Si ta voix estoit aussi excellente que tes plumes sont belles, je ne croirois pas mentir, si je t'appellois le Roy des Oyseaux. Ces termes de flatterie allecherent si bien le Corbeau, qu'il luy prit envie de chanter ; mais comme il s'apprestoit pour celà, il laissa tomber un fromage qu'il avoit au bec, & le Renard s'en saisit incontinent. Il s'éclata de rire pour lors, tandis que de son costé le miserable Corbeau demeura confus, & eut grande honte de sa perte, & de son mal-heur.

DISCOURS MORAL.

L'Impertinente vanité du Corbeau sert d'exemple à une infinité de gens, qui se laissent miserablement piper aux Flatteurs, en adherant sans raison aux vaines loüanges qu'ils leur donnent. Comme en effet, pour tromper adroittement ceux qui sont enclins à se laisser cajoler, les faux Amis n'ont point d'amorce plus propre que celle de la flatterie, qui est le poison de l'amitié. Ces malheureux que ce charme ensorcele, à force d'estre enyvrez par les complaisances de leurs enchanteurs, prennent une opinion si excessive de leur propre mérite, qu'il leur est fort mal-aisé de se reconnoistre. C'est pour celà que Plutarque a beaucoup de raison de les appeller pires que des ennemis. En effet, ceux-cy ne tendent des pieges qu'à nostre fortune, ou à nostre vie, & n'essayent à ruiner que le corps ; au lieu que le flatteur détruit entierement les vertus de l'ame, & ne craint rien tant au monde, que de voir le Prince à qui il s'adresse, vertueux ;

ctueux, & bien conditionné. Car il se figure assez que la premiere action qu'il feroit en ce cas là, seroit de le chasser d'auprés de luy, & d'appeller à sa place un homme sincere & veritable. Le premier precepte de la Sagesse estant de se bien connoistre, le Prince qui s'appliquera une fois à cette estude, quel estonnement recevra-t'il en voyant la difference qu'il y a de ce qu'il est, à ce qu'on luy a dit qu'il estoit? Avec quelle satisfaction pourra t'il confronter la verité de son estre, à la peinture du flatteur? Quelle disproportion trouvera t'il du miroir fidele au miroir artificiel? Car ces gens là ne se contentent pas, en clabaudant aux oreilles de leur Maistre, de faire passer un vice sous le nom de la vertu qu'il luy est proche, comme d'appeller la Prodigalité, une action liberale; la Complaisance, Timidité; la Valeur, Précipitation, & ainsi de toutes les autres Vertus. Leur effronterie passe bien au delà de ces limites. Ils vont du contraire au contraire, & donnent impunément le titre de Bonté à ce qui est une pure Malice; Semblables en celà au Renard de cette Fable, qui ose bien dire au Corbeau qu'il est blanc, & démentir en luy l'expérience de tout le monde.

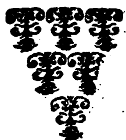
Mais je m'estonne pas tant des extravagantes flatteries de telles gens, comme de la stupidité de celuy qui les reçoit. Car quelle apparence y a t'il de se rapporter à un tiers de ce que l'on est, & d'apprendre ses veritez de la personne d'autruy? Les Grands ne peuvent ils pas juger en leur ame, que ceux qui s'approchent d'eux, ne le font pas sans raison, & que c'est ordinairement, ou pour l'amour d'eux-mesmes, ou pour le zele qu'ils ont du bien public, & de la Vertu? Quant à ce dernier point, il y a si peu d'hommes qui soient touchez

d'une

d'une si juste & honeste consideration, qu'à peine s'en trouvera t'il un seul parmy des milliers. L'Experience fait voir aux Grands, qu'ils se trompent fort de croire qu'ils soient purement & veritablement aymez. Car si la disproportion des qualitez empéche leur affection de descendre à nous, crainte de se rabaisser par l'égalité necessaire entre les amis, dans les inclinations des petites gens, n'y a t'il pas la mesme difficulté de s'élever jusques à eux, & de parvenir à ce point de justesse, qui leur est à eux-mesmes si mal-aisé? D'ailleurs, je trouve assez d'autres raisons, pour prouver qu'il est plus en la puissance d'un Prince de bien aymer un particulier, qu'en celle d'un particulier d'aymer bien un Prince. Car à nostre égard, il se peut faire que nous soyons éblouïs de sa Majesté, ou saisis de la crainte de ses jugemens, qui sont deux conditions capables d'empescher l'amitié d'homme à homme, & qui ne sont compatibles qu'avec l'amitié de l'homme à Dieu; au lieu que le Prince nous peut regarder, sans estre frappé de peur, ny d'éblouïssement. Il faut ajoûter à cela, qu'il est presque impossible qu'une Amitié se conserve toute pure dans les occasions qu'il y a de la corrompre & de l'interesser. Nous pouvons esperer tant de choses des Grands, & ils sont capables de nous accommoder en tant de façons, qu'il est mal aisé de n'estre pas mercenaire auprés d'eux, quand mesme nous y serions venus avec une intention libre de tout interest: car l'esprit de l'homme se porte bien aisément de l'honeste & du delectable à l'utile, principalement si le profit qu'il pretend, est compatible avec la probité. C'est ce qui a fait dire à Platon & à Aristote, que le Gain est une chose bonne, & loüable de soy, en cas que les Loix le permettent.

Par

Par consequent il falloit bien qu'ils jugeassent tres-licite celuy que l'on fait à la Cour des Princes, veu que l'un des deux devint riche auprés d'Alexandre, & l'autre auprés de Denys. De toutes ces choses il est aisé de conclure, que les Princes ne sont que fort rarement aymez pour l'amour d'eux mesmes, non plus que pour la consideration de la vertu, Il s'ensuit donc, que la plupart des Courtisans sont interessez, & qu'ils ayment leur Maistre pour le seul advantage qu'ils en esperent Si celà est, comment se peuvent-ils fier au rapport de personnes mercenaires, qui n'aspirent veritablement qu'à bastir leur fortune aux dépens mesmes de leur Seigneur; Ne seroit il pas plus à propos, qu'ils fissent une diligente recherche de leurs défauts parmy les escrits des Philosophes, que de s'arrester aux complaisances des flatteurs? Les Livres sont des Amis qui ne trompent point: on y peut voir l'image de la Verité, que les hommes vivans ne nous transmettent qu'à travers des rideaux: c'est là qu'*il est* raisonnable de s'exprimer, au lieu de faire comme le Corbeau, qui se persuade non seulement d'estre blanc; mais encore de bien chanter, & laisse tomber la proye en la gueule de son flatteur.



F. A.

FABLE XIV.



Du Lyon affoibly de vieillesse.

LE Lyon, qui par un excez de cruauté s'estoit fait plusieurs Ennemis en ses jeunes années, en porta la peine en sa vieillesse. Car durant cét âge debile, les autres Bestes luy sçeurent fort bien rendre la pareille. Le Sanglier l'assaillit donc de sa dent, & le Taureau de ses cornes. L'Asne mesme fit le vaillant contre luy; & pour effacer son vieux nom de faineant & de lasche, il se mit à l'attaquer à coups de pieds & de langue. Cependant le pauvre Lyon bien affligé, disoit en gemissant, *Helas, ceux que j'ay autresfois desobligez, me font maintenant du mal, & je trouve qu'ils ont raison. Mais ce qui me fasche le plus, c'est que les autres à qui j'ay fait du plaisir, au lieu de me rendre le semblable, me haïssent sans en avoir de sujet. J'ay donc esté bien sot d'avoir fait tant d'Ennemis, & l'ay encore esté davantage de m'estre fié à de faux Amis.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

CE Lyon que nous voyons estendu à l'entrée de sa Caverne, est un Tableau de la fin des méchans hommes. Car comme cét Animal ayant devoré une estrange quantité de Bestes, se trouve accablé de vieillesse & de pauvreté, sans avoir la force de se lever pour s'en aller à la chasse; Ainsi voyons nous bien souvent que ceux qui ont appauvry les autres, & qui se sont nouris du sang du peuple, ne laissent pas de se trouver au dernier periode de leur vie, dépourveus de toutes commoditez, languissans de faim, & reduits à la mercy de leurs Ennemis. Mais il y a bien plus en la Fable qui nous est proposée, car tous les Animaux que le Lyon avoit offensez l'assaillent & prennent une cruelle vengeance de ses affronts. Il n'est abandonné que de ceux qu'il a servis durant sa vie. Les autres ne manquent pas d'estre auprés de luy, pour tirer raison dés violences de sa jeunesse. L'un luy redemande son pere qu'il a égorgé, l'autre sa mere, & ceux qu'il a le plus cheris dans le monde. Cependant ses premiers Amis qui le voient affligé ne viennent aucunement à son secours: Au contraire ils se tiennent bien loin de luy, & ne daignent pas écouter ses plaintes; En quoy il éprouve veritable le dire du gentil Poëte.

L'on ne se souvient que du Mal,
L'ingratitude regne au Monde;
L'Injure se grave en Metal,
Et le Bien-fait s'écrit sur l'Onde.

Au lieu que s'il eust mené une vie moins tyrannique envers ses inférieurs, il ne recevroit pas maintenant le déplaisir de les voir bandez contre luy; Et quoy que peut-être ses Amis ne luy fussent pas plus cha-

charitables durant sa vie, il auroit du moins en mourant la satisfaction de sa Probité, qui est la plus douce consolation que nous ayons, devant & aprés nostre mort. Car tous les hommes qui ont fait estat de nous, pendant la vigueur de nostre âge, & l'utilité de nos services, nous quittent là froidement quand nous sommes vieux, parce que nous ne pouvons plus rien contribuer à leur bonne fortune. Ce n'est donc pas merveille, s'ils nous abandonnent; Mais c'est bien une chose execrable,& toutesfois tres-commune que nos Amis nous tournent le dos sur le déclin, & dans les disgraces qui nous viennent de nostre mauvais Destin. Alors nous reconnoissons, mais trop tard, que ceux que nous avons creu par le passé nous estre veritablement affectionnez n'ont eu pour nous qu'une amitié fausse & déguisée. Je passe bien plus avant,& dis qu'ils n'en ont point eu du tout, puisqu'en nos vieux jours & en nostre extreme nécessité, pas un d'eux ne s'est offert à nous secourir. Cette verité justifie celle-cy de Namertes, Ambassadeur des Lacédémoniens, à qui un Courtisan ayant voulu persuader un jour qu'il avoit beaucoup d'Amis; *Jen'en croy rien*, luy respondit-il, *& j'attends tousiours que l'advérsité me l'apprenne.* Aussi n'y a-t'il qu'elle qui nous découvre que dans nos mal-heurs les mauvais Amis sont les premiers à faire mention de nos fautes jusques à nous traitter inhumainement. Ce fut, ce me semble, le plus grand de tous les maux du bon Job, de se voir exposé sans sujet aux railleries de ses Familiers, qui sembloient conspirer contre luy, pour l'affliger davantage.

FABLE XV.



De l'Asne, & du Chien.

LE Chien flattoit son Maistre, & tous ceux de la maison le caressoient de mesme. Ce que voyant l'Asne, il en soûpira profondement, touché du souvenir de sa miserable condition. Car il croyoit n'y avoir point d'apparence qu'un petit Chien inutile plût à tout le monde, & fût nourry des viandes de son Maistre, bien que cependant il ne receut tout ce bien que par le plaisir qu'il donnoit sans avoir aucune peine. Luy tout au contraire, à ce qu'il disoit, estoit chargé d'un pesant fardeau, jamais oisif, toujours battu, & en la disgrace de tout le monde; *Puis que celà va ainsi*, continüoit-il, *je suis d'advis de faire desormais le bon mestier des flatteries & des caresses.* Cette resolution prise, il arriva quelque temps aprés que voyant

voyant son Maistre de retour en la maison, il voulut voir quelle seroit l'issuë de son entreprise. S'en allant pour cét effet au devant de luy, il se jetta sur ses espaules, & le frappa rudement des pieds, luy pensant faire de grandes caresses. Le Maistre du logis s'estant mis à crier, les Valets vinrent, qui traiterent le pauvre Asne à coups de baston, pour recompense de ce qu'il avoit voulu faire le civil & l'honneste.

DISCOURS MORAL.

CE pauvre Asne fait un tour de son mestier dans cette Peinture, & entreprend de reüssir en une chose, où il ne gagnera que de la honte & de la confusion. En effet, à quel propos veut-il forcer aujourd'huy sa nature stupide, pour imiter les gentillesses du Chien, qui sont entierement contraires à sa lenteur? Il a possible oüy dire qu'un Philosophe avoit entrepris d'enseigner à un Animal de son espece la dance Pyrrhique dans le terme de dix ans, & qu'à ce dessein il s'estoit obligé envers un Empereur; Ou, possible a-t'il appris qu'en Egypte, selon le dire de Cardan en ses subtilitez, par une certaine invention, l'on apprend aux Asnes à trepigner à la cadance de quelque instrument, & reüssir de fort bonne grace à plaire à tous les spectateurs. C'est ce qui l'enhardit de faire des caresses à son Maistre, afin de gagner quelque place en son inclination par le moyen de ses sauts & de ses flatteries. Mais, ô l'impertinente Asnerie! ô la sottise de cét animal! Il ne void pas que les choses faites contre l'inclination reüssissent presque toutes à contre-temps & remplissent leur Autheur de honte & de repentir. Ce qui estant prouvé tous les

jours par l'experience, ne laisse pas de s'appuyer aussi sur quelque raison. Car la sage Nature nous ayant tous produit également, composez de pieces substantielles, qui sont le Corps & l'Ame, & nous ayant fait participer aux facultez de tous les deux, n'a pas laissé de mettre quelque différence en la faculté de nos actions, & a doüé particulierement les uns d'une chose, & les autres d'une autre; Comme par exemple, Milon le Crotonien & Aristote estoient également Hommes & également Individus de leur espece. Ils estoient composez d'Ame & de Corps, & derechef l'Ame & le Corps de tous les deux estoient doüez de facultez naturelles. Et toutefois ils ne les exerçoient pas avec la mesme perfection: Car la complexion de Milon le Crotoniate estoit plus robuste quant au corps, & le rendoit par consequent plus capable que tout autre, de la lutte, de l'escrime & de la course; au lieu que le temperament d'Aristote estoit plus subtil & plus delié; son sang pur & aërien, & les sieges de l'Entendement & de la Mémoire plus favorablement organisez en luy qu'en nul autre homme de son âge, pour vaquer à la contemplation des choses de la Nature; Tellement que son Genie le portoit à méditer & à raisonner; En quoy certes il a excellé de la façon que ses Escrits le témoignent.

Celà estant, comme nul n'en doit, douter, la consequence que l'on en tire, est qu'il n'y a point d'Homme en qui la Nature n'ait fait naistre l'action qui luy est la mieux séante & la plus utile. Ce qui se prouve premierement, parce que comme elle-mesme ne nous a donné aucun desir sans nous ouvrir le chemin à son effet, ainsi il n'y a point d'apparence qu'elle nous ait rendu tres habiles en un effet, sans nous y convier par le desir & par l'incli-

cli-

clination. D'ailleurs estant vray ce que dit Aristote, que nulle action naturelle n'est sans volupté, il semble que là où nous reüssissons le mieux, nous y prenions aussi plus de plaisir, & par consequent que nous y sommes portez avec plus d'envie. A ces raisons j'en pourrois ajoûter quantité d'autres, si j'avois plûtôt dessein de faire une dispute Philosophique, que l'Allegorie d'une Fable. Puis je ne croy pas qu'il soit nécessaire d'en alleguer davantage, pour prouver une vérité si reçeüe, sçavoir, que nous tenons de la naissance un certain Instinct, qui nous porte ordinairement aux actions où nous sommes le plus propres, qui se fortifient par l'exercice & par le raisonnement. Il est donc bon que nous suivions cét Instinct, si nous voulons reüssir agréablement en nos actions; A quoy certes il est difficile que nous manquions, nous laissant conduire aux secrets mouvemens des choses ausquelles l'ingenieuse nature nous a fait naistre: Cette bonne Mere veut que ses Enfans ne s'égarent point des traces qu'elle leur à marquées. Comme ils ont tous des talens particuliers; elle desire aussi que chacun d'eux s'y attache particulierement pour y exceller. Si l'homme donc se connoist propre à quelque profession qu'il s'y applique hardiment, & il y reüssira, sur tout en la Poësie, qui n'est pas sans sujet appellée.

Un feu Divin, un Don qui vient des Cieux.

FABLE XVI.



Du Lyon, & du Rat.

LE Lyon abatu de chaleur & de lassitude, se reposoit à l'ombre & sur la verdure, lors qu'une troupe de Rats, survint qui se voulurent joüer sur sa croupe; Mais luy s'estant éveillé en saisit un de sa pate, qui se voyant pris, luy demanda pardon, se disant indigne de la colere d'un si généreux Animal. En effet le Lyon relâcha son prisonnier, imputant à lascheté de tuër une si petite beste. Un peu aprés il arriva que lors qu'il couroit dans la Forest, il tomba fortuitement dans les filets des Chasseurs, où il pût bien rugir à loisir, mais non pas s'en débarasser. Le Rat survint à ce bruit & reconnut par le rugissement que c'estoit le Lyon qui lui avoit pardonné qu'on avoit pris. Il accourut donc pour le secourir, & sçeut si bien chercher les

les nœuds des cordages, que les ayant trouvez, il les rongea & par ce moyen delivra le Lyon.

DISCOURS MORAL.

LA reconnoissance du Rat envers le Lyon, a esté tres-sagement inventée par Esope, pour nous faire entendre qu'il n'est point de si chetive personne de qui les Grands ne puissent avoir besoin ; & par consequent qu'il est bon d'user de clemence envers eux ; ce qu'il ne faudroit pas laisser de faire, quand mesme on n'en devroit esperer aucune sorte de recompense. Car la vertu estant une chose bonne par elle même, il faut conclure de necessité qu'elle est desirable aussi pour soy mesme. Or de toutes les Vertus, la Clemence, ou la Misericorde envers les foibles n'est pas la moindre, tant parce qu'elle est mélée de generosité, qu'à cause quelle appartient à la Justice. Ainsi quand mesme elle ne seroit suivie d'aucun advantage temporel, nous ne laisserions pas d'estre obligez à la pratiquer en consideration de sa noblesse & de sa dignité Mais il semble que la bonté Divine, pour nous y convier plus puissamment, y a joint quantité de recompenses, car nous ne voyons guere de personnes charitables, dont la fortune ne prospere en cette vie, & ne soit suivie d'une bonne fin pour les mener en l'autre. Et à dire vray si cela n'estoit, à quoi serviroit aux vertueux de s'estudier si ardemment aux actions généreuses, & d'oublier leur interests propres, pour faire du bien à leur prochain ? Quelle plus douce consolation peuvent ils avoir icy bas, que celle du fruit qu'ils en attendent d'en-haut. & combien a-t-il vallu à quelques uns d'avoir esté civils & officieux ?

Nous lisons dans les Annales des Grecs, qu'un

jeune homme ayant élevé un Dragon depuis sa naissance, le dépoüilla si bien de sa fierté naturelle, que durant plusieurs années il ne luy fit aucun mal, n'y à ceux de son logis. Mais enfin, soit qu'il eust blessé quelqu'un des Citoyens, ou qu'il lui eut seulement fait peur son Maistre eut ordre de le chasser, sur peine de punition corporelle, comme un animal monstrueux, & par consequent dommageable au public, ce qu'il fit peu aprés avec une extréme sentiment de douleur, & l'emporta dans une Forest à quelques milles hors de la Ville. Il arriva depuis que passant en cette mesme Forest il vint à estre attaqué d'une trouppe de Voleurs, de la violence desquels il ne pensoit pas se pouvoir deffendre, lors que son vieil hoste accourut à luy par une estrange merveille, & le sauva de la main de ces Brigands.

Voylà un exemple de la reconnoissance des Animaux, qui toutesfois ne la temoigne pas si bien que la memorable Histoire d'Androde. Celuy-cy estant Esclave d'un Seigneur Romain, en estoit si maltraitté que pour se delivrer de sa tyrannie il fut contraint de s'enfuïr en des lieux deserts, préférant toute sorte de mauvaise rencontre à une si triste condition Il n'eut pas cheminé long-temps dans une affreuse Solitude, où il s'estoit lancé, qu'il vid venir à luy un Lyon d'excessive grandeur; mais si peu furieux, qu'au lieu de le menacer avec un terrible rugissement, il sembloit tout au contraire luy faire des soûmissions, & le flatter doucement avec une action de suppliant, jettant de temps en temps de hauts cris, qui témoignoient apparemment une douleur excessive. Androde ayant apperceu qu'une longue espine que le pauvre Lyon avoit dans la pate la luicausoit, la lui tira fort adroitement, & fist supurer l'apostume qui s'y estoit amassée. Pour reconnois-

noissance de ce bon office, le Lyon le mena dans sa Caverne où il fut long-temps à le nourrir de sa chasse, & de ce qu'il avoit de plus délicat. Mais enfin il arriva que le mal-heureux Androde fut reconnu & reconduit à son ancien Maistre, qui aprés plusieurs inhumanitez exercées contre luy, le destina pour dernier supplice à servir au spectacle des Bestes farouches. Or il advint de bonne fortune que le mesme Lyon, dont il avoit esté le Médecin, luy fut presenté à combattre, pour donner du passe-temps au peuple. Mais il n'y eut personne de l'Assemblée, qui ne fût saisi d'un soudain étonnement ; de voir l'action de ce généreux Animal ; qui au lieu d'égorger l'Esclave, comme il en avoit démembré déjà beaucoup d'autres, se prosterna tout à coup à ses pieds, baissant la teste, & le caressant de la queuë.

Comme cét effet estoit extraordinaire, le Peuple en voulut apprendre la cause de la bouche mesme de l'Esclave ; qui se mit à la raconter tout au long, encherissant avec des paroles excessives sur la reconnoissance & la générosité du Lyon. Dequoy les Romains étonnez & satisfaits tout ensemble, voulurent non seulement que l'Esclave obtint la vie & la liberté mais encore que luy mesme & le Lyon, fussent deffrayez aux depens du Public, portant chacun une inscription, avec ces mots : *Voicy le Lyon Hoste de l'Homme, voicy l'Homme* Médecin *du Lyon*. Mais c'est assez prouvé par des exemples que la reconnoissance des bien-faits est commune aux mesmes Animaux.

FABLE XVII.



Du Milan malade.

LE Milan se voyant malade en son lict, s'advisa de dire à sa Mere, *qu'elle s'en allast prier les Dieux pour luy* : mais elle luy répondit ; *Il ne faut pas que tu esperes aucune sorte d'assistance des Dieux, toy qui as tant de fois souillé leurs Sacrifices & leurs Autels.*

DISCOURS MORAL.

CEtte Fable montre clairement ce que dit un grand Docteur, qu'il arrive difficilement que celuy qui n'a fait autre chose que de mal vivre, ait l'advantage de bien mourir ; il ne faut pas nous reposer tant en cette haute Bonté, que nous n'ayons soin de nous en rendre dignes : car c'est en abuser que de faire des fautes pour la requerir.

FABLE XVIII.



De l'Yrondelle, & des autres Oyseaux.

AU temps que l'on commençoit à semer le lin, l'Yrondelle voulut conseiller aux autres Oyseaux d'empescher la semaille, disant qu'on leur alloit dresser des embusches; mais ils se moquerent d'elle, & luy dirent qu'elle estoit une sotte Devineresse. Quand le lin fut sur le point de sortir de terre & de verdir, elle leur conseilla derechef d'en arracher la semence; mais ils ne firent encore que s'en moquer. A la fin comme elle vid qu'il commençoit à meurir, elle leur donna le conseil d'aller piller les bleds; ce qu'ils ne voulurent pas faire, non plus que le reste. Alors l'Yrondelle quittant la compagnie de tous les autres Oyseaux, rechercha celle de l'Homme avec qui elle fit amitié; d'où vient qu'elle demeure maintenant avec luy & le réjoüit de son chant, au lieu que luy-mesme chasse les autres,

 & se

& se sert de lin pour faire des rets & des lacets à les prendre.

DISCOURS MORAL.

ICy la prevoyante Yrondelle nous apprend combien sert à destourner les maux de la vie, un bon & sage conseil; que les Hebreux n'appellent pas sans sujet *le fondement des grandes Actions*, sans lequel toutes les entreprises s'en iroient en ruïne. A quoy s'accommode le sentiment du Poëte Lyrique, quand il dit:

La force qui n'a point le Conseil pour soustien,
Se détruit d'elle-mesme, & ne vaut jamais rien.

De là vient aussi que l'Homme prudent ne fait jamais rien sans l'advis des Sages; parce que des diverses opinions de plusieurs, il en tire une résolution qui ne luy peut estre que profitable: Mais le mal est que les fidelles Conseillers ne rencontrent souvent point de foy parmy ceux qu'ils entretiennent, encore qu'ils leur donnent de vrais & de salutaires advertissements. Telle fut la Prophetesse Cassandre, qui ayant prédit aux Troyens l'entiere destruction de leur Ville, s'ils ne faisoient rendre Helene à Menelas, eut le malheur de n'estre point creuë en tout ce qu'elle leur dit & de voir arriver l'effet de sa Prophetie, pour n'avoir peu les persuader. La mesme chose se void presque tous les jours dans les actions humaines, où la jeunesse emportée des tourbillons de son ardeur, méprise les sages enseignemens des Vieillards, & se précipite inconsidérément en mille sortes de perils, causez par son incrédulité. Les Histoires de celà ne se doivent point chercher ailleurs que parmy nous. Quant à la cause, elle provient de divers endroits; car quelquesfois elle procéde de nostre arrogance, qui nous fait croi-

re tout autre sens moindre que le nostre ; quelques-fois aussi c'est un effet de nostre impetuosité, qui ne nous permet pas d'ouvrir l'oreille à ce qu'on nous dit, & entraine quant & soy nos appetits & nostre raison, sans qu'elle ait la force de s'en deffendre. Il y a certaines personnes aussi, qui par je ne sçay quelle stupidité, ne reçoivent pas un bon conseil ; D'autres par une fausse impression qu'ils ont conceuë contre leurs amis, les tenant suspects d'envie, ou de malignité, & par consequent jugeant tous leurs advis reprochables.

Mais de quelque source que naisse cette imprudence, soit de l'une de ces causes, soit de toutes ensemble, c'est tousjours un dangereux effect parmy les hommes, & qui ne leur laisse pour tout remede que ces paroles : *O si je l'eusse pensé* ! Or outre le mal qui nous vient de ne pas croire un bon amy qui nous conseille fidelement, il en arrive souvent un autre plus considerable que celuy-là, à sçavoir, que nous perdons presque tousjours l'amitié de celuy qui entreprend de nous exhorter, car se voyant si peu digne de créance envers nous, il se rebute aysement, & ne peut souffrir la pluspart du temps que nous le tenions pour suspect en sa veritable affection. Ce qu'Esope a fort judicieusement remarqué de l'Yrondelle, qui voyant que les autres Oyseaux méprisoient les profitables enseignemens qu'elle leur avoit donnez, changea de party contre leur esperance ; & se tournant du costé de l'homme, y trouva plus de satisfaction qu'avec ses premiers compagnons.

FABLE XIX.



Des Grenoüilles, & de leur Roy.

LEs Grenoüilles eſtans en pleine liberté, prierent Jupiter de leur donner un Roy: Mais luy ſe mocqua d'une ſi ſotte demande: Ce refus néantmoins ne ſervit qu'à les rendre importunes; de maniere que ſe voyant ſollicité de plus en plus, il fut contraint de leur accorder leur priere. Il leur jetta donc dans l'eau une groſſe Poutre, qui par ſa chute & ſa peſanteur, fit trembler toute la Riviere. D'abord les Grenoüilles bien étonnées, s'impoſerent ſilence, & ſe mirent à ſaluër ce nouveau Prince, à luy faire honneur, & à s'approcher peu à peu de luy. Mais enfin, toute crainte laiſſée à part, elles s'apprivoiſerent ſi bien, que ce fuſt à qui ſauteroit la premiere ſur ce beau Roy, juſques à ſe moquer ouvertement de luy, diſant qu'il n'avoit ny eſprit, ny mouvement. Ne pouvant donc le reconnoiſtre pour tel, elles importunerent Jupiter de leur en donner

ner un autre qui fût vaillant. Jupiter leur donna la Cygogne, qui se promenant par les marais, commença de témoigner sa valeur aux Grenoüilles, & en engloutit autant qu'elle en rencontra en son chemin. Elles bien faschées formerent une nouvelle plainte. Ce fut en vain toutesfois, parce que Jupiter ne les voulut plus entendre. C'est pour celà qu'elles se plaignent encore aujourd'huy: car sur le soir quand la Cygogne se va coucher, elles se tirent du Marais, & par leurs croassemens, murmurent je ne sçay quoy d'estroyable. Mais elles ont beau se plaindre; Jupiter est sourd à leurs cris, & veut absolument qu'elles gemissent maintenant sous la rigueur d'un Tyran, puis qu'elles n'ont pû souffrir un Roy debonnaire.

DISCOURS MORAL.

Les Grenoüilles sont accusées en cette Fable de trois notables impertinences. La premiere, d'avoir demandé un Roy, quand elles estoient libres. La seconde, d'avoir esté mal satisfaites du premier qu'on leur envoya. Et la troisiéme, de s'estre plaintes derechef de l'autre. Quant à la premiere, il semble qu'Esope ait voulu blâmer la conduite des hommes, qui preferent la pluspart du temps la Servitude à la Liberté; comme fit jadis le peuple Hebreu. La Nature l'ayant donnée à ceux du premier âge, ne furent-ils pas bien mal-heureux de la laisser perdre pour la seule dispute du *tien & du mien*, & d'avoir esté obligez de chercher a cause de leur convoitise des moderateurs, dont ils n'auroient jamais eu besoin, s'ils eussent demeuré dans les sacrées bornes de la mediocrité? Or ces Moderateurs ne furent éleus au

commencement, que pour retenir le Peuple dans l'obſervation des Loix. Mais ayant pris gouſt à cette prééminence ils eurent peur qu'on ne les en vouluſt quelque jour déplacer, & commencerent à loger dans des maiſons hautes & fortifiées, à s'environner de gardes, & aſſeurer la ſucceſſion à leurs enfans, à parer leur Dignité de precieuſes marques d'honneur, & pour le dire en un mot, à prendre le nom de Souverains. En ſuite de celà, ils dégénérérent pour la pluſpart, & commencérent d'ordonner les choſes, non par ce qu'elles eſtoient bonnes & honeſtes, mais à cauſe que c'eſtoit leur volonté. Voilà comme les débordemens des hommes firent naiſtre leur ſervitude.

La ſeconde impertinence de ces Grenoüilles, eſt le mécontentement qu'elles eurent de leur Roy, voulant donner à entendre par là, que dés qu'un Eſtat a franchi les bornes de ſa liberté, il doit cherir tous les Roys qui luy ſont donnez de la main de Dieu, fuſſent-ils plus inſenſibles, ou plus ſtupides qu'une ſouche; Où il eſt à remarquer encore que par les croaſſemens & les cris de ces Animaux difformes, mutinez contre leur nouveau Maiſtre, nous eſt figurée l'inſupportable brutalité du vil populaire. Ce Monſtre à pluſieurs teſtes, cruel & ridicule tout enſemble, n'eſt jamais bien ſatisfait de ſes Princes, quelque bon que ſoit leur Gouvernement, il y trouve touſjours à redire. Dequoy toutesfois il ne faut pas s'étonner, puiſqu'il eſt impoſſible (dit le plus moral de tous les Philoſophes) que celuy qui plaît à la Vertu puiſſe jamais plaire au Peuple. Ce que n'ignoroient point auſſi Philippe de Macedoine, Alexandre, Phocion, & pluſieurs autres grands Princes, qui profitoient plûtoſt qu'ils ne s'offenſoient du mépris & de la medilance du vulgaire. Quant à

la

la troisiéme extravagance des Grenoüilles, fondée sur les plaintes qu'elles firent de leur second Roy, elle represente l'imparfaite condition de nostre Nature, qui ne peut estre satisfaite dans un mesme estat, & aspire incessamment à la nouveauté. Ce qui estant ordinaire en la pluspart de nos actions, arrive sur tout en matiere de Gouvernement, où ne jugeant pas qu'il n'y a rien de parfait sous le Ciel, nous trouvons extrêmes les moindres défauts des Princes, & en souhaittons de nouveaux ; sans considerer que tout changement ne fait que troubler & confondre l'ordre d'un Estat, quand mesme il seroit de bien en mieux, principalement si l'on introduit de nouvelles Loix. De toutes ces choses on peut inférer, que c'est une pernicieuse advanture pour un Peuple, de changer non seulement de forme, mais encore de Prince, à cause des tragiques évenemens qui en resultent ordinairement.

FABLE XX.



Des Colombes, & du Faucon leur Roy.

LEs Colombes voulant faire la guerre au Milan afin de le vaincre plus facilement, éleurent

rent le Faucon pour leur Souverain: mais luy se voyant declaré Roy, les gouvernoit comme Ennemy; & leur estant aussi cruel que le Milan mesme, les ravissoit, les mettoit en pieces, & les mangeoit. Elles se repentirent donc de leur sottise, & dirent: *Qu'il leur eust esté beaucoup meilleur d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.*

DISCOURS MORAL.

LA vingtiéme Fable de nostre Autheur a beaucoup de ressemblance à celle qui la précede: car il introduit les Colombes, occupées aprés l'élection d'un Faucon, pour les protéger contre les attaques du Milan. Puis il nous les figure pleines de repentir, pour avoir appellé à leur deffense un Prince plus cruel que leur Ennemy mesme. Quant à la premiere action qu'elles firent, sçavoir de se mettre volontairement sous la protection du Faucon, nous avons veu cy-dessus comment elle tire son origine de la propre imperfection de ceux qui élisent un Chef; n'estant pas croyable, que plusieurs Justes, ou Gens de bien, qui logeroient ensemble dans une Isle deserte, s'avisassent jamais d'en choisir un, dont la probité leur seroit suspecte. Car le propre du Sage, c'est de ne se laisser conduire qu'à la vertu. Aussi le premier but qu'on a eu en établissant des Roys a esté de contenir les Peuples en l'observation de ce qui est honneste & vertueux. D'où il s'ensuit, que les Gens de bien n'auroient jamais besoin de Maistre, s'ils ne sortoient hors des limites de leur devoir. Mais comme il n'y a personne qui pour confirmé qu'il soit dans l'exercice des actions vertueuses, n'y puisse faillir quelques fois; la pluspart des hommes n'ayant que de foibles estincelles de probité,

té, c'est asseurement un bien moindre mal pour eux d'estre gouvernez, que de ne l'estre pas à cause de la grande facilité qu'ils auroient à faillir, s'ils n'estoient retenus par la crainte de quelque puissance. Mais d'imiter les Colombes de cette Fable, en élisant leur Ennemy pour leur Roy ; c'est à mon advis une faute insupportable & digne de toute reprehension, celà soit dit seulement pour les Monarchies Electives.

Cette faute néantmoins en matiere d'Election, n'a pas laissé d'estre commune à divers Peuples du monde, comme aux Agrigentins, lors qu'ils éleverent Phalaris au dessus d'eux. Ils porterent bien-tost aprés la peine de leur imprudence, quand par ses cruautez il pensa rendre sa Ville deserte de gens de bien, & la peupla presque toute de crue's Assassins. Autant en prit il en la mesme Sicile à ceux qui appellerent les Carthaginois, qui sous la conduite de leur General exercerent des cruautez inoüies. D'où l'on peut voir qu'il arrive assez souvent à des Peuples électifs, d'élever à la Domination des Roys depravez, qui vivans avec leur Peuple, comme s'il les devoit tousjours chasser, mettent le bien public dans l'indifference, & n'ont pour objet que leur seureté particuliere. C'est alors que leurs Sujets inconsiderez representent le personnage de nos Colombes, & qu'ils ont recours aux pleurs & au repentir à la maniere des Femmes, regrettans l'estat de leur premiere fortune, & souhaittans en vain d'y retourner.

Mais comment ne porteroient ils point impatiemment cette deplorable condition, puis que mesme ils ne sont pas satisfaits d'une bonne, & tendent tousjours au desir de la nouveauté? Cependant ils n'apperçoivent pas qu'elle ne peut estre que nuisible,

ſible, procédant comme elle fait d'une curioſité vicieuſe. A raiſon dequoy les Lacedemoniens l'avoient tellement en horreur, que pour ce ſeul ſujet ils condamnerent à mort un Soldat, pour avoir contre la coûtume enjolivé ſon Bouclier de pourpre. Ces eſprits volages accuſans ſans ceſſe la preſente Image des temps, trouvent à dire à des choſes neceſſaires, voire meſme à celles dont ils ont eſté la veritable cauſe? Il eſt certes mal aiſé de ſçavoir au vray, d'où procede en nous cette imperfection: car de l'imputer à un defaut d'eſprit, nous voyons d'ordinaire, que les plus habiles ſont les plus ſujets à l'amour des choſes nouvelles, & qu'ils troublent ordinairement la tranquilité de leur Patrie. De dire auſſi que cela vienne de méchanceté, je n'y voy pas beaucoup d'apparence, puiſque l'intention de la pluſpart de ces perſonnes eſt de bien faire, & de ſe garantir des calamitez preſentes par la force d'un Protecteur. Il vaut donc mieux en accuſer la foibleſſe de noſtre nature, qui ne ſe peut deſennuyer ſans la diverſité, & qui la recherche avec ſoin, non ſeulement dans les feſtins & dans les amours des Femmes; mais encore dans les affaires publiques, & dans la forme du Gouvernement. Or ces delices qu'on trouve à changer, viennent ſans doute, de ce que nous nous raſſaſions facilement d'une meſme action, ou d'un meſme object; & de ce que noſtre entendement ſe portant à tout connoiſtre, noſtre volonté de meſme ſe porte à tout éprouver; en quoy certes les Animaux ont de l'advantage par deſſus nous; car ils vivent dez le commencement du monde dans les meſmes regles, & relevent des meſmes principes. S'ils n'ont pas la raiſon pour en tirer des conſequences & faire des argumens, ils ne l'ont pas auſſi pour s'ennuyer pour pré-

prétendre aux nouveautez, pour inférer des faussetez sur de vrais principes, pour trouver le desordre en cherchant la perfection, pour rendre les actions libres moins heureuses que les volontaires, & bref pour asservir la dignité de leur entendement, à l'incontinence & à l'ambition. Quand Esope rend icy les Colombes capables de ces fautes, ce n'est pas que les Animaux le soient veritablement d'aucun crime, non plus qu'ils ne le sont pas de la parole & du discours; mais il represente en leur personne la faute des hommes pour nous communiquer ainsi ses enseignemens.

FABLE XXI.



Du Larron, & du Chien.

LE Chien voyant qu'un Larron luy donnoit du Pain pour le faire taire: *Méchant*, luy dit-il, *je connois ta tromperie: tu m'offres du Pain, pour m'empécher d'aboyer: mais je n'ay que faire de ton present; car si je le prends, tu volleras tout dans cette maison.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

LA fidele prévoyance de ce Chien, nous fait aujourd'huy deux leçons aussi importantes qu'il y en puisse avoir au commerce de la vie. L'une est de l'incorruptibilité quant aux presens, & l'autre de la sage conjecture que nous devons faire de ceux qui sont amis, ou ennemis, fidelles, ou trompeurs, naïfs, ou artificieux. Quant au premier, tout bon Domestique n'écoutera jamais les propositions qui luy seront faites pour le séduire; ou s'il les écoute, il y repartira de la dent, ou de la pate, comme le fidele Chien d'Esope. Car il faut qu'il se souvienne toûjours que la trahison est la pire de toutes les méchancetez; & celle là principalement qui s'adresse du Serviteur au Maistre, à cause que la confiance y est plus necessaire. C'est aussi pour celà que toutes les Loix la punissent rigoureusement, quand mesme elle ne causeroit qu'une perte fort legere au Seigneur de la maison.

Suivant celà, pour transferer cette question des choses petites aux grandes, ceux qui gardent, ou qui deffendent des Places pour les Roys, ne peuvent jamais trouver de grace auprés de leurs Maistres, s'ils les rendent plûtôt qu'il ne leur est commandé; c'est à dire, sans une extréme necessité, quand mesme ils n'auroient point d'intelligence avec l'Ennemy, & n'auroient failly que par la seule lascheté, qui néantmoins de soy n'est pas punissable de mort, mais bien d'infamie. Au contraire ceux qui conservent avec fidélité les Places qui leur sont commises, s'attirent un honneur immortel en la memoire des hommes, outre la recompense des Charges & la propre satisfaction que leur donne la Vertu. La moindre attaque dont ils ayent à se

parer

parer n'est pas celle des dons où la resistance est plus rare que contre la force. Il s'en trouve beaucoup qui surmontent la crainte de la mort; mais peu qui ne cedent au charme persuasif de la richesse. Ce fut elle qui corrompit la fidélité de Procris, qui jusques alors avoit esté reputée la femme la plus chaste de son âge; Elle qui fit retarder la course d'Atalante, & donna moyen à Hippomene de l'épouser; Elle qui a tant fait perdre de Villes imprenables, & changer de Maistre aux plus florissans Royaumes; jusques là qu'un grand Prince avoit raison de dire: *Qu'il n'y avoit point de Place imprenable, s'il y pouvoit entrer un Mulet chargé d'or.* Celà estant, les courages genereux couronnent, à mon advis, leur resistance, quand ils soûtiennent aussi bien l'attaque des presents que celle des armes, comme fit le brave Vranocontes, pendant le Siege de Croie par Amurat. Ce Chef l'ayant deffendu pour Scanderberg, avec une vigilance & une valeur parfaite, fut convié par ce Prince à luy céder cette Place de son bon gré, sous les plus avantageuses conditions qui se pouvoient faire à un homme de qualité; à sçavoir, de le rendre le plus grand de sa Cour; de luy donner à commander ses Armées, & des possessions en fonds de terre en abondance. Mais luy ne voulut pas seulement achever d'oüir les Ambassadeurs, & les renvoya sans réponse, parce qu'il jugea cette demande indigne de repartie. Ce que ne firent pas à l'endroit du mesme Castriot, Amese son Neveu, & Moyse de Dibres, Quoy que d'ailleurs ils fussent grands Capitaines, ils ne laisserent pas de faillir au principal, & d'estre éblouïs des belles promesses du Sultan, qui leur firent abandonner leur Prince & tourner leurs Armes contre leur propre Patrie.

Venons

Venons maintenant à l'autre condition du Chien d'Esope qu'on ne peut mieux appeller que Sagacité, qui consiste proprement à dicerner la mauvaise intention d'avec la bonne, & le flatteur d'avec l'amy. Mais ne pouvant m'arrester à déduire les moyens de reconnoistre l'un & l'autre, il vaut mieux que je vous renvoye aux Livres des Philosophes, & particulierement au judicieux Traitté qu'en a fait Plutarque.

FABLE XXII.



Du Loup, & de la Truye.

LA Truye estant en travail de ses Cochons, le Loup luy promit de l'accoucher, & de luy bien garder sa portée. Mais elle luy répondit: *Qu'elle n'avoit nullement besoin de son ayde, & que le plus grand plaisir qu'il luy pût faire, c'estoit de se retirer bien loin. Car*, adjoûta-t-elle, *tout le bon office qu'on peut attendre d'un Loup, vient de son éloignement & non pas de sa presence.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

CEtte Beste proche de son accouchement refuse de fort bonne grace l'assistance du Loup, qui ne luy peut estre, ny agreable, ny utile; donnant à entendre que la meilleure ayde que nous pouvons tirer d'un méchant, c'est de ne le point voir, quand mesme il nous pourroit estre profitable d'ailleurs. La raison est, qu'aprés tout il n'ayme jamais l'Homme de bien. Au contraire quelque mine qu'il luy fasse, il le hait mortellement dans l'ame, à cause de sa bonne vie qui ne peut s'accommoder à son impieté. Ainsi dans cette aversion secrette qu'a le vicieux contre celuy qui ne l'est point, quelle apparence y a t'il que le vertueux se puisse prévaloir des offres d'un Ennemy clandestin? Ne luy doivent elles pas estre suspectes? Et mesme ne luy vaut il pas mieux refuser ses presens que les recevoir? Qu'il l'apprenne de ce bon mot qui ne dit pas sans raison:

Que de nos Ennemis, dans leur déguisement,
Les dons ne sont pas dons, à parler proprement.

Que le bon n'ait donc jamais de commerce avec le méchant, & qu'à la façon des Parthes, il le combatte en fuyant. Car encore que l'homme du monde qui a le plus d'habitude au vice, ne soit pas incapable d'une action vertueuse, si est-ce qu'il des-honore en quelque façon les gens de bien, lors qu'il les approche pour les assister, à cause qu'il expose leur probité, au soupçon & qu'il semble la vouloir faire dépendre de sa malice. Ce fut pour celà que les Ephores de Sparte eurent très bonne grace, lors qu'entendant un advis salutaire qui leur estoit proposé par un méchant, ils s'aviserent de le faire dire au peuple par un homme de bien, comme ne voulant pas que la conservation de Lacedemone fust deuë à

une

une personne indigne du nom de Sparte ; ny que cette Republique qui avoit pris sa naissance dans la vraye & parfaite probité, receût aucun avantage de son contraire.

FABLE XXIII.



De l'Enfantement des Montagnes.

AU bruit qu'on fit courir autrefois qu'une Montagne devoit enfanter, tout le Peuple y accourut, & se mit à l'entour avec frayeur, croyant qu'il en deust sortir quelque Monstre horrible. Mais enfin il se trouva que la Montagne accoucha d'un Rat ; ce qui les fit tous pâmer de rire.

DISCOURS MORAL.

JE doute au commencement de ce Discours, si je le dois rapporter aux promesses des Arrogants & des Présomptueux, ou taxer generalement l'Orgueil & la Vanité des hommes qui cherchent à se rendre immortels par des bastimens ; qui mettent sur pied des Armées, qui devorent les Provinces

vinces entieres des yeux & du desir ; & aprés tous ces préparatifs, leur ambition n'aboutit qu'à un peu de fumée. La commune interprétation de cette Fable, l'applique aux grands Prometteurs, qui ne répondent pas aux esperances qu'ils font naistre, ou aux Fanfarons qui ne mettent pas en effet la centiéme partie de leurs menaces ; mais qui tremblent à la veuë du peril, aprés l'avoir méprisé dans leurs maisons. Tel fut le Trazon de la Comedie de Plaute : tels sont les Capitans des forces Italiennes, & tels encore ces Rodomonts & ces Braves qui battent tous leurs ennemis dans la Chambre, & ne les rencontrent jamais à la Campagne. Mon Dieu que ces gens là me déplaisent, & que leur présomption est insupportable ! l'amour propre les rend adorateurs des fausses loüanges qu'ils se donnent, & mortels ennemis des Vertueux, ausquels on en donne de veritables. Ils fulminent contr'eux à toute heure, parce que leur gloire les offusque, & sont comme ces peuples des Indes qui maudissent le Soleil, à cause de la foiblesse de leurs yeux qui n'en peuvent souffrir la lumiere.

Mais laissons-là leurs foiblesses, comme indignes de la censure d'un honneste homme ; & venons à faire une plus haute application de ce sujet, en l'appliquant à la vanité des plus grandes entreprises du monde. Elle est telle, sans mentir, qu'elle ne pouvoit pas estre mieux comparée qu'à la grossesse des Montagnes, & à la production d'un Rat. Car de grace, ces Conquerans qui prétendent la possession de la terre entiere, qu'engendrent ils enfin que des vermisseaux ? Que deviennent ils qu'un peu de poussiere & de cendre ? & encore souvent celà n'arrive pas à la fin, mais au milieu de leurs conquestes ; comme il en prit à Pyrrhus, à Alexandre le Grand, à Attila,

& au Roy de Perse, decedé, passé quelques années au fort de ses plus belles actions. S'il arrive à de tels Conquerans de venir à bout de leurs entreprises, & de porter leurs desirs jusques à l'extremité; ne les voyons nous pas déchoir & ramollir dans les délices, ternissant leurs belles actions par de vicieuses voluptez; comme il arriva jadis à Lucullus, & à Tamberlan, ce foudre des nations Asiatiques. Ces ambitieux virent finir leur gloire avant leur mort, & trouvérent qu'elle n'estoit pas mesme de la durée de leur âge. Autant en a-t'il pris à ceux qui ont fait des Bastimens magnifiques, comme des Mausolées, des Colosses, & quantité d'Ouvrages semblables. Car on a presque toûjours veu finir le Seigneur, ou l'Ouvrier, avant que la besogne fust achevée: comme si Dieu se joüoit à voir commencer tant de merveilles sans les parfaire, & à destruire ses temeraires imitateurs, de la confusion de Babel, où cette monstrueuse & magnifique Architecture demeura imparfaite à la veuë de Nembrot, bien éloignée de la hauteur du Ciel qu'elle menaçoit. Tel encore fut le détour de l'Euphrate par Semiramis, qui ne fut achevé de personne; Et telle la grande Pyramide d'Egypte, où nul n'a sçeu mettre la derniere main. Le semblable aussi n'arriva-t'il pas en l'entreprise du Mont Athlas, à qui l'on vouloit donner la forme d'un homme, en la separation de l'Isthme de Corinthe, & en celuy de la Mer Roüge? Ne semble-t'il pas que la Nature dédaigne nos plus hautaines resolutions, & qu'elle deffende à des Pigmées d'outrepasser les bornes qu'elle s'est prescripte? & si nous voulons venir des Ouvrages des Roys à ceux des Particuliers; n'y en a-t'il pas quantité d'imparfaits par la mort de leur Autheur, entre lesquels il me suffira de nommer l'incomparable Eneïde.

Mais

Mais ſuppoſons qu'il ne manquaſt rien à toutes les entrepriſes mortelles, de tout ce qu'on y deſire pour les accomplir: l'iſſuë pourtant n'en eſt elle pas ridicule & vaine, comme en l'accouchement des Montagnes. Si l'on aſpire à la Gloire, quel eſt ce bien pour qui l'on ſe peine tant, ſi ce n'eſt un bien fragile, & indigne de noſtre deſir? Si l'on ne travaille que pour un bel ouvrage, quel moyen a t'on de le perpetuer? Le Temps, à qui rien ne peut reſiſter, ne vient-il pas à bout de tout ce que nous faiſons, tant pour la production de l'eſprit, que pour les Ouvrages materiels? C'eſt veritablement à une petite Souris qu'aboutiſſent nos hauts deſſeins: c'eſt d'une riſée que nous accouchons. O ſage, & mille fois eſtimable Démocrite, qui paſſoit des jours entiers en la contemplation de noſtre baſſeſſe, & rioit de temps en temps des ſottes pretentions des Mortels! Que le Lecteur ſe figure d'un coſté ce grand Perſonnage attaché à la diſſection des Animaux, pour obſerver le ſiege de la Bile, & juger par cette eſpreuve de la cauſe de nos guerres, de nos animoſitez & de nos diviſions; Qu'on ſe le propoſe, dis-je, riant de nos vanitez, & que d'ailleurs on ſe repreſente Xerxes couvrant d'une Armée innombrable le Détroit de l'Helleſpont; lequel des deux ſemblera plus ridicule? Ce ſera ſans doute celuy qui par un excés d'ambition met dix-huit cens mille hommes ſur pied, & n'aboutit qu'à la défaite de ſon Armée; tandis que ce Philoſophe ſe rit de la vanité de ce téméraire, & qu'il condamne ſa preſomption, jugeant fort à propos avec Eſope, que c'eſt la groſſeſſe d'une Montagne, qui n'accouche que d'une Souris.

FABLE XXIV.



Du vieux Chien, & de son Maistre.

UN Veneur encourageoit son Chien à la chasse; mais c'estoit en vain; parce que la pesanteur de ses pieds tardifs ne luy permettoit pas d'aller viste, & quoy qu'il eust pris la beste, il ne put la retenir pour n'avoir point de dents. Son Maistre s'estant mis alors à le tancer aigrement, en adjoutant les coups aux menaces, le pauvre Chien luy répondit: *Qu'il meritoit bien qu'on luy pardonnast, puisqu'il estoit devenu vieux, & qu'en sa jeunesse il avoit esté aussi bon qu'un autre à la prise; Mais je voy bien ce que c'est,* continua-t'il, *tu ne prends plaisir à rien, s'il n'y a du profit: Je ne m'estonne donc point si m'ayant aymé tant que j'ay chassé, tu me veux du mal maintenant que je n'ay plus de dents, & que je ne puis courir. Mais si tu n'estois pas ingrat, comme tu m'as aymé jeune, à cause du profit, cette mesme consideration devroit t'obliger à m'aymer aussi en ma vieillesse.*

DIS-

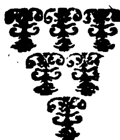
DISCOURS MORAL.

QUe les grands Seigneurs se viennent instruire icy par la voix d'un pauvre Animal, qui reproche de bonne grace à son Maistre une excessive ingratitude. C'est ce Chien affoibly de vieillesse, qui n'estant plus bon aux exercices de la Chasse, reçoit des traittemens indignes de luy, & passe ses vieux jours avec des mépris fascheux, & des injures continuelles. Il en prend de mesme à la plusspart de ces pauvres infortunez, qui s'obstinent à suivre la Cour, où ils blanchissent avant que de devenir libres, & qui même ne le deviennent jamais que par leur mort. Ces miserables languissent sous la volonté d'autruy, sans exercer jamais la leur, & sans considerer qu'ils sont Hommes. Là les maladies les accueillent de toutes parts, outre les inquietudes & les défauts que donne à leur esprit une perpetuelle contrainte. Diogene les compare à des Esclaves qui ayment leurs chaines, à cause qu'ils s'imaginent qu'elles sont d'or, mais quand elles le seroient, ils n'en tireroient pas vanité comme ils font, s'ils estoient dans le sentiment de Seneque, qui parlant de leur servitude dit : *N'est ce pas une grande sottise que celle d'un Esclave : qui cherit passionnement ses fers, à cause qu'ils sont dorez ?* Ils en sont les Adorateurs néantmoins, & se plaisent à les traîner jour & nuit dans les Palais des Princes.

Cependant quel regret n'ont ils point en leur âme, de voir qu'ils ont misérablement dissipé leur bien, sur l'esperance de s'aggrandir, & de se voir comblez de thresors ? Je les renvoye à Guevare, qui leur represente adroittement leur faute par ce plaisant Apologue, L'Asne, dit-il, quitta son herbage à la persuasion du Renard, & se mit à suivre

la Cour du Roy Lyon. Il y fut le bien venu durant quelque temps, mais enfin on se saisit de luy, & à force de le battre on l'estendit par terre tout roide mort. Le Roy en voulut avoir la cervelle, lors que le Renard qui l'avoit avalée, luy dit. *Sire asseurez vous qu'il n'en a point aprés sa mort, non plus que durant sa vie, car s'il en avoit eu tant soit peu, il n'auroit jamais quitté son Pré pour venir à la Cour chercher son mal-heur, & sa derniere ruine.* Mais de tous les maux qu'endurent les vieux Serviteurs, le plus grand & le plus déplorable, à mon advis, c'est le mépris qu'en fait la plufpart du temps un mauvais Maistre, qui aprés avoir usé leur jeunesse, & tiré d'eux tous les services dont ils ont esté capables, ne les regarde sur le déclin de leur âge, que comme des creatures inutiles

Ce ne sont pas les Maistres seuls qui tombent en cette prodigieuse méconnoissance. Nous voyons que les Amis & les Dames deviennent aussi quelquesfois de cette humeur & nous traitent de même, comme aussi les Republiques, quoy qu'elles fassent profession d'une parfaite & judicieuse conduite. Je n'en veux point d'autre exemple que celuy de Themistocles, de Coriolan, & de leurs semblables, qui aprés des services immortels ont esté cruellement bannis, mesme quelquesfois mis à mort par l'ingratitude de leurs peuples.



FA-

FABLE XXV.



Des Lievres craignans sans cause.

LA Forest battuë des vents, faisoit plus de bruit qu'à l'ordinaire : ce qui fut cause que les Lievres épouvantez se mirent incontinent en fuite. Mais comme ils fuïoient ils trouverent un Marest qui les empescha de passer plus loin. En cette extremité ils se virent bien en peine, parce que le danger les envelop-poit devant & derriere. D'ailleurs les Grenoüilles les épouvantoient encore plus fort par le bruit qu'elles faisoient en se jettant dans l'eau. Alors un des plus vieux & des plus éloquens de leur trouppe les voulant rasseurer leur dit; *Pourquoy, nous donnons-nous ainsi l'allarme mal à propos? que ne prenons nous courage: Certes, nous sommes agiles de corps, mais lâches de cœur. Sus donc, ne nous enfuyons point pour du vent, & moquons nous de ce danger, qui n'est nullement à craindre.*

DISCOURS MORAL

LA sotte crainte des Lievres, qui s'alloient précipiter, pour se tirer de la peine où ils s'estoient mis, represente la foiblesse de ceux qui meurent de peur de mourir, & s'abandonnent à des maux certains, pour n'éviter que l'effet de leurs soupçons. Quant à la sage remonstrance que leur fit le plus vieux d'entr'eux, par l'exemple des Grenoüilles, celà nous apprend que c'est une excellente consolation à nos maux de les comparer à ceux d'autruy, quand ils sont plus mal-heureux que nous. Ce que j'y trouve de pire, est que nous les croyons estre plus grands que tous ceux des autres. A cecy se rapporte cét ingenieux Apologue de l'Asne, qui voyant un Roussin bien pansé, se crut d'abord miserable, en comparaison de luy. Mais quand il le vid à quelque temps de là chargé pesamment, piqué jusqu'au sang, & réduit à n'en pouvoir plus, il changea tout aussi tost d'avis, & crut sa condition meilleure que celle des autres. En effet, le parallele des infortunes d'autruy, nous est une espece de consolation bien grande, quand elles se trouvent plus grandes que les nostres. Car il n'est point d'homme si desesperé qui ne se plaise à vivre, s'il jette les yeux sur une infinité de Mendians, chargez d'âge & de maladies, qui pourtant s'estudient à se conserver, comme si leur vie estoit accompagnée de tout ce qu'on appelle bonheur en ce Monde.

FABLE XXVI.



Du Chevreau, & du Loup.

LA Chevre voulant aller paître, enferma son Chevreau dans sa loge, & luy commanda de n'ouvrir à personne, jusqu'à ce qu'elle fust de retour. Mais aprés qu'elle s'en fust allée, le Loup qui l'avoit oüie de loin, s'en vint heurter à la porte ; & contre-faisant la voix de la Chevre, commanda qu'on luy ouvrît. Alors le Chevreau connoissant sa tromperie lui dit ; *Je n'en feray rien, car bien que ce soit la voix d'une Chevre, je voy neantmoins à travers les fentes que c'est un Loup.*

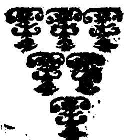
DISCOURS MORAL.

QUi n'estimera l'obeissance de cét Animal innocent ? Qui n'aprouvera sa bonne conduite ? Sa Mere luy deffend d'ouvrir la porte si ce n'est à elle-mesme ; & voilà qu'un moment aprés

leur perfide Ennemy s'en vient pour decevoir le Chevreau, & luy persuader d'une voix feinte qu'il ouvre, & que c'est veritablement la Chevre qui est à sa porte. Mais luy bien avisé ne se départ pas d'un seul point du commandement de sa Mere. C'est ainsi qu'en doivent user tous les Enfans bien nés, & aprés leur devoir envers Dieu, mettre le plus haut point de leur gloire, à se rendre tousjours souples à la volonté de ceux qui les ont mis au monde. Aussi à dire vray les plus beaux fruits qu'ils puissent cueillir des instructions qu'on leur donne en leur bas âge, sont ceux de l'Obeissance. Car s'il est vray, comme il n'en faut pas douter, que dans un Estat bien policé, il faut nécessairement que le Prince obeïsse à Dieu, le Magistrat au Prince, le Peuple aux Magistrats, & les Serviteurs aux Maistres; N'est-il pas juste de mesme qu'en une Famille bien reglée les Enfans obeïssent à leur Pere & Mere; & se rendent ponctuels à l'observation de tout ce qu'ils leur ordonnent? Le Chevreau de cette Fable le leur apprend par les grandes précautions qu'il apporte à ne se pas laisser surprendre du Loup. Il regarde pour cét effet par les fentes de la porte, si la taille de cét Imposteur, qui se dit estre ce qu'il n'est pas, répond à sa voix, marque tres-infaillible de la seureté, qui est inseparable d'avec la Jeunesse, quand elle se repose sur le conseil des Judicieux. Comme au contraire il n'est rien de si hazardeux que les entreprises des jeunes gens, qui ne daignent pas suivre les advis des hommes sages, & de ceux mesmes que la Nature commet pour leur gouvernement. Ces Présomptueux naissent avec tant d'amour propre: Ils s'estiment si grands & si excellens personnages, & sont si charmez de leurs bon sens, que toute autre chose

leur

leur semble ridicule, hormis la production de leur esprit. Ils croyent bastardes toutes les Plantes, qui ne naissent point en leur terroir: Ils jugent de la conduite d'autruy par leurs sentimens, & ne trouvent à propos que les choses qu'ils ont dé-jà faites, ou pour lesquelles ils ont quelque disposition. Ce qui arrive, comme dit Aristote, plus aux jeunes gens qu'aux autres à cause de la chaleur de leur sang, qui ne leur donne pas la patience de raisonner afin de conclurre; & pour le peu de pratique du Monde, qui ne leur à point permis encore de connoistre les inégalitez de la Fortune, & les divers artifices des Hommes, au lieu que les Vieillards, par la tiedeur, ou plutost par la froidure de leur sang, raisonnent lentement aux occurrences qui leur surviennent, & panchent tousjours vers la crainte, qui comme elle glace les temperamens, reside aussi pour l'ordinaire dans les humeurs froides. D'ailleurs, ils ont esté si souvent déceus par les événemens des affaires, qu'ils s'imaginent à tout moment le devoir estre; ce qui fait qu'ils ont tousjours l'œil au guet, & tournent incessamment la chose de la maniere la plus fâcheuse



FABLE XXVII.



Du Chien, & de la Brebis.

LE Chien ayant fait ajourner la Brebis, pour se voir condamner à luy payer un pain qu'il luy avoit presté, elle nia de luy rien devoir; mais le Milan, le Loup, & le Vautour en estans pris à témoin, déposerent contre elle, qui fut condamnée à rendre le pain, que le Loup luy osta en mesme temps, & le devora.

DISCOURS MORAL.

JE ne sçay quel enseignement donner aux Innocens, pour les mettre à couvert de l'oppression des faux Témoins. Car j'en trouve les embusches si dangereuses, qu'il est impossible, à mon advis, de les éviter, si ce n'est en se dérobant le plus qu'on peut à la fréquentation des Hommes; Encore arrive-t'il bien souvent que ceux même qui nous connoissent le mieux, dressent à nostre hon-

neur & à nostre vie, des pieges si dangereux, qu'il est presque impossible d'en échapper C'est-ce qu'Esope a fort bien fait connoistre, en rendant le Chien accusateur de la Brebis, quoy que néanmoins il la deust continuellement proteger, estant destiné à cela par la Coutume & par la Raison. Il nous enseigne par cette Fable que ceux en qui nous devons avoir plus d'esperance, sont quelquesfois nos pires persecuteurs; & qu'afin de rendre nostre calamité plus certaine, ils apostent de faux Témoins contre nous. Ces Imposteurs qui sont les pires de tous les Hommes, s'opiniastrent d'autant plus à soûtenir éffrontement leurs fausses depositions, qu'ils n'ont pour l'ordinaire ny Religion, ny crainte de Dieu. Un Poëte l'asseure ainsi, quand il dit:

Celuy la ne craint nullement
D'attester les Dieux faussement;
Par des sermens épouventables;
Qui se rit des foudres lancez
Dessus la teste des coupables,
Aprés qu'ils les ont offensez.

Mais que doit on esperer de tels Impies, s'il est vray qu'ils ne se laissent toucher, ny aux Loix humaines, ny même aux menaces qui leur sont faites dans les saintes Lettres, où il est dit en termes exprés: *Que le faux Témoin ne demeurera point impuny.* Il faut donc estre soigneux de ne voir, s'il est possible, que des gens de bien, & de fuïr le commerce des méchans, quand mesme la proximité du sang, ou l'habitude nous convieroit à les pratiquer.

Voilà ce que je puis conseiller aux Vertueux, pour éviter l'oppression de leur contraire, Mais quant aux faux Témoins & aux Calomniateurs, je leur representeray en passant l'imposture de leur

crime par la comparaison des Demons. Il est en effet tellement hideux qu'il les rend plus execrables que les malins Esprits: car encore que ce soit leur mestier de mentir incessamment; si est-ce qu'il y a des circonstances où ils sont forcez de dire la verité, & ne sçauroient en ce cas là porter un faux témoignage, comme il arrive aux Adiurations & aux Exorcismes. Les faux Temoins au contraire n'ont rien de sacré, ny d'inviolable. Ils levent la main devant leur Juge; ils appellent leur Créateur à témoin, ils jurent mesme sur l'Evangile, pour rendre croyables leurs impostures, & ostent la vie ou le repos à l'innocent, qui n'a pas moyen de se garantir du tort qu'on luy fait, & n'en peut demander Justice qu'à Dieu seulement. D'ailleurs les Démons par la mesme raison qu'ils se font connoistre à nous, donnent dequoy nous méfier d'eux, au lieu que ceux cy ébloüissent les Magistrats avec une feinte probité, & se servent de la foy humaine pour couper la gorge aux pauvres affligez, jusques à s'aider du nom d'une vertu pour authoriser un crime. Avec cela les malins Esprits sont en quelque façon excusables à cause des peines qu'ils souffrent depuis tant d'années, & qu'il leur faudra souffrir éternellement. Mais les faux Témoins n'ont point de sujet de desespoir, ny de plainte, contre la Bonté Divine, Dieu leur a donné presque autant de graces qu'aux gens de bien, & il leur promet les mêmes recompenses qu'à eux, pourveu qu'ils se convertissent: bref il les a fait Freres de ceux qu'ils calomnient, les conviant par là d'estre plutost charitables que persecuteurs. L'on ne peut donc accuser Esope d'avoir traitté trop rudement les faux Témoins, en les comparant au Loup, au Milan, & au Vautour, puis que mesme ils sont pires que les Demons.

FABLE XXVIII.



Du Laboureur, & du Serpent.

UN Laboureur fasché contre un Serpent qu'il nourrissoit, prit une coignée en main, & se mit à le poursuivre. Mais le Serpent échappa, non toutesfois sans estre blessé. Il arriva depuis que le Laboureur estant devenu fort pauvre, & imputant la cause de ce mal-heur à l'offence qu'il avoit faite au Serpent s'en alla vers luy, pour le prier de s'en revenir à son logis. *Pardonne-moy*, luy répondit le Serpent, *si je n'y puis retourner: car il n'est pas possible que je sois jamais en seureté avec toy, tant que tu auras une telle coignée en ta maison. D'ailleurs, bien qu'il n'y ait plus de meurtrisseure à ma playe, si est-ce que le souvenir m'en reste encore.*

DISCOURS MORAL.

C'Est bien fait aux belles Ames de pardonner une injure; mais c'est aussi manquer de prudence,

dence, que de se fier encore à ceux qui nous ont trompez. Pour nous figurer cette verité, Esope introduit en cette Fable le plus prudent des Animaux, sçavoir le Serpent, qui se dépoüille bien veritablement de toute haine contre le Laboureur qui l'a offensé; mais qui n'est plus résolu de retourner en sa maison. En effet ce seroit mal profiter des avertissemens de la Fortune, que de renouer amitié avec celuy qui nous auroit une fois trahi Car de dire que la bonté que nous luy témoignerions à pardonner une offense, l'obligeroit à vivre plus fidelement avec nous, & à n'y retomber jamais, cela me semble extremement foible, puis qu'on peut alléguer aussi; que l'impunité de sa faute seroit un leurre pour l'y rappeller. Il faut donc du moins que les mauvais traittemens que nous recevons des hommes, nous laissent quelque sorte d'instruction, & que nous tirions cét avantage de nostre mal, d'avoir acquis le secret de n'y retomber jamais. Autrement ce seroit une chose impertinente que le pardon, si ensuiteil falloit tous les jours nousexposer aux deplaisirs. Les Loix de la générosité ne sont pas si sévéres, qu'elles exigent une chose si dure & si hazardeuse, que de nous r'engager avec les perfides, & nous remettre sous la foy de ceux qui n'en ont point. Nous sommes bien obligez d'user de civilité & de charité envers nos Ennemis, s'ils nous en prient, pourveu cependant que nous ne fassions pas tort à quelqu'un qui nous soit plus cher & plus precieux qu'eux; c'est à dire, à nous mesmes: car la Nature nous a donné une juste passion pour ce qni nous touche, & un légitime desir de nostre conservation. Comme nous devons donc à la Vertu ce charitable office de nous remettre bien avec nos Ennemis; nous devons
aussi

aussi ce droit à la Nature de ne nous y plus fier à l'avenir; de peur d'user d'inhumanité, en mesme temps que nous userions de Clemence, & de joindre une sottise à une belle action.

Si quelqu'un me vient objecter que c'est avoir mal pardonné au perfide, que de ne vouloir plus entrer en liaison avec luy, & qu'il se trouve encore quelque reste d'animosité dans cette retenuë; Je luy répondray qu'il n'y a ny plus ny moins de haine pour tout cela, mais beaucoup de précaution, & qu'à ce compte-là ce seroit avoir de l'animosité contre un précipice, que de le fuïr aprés l'avoir decouvert. Ce n'est pas vouloir mal à la personne des traistres que de s'en éloigner; mais c'est aimer raisonnablement la nostre, dequoy l'on ne sçauroit nous reprendre sans injustice. Au contraire nous serions blâmables d'aveuglement, de nous laisser retomber dans le mesme piege: car comme dit le gentil Bertaud:

Celuy se plaint à tort de sa calamité,
Qui contre un mesme roc fait un mesme naufrage.

C'est donc une chose judicieuse de se garantir d'une embûche, en s'éloignant de la personne qui l'a faite, & si le vicieux est de soy-mesme un object digne d'estre fuy, à plus forte raison le sera-t'il à ceux qu'il aura trahis, non à cause de la premiere offense, mais crainte de la seconde. Asseurement il est bon de l'éviter, non comme Ennemy, mais comme Méchant, & encore comme un Méchant qui s'est fait connoistre à nous pour ce qu'il est; c'est à dire, de qui nous ne devons plus estre en doute.

FABLE XXIX.



Du Renard, & de la Cigogne.

LE Renard ayant invité la Cigogne à manger, versa sur la table tout ce qu'il avoit de viande; mais comme elle estoit liquide, la Cigogne n'en pouvoit prendre avec son long bec, & le Renard la mangea toute. Elle cependant se retira honteuse & fachée, de se voir ainsi trompée; Toutesfois pour s'en revanger, elle retourna quelques jours aprés, & convia son hoste à disner. Elle luy servit quelques viandes dans une Bouteille; mais comme l'entrée en estoit fort estroitte, le Renard en eut seulement la veuë, & n'en pût goûter: comme au contraire, la Cigogne le fit aisément.

DISCOURS MORAL.

TE crois-tu si remply de finesse, ô fallacieux Renard, que de pouvoir tromper impunement les

les gens rusez, sans courir fortune d'estre toy-mesme affiné? Cét animal, qui n'est qu'une Gruë, te rend la pareille de fort bonne grace, & te fait porter la peine de ta moquerie. Ne sçais-tu pas que chacun a son defaut, & chacun son avantage, & que si elle n'a pû manger des choses liquides sur une assiette, elle t'empeschera d'en manger de solides dans un Bocal. Tu sers bien d'exemple à ces Artificieux, qui conversent parmy les hommes, pour leur apprendre que toutes les ruses ont leur contre-ruse, & qu'il est mal-aisé de faire profession de dupper tout le monde, sans estre duppé de quelqu'un; ce qui est certes une chose honteuse aux maistres de ce mestier. Ils ont beau faire, ainsi que Lysandre, le plus ruzé des Lacedemoniens, & s'ayder, comme il disoit, de la peau du Renard, quand celle du Lion ne suffit point à leur fourberie; Ils ont beau déguiser leur malice d'une specieuse montre de franchise; Ils ont beau reçourir au mensonge, pour ne point rendre leur mauvaise volonté; Suspecte si faut il enfin qu'elle se découvre; car elle ne sçauroit estre long-temps de mise, non plus que la fausse monnoye, qui est une des plus grandes tromperies du monde. Le temps qui ne peut rien tenir caché, fait une montre publique de cette engeance de moqueurs, lors qu'ils y pensent le moins, & les expose comme ils méritent, à la risée de tout le monde. Pour preuve de cette verité, outre l'experience commune, il y a quantité de raisons qui le persuadent aussi. Car il faut de néceßité que ces Fourbes se moquent en paroles, ou en effet, ou par les actions de ceux qu'ils jugent méprisables & ridicules.

Si c'est en paroles, à sçavoir en reprochant à un homme ses imperfections, il est mal-aisé qu'on n'ait quelque prise sur eux; puisque nul n'est parfait en

ce monde, & que chacun a quelque endroit par où il est sensible & défectueux, & par consequent sujet à estre repris. En quoy les grands Rieurs ont, comme je croy, moins d'avantage que les autres. Car quoi qu'ils sçachent donner un coup de bec fort à propos, & de bonne grace, à cause de l'habitude qu'ils y ont acquise, ils sont aussi plus examinez que les autres, par le grand nombre de gens qu'ils obligent à celà, dont l'exercice n'est que d'éplucher leur vie, afin de trouver où mordre à leur tour. Aussi voyons nous d'ordinaire que cette espece de gens est tellement noircie de reputation non seulement par de veritables remarques, mais par de fausses, qu'avec toutes leurs finesses il leur est comme impossible de se mettre à couvert d'une ruine inévitable. Telle fut autrefois celle des Atheniens, qui pour s'estre mocquez de Sylla, virent leur Ville pleine d'assassinats, & de meurtres. Car la colere de ceux qu'ils ont offensez les oblige quelquesfois à controuver mesme des calomnies pour se vanger. Quel advantage donc est-ce aux Moqueurs de s'exposer, non seulement aux justes reproches; mais encore aux illégitimes, & d'attirer sur eux le blasme de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils ne sont pas? On les éclaire depuis le matin jusques au soir: on les étudie à l'Eglise; on les épluche à la table: on prend garde à eux dans la maison: on les guette dans les promenades: tout le monde veille sur eux & est leur ennemi. Ceux qu'ils ont raillez cherchent à s'en revanger, & tel qu'ils ne connoissent pas, devient quelquefois leur ennemy, par la seule crainte qu'il a de leurs brocards. Au reste, leurs amis mesmes vivent avec eux, comme s'ils devoient un jour estre leurs ennemis, & s'attendent à rompre aux premieres moqueries, ou pour

le

le moins à ne les aimer que mediocrement.

Quant à l'autre maniere de se moquer, par de veritables actions, elle retombe tout de mesme au desavantage du Moqueur. Ce qui procede, sans doute, de ce que toutes les affaires du monde ayant deux faces; comme ces Rusez peuvent decevoir par l'une, ils peuvent aussi estre deceus par l'autre, & d'autant plus asseurement, que les paroles sont moins importantes que les effets. Car ceux qui ont esté veritablement affinez en une chose de consequence, s'étudient tout de bon à prendre leur revange, pour se consoler de la perte qu'ils ont faite, & jetter leur Ennemi dans la mesme fortune. C'est dequoy nous avons des preuves irreprochables dans les Histoires, où nous voyons par une infinité d'Exemples, que la Fraude tombe d'ordinaire sur son Autheur, à cause qu'il se trouve tousjours quelque preservatif contre ce poison, quelque dangereux qu'il puisse estre. Souvenons-nous donc de ces belles paroles de Salomon; *Que l'homme de bien va le grand chemin, au lieu que l'Artificieux tourne ses pas à la Tromperie.* Il nous confirme la mesme chose en plusieurs autres endroits, pour nous apprendre que les sentiers détournez par où les Trompeurs croyent se sauver, les conduisent insensiblement en des précipices, ce qui montre assez, que c'est une chose tout à fait indigne d'une bonne Ame, d'user de déguisement en ces matieres, si ce n'est que l'on y soit forcé par les fourberies & les artifices d'autruy.

FABLE XXX.



Du Loup, & de la Teste peinte.

LE Loup ayant trouvé dans la boutique d'un Sculpteur une Teste de relief, se mit à la tourner de tous costez; & bien étonné de voir veritablement qu'elle n'avoit point de sens; *O la belle Teste!* dit il; *il y a sans doute beaucoup d'art en toy, mais point d'esprit, ny de sentiment.*

DISCOURS MORAL.

CEux là s'abusent extrêmement, qui n'entendent par le nom de Beauté, que la corporelle, à sçavoir celle qui consiste en l'agréement du teint, & en la juste proportion des parties. Il y en a une autre bien plus excellente, & plus pure, qui ne contient rien de perissable, ny d'imparfait, mais au contraire qui resiste à l'injure du Temps, & n'est susceptible d'aucune tache, ny d'aucune defectuosité. C'est aussi par elle que nous sommes semblables à

à Dieu, comme il est dit dans l'Escriture: *Faisons l'Homme à nostre ressemblance*, Car de croire que Dieu ait voulu entendre par là des traicts de visage, & des proportions de Corps, ce seroit rendre ces termes ridicules, puis que Dieu est incapable de matiere & de linéamens Il y a donc une espece de Beauté, par qui nous ressemblons aucunement à Dieu, à sçavoir la beauté de l'Ame, qui consiste à bien appliquer ses deux principales facultez, sçavoir; l'Entendement & la Volonté: & les bien appliquer n'est autre chose que suivre plus droitement l'object de ces deux Puissances, qui sont, Verité, & Bonté. Car l'entendement ne desire de rien connoistre que parce qu'il le croid vray; & la Volonté ne desire de rien aymer, qu'à cause qu'elle le croid Bon. C'est donc avoir l'Ame plus belle, de connoistre plus au vray les choses, & d'aymer plus celles qui sont veritablement bonnes. Connoistre plus au vray les choses, est un avantage qui appartient aux personnes doüées d'un Esprit vif, & subtil. Aymer plus les choses aymables; c'est l'exercice & la condition des gens de bien, d'autant qu'ils se portent aux bons Objects, pour se transformer en eux, & pratiquent incessamment des actions de Vertu, parce qu'elle est la meilleure de toutes les choses d'où il est aisé de conclurre, que celuy-là aura l'Ame plus belle, qui aura plus d'Esprit & plus de Vertu.

En effet, ne seroit-ce pas estre dépourveu de toutes les lumierés de la Raison, de ne voir pas combien sont grandes en l'Homme les excellences & les prérogatives de l'Esprit? y a-t'il rien sous le Ciel qu'il ne dompte, & qui ne céde à son industrie? Se peut-il imaginer quelque secret, ou quelque Art, dont l'invention ne luy soit deuë? Qu'y a-t'il de si caché qu'il ne découvre, & de si difficile dont il ne

puisse

puisse venir à bout ? Ses productions ne sont-elles pas autant de chef-d'œuvres, & ces chef-d'œuvres autant de prodiges, qui tiennent du Miracle ; Témoin l'admirable Sphere d'Archimede : Témoins les fameux Dedales ; Témoins les Portes de Vulcan qui sembloient se mouvoir ; Et témoins les Statuës de Marbre, de Porphire, & de Bronze, qu'on eût dit estre animées. Tous ces effets de l'Esprit humain, ont sans doute je ne sçay quoy de Divin, & particulierement quand la Vertu s'y trouve jointe. Car on ne peut nier que ce ne soit elle qui détachant l'Homme de la Terre, l'éleve au plus haut du Ciel, & le déifie par maniere de dire.

Il n'en est pas de mesme de la Beauté du Corps, qui consiste en une certaine proportion de membres, animée d'une couleur vive & claire ; ou plustost telle que la demandent les diverses Inclinations. Toute charmante qu'elle est, il faut qu'elle céde aux qualitez de l'Esprit, & à ses hautes préeminences. D'examiner de poinct en poinct en quoy consiste cette Beauté, celà n'est pas de ma profession ; & voilà pourquoy j'en laisse tres-volontiers la décision aux Peintres, & aux Dames. Il me suffit maintenant de montrer en peu paroles les avantages qu'a la Beauté de l'Ame par dessus celle du Corps. Le premier est celuy que nous avons déjà touché, sçavoir, que l'une nous rend semblables à Dieu, & que l'autre, nous est commune avec les Bestes. Quant à la ressemblance de Dieu, outre l'authorité de l'Escriture, j'allegueray que l'Ame est séparée de la Matiere comme luy, quoy que non pas en si haut degré de perfection. A quoy j'adjousteray le Raisonnement, qui quoy qu'il soit en nous tres-imparfait, ne laisse

laisse pas cependant de contenir quelque chose d'excellent & de grand par dessus tout ce qui est dans le monde. La beauté du corps des Animaux qui consiste comme celle du nostre, en couleur, & en proportion fait assez voir que nous leur ressemblons de ce côté là, & il ne sert de rien de dire, qu'ils n'ont pas les traits de leur Corps semblables aux nostres, puisqu'il est certain que nous ne leur ressemblons pas par le visage, ny par la figure. Cecy doit suffire, ce me semble, pour soutenir qu'ils ont une Beauté corporelle comme nous, qui dépend tout de mesme que la nostre de la justesse des parties.

Voilà le premier advantage que la Beauté de l'Ame emporte sur celle du Corps. Le second consiste en sa Noblesse d'autant plus sublime, que l'Ame est infiniment plus excellente que le Corps: Et le troisieme se remarque par la durée, car la Beauté du Corps ne durant tout au plus que 12 ou 15 ans, celle de l'Ame nous accompagne jusqu'au tombeau voire mesme elle trouve des siecles infinis par delà, pendant lesquels elle a mille fois plus de splendeur & de gloire que maintenant. Mais je manquerois plustost de loisir, ou de temps, que de matiere, si je voulois rapporter au long toutes les préeminences de la Beauté de l'Ame par dessus celle du Corps. Il vaut donc mieux se contenter de ce que nous en avons dit, & jetter les yeux sur le Renard de cette Fable, qui se moque agreablement, quand il dit: *ô la belle Teste, si elle avoit de la cervelle!* comme voulant montrer que la Beauté corporelle est tousjours moindre que celle de l'Esprit, & que les excellens visages ne doivent estre estimez que comme une Sculpture.

FABLE XXXI.



Du Geay.

LE Geay s'estant vestu des plumes du Paon, devint tout à coup si amoureux de sa gentilleße, & de sa beauté, qu'ennuyé de sa premiere condition, il s'alla méler avec les autres Paons, qui reconnoissans sa fourberie, le dénuerent de ses plumes empruntées, & le battirent tres-bien.

DISCOURS MORAL.

L'Ambition extravantage de ces Présomptueux, qui démentent leur naissance pour se jetter dans une volée trop haute, est icy tres-bien dépeinte par Esope, en la personne du Geay. Cét Oyséau portant envie à la beauté des Paons, emprunta le plumage de l'un d'eux, qui estoit de ses amis: & s'en estant paré il s'alla jetter inconsidérement parmy les autres, croyant les tromper, & les éblouïr

assez

assez pour passer pour leur Camarade. Combien voit on aujourd'huy de gens, qui poussez d'une aveugle présomption, se jettent effrontément parmy les Grands, sans avoir égard à la difference que l'Extraction & la Nourriture y ont mise? Ce qu'ils en font est par le vain espoir de s'aquerir de l'éclat en leur compagnie, & d'inspirer au peuple autant de respect pour eux qu'il en a pour les plus qualifiez. Mais que cette esperance est folle, & cette credulité ridicule! Ne doivent-ils pas sçavoir que ces hommes considerables, avec lesquels ils prétendent aller du pair, ne sont pas gens à qui l'on en fasse accroire? Les peuvent-ils estimer si aveugles que de ne voir pas, combien la Verité differe de l'Imposture? Ces Arrogans se parent de superbes dépoüilles, comme le Geay de nostre Fable. Ils empruntent les plumages des Grands, c'est à dire, qu'ils prennent à crédit des habillemens précieux. Ils s'endebtent de tous costez chez les Marchands, & chez leurs amis: Ils font la roüe dans des étoffes empruntées. Bref, ils fréquentent incessamment des gens de haute condition, sans leur vouloir céder. Mais qu'arrive t'il de cette imprudente façon de vivre? Rien autre chose, que ce que nous represente la Fable, à sçavoir un combat general des vrays Paons contre le faux; une risée honteuse; une fuite pleine de desespoir. Ces Ambitieux sont à la fin connus, pour n'estre pas de condition, pour avoir dissipé leurs moyens en dépenses frivoles, & bref pour manquer tout à fait de jugement en la conduite de leur vie. Il n'est point de gens relevez, ny d'autres, qui ne leur donnent un coup de bec, & qui ne surchargent leur misere de railleries. On les déchiffre plaisamment depuis le pied jusques à la teste: On compte leurs Prédé-

ceſſeurs : On examine leurs actions. La moindre parole qu'ils ont dite pendant le temps de leurs vanitez, eſt épluchée dans les meſmes Compagnies où ils avoient accouſtumé de frequenter En un mot, ils reconnoiſſent Indifferens ceux qu'ils avoient eu pour Approbateurs. Cependant les Creanciers ne peuvent plus fournir à la dépenſe de ces Prodigues ou ils en ſont dégouſtez par le mépris qu'on fait de leurs impertinences. Chacun redemande le ſien : Chacun veut avoir ſa piéce. Il eſt queſtion à la fin de décréter tout le bien, & de laiſſer aller un héritage entre les mains des Creanciers. Ce ſeroit une choſe extravagante de confirmer cette vérité par des Hiſtoires, la Cour n'eſt que trop pleine de gens de cette ſorte. Nous voyons tous les jours le commencement, le progrez, & la fin de ces Préſomptueux.

Il faut donc fuir de telles gens, & ſe dégager de ces pratiques Car la confuſion qui ſuit les pompes de ces perſonnes là ſe partage entre ceux qui les ont cauſées, ou qui ont pris la moindre part à leur intelligence : Et comme en matiere d'opinions, il ne faut pas ſe laiſſer charmer aux ſpecieuſes maximes mais chercher la Verité, & choiſir plûtoſt de dire les choſes vrayes, que les ſubtiles : De meſme aux amitiez que nous voulons eſtablir, il ne faut pas tant donner à l'éclat & à l'apparence exterieure, qu'à la veritable & parfaite Vertu de l'Ame. Ces hommes falſifiez, qui n'ont ſoin que de la Beauté ſuperficielle, qui empruntent une qualité, un habit, un panache, une mine & de la reputation doivent eſtre fuïs comme la Peſte.

F A-

FABLE XXXII.



De la Mouche, & du Chariot.

UNe Mouche s'estant arrestée sur un Chariot qui couroit dans une lice, où la poussiere estoit grande à cause des Chevaux qui l'émouvoient de leurs pieds, & du roulement des roües; *O que je fay lever de poudre!* s'écria-t'elle.

DISCOURS MORAL.

CEtte Fable a en butte ceux qui s'attribuënt la gloire des actions d'autruy, quoy que de leur nature ils soient stupides & impuissans. Car quoique ce blâme touche tous les Hommes en general qui s'attribuent l'honneur de toutes leurs entreprises, au lieu de le donner à Dieu, qui est la veritable source, & la seule cause de tout ce qu'il y a de bien & d'honneste dans le monde; encore dis-je, qu'ils soient tachez presque tous de cette orgueilleuse espece d'ingratitude; si est ce qu'il y en a qui s'y portent d'une inclination particuliere, & qui dérobent

bent artificieusement l'estime des autres pour se la transferer. Ces exemples sont ordinaires dans les Estats, autant de fois qu'il se fait une action guerriere & avantageuse à quelque Royaume. Car infailliblement ceux qui ont commandé en de pareilles rencontres, briguent sous main l'honneur entier de l'avanture, & rendent de mauvais offices à leurs Compagnons. Ils font parler hautement leurs serviteurs, & leurs alliez. Ils se servent mesme de la bouche des femmes, pour publier leur propre loüange. Mais ce vice là ne paroist pas seulement aux entreprises Martiales : Il triomphe bien souvent de ceux qui se plaisent le moins à la guerre. Aussi voyons nous que le Juge s'attribuë la gloire de l'autre Juge, & que le Medecin se vante de la cure qu'un plus sçavant que luy a le premier avancée. Les Poëtes mesmes & les Escrivains, se parent des dépoüilles d'autruy, & transportent des feüillets entiers dans leurs ouvrages, jusques à s'accommoder des inventions des Morts, afin que leurs Escrits reçoivent plus de vigueur & de vie de ces lumieres qui semblent éteintes & toutefois ne le sont pas.

Je laisse à part les Larcins qui se font de nostre temps, & me contente pour cette fois de changer les Exemples en Raisons, pour confondre la vanité de ceux qui ne la puisent que chez autruy. Vien-çà donc ô esprit trop affamé de reputation, & considere à quel point d'imprudence aboutissent tes fantaisies. Si tu as à derober quelque chose aux autres ; pourquoy t'arrestes-tu à une fumée de vaine gloire ? Pourquoy ne t'occupes tu pas à la poursuite d'un bien plus solide, afin de justifier ton émulation ? Croy-moy, ne t'amuse pas à ce qui suit la Vertu, derobe la Vertu mesme. Car en ce

faisant

faisant, non seulement tu auras la possession d'un vray bien, mais aussi l'ombre que tu recherches, c'est à dire, que la reputation te sera parfaitement acquise. Si ton Compagnon en la conduite d'une Armée, ou d'une Charge publique, a merité de la gloire, ne la luy dérobe pas par une envieuse malignité: mais dérobe luy, si tu peux, la vertueuse habitude avec laquelle il l'a meritée; en faisant ainsi tu auras la mesme gloire. C'est le vray moyen de participer à l'estime d'un autre, que de prendre part à sa Vertu; autrement toute l'entreprise que l'on sçauroit faire pour devenir considerable, ne tourne qu'à honte & à confusion. La gloire ne se recoud, ny ne se rallonge pas, comme les habits dérobez. Il faut se rendre de la mesme stature que celuy à qui l'on veut succeder en cette possession; c'est à dire, qu'il faut faire d'aussi belles choses que luy-mesme. Quand on n'en use pas ainsi, on redouble sa honte, au lieu d'augmenter son estime: on sert de risée à ceux qu'on voudroit avoir pour Admirateurs: bref, on passe pour plus impertinent que la Mouche d'Esope, qui se vante d'avoir fait toute la poussiere de la Lice. Je ne trouve, ce me semble, rien de plus à propos dans tout l'ouvrage de nostre Phrygien, que cette comparaison du Présomptueux à la Mouche. Car il n'est pas croyable combien grande est la foiblesse de ces sortes d'Esprits. Ils sont pleins de faste, & volages comme elle; ils sont foibles & bourdonnent comme elle; & quand ils auroient fait tout ce qu'ils disent, & merité la gloire qu'ils s'attribuent, tousiours n'auroient ils excité que de la poussiere.

FABLE XXXIII.



De la Fromy, & de la Mouche.

LA Mouche, & la Fromy eurent un jour dispute ensemble. L'une se vantoit d'estre Noble, & de voler comme les Oiseaux ; de frequenter chez les Roys, d'estre tousiours en festin, & de n'avoir rien à faire ; au lieu que l'autre estoit de basse naissance, ne faisoit que ramper à terre, ne se nourrissoit que de quelques chetifs grains qu'elle rongeoit, ne beuvoit que de l'eau, & se tenoit tout le jour cachée dans les Cavernes. Mais pour réponse à ces objections, la Fromy disoit, *Qu'elle se contentoit fort de son extraction, qui n'estoit pas si vile que la Mouche la faisoit ; qu'une demeure arrestée luy plaisoit autant qu'une façon de vivre inconstante, & mal asseurée lui plaisoit à elle ; que les grains de bled dont elle se nourrissoit, & l'eau des fontaines luy sembloient*

d'aussi

d'aussi bon goust, qu'à son ennemie ses Pastez & ses Vins delicieux; qu'au reste elle jouissoit de tous ces biens par un honneste travail, & non par une infame paresse. Avec celà, *elle se disoit estre tousiours joyeuse & en seureté, aymée de tous, & le modele du vray travail: qu'au contraire, la Mouche estoit en un perpetuel danger, odieuse à un chascun, & finalement l'exemple de la faineantise.* Elle adjoustoit pour conclusion, *Que le souvenir de l'Hyver l'obligeoit à faire ses provisions en Esté, au lieu que la Mouche vivoit du jour au lendemain, & qu'ainsi il falloit necessairement qu'elle mourût de faim, ou de froid.*

DISCOURS MORAL.

LA dispute qui survient entre la Mouche & la Fromy, à cause de leur Noblesse, & de l'excellence de leur condition; ressemble en quelque maniere à celle que nous avons déjà remarquée du Rat domestique, & du Rat champestre. Elles aboutissent toutes deux, à conclure qu'une honneste Médiocrité jointe au repos & à l'asseurance; est préférable aux richesses mal establies. C'est de là qu'ont pris leur origine ces façons de parler ordinaires? *Qu'il fait bon nager auprés de terre, & se promener auprés de l'eau; que la voye du milieu est la plus asseurée, & que tout excez se tourne en vice.* La sage Nature nous l'enseigne ainsi par l'exemple du Nil, qui apporte la famine en Egypte, s'il se deborde trop, ou trop peu, c'est à sçavoir selon Pline, moins de douze coudées, ou plus de dix huit. De cette mesme façon, si la Fortune est trop favorable, ou trop contraire aux hommes, elle leur nuit, ou par l'abondance, en les faisant méconnoistre, ou par

l'indigence, en les portant dans le Vice pour se garantir de la faim : d'où l'on voit manifestement combien est vrai ce que dit-le plus heroïque de nos Poëtes.

La Mediocrité rend la personne heureuse,
Le haut degré d'honneur est chose dangereuse.

Aussi est elle la seule chose que le Sage demande à Dieu par ces paroles ; *Ne me faites point Seigneur, ny pauvre, ny riche, & me donnez seulement les choses qui sont necessaires à la vie.*

Ce n'est donc pas sans sujet que le bon-heur de celuy qui se contente d'une médiocre Fortune nous est representé dans cette Fable. D'un costé la Mouche y plaide la cause des gens de Cour, & de ces Ambitieux qui ne vivent que pour l'orgueil, ou pour le Luxe, & songent tant seulement à faire voir leur magnificence à leurs semblables. Elle allegue la sublimité de son vol, & méprise au contraire les routes que la Fromy fait sur la terre, representant la grandeur de sa race & les hauts tiltres dont elle est de long temps illustre. Puis, elle se vante d'habiter dans les Palais, & reproche à l'autre de ne se cacher que dans les Cavernes. En un mot, elle étale toutes ses delices, & se moque du travail perpétuel où est la Fromy, pour gagner bien petitement sa vie. Voilà tout ce qu'elle peut dire en faveur des personnes vaines, qui ne consiste à mon avis, qu'en certaines choses extremement foibles, & fort peu considerables.

Voyons maintenant si la Fromy n'a rien à répondre, ny à objecter. Premierement elle s'avoüe moins noble à l'opinion du monde, que n'est la Mouche. Mais elle ne l'est pas moins à la sienne, puis qu'elle est contente. Car la veritable & parfaite Noblesse procédant de la Vertu, & toute Vertu con-

consistant en la modération, celuy-là sans doute aura plus de Noblesse, qui sera le plus modéré. Quant à cette liberté de voler dans les airs, que la Mouche s'attribue, celle-cy l'impute à légéreté, faisant entendre par là, que les hommes qui vont dans le grand air; c'est à dire, qui se jettent dans la haute volée, sont pour l'ordinaire sujets à l'inconstance. La raison n'en est pas difficile à concevoir: car estans obligez de se plier selon la volonté des Souverains, il faut de nécessité qu'ils renoncent souvent à la leur, & par conséquent qu'ils joüent à mesme temps divers personnages.

Pour ce qui est des delices dont l'impertinente Mouche se vante, qui sont les beaux & spacieux logemens, les viandes exquises & delicates, les vins excellens, & quantité d'autres douceurs qui accompagnent la vie des personnes relevées en condition; la sage & prévoyante Fromy a beaucoup de choses à y répondre, principalement qu'elle n'est point au dessous d'elle en celà; puisqu'elle ne l'envie pas. Car c'est une maxime receüe parmy tous les gens d'esprit, que l'homme qui ne desire point une chose, n'est pas moins heureux, que celuy qui la possede. De plus, elle compte aussi les delices de la sobrieté: elle allegue la pureté de ses fontaines, & le goust naturel de ses grains, par où il semble qu'elle nous apprend, que la vraye volupté ne consiste pas dans le trop mais dans le médiocre; & que ceux-là sont bien plus heureux, qui sçavent en tout temps se garantir des excés, que ces autres qui en peuvent tousiours faire. Au surplus elle se vante à bon droit d'estre joyeuse & tranquille, au lieu que la Mouche n'est jamais que dans une impatience tumultueuse, & ne cesse de se plaindre, semblable en cela à la pluspart des Cour-

tisans, & des hommes intemperez qui clabaudent sans cesse contre les Grands, & les accusent d'ingratitude.

En suite de tout cecy, la Fromy étale la petite provision qu'elle fait en Esté avec un travail honneste, qui n'est accompagné ni de violence, ny de chagrin. Au contraire, elle reproche à son Ennemie, qu'elle fait le mestier d'écornifleur que sa paresse la réduit à la mercy d'autruy, & à vivre comme l'on dit, du jour à la journée, sans donner ordre à s'empécher de mourir de faim en temps d'hyver. En quoy certes, elle présage le destin de ces infortunez Courtisans, qui se trouvent n'avoir rien amassé pendant leurs belles années, pour soulager l'incommodité de la Vieillesse, & sont contraints de souhaitter la mort, pour terminer les calamitez de leur vie. Finalement la Fromy allegue le meilleur de tous ses avantages, à sçavoir la seureté. Car dit-elle, je ne suis point sujette à estre chassée, ou mise à mort dans les Palais. Je n'achepte point si cher une chetive volupté comme la tienne: ma vie est éloignée de toute sorte de troubles & de périls: Dans ma maison je ne meurs que d'une vieillesse tranquille, & qui est exempte de crime & de pauvreté. Voilà la fin de leurs disputes, qui nous fait voir clairement combien les raisons de l'une sont préférables à celles de l'autre. Ce que mesmes ne desavoüeront pas les Courtisans, ny les hommes engagez dans les plus importantes affaires d'un Estat, du moins si les corruptions où ils sont tous les jours enveloppez, leur laissent assez de Vertu dans l'ame, pour dire au vray leurs sentimens. Aussi voyons nous que les grands hommes, qui ont pris le plus de part aux choses importantes & malaisées, sont ceux mesmes qui ont aussi plus estimé la

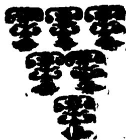
vie

vie tranquille, & qui l'ont mise dans leurs écrits à un plus haut point de loüange & d'approbation. J'en appelle à témoins Plutarque, Seneque, Ciceron, & une infinité de Poëtes & de Philosophes, qui n'ont jamais eu tant d'éloquence, ny tant de charmes, qu'en écrivant les delices de la vie retirée. Il est vray que je ne puis asseurer s'ils en parloient ainsi par le veritable sentiment qu'ils en eussent, ou pour montrer combien ils le sçavoient dire agreablement, ou plustost par un caprice ordinaire aux esprits des hommes, qui est de n'estre jamais satisfaits de leur profession; ce qu'Horace a fort bien sçeu remarquer par ses Vers.

D'où vient, cher Mecenas, que nul n'est satisfait
Dans le genre de vie,
Que le sort a voulu, que la raison a fait,
Ou mesme son envie?

J'ignore donc quelle peut estre la cause du mécontentement de ces grands Hommes. Mais je suis bien asseuré qu'ils envient, ou qu'ils feignent d'envier les délices d'une vie particuliere, au lieu que les personnes retirées & solitaires ignorent pour la pluspart, & veulent constamment ignorer les dé-

Seigneurs.



FABLE XXXIV.



Du Singe, & du Renard.

DAns une assemblée que firent jadis les Bestes sauvages : le Singe sauta si joliment, qu'il fut creé Roy, presque par le consentement de toute la compagnie. Mais le Renard envieux de cette nouvelle dignité, s'avisa de le mener en une fosse, où il venoit de remarquer un lopin de chair, attaché à des lacs ; Comme il le vid tout auprés; *Tu sçais bien* luy dit-il, *que les Thresors appartiennent aux Rois. Puis donc que tu es nostre Roy, prends toy-mesme le Thresor qui est caché là dedans.* Le Singe, sans marchander davantage; creut le Renard;& sauta follement dans la fosse où il tomba aussi-tost dans les pieges. Comme il se sentit pris, & trompé si vilainement, il se mit fort en colere, & en imputa toute la faute à au Renard, qui sans s'émouvoir autrement de ses paro-

paroles, luy dit de fort bonne grace, *O Pauvre Fol, qu'avec peu de raison tu as creu mériter un Empire sur autruy, puisque tu n'as sçeu te commander à toy-mesme!*

DISCOURS MORAL.

JE ne rapporteray pas tant l'Allegorie de cette Fable, à l'envie & à la malignité du Renard, qu'à l'impertinence des autres Animaux, tant parce que dans les Discours precedens j'ay assez parlé contre les personnes envieuses du bien d'autruy, qu'à cause qu'il me semble véritablement qu'Esope luy fait joüer icy le personnage d'un Homme sage & considéré; plustost que celuy d'un Méchant; & qu'au contraire il represente en la sottise des autres animaux, celle que commettent fort souvent les hommes de donner les grandes charges aux mal-habiles. Je ne sçay pourtant qui des deux sont plus à blâmer, ou ceux qui les donnent à la volée, ou ceux qui les acceptent sans les mériter. Les uns témoignent peu de sagesse en leur élection; les autres beaucoup de folie en la trop bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes; Et tous ensemble une manifeste nonchalance à s'interesser dans les fortunes publiques. Mais les derniers principalement donnent à connoistre par leur Convoitise; qu'ils visent plûtost à leur profit particulier, qu'à celui des Peuples qu'ils entreprennent de gouverner. L'ingenieux Esope blâme donc icy en la personne du Singe les Ignorans qui s'entremettent dans l'administration des affaires. Or encore que cecy touche aussi bien les Dignitez subalternes, que les Souveraines, & qu'aux Estats successifs, comme la France, le sens mystique de cette Fable n'ait lieu que pour les Charges inférieures à la personne du Monarque; nous prendrons pourtant pour cette heure

heure le discours au pied de la lettre, & ne nous arresterons qu'à l'election des Roys, puisque nostre Autheur ne parle que d'eux en sa narration.

Il feint donc que le Singe est creé Roy par les autres Animaux ; à cause de la gentillesse de ses gambades ; puis il assujettit ce nouveau Roy aux malicieuses finesses du Renard, qui le fait le joüet de tout son Peuple. Je me souviens à ce propos d'avoir leu, qu'au commencement des choses, quand il fut question d'etablir en châque lieu une forme de Gouvernement, les Peuples jetterent d'abord leurs yeux sur les belles personnes, parce qu'elles frappent ordinairement avec éclat l'imagination de ceux qui les considerent. Quand donc les Peuples estoient encore grossiers, & mal policez, ils deferoient la Couronne à la seule Beauté corporelle, comme insensible aux charmes de l'autre, ou plustost parce que la Beauté de l'Ame n'estoit pas encore en son lustre, à cause de l'ignorance des Hommes, & de leur raisonnement. Mais la révolution des temps fit qu'ils se détromperent enfin, quant à l'excellence du Corps, & trouverent qu'il y avoit une plus noble & plus loüable qualité en nous, à sçavoir la connoissance des choses & la veritable force de l'Ame. Qu'au reste, cette derniere Faculté n'alloit pas tousjours conjointement avec les graces corporelles; mais qu'on voyoit d'ordinaire les belles personnes foibles & stupides ; & au contraire quantité de Corps monstrueux, doüez d'un entendement extraordinaire. Ces hommes n'avoient pas encore assez fait de progrez dans le discours; Ils ne s'estoient pas encore portez assez avant dans l'estude des Arts, pour occuper le souverain Commandement par prudence plûtôt que par une autre raison. Et néantmoins ils ne laissoient pas de trouver je ne sçay

sçay quoy de méprisable en la Beauté corporelle. Il échut donc aux plus forts d'oster la possession des choses aux beaux hommes, & de se faire Roys eux-mesmes, par une maniere de Tyrannie. Mais le monde se rafinant peu à peu, commença de haïr ceux qui régnoient par la force, comme il avoit auparavant méprisé les autres, qui ne regnoient que par la Beauté, & les hommes sages qui parvinrent à une plus haute connoissance des choses, conspirerent à détroner les Forts, & à les jetter dans des pieges, d'où toutes leurs violences ne les sçeurent jamais tirer. De ces Sages, qui avoient atteint plus que tous les autres à la perfection humaine, qui est le Raisonnement, les uns mirent la forme de leur Gouvernement entre les mains de plusieurs, & les autres s'attribuerent à eux tous seuls le pouvoir de commander, & ces derniers se nommerent Monarques, ou Roys. Quant à ceux qui communiquerent à beaucoup de personnes l'authorité des Affaires, les uns eurent égard aux plus gens de bien & formerent l'Aristocratie. Les autres se donnerent plus de soin de la multitude, & voulurent prévenir les murmures de la populace, qu'ils trouvoient tumultuaire, de façon qu'ils constituérent l'Estat Democratique. De dire maintenant en quoy consiste chaque Gouvernement, celà n'est pas de nostre loisir. Il suffit d'avoir montré l'intention du sage Esope, à sçavoir que les gens bien avisez n'ont jamais creu que la Souveraineté se pût aquerir par le seul mérite du Corps; mais qu'elle estoit deuë aux excellentes parties de l'Ame.

FABLE XXXV.



De la Grenoüille, & du Bœuf.

LA Grenoüille avoit un si grand desir de devenir aussi grosse que le Bœuf, qu'elle faisoit un extréme effort, & se roidissoit en tous ses membres: de quoy son fils s'estant apperceu, *Ma Mere*, luy dit-il, *quittez là cette entreprise; il n'y a nulle comparaison d'une Grenoüille à un Bœuf.* Elle toutesfois n'en voulut rien croire, & s'enfla derechef plus qu'auparavant: ce qui fit peur à son fils, qui pour ne la pas perdre; *Ma Mere*, luy cria-t'il derechef, *vous creverez plustost que de surmonter le Bœuf:* Comme en effet, elle ne tarda guere à crever, aprés qu'elle eut fait un troisiéme effort.

DISCOURS MORAL.

CE que nous avons dit cy dessus de l'impertinence du Geay, pourroit estre rapporté à cette trente-cinquiéme Fable, où la Grenoüille prétend d'entrer

d'entrer en comparaison avec le Bœuf, touchant la grosseur & la force. Je croy que la veritable Mythologie de cette Fable, c'est l'exemple des gens de peu, qui se veulent rendre égaux en depense à ceux de haute condition. Ces présomptueux imitent Icare; en ce qu'ils prennent un vol trop haut; & voilà pourquoy, semblables à Icare pour n'avoir que des aisles de cire, qui fondent comme au Soleil auprés de la personne des Grands; ils tombent dans le precipice, où ils succombent au milieu de leur entreprise, & crevent comme la Grenoüille de dépit, ou d'impuissance.

FABLE XXXVI.



Du Cheval, & du Lion.

LE Lion fut trouver le Cheval, à dessein de le manger; Mais parce qu'il n'en pouvoit pas venir à bout si facilement, la vieillesse ayant diminué de ses forces, il s'avisa d'un plaisant moyen pour executer son entreprise. C'est qu'il contrefit le Medecin, & commença d'entretenir

tretenir le Cheval de divers discours. Mais luy, qui reconnut cette fraude, trouva moyen de luy en opposer une autre. Il feignit donc, que passant n'aguere à travers des ronces, il s'estoit fourré bien avant dans le pied une grosse épine, & pria ce nouveau Medecin de la luy arracher. Le Lion en demeura d'accord, & mesme il se mit en devoir de le faire; mais le Cheval luy fit quitter bien viste cette besogne: car il le frappa droit au front de toute sa force, & s'enfuit en mesme temps. Le Lion, qui du coup estoit presque demeuré sur la place, estant à la fin revenu à soy; *Malheureux que je suis*, dit-il, *que je porte à bon droit la peine de ma sottise! & qu'à bon droit aussi le Cheval s'est échapé, car il a vangé la fraude par la fraude mesme.*

DISCOURS MORAL.

Comme la Fable precedente contient la mesme Allegorie qu'une de celles que nous avons déja traitées; aussi pouvons nous dire, que celle-cy a quelque ressemblance avec la Fable du Renard & de la Cigogne, dont la ruse fut payée par la ruse. Il est vray neanmoins qu'elle contient je ne sçay quoy de plus important que l'autre, qui ne touche que la Moquerie au lieu que celle-cy a pour objects les perfides attentats de nos Ennemis. Ce n'est point une affaire de jeu, que l'entreprise de ce vieil Lion. Il a resolu d'égorger le Cheval, & de se repaistre de son sang. Mais comme la force vient à luy manquer, à cause de sa vieillesse, il veut s'ayder de la ruse, & oublier pour quelque temps qu'il est Lion, c'est à dire, le plus genéreux de tous

tous les Animaux. Ce qui nous apprend que les personnes les plus vigoureuses, deviennent craintives par l'âge, à cause comme nous avons dit cy-dessus, du refroidissement de leur sang. De plus, nous pouvons remarquer par là, que ceux qui en leur jeunesse ont aymé la cruauté, sont plus que jamais travaillez de la soif du sang humain, quand ils viennent au declin de leur âge, à cause du grand accroissement que les apprehensions & les mefiances, prennent peu à peu en eux.

Mais revenons à nostre Allegorie. Par le déguisement du Lion en Medecin, on nous donne une sage instruction, de prendre garde aux entreprises de nos ennemis,& de nous méfier principalement des personnes qui empruntent contre leur ordinaire, le masque de leur feinte pieté. Ce que fit fort adroitement le Cheval de nostre Autheur, quand il rencontra son salut dans la propre ruse de son Ennemy, qui fut une chose si juste & si adroite, que le Lion mesme ne trouva point d'occasion de l'en blâmer, & ne se plaignit que de soy-mesme en son inconvenient. Nous voyons par là que les méchans sont d'ordinaire enveloppez dans leurs propres ruses, & portent presque tousjours le dommage qu'ils veulent faire tomber sur autruy. Témoin ce Comte mal-advisé, qui perdit la vie & l'honneur en l'execrable trahison qu'il avoit tramée contre la Duchesse de Savoye: témoin la factieuse ligue des Zegris, contre les Abenserages dans le Royaume de Grenade, d'où ils eurent bien l'advantage de chasser cette genereuse Noblesse; mais aussi furent ils entierement détruits, quand la Ville de Grenade fut saccagée: témoin encore la fin du Traistre Ganes, & une infinité d'autres exemples, qu'il est à propos d'oublier icy, de peur d'ennuyer le Lecteur par la répétition d'une seconde lecture.

F A-

FABLE XXXVII.



Des Oyseaux, & des Bestes à quatre pieds.

LEs Oyseaux, & les Animaux avoient une cruelle guerre ensemble, ou l'Esperance, la Crainte, & le Danger, balançoient des deux costez. La Chauve-souris fut la seule qui abandonna ses Compagnons, pour se jetter dans le party Ennemi. Mais elle en porta bientost la peine: car les Oyseaux ayans la Victoire, sous les Auspices de l'Aigle, la bannirent de leur compagnie, la condamnant à ne se point méler parmy eux, & à ne voler jamais de jour. Voilà pourquoi l'on ne la void que lors qu'il est presque nuict.

DISCOURS MORAL

LA trahison de la Chauve souris me paroist justement punie par les autres Oyseaux qu'elle avoit abandonnez en leur adversité. Car celuy la ne

ne merite pas d'avoir part à l'heureuse Fortune de ses Amis, qui n'a point voulu prendre part à leur disgrace. Autrement ce seroit recompenser également les Méchans & les gens de bien ; & donner à la Trahison les mesmes avantages qu'à la Probité. Mais à moins de se rendre criminel, pourroit-on authoriser le plus lâche de tous les crimes, & la plus contagieuse de toutes les Pestes ? N'est-ce pas le nom qu'il faut donner à la Perfidie, puisque sous un beau semblant d'amitié, de paix, & de service, elle fait que les Traistres trompent les plus gens de bien, par des embusches secrettes, & par des surprises inesperées. Ainsi arriva t'il en la fameuse journée de Cannes, où cinq cens Numides, sous pretexte de vouloir servir les Romains, allerent fondre sur eux, & en firent un sauglant massacre. Si quelqu'un nous abandonne pendant nostre querelle, il le fait, sans doute parce que la cause de nostre Ennemy luy semble plus juste, ou plus asseurée que la sienne. Mais quoy qu'il en soit, s'il la trouve plus juste, il offense dés là nostre Probité : Si plus asseurée, il fait tort à nostre bonne conduite, & en tous les deux sens, il témoigne une manifeste lâcheté, jointe à une plus grande legereté. Tellement que par la maxime que nous avons dit cy-dessus en la Fable du Serpent & du Laboureur, c'est bien une Action charitable de luy pardonner mais elle seroit imprudente de renouer amitié avec lui, puis qu'il n'est ny amy, ny homme de valeur & de fermeté.

Il le faut bien plustost avoir en horreur, car comme Traistre, il est indigne que le Soleil l'éclaire, que les Elemens le nourrissent, & que la Terre sur tout le souffre dans sa vaste estenduë, non plus qu'elle fait le Serpent, aprés qu'il a blessé l'Homme.

Or

Or bien qu'en toutes les Republiques bien policées il y ait tousjours eu des Supplices pour les Traistres ; principalement en celle d'Athenes, où ils estoient jettez à la voirie, & toute leur Race declarée infame Esope pourtant en adoucit ici le Châtiment avec beaucoup de prudence. Car il ne feint point que l'Aigle victorieuse des Animaux terrestres, se soit employée à tirer une sanglante vengeance de l'infidele Chauve-souris, comme voulant dire qu'une Ame noble & généreuse, ne se vange point, ou ne se vange qu'avec peril. Ce seroit une entreprise indigne de ce magnanime Oyseau, de songer à la destruction d'un si foible ennemy, & d'ailleurs, quand il en auroit prémédité la vengeance, le haut point de prospérité, où il se trouve maintenant, luy fait pardonner aisément à ceux qui l'ont offensé, pour gagner en mesme temps une double victoire, & contre son ennemy, & contre soy-mesme. Ainsi en ont usé les plus grands personnages de l'Antiquité, principalement Cesar & Alexandre, à l'imitation desquels, ou plûtôt par un instinct naturel, la pluspart de nos Roys ont tousjours couronné leur Valeur d'une Clemence heroïque. C'est donc bien à propos que nostre Phrygien ne fait pas consister la Victoire de l'Aigle à luy faire déchirer avec ses ongles la traistresse Chauve souris ; Mais aussi ne feint-il point qu'il la reprenne en grace, ny qu'il deshonore sa Cour de la presence de cette perfide. Elle la condamne seulement à ne se trouver plus avec les autres Oyseaux, & à ne paroistre jamais en plein jour, comme si elle eut raisonné de cette sorte. Si la faute que tu as faite part de haine contre moy ô infidele & chetive Chauve-souris ! n'attends pas que je te fasse l'honneur de m'en vanger. Comme au contraire, si elle vient

vient de ta lâcheté, c'est une action qui ne mérite pas la Mort, mais une infamie perpétuelle, & pour la mesme raison je te condamne à ne voler que de nuict, & à ne te point trouver en la compagnie de ces victorieux Oyseaux que je commande.

Celà s'accorde, sans doute, aux Loix de plusieurs grands Politiques, qui n'ont pas jugé qu'il y eust d'autres punitions contre les Lâches, que l'infamie & la honte de leur foiblesse. Car d'y procéder plus rigoureusement, ce seroit violenter un mal-heureux, & luy faire porter la peine des defauts de sa nature. Si l'on m'objecte à celà, que la Lâcheté estant pernicieuse à l'Estat; quand elle ne meriteroit point de soy-mesme un rigoureux chastiment, à cause de la conséquence, il y faudroit procéder le plus severement qu'il seroit possible, pour empescher à l'avenir tous les jeunes hommes de tomber en pareil inconvenient; je réponds à cela, qu'un Poltron executé à mort, est enlevé hors de la presence des Vivans, & ne sert point d'un si bel exemple, pour détourner la Jeunesse d'une pareille faute, que quand il demeure parmy nous chargé d'opprobre & d'infamie; Car alors il réveille incessamment la mémoire de son supplice, & prend en horreur l'action qui le luy cause. Voilà donc ce perfide Animal puny selon son démerite, & chassé non seulement de la compagnie des Oyseaux, mais encore de celle des Animaux terrestres. Ceux-cy l'ont en aussi grande horreur, que le peuvent avoir les autres, encore qu'il se soit jetté dans leur party, donnant à entendre par là combien est vray ce Proverbe: *Que la Trahison accommode, mais que les Traistres sont odieux.*

FABLE XXXVIII.



De l'Espervier & de la Colombe.

L'Espervier poursuivoit une Colombe, lors que s'abattant dans une grange il fut pris par un Paysan. Comme il se vid en ses mains, pour essayer de s'en retirer, il se mit à le flatter, & eut recours aux prieres, luy disant qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé. *Tu as raison*, luy répondit le Paysan, *mais la Colombe que tu poursuivois n'aguere, ne t'avoit pas offensé non plus.*

DISCOURS MORAL.

C'Est une mauvaise persuasion à l'Espervier, pour obtenir sa liberté du Paysan, de dire qu'il ne l'a point offensé. Car l'Homme, le plus noble des Animaux, & qui a de l'empire sur eux, vange la querelle des Petits contre les Grands, & nous apprend par cét exemple, qu'il faut que nous soyons protecteurs de l'Innocence, quand la Fortune nous en donne le pouvoir & l'authorité. Mais supposons que le

le Paysan n'en eut point sur l'Espervier, & qu'il agist en celà non comme Protecteur de l'un, mais comme cruel & injuste Persecuteur de l'autre: si est ce qu'Esope n'auroit pas feint cette Fable sans sujet, puisque nous voyons d'ordinaire dans le monde, que les Méchans sont punis, & les gens de bien vangez par d'autres Méchans.

Pour prouver à plein cette verité, jettons les yeux depuis le commencement jusques à la fin, sur toutes les choses du monde, & nous trouverons qu'une Nation usurpatrice, a tousjours esté chastiée par une autre, de mesme, ou de pire nature qu'elle. Les Medes ne vangerent ils pas les peuples d'Orient de la Tyrannie Assirienne? & les Perses ne firent-ils point raison à l'Univers, de l'usurpation des Medes? Le grand Alexandre ne porta-t'il pas les armes des Grecs jusques chez les mesmes Perses, & les Romains ne vangerent-ils point le Monde de la Domination des Grecs? Tout celà neantmoins se fit sans forme & sans apparence de Justice. Car on establissoit Juge sur un autre, celuy qui avoit la force à la main, & qui n'estoit pas moins Usurpateur, ny moins blasmable que luy. Si nous voulions transporter cette induction des choses grandes aux petites, ne pourrions nous pas remarquer tous les jours dans le succés de cette vie, qu'un Meurtrier paye la peine de ses actions par la main d'un autre Meurtrier? Qu'un Adultere souffre le mesme déplaisir qu'il a fait aux autres par un pareil crime; qu'un Larron est dérobé par un autre Larron, & qu'un Méchant est chastié de quelque tort, par un plus Méchant que luy; Voilà ce qu'Esope nous a voulu representer en cette Fable: passons maintenant à la trente-neufiéme.

FABLE XXXIX.



Du Loup, & du Renard.

LE Loup ayant fait des provisions pour un assez long-temps, menoit une vie oisive, quand le Renard qui s'en apperceut, le fut visiter, & luy demanda la cause de son repos. Le Loup se douta aussi tost, qu'il avoit envie de luy joüer quelque tour de souplesse, & qu'il n'en vouloit qu'à la mangeaille. Pour le renvoyer, il feignit qu'il se trouvoit mal, & que c'estoit la cause qu'il se reposoit; luy disant au reste, *Qu'il l'obligeroit fort d'aller prier les Dieux pour sa santé.* Ce procedé du Loup déplut au Renard, qui bien faché de n'estre pas venu à bout de ses intentions, s'addressa finement à un Berger, & luy conseilla de s'en aller à la taniere du *Loup*, l'asseurant qu'il luy seroit facile d'accabler cét Ennemy, parce qu'il ne se doutoit de rien, & qu'il

qu'il ne se tenoit point sur ses gardes. Le Berger fut donc assaillir le Loup, & fit si bien qu'il le tua. Par cette mort le Renard demeura Maistre, & de la taniere, & de la proye, mais comme sa Perfidie estoit grande la joye qu'il en eut ne fut pas de longue durée, car un peu aprés le mesme Berger le prit, & le tua.

DISCOURS MORAL.

DE toutes les Passions qui rongent ordinairement l'Esprit des Hommes, il n'y en a point de plus detestable que celle de l'envie. Cette Furie fatale aux Peuples & aux Familles arma Cain contre Abel, Etheocle contre Polynice, & Romulus contre Remus, encore que la Nature les eut liés des sacrez interests du parentage. C'est elle mesme qui a mis mal le pere avec les enfans, la fille avec la mere, & bref qui a comblé tout l'Univers de misere & d'inconveniens. Mais quoy qu'elle soit extremement execrable & hydeuse de sa nature, elle a pourtant une chose excellente en soy, à sçavoir la punition tres juste du Peché mesme qu'elle fait commettre. Car toutes les autres passions illicites flattent l'Esprit d'une douce Imagination, ou par l'espoir de posseder ce qu'il desire ou par le souvenir d'en avoir joüy. L'amour, quelque amertume qu'il ait, nous conduit toutesfois par des chemins assez agreables, & joüit le plus souvent de l'Object auquel il est addressé. Que s'il méle des épines à ses roses; s'il apporte de l'Impatience avant la possession, & de la Jalousie ou du dégoust aprés; Si, dis-je, il n'a point de bien qui ne soit mélé de plusieurs maux, au moins nous donne t'il ce contentement d'estre quelquesfois à nostre aise & de ne nous plaindre pas tousjours de luy. Quant à la Haine, n'est elle pas

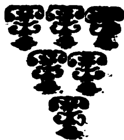
elle mesme voluptueuse ? N'y a t'il pas du plaisir à se promettre qu'on se vangera, & de la douceur à l'executer ? l'Esperance n'est-elle point capable de consoler, & de faire vivre ? La Joye n'a-t'elle pas de merveilleux charmes ? Le Desespoir mesme, & la Douleur, n'ont ils point je ne sçay quoy de doux, qui se méle à leurs plus sensibles amertumes ?

Mais pour l'Envie, elle est la seule chose du monde qui n'est susceptible d'aucun repos, ny d'aucune consolation. Elle naist en mesme temps que les plaisirs des autres, & se tourne en rage, à mesure qu'ils croissent : Elle ne cesse pas pourtant, quand ils deviennent miserables parce que nous avons tousjours peur que ceux que nous envions, ne se relevent aprés leur chute, à cause des changemens ordinaires de la Fortune. Que si elle les a mis en un estat si déplorable, qu'ils soient sans esperance de ressource, encore ne nous arrestons nous pas là : Ce n'est pas un sujet de consolation pour nous ; car à mesme temps cette Peste que nous couvons dans l'Ame, cherche de nouveaux Objects pour se nourrir, & s'addresse aux prospéritez des autres hommes. C'est une Hydre renaissante de soy-mesme, elle s'attaque sans cesse à ceux qu'elle connoist vertueux, ou fortunez, & subsiste opiniâtrement jusques à la mort. Bref, il n'y a point, comme dit Horace, de pire Bourreau que celuy-là. Les Tyrans de Sicile n'ont jamais inventé de tourmens semblables à ceux qu'elle nous donne ; De sorte que le Poëte Martial en conseillant à ses Envieux de s'aller pendre, sembloit user d'un charitable avis envers eux, parce qu'il n'y a point de mort plus cruelle que la violence de cette Peste : Aussi a t'elle tousjours esté si en horreur aux honnestes gens qu'à peine trouverons nous un Autheur qui ne l'ait peinte

te si odieuse, que Tisiphone mesme paroistroit aymable auprés d'elle.

Mais les Poëtes sur tout ont fort bonne grace, quand pour nous la faire haïr, ils s'étudient à la décrire. Ils la font pasle, & tremblante comme la Faim, meurtriere comme la Parque, maigre comme la Phtisie, affreuse comme la Mort, injuste comme l'Ambition, & surveillante comme l'Avarice: Bref, ils luy donnent tous les defauts & toutes les laideurs que pourroient avoir les autres pestes mises ensemble. Au reste, ils tiennent que ses entrailles sont à demy rongées, & que toutesfois elles renaissent tousjours: Par où ils nous font entendre l'estrange opiniastreté de ce Tourment, qu'ils nous figurent par le supplice du Geant Titius, dont un Vautour ronge sans cesse le cœur, & quand ils nous representent ce Corps énorme & prodigieux, de l'étenduë de neuf arpents de terre, c'est afin de nous donner à connoistre le grand pouvoir que cette Fureur a dans le monde, & combien elle y est amplement establie. Si l'on vouloit comparer ensemble l'Envie, & le Remords de la Conscience, l'on trouveroit asseurement que celuy-cy est mille fois plus desirable que celle-là. Car estant veritable que le Remords suit ordinairement le Peché, l'on peut dire aussi, sans mentir, qu'il est presque tousjours Avant-coureur de la Punition. L'Envie au contraire est le Peché mesme, voire le pire de tous les pechez; veu qu'elle en traine aprés soy une infinité d'autres, qui font horreur à mon imagination. Combien de fois, ô bon Dieu! a-t'elle renversé des Royaumes florissans! combien de fois a t'elle envenimé les Familles des Potentats? quels crimes n'a t'elle pas commis, & quels maux ne luy verra t'on point faire? Elle a pourtant celà de remarquable, que de sa propre

Ignominie dont elle est Mere, s'engendre bien souvent le bon-heur d'autruy. Car en effet, sans elle Isaac n'eust jamais esté si riche, ni Joseph si grand, ny Abel couronné du Martyre, ny tout le monde sauvé par le Sang précieux du Messie. Mais pendant que je m'égare aprés ces vaines exclamations, je laisse en arriere nostre Autheur, qui nous veut montrer par la méchanceté du Renard, que les personnes atteintes de cette maladie contagieuse, n'ont jamais de repos en leur ame, qu'elles n'ayent brassé quelque embusche à ceux qu'ils envient. Tels furent les déportemens du perfide Ganes, qui voyant fleurir en gloire & en vertu les onze Pairs ses Compagnons, veilla jour & nuict à leur commune ruine, & fit amitié avec les Roys Sarrasins, tout de mesme comme le Renard la fait icy avec un Berger, pour l'obliger à surprendre le Loup qu'il envioit. Toutesfois ce Traistre ne porta pas loin la peine de son forfaict, non plus que l'infidele Renard; Car il fut puny de la façon qu'il le meritoit, & eut part à la disgrace qu'il avoit procurée.



Et A-

FABLE XL.



De l'Asne, & du Cheval.

LE Cheval richement harnâché couroit par les ruës, & faisoit retentir l'air de hannissemens, lors que rencontrant un Asne chargé, qui nuisoit à sa course, il s'enflamma de colere; & s'estant mis à ronger son frein tout plein d'écume; *Lâche & paresseux Animal* (luy dit-il) *es tu bien si hardy, que de servir d'obstacle au Cheval? Va t'en bien viste d'icy, autrement je te fouleray aux pieds.* Ces paroles effrayerent l'Asne, & l'effrayerent si bien, que n'osant ouvrir la gueule pour braire, il se retira, & luy fit place tout doucement. Cependant le Cheval se remit à courir, & fit un si grand effort qu'il s'ouvrit l'ayne. Alors n'estant plus propre à la course ny à la parade, il fut dépoüillé de son riche harnois, & vendu à un Chartier. Le lendemain l'Asne l'ayant rencontré, comme il traisnoit la

Charette ; *Et quoy Compagnon*, dit-il, *en quel équipage te voilà ? où est ta selle dorée ? où sont tes belles bardes ? ou est ton mords si reluisant ? Certainement, mon Amy, il ne t'en pouvoit pas arriver autrement, à cause de ton orgueil.*

DISCOURS MORAL.

LEs instructions des Philosophes, qui disposent au mépris de la mort, & à la souffrance des calamitez ne sont pas les plus hautes. Il y en a bien d'autres plus relevées & plus difficiles à prattiquer, à sçavoir celles de ne s'élever point dans la prosperité. Le passage de la moderation à l'extremité est tousiours glissant, & livre un combat éternel. Car comme il est plus aisé de pousser un Cheval à toute bride, que de le retenir au milieu de la carriere ; il est de mesme bien plus difficile de dégourdir nostre Ame contre les miseres, & la porter dans le chemin de la consolation, que d'arrester tout à coup ses mouvemens, quand la bonne Fortune l'emporte avec violence au delà de ses limites. Et comme ceux qui navigent à pleines voiles, avec un vent frais & favorable, courent plus de hazard d'échoüer contre une coste, que ces autres qui vont à contre-vent, & à l'ayde de la Bouline ; ainsi les hommes du monde, à qui la Fortune rit de toutes parts, sont bien moins à couvert du danger, que ces esprits constans, mais infortunez, qui luttent sans cesse contre la calamité.

La principale raison que je puis alleguer de celà, c'est que ces derniers ont plusieurs Consolateurs, qui par leurs fortes persuasions, leur aydent à surmonter l'ennuy qui les attaque, & les divertissent le mieux qu'ils peuvent ; comme au contraire, ces courages audacieux qui sont en un estat de prospérité, attirent sur eux de tous costez le Peril, l'Envie,

vie, & la Hayne, à cause qu'ils n'ont personne qui reprime leur humeur altiere, & qui les fasse souvenir de leur condition. Ils ne sont pas si heureux que les Roys d'Egypte, qu'on alloit avertir tous les matins de la fragilité de leur nature, en portant une teste de mort dans leur chambre. Ils ne sont pas si prévoyans qu'Agathocles, qui se faisoit servir en vaisselle de terre, pour apprendre à ne pas oublier que son Pere la faisoit, & par consequent à ne s'enfler jamais outre mesure des prospéritez qui luy survenoient. Bien loin d'avoir toutes ces aydes pour devenir honnestes gens, il arrive la plufpart du temps que nous avons des parens ou des amis, qui pour mieux participer à nostre Fortune, nous conseillent follement de la porter au delà de l'impossible, au lieu que s'ils nous aymoient veritablement, ils nous précheroient sans cesse la Moderation, & tascheroient de retenir nos Ames dans les limites de la modestie.

Il y a encore une autre raison, pour laquelle il est plus aisé de demeurer vertueux dans l'adversité que dans la prosperité. C'est que la plufpart des afflictions, nous conduisent à la mort, ou nous en approchent, ou du moins elle nous en font ressouvenir, & representent assez bien son image à nostre pensée. Or est-il que ce n'est pas une chose bien difficile de se souvenir de cette derniere fin, à raison de la peur qu'on a des peines & des recompenses qui la suivent. Ce qui arrive non seulement aux Chrestiens, mais encore à ceux des autres Religions, parce qu'elles promettent toutes des félicitez ou des supplices aprés cette vie. Mais quant à la bonne Fortune, elle a celà de mauvais, qu'estant ordinairement accompagnée de la santé, elle nous fait considerer les malheurs de si loin, que nous les jugeons petits &

hors de mesure, pour nous pouvoir approcher.

L'on peut adjouster à cela une troisiéme cause, qui est tirée de nostre volonté propre. Car cette mesme Nature aymant sa conservation & sa félicité, arme nos desirs contre les traverses qui nous attaquent, & nous fait souhaitter ardemment de nous en voir bien-tost garantis. Ce qui estant une fois conclu, presque toutes les opérations de nostre entendement nous conduisent à la voye d'une médiocrité, c'est à dire, au chemin de la Vertu, au lieu que les grands biens charment visiblement nostre volonté, & la font noyer & perdre dans leurs delices, sur le point qu'elle en desire l'accroissement. Comme il est donc mal-aisé de reprimer un excés de joye, il est plus facile aussi de se detraquer de la Vertu au milieu des prospéritez, que dans les évenemens de la mauvaise Fortune. Pour remedier de bonne heure à toutes ces choses; proposons nous sans cesse devant les yeux l'exemple de la Mort, la fragilité de nos jours, & l'inconstance de la Fortune, qui n'a jamais si bien favorisé quelqu'un, qu'elle ne luy ayt donné le change bien-tost aprés. Voyons à ce propos la honteuse fin de Polycrates Samien, qui ayant eu tout à souhait, jusques à trouver dans le ventre d'un Poisson un Anneau qu'il avoit expressement jetté dans la Mer, afin d'avoir sujet de s'en affliger, fut à la fin pendu en public par commandement d'un Satrape du Roy de Perse. Voyons Cresus, ce puissant Roy de Lydie, attaché sur un bucher, aprés avoir vécu plus heureusement que tous les hommes de son âge. Considerons les orgueilleuses pompes de Darius, abattuës par la bonne Fortune d'Alexandre, & les richesses du grand Roy Porus, tombées en la puissance de ce Vainqueur. Voyons Alexandre mesme en l'âge de 33. ans

mis empoisonné par un de ses Favoris, dans le comble de ses victoires, & de ses glorieuses conquestes. Que si celà ne suffit, tournons la Medaille, & nous en verrons encore des preuves en la personne de Jugurtha, de Persée, de Mithridates Roy de 22. Royaumes, & de plusieurs autres Princes, de qui les Sceptres & les Couronnes servirent anciennement de marques d'honneur à l'Empire Romain, dont plusieurs eurent à peine aprés leur mort autant de lieu qu'il leur en falloit pour leur sepulture, aprés avoir voulu conquerir toute la Terre. Mais si laissant à part toutes ces Histoires, qui sont si fameuses dans l'Antiquité, nous en voulons alleguer de plus recentes? Ou trouvera-t'on de Fortune plus diversement méléede bien & de mal que celle de l'Empereur de Trebizonde, de Bajazet, de Solyman, de François I de Charles V. & de plusieurs autres? Bref, où est le Prince ou le Particulier, qui n'éprouve consécutivement le bon & le mauvais sort, & ne voye succeder la pluye au beau temps, ou le calme à la tempeste? Celà nous apprend à souffrir patiemment nos afflictions, par l'espoir d'une future prospérité; & à n'estre pas si altiers de la joüissance des biens presens, que de n'apprehender pas les maux à venir. C'est à quoy nous convie le sage Esope, par l'exemple de ce Cheval téméraire & presomptueux, qui dez le lendemain de son triomphe fut attaché à la Charruë, & assujetty aux risées de l'Asne, qu'il avoit si fort méprisé le jour précédent.

FABLE XLI.



Du Cerf, & du Chasseur.

LE Cerf se mirant dans une Fontaine, prenoit plaisir à ses grandes Cornes, & se fâchoit d'avoir les jambes si deliées. Mais pendant qu'il s'amusoit à se contempler & à juger ainsi de soy-mesme, il survint un Veneur qui luy fit prendre la fuite. Se voyant poursuivy des chiens, il se jetta dans une forest épaisse, où ses Cornes se prirent aux branches d'un arbre; & ce fut alors que se dédisant de son opinion, il se mit à loüer ses jambes, & à blâmer ses Cornes, qui avoient esté cause de sa prise.

DISCOURS MORAL.

CE n'est point de la hauteur de tes Cornes dont tu dois avoir tant de vanité, ô Animal inconsideré! Le principal avantage que t'a donné la Nature ne consiste pas en celà: C'en est bien un plus grand pour toy, d'avoir la légéreté de tes jambes.

Tu

Tu verras bien tost à quel point sont empeschans ces grands bois dont tu te vantes, & par mesme moyen tu donneras une belle Instruction aux Hommes, de ne pas mettre leur avantage en la vaine monstre de la grandeur perissable: & toutesfois il arrive assez souvent qu'il n'est point de si petit homme, qui ne soûpire ardemment aprés elle. Guichardin rapporte plaisamment à ce propos qu'un miserable Grimaud de Gennes en estoit si passionnément amoureux, que par un caprice bien estrange, il ne vouloit hanter que les Grands, ny parler non plus que de choses grandes; Il vouloit dis-je n'avoir rien du tout, ou avoir tout grand; comme par exemple, grand logis, grande Femme à grand nez, grands Valets, grandes Servantes, grands Chiens, grands Meubles, & ainsi de toute autre chose: A quoy l'Historien adjouste, que pour mieux faire valoir ses grandeurs capricieuses, quand il parloit à quelqu'un il se haussoit sur la pointe des pieds, le plus qu'il pouvoit, pour en paroistre plus grand; Mais je laisse à part la folie de ce Visionnaire, pour dire sérieusement en expliquant mon Autheur, que ce n'est ny la grandeur du Corps, ny celle des choses d'icy-bas, qui fait la félicité des Hommes. Au contraire, ce qu'ils desirent le plus, est quelquesfois ce qu'ils devroient apréhender davantage. Cette éminence de Fortune, dont ils se piquent si fort, n'est que trop souvent la pire de leurs Ennemis, à cause des Envieux qu'elle leur suscite. Preuve de cela tous ces Roys que nous avons nommez dans le discours precedent, n'auroient jamais receu de disgrace par les mains de leurs Ennemis, si leur Grandeur n'eust attiré leur ruine. L'avarice n'eust pas infecté de son venin les Royaumes de Mexique & du Perou, si leurs habitans n'eussent

sent eu de l'or & de l'argent en une prodigieuse abondance. Le pays de Chile, des Sauvages, de la Floride, & des Patagons, n'a point esté déchiré de troubles, parce qu'ils n'estoient point opulens. Nous ne voyons pas en aucune Histoire, qu'Itaque ait oncques esté assaillie, à cause qu'elle estoit sterile; Et au contraire, nous sçavons que l'Isle de Chipre, la Sicile, la Troade, & toutes les plus fertiles contrées de la Grece, n'ont jamais eu que des troubles. Ce qui a fait descendre des Pays du Nort ces déluges innombrables d Gots, de Cimbres, de Teutons, de Vandales, de Huns, de Normands, & d'Avares, ç'a esté la douceur de nostre Climat; au lieu que jamais nous ne nous sommes rencontrez devers l'Aquilon, afin d'aller conquerir les Estats de ces Peuples éloignez de nous, pour en avoir esté détournez par la rigueur d'un Hyver perpetuel.

Ce qui se dit des Exemples generaux, doit à mon jugement, s'entendre des particuliers: Car les embusches que nos Envieux nous tendent, & les factions que les Méchans trament contre nous, viennent de nostre seule Prospérité: Ceux qui vivent dans une médiocre Fortune n'attirent point contr'eux la Calomnie, ny l'Usurpation, non plus que les broussailles ne sont pas si sujettes aux coups de coignée que les grands arbres. Ne mettons donc point en compte, si nous sommes sages, nostre Puissance, ny nostre Bien, comme la vraye & parfaite Felicité, mais faisons la plustost dépendre de l'Innocence de la Vie.

FA-

FABLE XLII.



Du Serpent, & de la Lime.

LE Serpent voulut ronger une Lime qu'il trouva dans une une Forge. Mais elle s'estant mise à rire; *Sotte Beste*, luy dit-elle, *qu'est-ce que tu fais? ne vois-tu point que tu te briseras toutes les dents, avant que de me pouvoir consommer, & qu'avec les miennes j'ay accoustumé de mordre le fer, quelque dur qu'il soit?*

DISCOURS MORAL.

LA vaine entreprise du Serpent, qui s'efforce de ronger une Lime, nous enseigne à ne nous point joüer aux Grands, de peur que nostre foiblesse ne nous soit enfin un fascheux sujet de confusion & de ruïne. C'est dequoy nous advertit un ancien Poëte, dans une Epigramme que j'ay ainsi traduite.

L'on

L'on ne peut sans manquer de sens,
Chocquer les Seigneurs & les Grands
Qui sont les Maistres de la Terre;
Leurs bras sont longs & dangereux;
Et nostre foiblesse auprés d'eux,
Qu'est-elle que paille, & que verre?

Tout le dommage qu'on pretend faire à un Ennemy de cette nature là, retombe sur celuy qui l'attaque. C'est cracher contre le Ciel, c'est ronger une Lime, c'est sapper un Bastiment qui nous accablera: bref, c'est s'exposer à un mal asseuré, pour n'en faire à son Ennemy qu'un léger & un incertain.

FABLE XLIII.



Des Loups, & des Brebis.

QUoique les Loups & les Brebis ayent tousjours eu guerre ensemble, il avint pourtant qu'ils firent tréve une fois, & que pour ostages de

de part & d'autre, les Loups donnerent leurs Louveteaux, & les Brebis leurs chiens. Mais pendant que les Brebis estoient en repos, & qu'elles paissoient à leur aise, il se fit une émotion du costé des Louveteaux, qui se mirent à hurler & à demander leurs meres. Les Loups sortirent incontinent; & sous pretexte qu'on leur avoit faussé la foy, & rompu la tréve, ils se jetterent sur les pauvres Brebis, qu'ils mirent en pieces bien aisement; parce qu'elles n'avoient plus leur garde ordinaire.

DISCOURS MORAL.

L'On peut apprendre deux choses dans la Fable des Loups & des Brebis. La premiere; qu'il ne faut pas inconsiderément se fier à un Ennemy reconcilié, ce qui ne doit s'entendre pourtant que d'une feinte réconciliation, dont les courages lâches ne se servent que trop souvent, pour mieux tromper ceux avec qui ils font semblant de s'estre bien remis, & d'où il ne s'ensuit pas neantmoins qu'il ne se faille reconcilier veritablement. La seconde observation est, qu'il ne coûte rien aux Méchans de supposer un faux pretexte: pour perdre leurs Ennemis. Nous avons de si bonnes preuves de tous les deux, & par les Raisons, & par les Exemples, que ce seroit une chose superfluë de s'estendre beaucoup là-dessus. Je diray seulement, que celuy qui se confie à son Ennemy, montre qu'il ne se veut point de bien luy-mesme, puisque c'est un acte d'une veritable hostilité contre quelqu'un, de se jetter confidemment dans le Party qui luy est contraire. D'ailleurs, comment pouvons-nous estre asseurez qu'il a oublié toute sa haine, puisqu'il y en a plusieurs qui la perpetuent jusqu'au tombeau?

S'il

S'il nous veut du mal sans raison, c'est un préjugé d'une tres-mauvaise nature, & par consequent de la durée de sa haine. Et c'est une espece de raison en une chose qui n'en a point, que de poursuivre une animosité, parce qu'on l'a commencée? Et si au contraire il a eu sujet de nous haïr, nous n'en avons pas de nous y fier beaucoup, à cause que nous l'avons aigry.

FABLE XLIV.



De la Forest, & du Paysan.

DU temps que les Arbres parloient, un Paysan s'en alla dans une Forest, & la pria qu'il luy fût permis de prendre autant de bois qu'il luy en falloit ponr faire un manche à sa Coignée; ce que la Forest luy accorda. Mais comme elle vid qu'estant emmanchée, il s'en servoit à couper les Arbres, elle se repentit alors de sa trop grande facilité, bien qu'il n'en fût plus temps, & se fâcha d'avoir esté cause de sa ruïne.

DIS-

DISCOURS MORAL.

Les hommes ont tort de se plaindre des malheurs qui leur arrivent, & d'accuser la Fortune des disgraces dont ils sont eux-mesmes la seule cause. Cette proposition n'a pas besoin de grandes preuves, puisqu'elle se vérifie presque par l'induction de toutes les choses du monde. Le Paysan baille luy-mesme l'argent dont le Soldat Ennemy luy fait la guerre ; & l'Ami sincere fournit à l'Amy dissimulé des avantages qui luy donnent prise sur sa personne. Il luy declare ses imperfections : Il luy compte ses avantures : il luy communique ses secrets, & toutes ces choses ensemble, sont, à parler proprement, les instrumens de sa perte. Ainsi voyons-nous que les Peres, pour donner trop de commoditez à leurs enfans pendant la fougue de leur jeunesse, travaillent contre leur propre repos. Car de là viennent les dissolutions & les débauches qui les perdent entierement, & qui mettent dans le tombeau celuy qui les a mis au monde. La mesme chose arrive entre les Chicaneurs qui se surprennent les uns les autres par les papiers qu'ils se prestent, & obligent quelquefois les personnes ignorantes en ce mestier, à signer des actes contre leur propre cause, sans sçavoir le dommage qu'ils se font. C'est pourquoy dans les affaires du monde, il faut du moins prendre garde à ne dire, ou à ne faire rien qui nous puisse nuire, principalement si nous avons à traitter avec des personnes suspectes. Cetre précaution est un effet veritable de la Prudence, qui est, disoit Bias, comme l'œil à tout le corps, & comme le Pilote à tout le Navire & ce n'est pas un petit secret de la sçavoir employer à la conduite de nostre vie pour détourner les malheurs & les ruines qui

nous menacent. Car quoi que toutes nos adversitez soient dures à supporter, celle là l'est pourtant plus que les autres, qui nous vient par nostre imprudence, parce qu'avec l'amertume de sa douleur, elle nous cause encore celle de nostre repentir.

FABLE XLV.



Du Loup, & du Chien.

LE Loup ayant trouvé par hasard un Chien dans un Bois, environ le point du jour, se mit à le saluër, se réjoüissant d'une si bonne rencontre. Aprés celà, il fut curieux de sçavoir de luy, *pourquoy il estoit si net & si poly. Si je le suis*, respondit le Chien, *le soin de mon Maistre en est cause. Car il me caresse quand je le flatte, & me traitte luy-mesme des viandes de sa table, qui sont fort délicieuses: Avec celà, je ne dors jamais à découvert, l'on ne peut pas croire combien je suis agreable à tous ceux de la maison.* O *Chien mon amy*, reprit le Loup, *que tu és heureux d'avoir rencontré un Maistre si doux, & si debonnaire!*

naire! Que je serois content, si j'en trouvois un semblable! Si celà m'avenoit; je ne donnerois pas ma fortune pour celle de toutes les autres Bestes. Le Chien voyant l'extreme desir qu'avoit le Loup de changer de condition, luy promit de faire en sorte envers son Maistre, qu'il luy donneroit quelque charge dans sa maison, pourveu qu'il voulust retrancher un peu de sa felonie accoutumée, & s'addonner à le bien servir. Cette conclusion prise, ils passerent outre, & eurent ensemble plusieurs discours fort plaisans. Mais comme il fut jour, le Loup voyant le col du Chien tout pelé, s'advisa de luy en demander la cause. *Tu dois sçavoir*, répondit le Chien, *qu'au commencement je ne faisois qu'aboyer aux Estrangers, & mesme à ceux de connoissance, sans que ma dent épargnast non plus les uns que les autres. Mais d'autant que celà ne plaisoit pas à mon Maistre, il joüa si bien du bâton sur moy, qu'il me fit perdre cette coustume, me commandant sur toutes choses, de n'attaquer jamais que les Voleurs, & les Loups. Je me suis corrigé par ce moyen, & suis devenu plus doux que de coustume, à force d'estre battu; neantmoins cette cicatrice que tu me vois au col, m'est tousjours restée depuis, pour une marque de ce que je suis hargneux naturellement.* Le Loup l'ayant oüy parler ainsi; *Est-ce donc celà?* luy dit-il, *certes je n'achepte pas si cherement l'amitié de ton Maistre. Adieu, compagnon, avec ta servitude; pour moy j'ayme beaucoup mieux joüir de ma liberté tout à mon aise.*

DISCOURS MORAL.

Nous pouvons croire Esope sur la douceur de la Liberté, depuis son Enfance, jusques à la moitié

tié de son âge, il a toujours éprouvé le pesant joug de la Servitude, sans le pouvoir secoüer durant ce temps là, quoy qu'il employast pour cét effet toute la subtilité de son esprit, & toute la gentillesse & la promptitude de ses réponses. C'est aussi pour cèlà qu'il en parle icy avec des avantages extremes, la préférant à la plus délicieuse vie du monde, si elle est accompagnée de sujection. Nous n'entendons pas icy par ce nom de Liberté toute sorte d'affranchissement, veu qu'il ne se trouve personne dans le monde qui n'y soit avec quelque dépendance, voire mesme avec plusieurs. Car pour laisser à part les justes soûmissions que nous devons à Dieu, il y en a encore d'autres dont il est impossible de nous garantir. Il n'est aucun d'entre nous qui ne soit sujet à quelque Passion, ou à quelque infirmité corporelle. Chacun releve des Loix de la Nature, & des Coustumes du Pays qu'il habite; la Mort exerce son Empire sur tout le Monde. De ces choses il est aisé à conclurre, que pas un de nous n'est exempt de Servitude, & que mesme ce seroit une Impieté de le desirer; aussi ce n'est pas de cette façon que nostre sage Esope entend de nous persuader l'amour de la Liberté. Ce n'est pas toute nature de sujetion qu'il condamne. Car pour celle qui est compatible avec la Justice & la Magnanimité, non seulement il la souffre, mais il l'approuve. Comme il nous le montre évidemment par toute la suitte de ses Fables, où il nous a declaré la pluspart de ses sentimens. La fin de sa vie en est encore une preuve bien apparente, veu qu'aprés avoir esté affranchy par le commandement des Samiens, il employa le reste de ses jours à voyager dans la Cour des Princes du Levant, comme en celle de Licerus & de Nectenabo; ce qui ne se pouvoit faire, sans quelque espece de dé-

dépendance. Il ne s'arresta pas non plus à blâmer la Servitude forcée, pourveu-qu'on pratique tous les moyens raisonnables pour en sortir, ou pour n'y pas entrer. Car comme nous enseigne la Loy naturelle, il n'y a point de blâme ny de honte aux actions forcées. Son intention n'est donc, que de reprendre les personnes, qui pouvans demeurer libres en une petite Maison, avec innocence & seureté, sans dépendre d'autres Loix que de celles où la Nature nous lie nécessairement, vont détruire par leur propre élection toute leur veritable felicité, & s'abandonnent mal-heureusement au pouvoir d'autruy, aux brocards des Courtisans, à la censure des Envieux, & à toutes les gehennes d'une servile & deshonorable complaisance.

Il y a quantité de raisons qui engagent à blâmer cette servitude. En voicy quelques-unes. Celuy là, n'est pas digne d'un Bien, ou d'un Privilége par dessus les autres, qui le laisse perir, ou diminuer par sa propre faute, la soigneuse conservation d'une chose, estant un merite en la personne qui la conserve, & par consequent c'est une espéce de démerite, de la laisser décheoir ou avilir par sa nonchalance. A cette occasion nous disons à fort bon droict, que celuy la n'est pas digne de la santé, qui en abuse trop imprudemment, & que les richesses sont mal deües à l'homme qui en est prodigue, ou qui n'en fait part à personne. Or c'est perdre les principaux advantages de l'homme, que de rechercher la servitude. Car, comme les Chrestiens & les Payens mesmes l'asseurent, ce qui fait differer l'homme des Animaux & qui l'éleve au dessus d'eux, c'est la Liberté de vouloir, & d'agir, causée par le Raisonnement & par la Volonté. A quoy déroge autant qu'il luy est possible celuy qui s'asservit, car il se laisse guider par

la volonté d'autruy, & perd en beaucoup de choses l'avantage d'operer de son chef. D'ailleurs, tandis-que son Entendement est presque tousjours occupé à raisonner sur les intentions des autres, à concevoir leurs Commandemens, & à digérer les moyens de les executer, il se dérobe le loisir d'entretenir ses propres pensées, & cesse par conséquent d'estre véritablement homme. De plus, encore que le débordement des Vicieux, & la correction des Sages, ayent reduit les Communautez à certain estat qui déroge à l'égalité naturelle, on ne peut nier que ce ne soit une action injuste & condamnable de rendre la disproportion entre les hommes plus grande qu'ils ne l'ont faite, ce qui arrive necessairement à ceux qui se chargent d'autres devoirs, que ceux de la Nature & des Loix: Avec celà, l'on peut dire que c'est estre cruel à soy-mesme, que de s'abstreindre à trop déferer à autruy. Si l'on m'objecte à cette raison, qu'il n'est point de serviteur qui ne doive aymer ses chaisnes, pourveu qu'elles soient dorées; Je réponds à celà, qu'un homme libre, qui a les choses nécessaires, se fait tort de se rendre Esclave, pour avoir les superfluës, & conclus avec Esope; Qu'il vaut beaucoup mieux s'en passer, que de les achepter à si haut prix, approuvant extrémement que le Loup retourne en sa Caverne, plustost que de s'aller faire mettre un colier chez le Laboureur.

F A-

FABLE XLVI.



Du Ventre, & des autres Membres.

LA Main & le Pied formerent autrefois leurs plaintes contre le Ventre, alleguans que par sa paresse il engloutissoit tout le gain qu'ils pouvoient faire : Ils vouloient donc qu'il travaillast, ou qu'il ne demandast point à estre nourry. Mais luy les ayant prié deux ou trois fois de l'assister d'alimens, la Main luy en refusa, & se trouvant par ce moyen abbatu de faim, tous les autres Membres commencerent à défaillir. La Main les voulut bien servir alors ; mais ce fut trop tard, parce que le Ventre affoibly, d'avoir esté trop long-temps vuide, n'eut pas moyen de faire sa fonction, & rejetta la Viande, d'où il avint qu'il ne put perir que toutes les autres parties du Corps ne perissent, & tel fut l'effet de l'envie qu'elles luy portoient.

DISCOURS MORAL.

QUand le sens de cette Fable ne seroit pas clair & appliquable de soy mesme, nous en trouverions toute l'Allegorie expressement declarée dans l'Histoire Romaine de Tite-Live. Car il dit, qu'en la révolte du Peuple contre le Senat, comme le Peuple s'estoit retiré au Mont Aventin, avec une ferme résolution de n'entrer plus en mesme Corps que le Senat, on deputa vers luy Menenius Agrippa, qui estoit pour-lors le plus sage & le plus authorisé de tous les Romains. Celuy-cy ne se mit point en peine de déployer envers ces petites gens les hautes raisons que luy pouvoit fournir son éloquence; mais il leur conta mot à mot toute cette Fable, & leur fit voir par l'exemple du Ventre, & des parties du Corps humain, la mutuelle dépendance qu'a le Senat avec la Populace. Car, disoit il, mes Amis, ne pensez pas que les Senateurs, quoy qu'ils soyent oisifs aux operations mutuelles, & qu'ils employent le Peuple aux labeurs méchaniques, soyent pour cela moins nécessaires à vostre conservation. Ce sont eux qui vous départent la chaleur qui opére & distribuë le bon suc par toutes les parties de la Cité; eux, dis-je, pour qui vous travaillez, mais qui travaillent bien plus pour vous-mesmes. Ne vueillez donc pas, mes amis, affoiblir si fort cette partie par vos factieuses mutineries, qu'elle soit incapable de vous servir. Car à quelque temps d'icy la nécessité vous contraindra de recourir aux Senateurs, & alors il ne sera plus temps de le faire. Vos séditions & vostre colere les auront obligez à prendre un autre party, & cependant vous demeurerez là sans deffense, dépourveus de conseil & d'appuy, sans richesses, sans authorité, & pour le dire en un mot la proye de vos Voisins.

Voisins. Ces paroles prononcées avec authorité, eurent tant de pouvoir sur ces Mutins, qu'elles les rappellerent à leurs Maisons. D'où l'on peut juger facilement combien l'union mutuelle de tous les Membres est nécessaire à la conservation du Corps, soit naturel, soit politique. En effet il n'est pas possible que l'un ny l'autre subsistent jamais que par la concorde. Elle est la chaisne qui les lie ensemble, la Deité qui les anime, & la haute intelligence qui les fait mouvoir avec justesse: Elle seule, dit à ses Enfans le sage Micipsa Roy de Numidie, donne vigueur & accroissement aux choses du monde; comme au contraire il est bien certain que sans son ayde, elles iroient toutes en décadence, & se verroient exposées à leur derniere ruine. S'il est permis d'authoriser la verité par des Fables; je n'ay qu'à rapporter icy à sa loüange celle de l'ancien Geryon, qu'on a feint avoir trois corps sous une teste; parce qu'il vécut avec ses deux freres en si bonne intelligence, qu'ils n'avoient tous trois qu'un nom, & n'estoient pris que pour un seul homme. Ce n'est donc pas merveille, si pour nous faire haïr les partialitez & les divisions, Esope nous propose icy la Fable du Ventre & des autres Membres; Je ne pense pas qu'elle ayt besoin d'autre application, puis qu'un si grand personnage que Menenius Agrippa l'a faite pour nous, & mesme en une si importante occasion.

FABLE XLVII.



Du Singe & du Renard.

LE Singe voulant persuader au Renard de luy donner une partie de sa queüe, pour en couvrir son derriere, luy dit que cela l'incommodoit trop, au lieu que pour lui il en tireroit de l'honneur & du profit. Mais le Renard luy dit pour réponse, *Qu'il n'en avoit pas plus qu'il ne luy en faloit, & qu'il aymoit beaucoup mieux balayer la terre de sa queüe, qu'en couvrir les fesses d'un Singe.*

DISCOURS MORAL.

LE refus que le Renard fait au Singe de la moitié de sa queuë, se peut interpréter en deux façons, en bien, & en mal, & de toutes les deux il est aisé d'en tirer de l'instruction. La prémiere s'entend de l'avarice des Riches, qui font gloire de refuser aux personnes incommodées, les choses mes-

mesmes qu'ils ont avec superfluité; ce qui doit apprendre aux Pauvres, qu'ils n'ont guere à esperer des grands Seigneurs, mais que le meilleur pour eux, c'est de s'attendre à un honneste labeur, & tirer de là le soustien de leurs familles. L'autre sens qu'on peut donner à la Fable, c'est la réprehension des demandeurs impertinents, qui exigent de leurs amis beaucoup de choses indiscrétement, quoy qu'il n'y en eust pas une qui les pût accommoder, & qui n'incommodast extrémement le donneur. En ce sens-là, je trouve le refus de cét Animal fort loüable qui juge avec raison, qu'il ne se peut défaire de sa queuë sans une douleur extréme, ny l'appliquer à l'usage du Singe, quand elle sera défaite.

FABLE XLVIII.



Du Renard, & des Raisins.

LE Renard ayant découvert quelques Grapes de Raisins, qui commençoient à meurir; eut envie d'en manger, & fit son possible

ble

ble pour en avoir. Mais quand il vid sa peine perduë, & qu'il ne pouvoit satisfaire son désir, tournant sa tristesse en joye; *je ne veux point de ces Raisins*, dit-il, *ils sont encore trop aigres.*

DISCOURS MORAL.

La Dissimulation est quelquesfois un Vice, & quelquesfois une Vertu. Elle est un Vice, lorsque nous cachons nos desseins, aux personnes à qui nous les devons dire, comme à un Amy parfait; ou quand nous les cachons hors de saison, & avec une mauvaise intention. Ceux qui en usent de la sorte, dit Ciceron, sont beaucoup à blâmer, parce qu'à moins d'estre malicieux au dernier poinct, ils ne peuvent faire le contraire de ce qu'ils disent. Ces hommes à deux visages & tousiours masquez, sont des Prothées qui prennent toute sorte de formes. Ils parlent de Dieu en Hypocrites, & vivent selon le Monde. Leur malice à déguiser la verité, les fait déroger à leur propre honneur, & les rend odieux à tout le monde. Il ne faut donc pas trouver étrange si tant de grands hommes de l'antiquité les ont en horreur; si Homere les appelle des Démons que l'Enfer a produits; si Pline dit d'eux qu'ils tiennent du pain en l'une de leur mains, & une pierre en l'autre, pour en frapper ceux qu'ils veulent perdre; si Caton les compare à des eaux dormantes, plus dangereuses que les vagues de la Mer irritée; & si le Prince de l'éloquence Latine leur reproche, que par leurs déguisemens ils sont les *Fleaux de la Verité*, parce qu'ils empéchent qu'on ne la puisse discerner. Voilà quelle est la dissimulation, considerée comme vice, mais elle est une Vertu, quand il ne s'y trouve aucune de ces circonstances, & qu'au contraire nous voulons nous deffen-

fendre des ruses d'autruy par nostre propre déguisement; & c'estoit ainsi que l'entendoit Tacite, quand il disoit, *Qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner.*

Il y a une autre sorte de dissimulation qui ne nuit à personne, mais qui sert au Dissimulateur, lors que nous nions d'avoir eu une entreprise quand nous la voyons inutile. C'est la feinte qu'Esope attribuë à son Renard, qui ne pouvant manger des Raisins, disoit qu'ils n'estoient pas encore meurs. D'où nous apprenons qu'il faut rejetter son impuissance sur l'imperfection de la chose que l'on desire, quand on a regret de n'avoir pas reüssi.

FABLE XLIX.



De la Belette, & du Renard.

LE Renard tout amaigry de faim, entra dans un clos à Bled, par une ouverture fort éstroitte, d'où pensant sortir aprés s'estre bien soulé, il ne le put faire, à cause que son Ven-

tre, trop enflé, l'en empeſcha, Cependant la Belette l'ayant apperceu de loin, comme il faiſoit cét effort, y accourut pour le ſecourir; Et aprés pluſieurs diſcours, luy conſeilla de retourner en ſa terriere, auſſi maigre qu'il en eſtoit ſorty.

DISCOURS MORAL.

QUelques-uns rapporteront le ſujet de cette Fable aux richeſſes, qui chagrinent & embroüillent les eſprits de ceux qui les ont acquiſes, au lieu qu'auparavant ils eſtoient contens & libres. Et à dire vray ce n'eſt pas ſans ſujet qu'un Ancien les appelle à ce propos *Impedimenta*, parce que dans l'embarras qu'elles apportent aux actions vertueuſes, il en eſt d'elles comme du bagage d'une Armée, qui tout commode qu'il eſt, ne laiſſe pas de l'incommoder. Les ſuperbes habillemens, tous chargez d'or & de pierreries, dont elles couvrent ceux qui les poſſedent, leur parent le corps ſans doute; mais il eſt indubitable auſſi, que leur ame s'enlaidit & ſe defigure par ces orgueilleuſes montres de Vanité. Quoique ce ſens-là ne convienne pas mal à noſtre Allegorie, j'aime mieux pourtant l'appliquer à l'eſtude Lettres, & à la volupté tout enſemble. Car ce Renard qui entre fort aiſément par l'ouverture d'une cloiſon, quand il a le corps déchargé de graiſſe, que peut-il ſignifier plus à propos, ſi ce n'eſt que l'acquiſition de la Science n'eſt pas mal-aiſée aux perſonnes deliées, & dépriſes de toutes voluptez ſuperfluës ?

Au contraire, pour revenir à la ſeconde partie de la Fable, le Renard dés qu'il s'eſt enflé le ventre, ne peut repaſſer par la meſme ouverture, par où il avoit paſſé auparavant; nous enſeignant par là, qu'auſſi-

qu'aussi-tost que nos esprits sont abestis par les voluptez, & qu'ils s'abandonnent à l'excez des convoitises corporelles, outre que tous leurs mouvemens sont retardez, leur vivacité se diminuë, & se tourne en une importune pesanteur. Ce que connoissoient fort bien les Stoïques, & les Peripateticiens: quand ils inferoient de l'ignorance d'Epicure par la voluptueuse conduite de sa vie. Car, disoient ils, comment pourroit s'exercer aux hautes & sublimes méditations un homme abruty dans l'oisiveté, qui ne s'estudie qu'à contenter les sens corporels, & ne donne rien aux operations de l'Ame? Par cette mesme raison Jules Cesar disoit ordinairement, qu'il n'appréhendoit point les hommes gras comme Crassus, mais les décharnez, & les maigres, comme Brutus; par où il vouloit monstrer sans doute, que la magnanime pensée d'affranchir l'Estat de sa subjection, ne pouvoit pas tomber dans un corps enflé de délices, & assouvy de voluptez, mais qu'une telle entreprise n'appartenoit qu'aux personnes subtiles & Philosophiques. En effet la pluspart de ceux qui ont entrepris d'affranchir les Peuples de la Tyrannie, l'ont fait par le moyen des Lettres; Témoin le Philosophe Dion, qui aprés avoir passé les plus beaux jours de sa vie en l'Ecole Academique, n'entreprit la genereuse action qu'il executa, que bien avant sur le declin de son âge. Trasibule tout de mesme avoit fort bien estudié; & Timolçon le Corinthien ayant acquis la liberté à sa Patrie, par la mort de son propre frere, demeura jusqu'à l'âge de quarante cinq ans hors la Ville de Corinthe, à vaquer incessamment à l'estude, en attendant que l'occasion de délivrer la Sicile le retirast de son repos, pour le conduire aux plus belles actions, qu'homme de sa nation eust jamais

executées Mais je m'écarte de mon sujet sans m'en apercevoir, & n'ayant entrepris, que de montrer combien la volupté nuit à l'estude des Sciences, je fais voir insensiblement par ces Histoires, que les hommes sçavans sont capables des plus hautes entreprises, & de la parfaite Vertu, qui ne consiste pas moins à exterminer les Usurpateurs, qu'à bien servir les Roys légitimes.

FABLE L.



Du Loup, & des Chasseurs

LE Loup fuyoit les Chasseurs, n'en pouvant plus de lassitude, à force d'avoir couru par les Bois, lors que rencontrant un Bucheron, il le pria de le mettre en seureté en sa maison. Le Bucheron luy montra donc sa petite loge, où le Loup entra tout incontinent, & s'alla cacher en un coin. Cependant les Chasseurs vinrent qui demanderent au Bucheron s'il n'avoit point veu le

le Loup. Il leur répondit que non, & pourtant leur faisant signe de la main, il leur montra l'endroit où il estoit caché, mais eux ne l'y trouvant pas s'en furent incontinent. Le Loup sortit en méme temps du logis sans rien dire au Bucheron, qui le blâma de cette incivilité, luy reprochant qu'il luy avoit sauvé la vie, & que néantmoins il s'en alloit, & ne l'en remercioit point. Mais le Loup qui l'entendit, luy répondit de fort bonne grace en se retournant; *Hola, mon amy, je n'aurois eu garde de m'en aller, comme tu dis; sans te remercier, si ta main, tes actions, tes mœurs & ta vie, eussent esté semblables à tes paroles.*

DISCOURS MORAL.

LA cinquantiéme Fable de cét ouvrage est toute pleine de judicieux avertissemens. Par la fuite du Loup en la Loge du Bucheron, nous sommes avertis de ne chercher jamais nostre Asyle dans les maisons suspectes. Car il se trouve peu de gens qui ayent assez de Vertu pour nous garder le droit d'Hospitalité contre leur propre interest. Ce Droit pourtant doit estre inviolablement observé, puisque les Anciens l'avoient en si grande recommandation, qu'ils tenoient pour infame, & condamnoient à une grosse amende quiconque le violoit, en la personne de celuy qu'ils refusoient d'avoir pour Hoste; aujourd'huy mesme cette loüable coutume de loger les passans, & les autres estrangers, passe chez les Turcs pour une de leurs plus hautes Vertus. Ils ont pour cét effet quantité d'Hospitaux d'ancienne fondation, dont quelques-uns à ce que l'on estime ont plus de soixante mille Ducats de rente. A quoy j'adjouste, que leur Charité s'étend

mesmes jusques aux Bestes, ausquelles ils donnent le couvert & la nourriture quand elles sont vieilles; coutume qui se pratique encore en quelques contrées des Indes Orientales. Ce que je ne me représente jamais que je ne m'estonne de quelques Princes, qui ont péché lâchement contre l'observation de ce Droit sacré. Témoin Prusias, Roy de Bythinie, qui voulut rendre Annibal aux Romains, contre la parole qu'il luy avoit donnée, sur le simple commandement qu'il en receut de la part du Senat. La mesme chose est arrivée en plusieurs Histoires, & particulierement en celle de Massinissa, qui viola non seulement l'Hospitalité, mais encore les Loix du Mariage, en la personne de Sophonisbe, qui avoit parole de luy d'un fidelle amour, & d'une parfaite asseurance de sa vie. Quoy que les exemples de perfidie soient communs en cette occasion, il s'est pourtant rencontré des personnes assez généreuses pour garder leur foy, au hazard de la puissance ennemie, voire mesme d'un des-honneur tout évident, comme il arriva n'y a pas long-temps en un Meurtre que fit dans Tolede un Gentil homme inconnu. Celuy-cy courant fortune d'estre pris, à cause de la subite émotion du Peuple, se jetta dans une ruë, prés de celle où estoit arrivé le combat, & se lança teste baissée dans la prémiere porte qu'il pût rencontrer, où aprés avoir monté le degré, & passé par deux ou trois Anti-chambres de plein-*pied*, il vint à la fin en celle d'une Dame qu'il trouva pour l'heure au lit, à cause de quelque indisposition. Ce pauvre homme tout effrayé se jetta d'abord aux pieds de cette personne, & la pria tres-instamment de luy sauver la vie, ce que la Dame luy ayant accordé, elle luy donna la clef d'un Cabinet pour s'y cacher, en attendant qu'il peust échapper à la faveur de la

nuit.

mis. Mais à peine eut elle enfermé dans cét azyle ce miserable Estranger, qu'elle entendit des gemissemens dans la Basse-cour, & vit peu aprés entrer le corps mort de son Fils, qu'on apportoit en la chambre. Elle eut cependant tant de vertu, qu'elle garda la parole au Meurtrier de son propre Fils quoy qu'elle fut accablée d'une profonde tristesse, & qu'on peut dire d'ailleurs, qu'une si mauvaise action s'estoit faite de son consentement, pour avoir retiré chez elle l'autheur de ce Meurtre. Mais la crainte d'une éternelle infamie, & le ressentiment de sa perte, ne la peurent contraindre à se démentir. Elle attendit donc que l'obscurité de la nuit donnât moyen au Meurtrier de s'échapper de ce lieu, & luy ouvrant elle mesme la porte, *Va* luy dit-elle, *ó miserable, contre qui j'ay plus de haine que contre tous les hommes du monde ; joüys à ton aise des fruits de ma loyauté*. Il se trouve peu d'exemples pareils à celuy-cy, que j'ay bien voulu alleguer pour sa rareté.

Mais retournons à nostre Fable. Par la mégarde des Chasseurs qui n'apperceurent point les signes du Bucheron infidele, il nous est montré combien vainement on travaille quelquesfois à la ruine des hommes, & qu'ils échappent ordinairement des plus visibles dangers du monde, lors qu'ils sont sous la protection du Ciel. Quant au Bucheron, qui blâme le Loup d'ingratitude, il nous apprend que telle personne nous a mortellement offensez qui demande aprés des complimens & du retour. Mais cét Animal bien avisé luy reproche sa déloyauté de fort bonne grace, & luy fait comprendre en peu de paroles, qu'il n'est point de trahison si couverte & si bien conduite, qu'à la fin le hazard, ou la providence ne permette qu'elle éclatte. Car quelle apparence y auroit-il, qu'une méchante action demeurast

meuraſt cachée, puiſque Dieu a donné pour une punition du crime, l'exécration univerſelle des gens de bien.

FABLE LI.



Du Paon, & du Roſſignol.

LE Paon ſe plaignoit à Junon, Sœur & Femme de Jupiter, de ce que le Roſſignol chantoit doucement; au lieu que les autres Oyſeaux ſe moquoient de lui, à cauſe de ſa voix deſagreable. *Mon Amy*, luy répondit Junon, *les Dieux ont differemment partagé les dons aux Hommes; le Roſſignol te ſurpaſſe à chanter, & tu le ſurpaſſes par la beauté du plumage; il faut donc que chacun ſe contente de ſa condition.*

DISCOURS MORAL.

O L'eſtrange humeur où nous porte noſtre ambition! Elle nous inſpire à tout moment de nouveaux déſirs de nous plaindre, & ne peut ſouffrir que nous ſoyons jamais contens de noſtre Fortune.

Ce

Ce vice si ordinaire aux hommes nous est ingénieusement representé par un plaisant Apologue, que je suis d'advis de rapporter icy, pour la conformité qu'il me semble avoir avec la Fable de nostre Autheur. Un Couteau se voulut faire un Manche luy-mesme; sans attendre, comme ses Compagnons, que son rang fût venu. Pour cét effet, il s'en alla dans un Bois, où il en coupa plusieurs de toutes sortes, sans qu'il s'en trouvât un seul qui l'accommodât. Mais le pire fut qu'à force de travailler, il s'ébrécha en divers endroits, & que pensant se refaire, il s'alla frotter à une pierre à éguiser, où il se consuma de moitié. Il eut pourtant un Manche à la fin, lors qu'il n'en avoit plus de besoin; au lieu que s'il se fût contenté de celuy qui luy pouvoit échoir, il fût demeuré en son entier.

Mais pour passer de cét Apologue à celuy de nostre Autheur, disons que ce n'est pas assez à quelques-uns d'estre abondamment partagez des dons de la Naissance & de la Fortune; il faut qu'ils se plaignent de ne les posseder pas tous ensemble, & qu'ils accusent le Ciel d'injustice, comme si le grand Distributeur des choses ne sçavoit point aussi bien qu'eux ce qui leur est propre, & comme si ce n'estoit pas assez à chacun de joüer le rôle qui luy est ordonné sur le Théatre du Monde. Ces importuns ne tombent-ils pas dans l'imprudence du Paon, qui se plaint de n'avoir pas le chant du Rossignol; & ne considere point que le don de Beauté seroit capable de rendre heureux un Animal moins arrogant que luy? Certes, il semble que la sage Nature ait doüé chaque personne de ce qui luy doit écheoir avec tant de proportion & de justesse, que les qualitez qu'elle n'a point mises en quelqu'un, y seroient mal-seantes, ou mesme n'y pourroient estre sans mi-

miracle. Ce qui ne sera pas mal-aisé à croire, si nous considerons que le cours des choses ne peut estre outre-passé que miraculeusement, & que toutes-fois il faudroit de nécessité conclure qu'il le seroit, si estant produit de tels parens que nous, & de tels temperamens, nourris sous tel climat, de telle main, & de telle sorte; si dis-je, les mesmes circonstances y estant observées de point-en-point, nous n'estions pas ce que nous sommes. Je ne croy pas qu'aucun homme raisonnable voulût contredire cette verité, autrement il faudroit avoüer que l'estat present ne pourroit pas estre appellé naturel; ce qui seroit un miracle aussi bien que le reste.

Voyez donc, je vous prie, l'extravagante plainte de ceux qui voudroient avoir part à toutes les bonnes qualitez des autres. Ils sont fâchez de ce que Dieu ne fait pas un miracle pour eux seuls. Je me souviens à ce propos d'avoir oüy une excellente imagination de Socrate, quand il discouroit du partage de la Nature. Tout le monde, disoit-il, est si bien assorty de ce qu'il luy faut pendant le cours de cette vie, que si nous avions mis ensemble nos bonnes & nos mauvaises fortunes afin de refaire le partage plus à propos, aprés avoir tout veu & tout consideré, nous rapporterions chacun nos biens & nos maux au logis; ne jugeant rien de plus sortable à nostre personne, que ce que la naissance ou le destin nous auroit envoyé. J'ay honte qu'un Payen se soit contenté jusques là de la Providence du Ciel, & qu'on entende tous les jours parmy nous ces paroles pleines d'impatience. Mon Dieu! que n'ay-je autant d'esprit que mon Compagnon! que n'ay-je aussi bonne mine que celuy-cy?

Ce vice a encore une opposition qui est, de blâmer incessamment les imperfections des autres, défaut

faut qui eſt encore beaucoup moins ſupportable que le premier. Car de grace, croyons nous que le Stupide & le Contrefait ſoit en tout mal-traitté de la Nature, & qu'elle ne luy ait pas donné dequoy ſe ſatisfaire? Certes, ſi elle nous a eſté une bonne mere, nous avons tort de penſer qu'elle leur ait eſté une Maraſtre. En vertu de quoy ſerions nous ſi bien avec elle, que nous euſſions des Priviléges qu'ils n'ont pas? N'eſt-elle pas juſte & raiſonnable Diſpenſatrice; & pour le dire en un mot, n'eſt-elle pas également Nature à tout le monde? Cela eſt tellement vray, que ſi l'on prend la peine d'examiner les défauts de ceux qui ſont apparemment defectueux, pour faire le contre-poids de leurs imperfections, l'on ne s'y trompera guere, ce me ſemble. Car il ſe void d'ordinaire, qu'un homme extrémement laid, ſera doüé d'un eſprit excellent, & s'il eſt ſtupide ou hydeux tout enſemble, il aura une tranquillité d'humeur, préférable à tous les aggréemens du monde. Ce que les Poëtes nous ont tres bien repréſenté dans la Fable de Tyreſias, auquel ils feignent que Jupiter redoubla la clarté de l'ame, à meſme temps que Junon luy oſta celle des yeux. De ſorte que non ſeulement ſon défaut luy fut avantageux, mais encore tres-honorable, parce qu'il connoiſſoit l'avenir & le paſſé, tenant en cela de la Nature Divine, au lieu qu'il ne tenoit auparavant que de l'humaine. Par où nous eſt enſeigné, que la diviſion des Biens eſt faite avec beaucoup d'égalité, & que la Nature récompenſe un défaut par un autre avantage plus conſiderable, ce qui doit obliger les hommes, non ſeulement à ne point mépriſer ceux qui ſemblent imparfaits, mais encore à eſtre contens de leur condition, & à remercier Dieu des biens qu'ils poſſédent.

FA-

FABLE LII.



De l'Oyseleur, & du Merle.

LE Merle ayant apperceu de loin un Oyseleur, qui avoit tendu ses filets, pour prendre des Oyseaux; *Que fais-tu là?* luy demanda-t'il? *Je bastis une Ville*, luy répondit l'Oyseleur; & en mesme temps s'en allant un peu plus loin, il se cacha. Le Merle ajoûtant foy à ses paroles, s'approcha de l'appas qui estoit auprés des filets. L'Oyseleur accourut à l'heure mesme; & le pauvre Merle bien étonné de se voir entre ses mains; *O homme*, luy dit-il, *si tu bâtis tousjours de semblables Villes, tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.*

DISCOURS MORAL.

LEs paroles de cét Animal captif, nous apprennent que la bonne Foy est entierement requise à l'accroissement des Républiques.

Nu-

Numa-Pompilius le voulut ainsi faire connoistre par le premier Temple qu'il bâtit à Rome, qui fut celuy de la Fidelité, & du Dieu *Terminus* Conservateur de la Paix, & de la Justice, comme s'il eust voulu dire,

Qu'en moissonnant ses Champs, il faut se retrancher;
Et qu'aux Bornes d'autruy l'on ne doit point toucher.

Les Anciens représentoient la bonne Foy par la Figure Hieroglyphique de deux mains jointes ensemble; & faisoient jurer les Magistrats par le Dieu *Fidius*, qu'ils appelloient Conservateur de la Foy publique sans laquelle ils ne croyoient pas que les Estats peussent jamais subsister. Ce qui est tellement vray, que nulle autre proposition ne l'est davantage, & cela pour beaucoup de raisons. Prémierement, parce que la Famille estant une Communauté composée de plusieurs personnes, & la République une Communauté composée de beaucoup de Familles, il faut nécessairement conclure que cette espéce de République sera la meilleure, qui approchera le plus de l'ordre & de la liaison d'une Famille, c'est à dire, celle dont les habitans se garderont plus de foy & de sincérité les uns aux autres. Et partant le Merle d'Esope avoit raison de dire à l'Oyseleur, *qu'il n'auroit guere de Citoyens, s'il faisoit bâtir une Ville pleine de piéges.*

FABLE LIII.



Du Cerf, & du Cheval.

LE Cheval faisoit la guerre au Cerf, qui plus agile que luy au combat, le fit sortir de ses pasturages. Le pauvre Cheval ainsi repoussé, implora le secours de l'Homme, qui montant sur lui, partit aussi-tost, & assaillit rudement le Cerf. Le Vaincu fut alors Victorieux, bien que cela n'ait pû empêcher depuis qu'il n'ait esté destiné pour servir tousjours à l'homme, qu'il porte sur son dos, & qui luy met un frain à la bouche,

DISCOURS MORAL.

L'On peut appliquer à cette Fable deux belles Allegories, l'une Politique, & l'autre Morale; comme de dire que le Riche devenu Pauvre, se rend tellement Esclave des Biens du monde, qu'il est éperonné d'une perpetuelle Avarice retenu par la bride

bride de la Chicheté, interdit de la possession d'une chose qui luy appartient, & réduit enfin au mesme destin du Cheval, qui reçoit bien le plaisir de voir son Ennemy abbatu; mais il y perd la Liberté, & trouve que toute sa victoire se tourne au profit de celuy qui le monte. L'autre espéce d'application que cette Fable peut recevoir est Politique, & nous apprend que plusieurs Estats ont esté souvent mis en sujettion, pour avoir demandé du secours à quelque puissant Voisin, contre un ancien & dangereux Ennemy. Cela se verifie par l'exemple de quelques grandes Monarchies, qui n'ont pris leur accroissement que d'avoir esté apellées au secours des querellans. Je n'allegueray que la plus moderne, à sçavoir celle des Ottomans, qui ont osté la Natholie à tous les Princes, qui la pensoient partager entr'eux.

C'est donc n'estre pas bien conseillé, que de mandier le secours d'un puissant Prince, & particulierement lors que les Estats de celuy qui le prie sont à sa bien seance; si ce n'est qu'on le connoisse de long temps pour si vertueux, ou qu'on ait éprouvé si peu de nouveaux desseins en la Nation dont il est Chef, que l'on puisse apparemment prendre là dessus une juste & parfaite confiance. Mais d'en venir là sans quelque sujet extraordinaire, c'est acquerir deux Ennemis au lieu d'un; & attirer le Loup dans son Bercail, pour se faire manger à luy, s'il est bon ou mauvais de se conserver par cet autre moyen, qui est de tenir les deux Puissances en jalousie, & de noüer intelligence tantost avec l'une & tantost avec l'autre, c'est dequoy je laisse la decision aux Politiques, & suis d'avis cependant de passer à la Fable suivante.

FABLE LIV.



De l'Asne, & du Lyon.

LE Coq passoit un jour avec l'Asne, que le Lyon attaqua, mais le Lion s'enfuit bien viste, parce qu'il entendit le chant du Coq, qu'il abhorre naturellement. L'Asne cependant s'imagina que c'estoit à cause de luy qu'il fuyoit; & persuadé par cette bonne opinion de soy-mesme, se mit à courir aprés; Mais comme il l'eut poursuivy si loin, que le Lyon ne devoit plus craindre le chant du Coq, ne pouvant l'Entendre; cet Ennemy; qui fuyoit n'aguere, retourna sur ses pas, & le devora. *Miserable & insensé que je suis!* s'écria l'Asne, avant que de mourir, *pourquoi ay-je voulu faire le vaillant, & me hazarder à un combat, moy qui n'ay point pris naissance de parens aguerris?*

DIS-

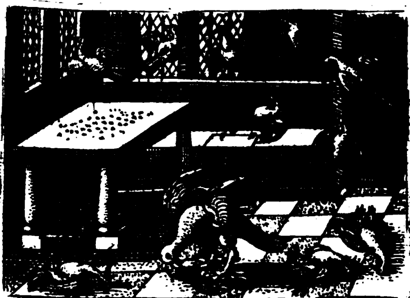
DISCOURS MORAL.

IL y a trois choses à remarquer en l'application de cette Fable. La premiere, c'est la crainte que le Lyon a du Coq, marque certaine que rien n'est si asseuré, ny si parfait de sa nature, qui n'ait son écueil. Nous ne manquerons pas d'exemples pour confirmer cette verité, si nous representant devant les yeux les plus excellens hommes des siecles passez, nous sçavons considerer leurs mœurs, leur façon de vivre, & leurs habitudes. Le grand Caton estoit yvrogne, & Cesar adultere; Scipion épousa sa Chambriere: Socrate fut vain; Alexandre altier, colere, & yvrogne. Aristote sacrifia en public à la Courtisane. Hermie: Ciceron manqua de cœur dans sa vie, & Seneque en sa mort. Quoy encore? Les Athéniens blâmoient Simonides de parler trop haut. Les Thebains reprochoient à Paniculus qu'il crachoit souvent. Les Laconiens trouvoient mauvais que Licurgue allast la teste baissée. Les Romains disoient de Scipion, qu'il ronfloit trop en dormant; de Pompée, qu'il ne se grattoit que d'un doigt: & du plus habile de leurs Empereurs, qu'il portoit mal sa Ceinture. Bref, il n'y a point de si grand Homme dont les Actions n'ayent esté soüillées de quelque tache. Ce que l'ingenieux Esope nous represente adroitement par la Fable du Lion, qui estant Roy absolu sur tous les Animaux, comme le plus vaillant qu'il est, & le plus courageux reçoit neantmoins la honte de s'enfuïr, en entendant chanter un simple Coq. La seconde chose que je considere en cette Fable, c'est l'orgueil de l'Asne, qui en voyant fuïr le Lion devant luy, vient à tel poinct de stupidité de croire que ce soit à son occasion. Telle espece d'Orgueil est fort ordinaire à ceux qui vivent familierement auprés de la personne des Princes, ou

des gens extrêmement qualifiez. Car estans honorez le plus souvent, à cause de leurs Seigneurs, ils n'ont pas l'esprit de mettre de la difference entr'eux & leurs livrées; c'est à dire, qu'ils ne sçavent pas adjuger le respect à qui il est dû, mais ils s'enflent hors de raison, comme l'Asne de la Déesse Isis, ou comme celuy de nostre Fable. Ce qui ne procede que d'une certaine vanité, qui n'est pas moins stupide que ridicule. Pour la mesme raison, Alciat & Esope, ont fort judicieusement attribué cette Action au grossier Animal d'Arcadie, pour nous faire entendre qu'une faute aussi lourde que celle-cy, ne peut provenir que d'une extreme ignorance. L'Experience ne nous le prouve pas moins bien que l'explication de la Fable, puis que tous les jours nous voyons tomber en pareille présomption la pluspart de ceux qui se piquent, d'Esprit, ou de Courage.

Quant à la troisiéme consideration que je tire de cette Fable, c'est l'extravagance des Fanfarons; qui s'éloignant du lieu de leur Azyle par oubli, ou sous esperance de trouver un ennemy fuyant, ou d'estre séparez en leur combat, succombent laschement sous l'effort de celuy qu'ils ont mal-traitté, & se laissent battre sans deffence. Il y a une si grande quantité de ces gens là, qu'à peine en trouvera-t'on un seul qui n'y soit sujet. L'on en void tous les jours tant d'exemples, que je serois querelleux moy-mesme de les alleguer, parce que je choquerois plusieurs Fascheux, qui s'interresseroient dans cette cause.

FABLE LV.



Du Vautour, & des autres Oyseaux.

LE Vautour feignant de vouloir payer sa Feste, & solemniser le jour de sa naissance, invita les petits Oyseaux à un festin, où ils se rendirent presque tous. Il leur dit d'abord, qu'ils estoient les bien-venus, & leur fit un fort bon accueil; mais quand ils furent entrez, il les mit en pieces.

DISCOURS MORAL.

LE Vautour de cette Fable imite la cruauté de certains hommes dénaturez, qui sous l'apparence d'une civilité empruntée, rendent de pernicieux offices aux Innocens, & font mourir quelquesfois ceux qui leur confieroient leur propre vie. La trahison de ces courages felons va jusqu'à tel poinct, qu'il s'en est trouvé plusieurs qui se sont servi d'un festin, pour empoisonner leurs hostes, violans mé-

chamment le droit d'Hospitalité, qui est la chose du monde la moins violable. Cette perfidie est une marque visible, non seulement de haine, mais encore de lâcheté. Car comme c'est une marque de peur, de faire mourir son Ennemy, quand on en a le pouvoir, à cause qu'on témoigne par là de le craindre, en le laissant vivre ; à plus forte raison devons-nous imputer à poltronnerie l'action de ceux qui surprennent leurs Ennemis, sous le masque de leurs caresses, puis qu'on peut conclure par là, qu'ils en apprehendent le courroux. Mais ce qu'il y a de pire en cela, & que l'on peut appeller proprement un crime contre Nature, & insupportable aux gens de bien, c'est l'infame profanation des caresses & des témoignages d'amitié. Quelle honte, ô bon Dieu, que des hommes créez sociables par la Nature, & suscéptibles de bien-veillance, se servent des actions les plus humaines en apparence, pour executer des cruautez inoüies, & les plus tragiques effets de leur vengeance ! Quelle abomination de voir que ce noble Animal, à qui l'excellence de son estre a fait donner le titre de Raisonnable, invente tous les jours de nouveaux appas, pour tromper ses Ennemis, caressant plutost ceux qu'il veut perdre, que ceux qu'il aime véritablement ! Certes, les Animaux qui n'ont pas le don de connoistre le Bien & le Mal, sont capables de faire plusieurs actes de cruauté, & mesme de supercherie, quoi que, cela ne leur arrive guere qu'en l'extremité de la faim, ou de la colere ; mais du moins ils ne s'aident point de la feinte pour la ruine d'autruy, & ne font jamais perir ceux qu'ils haïssent, en les attirant par de feints embrassemens, & par des visages déguisez.

FABLE LVI.



Du Lion, & du Renard.

LE Lion tomba malade, & fut visité de toutes les autres Bestes, horsmis du Renard. Il luy envoya donc un Messager, avec une lettre, luy donnant avis qu'il l'obligeroit extremement de le venir voir,& que sa presence seule luy seroit plus agréable, que celle de tous les autres. Il adjoutoit à celà, *Qu'il ne devoit point se défier de luy, qu'ils avoient esté bons Amis de tout temps, & que pour ce sujet il desiroit fort de l'entretenir*; outre qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'estant malade dans un lit, il luy pût faire aucun mal,quand mesme il en auroit la volonté,qu'il n'avoit pourtant pas. A tous ces termes de compliment, le Renard dit pour toute reponse qu'il luy souhaitoit un recouvrement de santé,& qu'il en prieroit les Dieux immortels, Mais qu'il luy estoit impossible de l'aller trouver; *Parce*, disoit-il, *que je ne puis voir qu'à regret les traces des Animaux*

qui t'ont visité ; Car il ne s'y en remarque pas une qui soit tournée en arriere, & qui ne regarde sa Caverne. Ce qui me fait croire que plusieurs Bestes y sont effectivement entrées ; mais je ne sçay si elles en sont sorties.

DISCOURS MORAL.

CEt Animal, qui est tousjours travaillé de la fiévre, ne la peut surmonter aujourd'huy, il faut qu'il cede à sa violence, & qu'il demeure arresté dans sa Caverne. C'est là que les autres Bestes le vont visiter, afin de le consoler en sa langueur. Mais leurs consolations ne sont que trop charitables, & la franchise en est extraordinaire, puisque pour le soulager ils y laissent la vie & qu'ils se rendent eux-mesmes la Medecine de son mal. Il n'y a que le seul Renard de sage ; il n'y a que luy de judicieux. Le superbe Roy des Animaux trouve mauvais qu'il ne le vienne point voir, & l'en convie civilement ; mais il s'excuse fort à propos sur la trace des autres Bestes, nous enseignant à tenir tousjours nostre conjecture en haleine dans les occasions suspectes de tromperie. Or comme cela depend de la Prudence, & que cette Vertu n'a pas tousjours des regles certaines ; joint que dans les divisions de la Morale, on ne peut donner des Instructions pour pouvoir examiner les Fourberies ; il me semble que pour les éviter, il doit suffire à l'Homme prudent, de prendre bien garde aux actions de ceux qu'il soupçonne, agissant de telle sorte qu'à la maniere du Renard, il s'embarasse avec eux le moins qu'il pourra, principalement en visites, & en complimens.

Mais le mal-heur est, qu'il n'est point d'Animal si ruzé, qui ne trouve bien souvent son Maistre en matiere de Fourberie. Le Renard mesme, qui se ga-

rantit icy de la malice du Lion, ne peut s'échapper ailleurs de la malice du Coq, comme il se void dans cette autre Fable, rapportée par Guichardin en ses heures de Récreation. Le Chien & le Coq, entreprirent un voyage ensemble. Le soir venu, le Coq se jucha sur le haut d'un Arbre & le Chien au pied. Mais à quelque temps de là, s'estant mis à chanter à son ordinaire, il attira le Renard, qui luy dit d'abord, que s'il vouloit descendre, il luy apprendroit une fort belle Chanson. Le Coq à l'heure mesme se doutant bien de la tromperie; Je m'y en vay, luy respondit-il; mais éveille un peu mon Compagnon, qui dort là bas, afin qu'il l'apprenne aussi. Le Renard bien-aise, pensant que ce fut encore un Coq, éveilla le Chien, qui se jetta sur luy tout aussi tost, & le mit au bout de ses finesses.

FABLE LVII.



De l'Asne malade, & des Loups.

L'Asne estoit malade en son lit, & le bruit couroit par tout qu'il moûroit bientost les Loups & les Chiens l'estant allé visiter, & vo-

voyant son fils à travers la fente de la porte; *Comment se porte ton Pere?* luy demanderent-ils; *Mieux que vous ne voudriez*, leur répondit l'Asnon.

DISCOURS MORAL.

JE doute qu'un subtil Philosophe eût plus judicieusement parlé. Mais comme cette Fable d'Esope approche fort du sujet de la precedente, & qu'elle contient par consequent les mesmes Instructions, il seroit hors de propos, ce me semble, que je m'arrestasse à la moraliser.

FABLE LVIII.



Du Chévreau, & du Loup.

LE Chévreau d'une fenestre voyant passer le Loup, se moquoit de luy, & osoit bien le poursuivre à force d'outrages. Mais le Loup, sans s'émouvoir autrement; *Méchant*, luy dit-il, ce

ce n'est point toy qui m'injuries, mais bien l'avantage du lieu, qui te fait ainsi parler.

DISCOURS MORAL.

VOicy un exemple du peu de generosité d'un foible Animal, comparable à la coutume des Femmes & des Poltrons, qui ont recours aux injures, quand ils sont en lieu de seureté; mais s'ils se trouvent en pleine campagne, ils oublient le langage de leur colere, & ne s'abandonnent plus qu'aux prieres & aux supplications. Tel se pouvoit dire cét ancien Aristogiton, qui dans ses Discours ordinaires estoit aussi fanfaron que le Trason de Terence; mais si lâche, qu'il se pâmoit au moindre bruit de quelque Trompette; Et tel encore ce Lycus, qui n'entendoit jamais parler d'Hercule, qu'il ne tombast comme demy mort. Celà procéde, à mon advis, de ce que leur temperament estant tout à fait timide, ils ne regardent d'abord qu'à leur seureté, parce qu'ils ne se proposent jamais la crainte des perils. Comme ils se voyent donc la force à la main, à cause de ceux qui les assistent, ou dans un enclos de murailles capable de les deffendre, ils repriment tout à coup leurs apprehensions, ordinaires & ne songent pour cette heure-là qu'à se vanger. Car quoy qu'extremement portez à la timidité, ils ne sont pourtant pas dépourveus du desir de Vengeance, qui est plus ordinaire à des Ames basses, qu'aux généreuses. Il faut donc que pour se contenter ils se vangent, & qu'ils cherchent pour cét effet le moyen le plus sortable à leur méchant naturel. Ils ne prennent pas celuy des coups, d'autant qu'ils n'ayment point à frapper, & que c'est une chose extraordinaire à leur humeur, quand mesme elle seroit à leur avantage. Car ils haissent

extremement toute effusion de sang, & ne se resolvent pas souvent à un assassinat, à cause qu'il faut avoir quelque espece de courage pour l'executer. Quelle est donc la voye qui leur reste pour se vanger de leur Ennemy? C'est celle des injures & des reproches. Voilà le moyen dont ils se servent pout satisfaire leur animosité, qui n'est interieurement pas moindre, que celle des autres hommes. Mais elle a les bras liez: parce qu'estant logée en des corps foibles & timides, elle ne peut s'en ayder, pour executer ses mauvais desseins. Ainsi quoi que cette engeance de Poltrons soit toute embrasée de haine, elle ne laisse pas d'estre glacée de crainte, & si elle modere en quelque façon les témoignages de son ressentiment, ce n'est point par un effet de Vertu, mais par une violence qui naist de la peur. Voilà donc le moyen & la cause d'où procede la coustume des peureux, d'injurier quand ils sont en seureté.

Il y en a encore une autre qui n'est pas moindre, qui est la passion d'acquerir de la loüange, qu'ils *ont* commune avec les Vaillans, mais qui agit plus foiblement, & plus vicieusement en eux, Ils en sont touchez à la maniere des autres hommes, & n'ayant pas assez de force pour en venir aux effets, qui sont les vrays moyens de s'aquerir de l'estime, ils s'aydent pour celà des paroles esperant d'ébloüir les Esprits foibles, & de passer pour Hardis par la seule invention des injures. C'est celà mesme qui les rend querelleux en compagnie, parce qu'ils veulent imprimer une haute opinion de leur fierté, & *prevenir* les Esprits des hommes par le son des paroles hardies; ce qu'ils ne font pourtant que lors qu'ils se voyent en estat d'estre empeschez ou separez, si des outrages il en faloit venir aux mains. Cependant les grands courages, qui connoissent parfaitement *les*

dé-

défauts de ce Ames foibles ; ne daignent pas s'en émouvoir, car le mépris qu'ils font de si lâches Ennemis, est un frein à leur ressentiment, & s'ils leur repondent, c'est en termes pleins de froideur, sans se laisser emporter à la passion. Ce que remarque fort bien Esope dans la repartie du Loup : Car il ne luy fait point repousser les outrages par les outrages, mais l'introduit seulement avec une voix posée, tançant ses Ennemis de l'asseurance qu'ils ont dans l'enclos de leurs murailles.

FABLE LIX.



Du Lyon, & de l'Homme.

LE Lion & l'Homme voyageoient ensemble, & comme ils s'entretenoient chemin faisant, c'estoit à qui s'estimeroit davantage. Causant ainsi ils rencontrerent certaines colomnes de marbre, & un pied d'estal où se voyoit en relief un Homme étouffant un Lyon. Alors l'Homme se tournant vers son compagnon; *Asseurement*, luy dit-il, *tu peux bien voir par cecy*,

que les Hommes sont beaucoup plus forts que les Lyons, & que toutes les autres Bestes. Celà n'est pas mal imaginé, luy répondit le Lyon ; *Mais si les Lyons avoient des Sculpteurs & des Peintres, comme les Hommes en ont, tu verrois en peinture & en marbre beaucoup plus d'Hommes estouffez par des Lyons, que tu ne verrois de Lyons estouffez par des Hommes.*

DISCOURS MORAL.

L'Allegorie de cette cinquante neufiéme Fable, va ce me semble ; à reprendre la vanité des Sculptures, & particulierement de celles qui contiennent plus de flaterie que de verité. Ce qui arrive si souvent parmy les Hommes, qu'en voyant ces superbes marques de nostre orgueil, l'on peut demander avec beaucoup de raison, pour combien d'argent on a corrompu les Artisans qui les ont élevées ? Ce que je dis des Sculpteurs, il faut aussi l'entendre des Poëtes, des Peintres, & de tous ceux à qui l'on commet le soin de l'éternité des Actions. Bon Dieu que d'Actions chimeriques, que de Vertus imaginaires, & que de fausses marques se voyent pompeusement étalées dans les Poëmes des uns, & dans les Peintures des autres, dont on ne s'étonnera pas beaucoup, si l'on considere avec le Poëte.

Qu'à de tels Ouvriers, pour se faire priser,
Il est permis de tout oser.

Mais ce ne sont pas seulement ces gens-là que la corruption du siecle a gagnez, pour mentir, ou pour amplifier les veritez. Les Historiens mesmes, qui font profession de dire fidellement les choses, flatent presque tousiours les Grands, ou les personnes qu'ils aiment, soit pour l'esperance du gain, ou par une maniere de complaisance lâche & servile. Ce qui est si vray, qu'à peine parmy tant de milliers de

de Croniques, s'en trouvera-t'il une seule, où l'imposture n'ayt autant de part que la verité. Celà se peut verifier aisement par la contrarieté qu'il y a entre les Historiens, ce qui est une marque infaillible de Mensonge. Car toute verité estant une, & par tout semblable à soy-mesme; il faut nécessairement qu'en une question de fait, de deux diverses opinions il y en ayt tousjours une de fausse, & que bien souvent toutes les deux le soient.

D'ailleurs, ceux qui écrivent l'Histoire, le font, ou du temps mesme des évenemens qu'ils representent, ou aprés. Si c'est du temps mesme, ils sont Amis, ou Ennemis, ou indifferens aux Roys & aux Peuples, dont ils font mention. Estant amis, ils doivent-estre suspects de complaisance, & de faire plustost des discours Panegyriques, que de veritables Relations. C'est ainsi que l'Historien Tite-Live loüe perpétuellement les Romains en tout son ouvrage, si ce n'est que par hasard leurs fautes soient trop visibles pour les taire; encore s'étudie-t'il alors à les palier avec tant d'art, qu'il est aisé de connoistre que la pure flaterie parle dans ses escrits. Car s'il trouve occasion de faire comparaison du peuple Romain avec un autre, il luy cede à l'instant la préeminence, & s'étend si bien là-dessus, qu'oubliant presque son métier d'Historien, il semble s'estre persuadé qu'il est Orateur. Je n'en veux point d'autre preuve que l'Histoire de Papirius, qui vivoit au temps du grand Alexandre. Il fait une disgression sur la fortune de cét excellent Homme, & conclud, que si par hazard il eût tourné ses armes contre les Romains, ceux qui vivoient pour lors dans la Republique, & nommément Papirius Cursor, eussent esté capables d'arrester ses conquestes, & de mettre un obstacle à la prosperité de ses Armes, ce qui est à

mon avis, si plein d'extravagance, & de flaterie, que les Romains dont il parle n'auroient peu se l'imaginer. En effet, Plutarque au Traité qu'il a fait de leur Fortune, compare plustost Alexandre à un Foudre, ou à un Tourbillon, qu'à toute autre chose; & conclud, qu'il n'y eut jamais de si impetueuses conquestes que les siennes, & en lui opposant un petit Papirius, ou quelques autres Capitaines de ce temps-là, c'est non seulement oster à la Fortune du Macedonien tout le pouvoir qu'elle a d'ordinaire dans les combats; mais aussi c'est beaucoup déroger à sa Vertu.

La mesme consequence que l'on tire, pour rendre l'Histoire suspecte de flaterie, quand on parle de ses Amis, ou de sa Nation, la peut aussi faire accuser de malignité, quand on parle des Ennemis de sa patrie, ou mesme des siens propres. Car il est fort malaisé qu'un homme ne donne à son encre la teinture de ses passions, & ne transmette à son ouvrage les maladies dont il est entaché; tout de mesme qu'en la conception, les enfans retiennent tousjours quelque chose de l'indisposition de leurs Peres, dont les maladies leur sont comme héréditaires Il eut esté donc bien difficile à un Grec d'écrire à l'avantage des Perses, quand Xerxes couvrit de Vaisseaux tout l'Hellespont, & mit des Rivieres à sec par le grand nombre de ses Soldats. Par cette mesme raison l'on pouvoit à fort bon droit soupçonner la foy des Romains, lors qu'ils venoient à traitter de la Vertu des Carthaginois, ou celle des Thebains, quand ils mettoient par écrit les guerres continuelles qu'ils avoient contre la Republique d'Athenes; D'où l'on peut inferer, que soit qu'un Historien écrive en faveur d'un Amy, ou bien au desavantage d'un Ennemy, il est presque impossible qu'il ne se rende suspect d'infidélité, à cause de l'interest de la passion.



De la Puce, & de l'Homme.

UN Homme se sentant mordre par une Puce; *Qu'est-ce qui me pique icy*, dit-il, & la prit en mesme temps. Elle voulut s'excuser alors, alleguant qu'elle estoit de ce genre d'animaux que la Nature avoit destinez à vivre comme elle; Surquoy le priant tres-instamment de la laisser, puis qu'aussi-bien elle ne pouvoit luy faire beaucoup de mal. *Tu t'abuses*, luy répondit l'Homme en soûriant; *& c'est pour celà mesme que j'ay sujet de te vouloir tuer, parce qu'il ne faut offencer personne, ny peu, ny beaucoup.*

DISCOURS MORAL.

C'est une mauvaise excuse pour les Méchans, d'alleguer leur foiblesse, quand ils se veulent garantir de la punition de leurs fautes. Ce n'est pas une raison capable de les justifier, ny encore moins de les faire absoudre de la malice qu'ils couvent secrettement. Car pour ne meriter point de pardon, c'est assez qu'on ait donné des marques d'une volonté mechante, quand mesme elle ne seroit pas sui-

vie d'un mal extraordinairement grand, ou qui auroit esté diverty par quelque accident inopiné. L'on peut adjoûter à tout cecy, que l'on est encore plus méchant d'entreprendre une chose vicieuse, lors qu'il y a moins d'espoir d'en éviter la punition. Ainsi le sage Phrygien a eu beaucoup de raison de faire dire à l'Homme de cette Fable, que plus l'Animal estoit petit, moins il luy falloit pardonner, estant digne de plus grand blâme, & capable de moindre resistance. C'est pourquoy nous voyons tous les jours, que les petits qui se trouvent coupables, servent d'exemple aux autres, afin de les détourner du mal, parce qu'en leur mort il y a peu de gens interessez, & que l'execution de leur arrest n'est ordinairement pas difficile. A quoy semble avoir quelque rapport le bon mot de cét Ancien, qui parlant des Loix, qu'il comparoit à des Toiles d'Araignée, disoit que les petites Mouches y demeuroient prises & que les grosses passoient-tout au travers.

FABLE LXI.



De la Fromy, & de la Cigale.

LA Cigale voyant la Fromy, qui sur la fin de l'Automne faisoit un amas de bled dans sa

petite

petite grange, s'approcha d'elle, & luy en demanda un grain. *Que ne fais-tu comme moy*, luy répondit la Fromy, *& que n'epargnes-tu ce que tu peux amasser en Esté, pour t'en servir en Hyver ? Je passe* dit la Cigale, *fort joyeusement tout ce temps-là, & ne fais rien que chanter. Puis que celà est*, repartit la Fourmy en soûriant, *& que tu n'as point plus de prévoyance, tu merites bien maintenant de mourir de faim.*

DISCOURS MORAL.

Comme il n'y a rien de plus fâcheux qu'une Vieillesse accompagnée de Pauvreté, aussi n'y a-t'il rien de si bien-seant au monde qu'une laborieuse Jeunesse. Esope nous represente fort bien celà par le moyen de la Fromy, qui durant l'Esté ne fait autre chose qu'assembler des grains, pour se nourir en Hyver, au lieu que l'imprudente Cigale consomme vainement ses beaux jours à chanter, & se trouve reduite à la fin à mandier sa vie, pendant la rigueur de l'Hyver; ce qui luy est d'autant plus insupportable, qu'elle y est moins accoûtumée. Cette Allegorie sert d'un bel exemple à l'Homme faineant & voluptueux; Car d'avoir employé presque tout son âge dans la mollesse, & dans l'oysiveté; de s'estre gorgé de delices, d'avoir perdu l'usage de ses mains, & d'avoir engourdy jusques-là sa personne, qu'elle demeure incapable des fonctions les plus vigoureuses; puis de se voir reduit, non seulement à quester sa vie; mais encore à la gagner avec difficulté, parmy les affronts du mépris & de la honte; c'est, à mon advis, une chose qui ne peut recevoir de consolation. Si sortir d'un mal pour entrer dans l'autre, est une peine tres-difficile à supporter; Que ne sera-ce point de passer du Bien à la derniere extremité de misere ?

comme

comme il ne reste aux Vieillards pour le soulagement de leur chagrins, que le repos & le respect dont la Jeunesse est obligée de leur donner des témoignages continuels; n'est-ce pas une matiere de desespoir à ces pauvres gens, de se voir engagez dans une inquietude nécessiteuse, & abandonnez au mépris de tous les autres hommes ? Ce sont asseurement des miseres qu'une personne vulgaire, ny d'entendement mediocre, ne sçauroit endurer avec patience. Il faudroit avoir pour celà l'éminente vertu d'Homere, qu'on appelloit anciennement *le Vieillard Meonien.*

Ce Prince des Poëtes ayant pris naissance de parens inconnus, & passé toute sa vie en l'étude des lettres hors de sa Province, avec ce déplaisir, auquel peu d'autres disgraces sont comparables, d'estre privé du plus agreable de nos sens, à sçavoir de la veuë, se trouva sur le declin de son âge, dans une pauvreté si grande, qu'il estoit reduit à la mercy des autres hommes, pour trouver du pain, & ne mangeoit que ce qui luy estoit charitablement donné Cependant en cette calamité extraordinaire, jointe à un aveuglement perpétuel, il posseda si bien le repos de son Esprit, il s'occupa à de si hautes pensées, & composa des ouvrages si Divins, qu'on luy donna depuis à bon droit le titre de *Pere des Lettres*; & à bon droict aussi sept Villes fameuses disputerent entr'elles aprés sa mort, l'honneur de sa naissance, & consacrerent des honneurs Divins à celuy qu'elles n'avoient pas daigné regarder durant sa vie. Nous lisons presque la mesme chose de Diogene, à sçavoir qu'ayant méprisé toute sa vie le soin d'acquerir des richesses, ayant-même refusé les presens du plus grand Monarque de la Terre, il fut reduit sur ses vieux jours a une si extréme necessité; qu'il s'exerçoit le long d'un

d'un porche à demander l'aumosne aux statuës afin, disoit il, d'apprendre à n'avoir point de honte de mendier. Il supporta pourtant cette incommodité avec une merveilleuse résolution, & ne perdit pour celà, ny sa belle humeur, ny la raillerie à l'heure de sa mort, quoy qu'il rendît l'esprit sous un Arbre, faute d'avoir une mal-heureuse retraitte pour se loger. Voilà l'exemple de deux hommes, qui ont eu l'Esprit assez fort, pour souffrir en patience une pauvre Vieillesse meprisée. Mais certes, ils estoient doüez d'une si éminente Vertu, que je ne conseille pas à qui que ce soit de les imiter, ny d'exposer son vieil âge à tant de miseres, sous l'esperance de les endûrer aussi constamment qu'eux; puisqu'au temps où nous sommes, & mesme dans la mémoire de tous les siecles passez, il seroit bien mal-aisé de trouver des courages aussi fortifiez contre toute sorte de misere, que le furent les leurs, ny si capables de cette haute Philosophie, qui nous instruit à la Patience. Ils eurent encore un grand advantage sur les autres, en ce que la plus épineuse de toutes les circonstances en telle nature d'accidens, estant celle qui nous fait tomber de la vie paresseuse à la penible, ces excellens Hommes n'y trouverent point cette difficulté. Car ils passerent presque leur vie entiere en une perpetuelle méditation, & s'abstinrent vertueusement de toute sorte d'excés, & de superfluitez nuisibles. La principale fin qu'ils se proposerent en attendant la Mort, fut de vivre dans une médiocrité bien réglée. Voilà pourquoy ce qu'ils publioient utilement, & par écrit, & de vive voix; ils l'enseignoient encore avec plus d'effet par leur Exemple. Car il suffisoit luy seul, pour apprendre à tout le Monde, que l'Abstinence est une des plus essentielles Vertus du Sage; Qu'autant que les Débauchez
aymens

ayment le Luxe; autant le ſage le deteſte en ſon Ame, & qu'en effet ce n'eſt pas la moindre de ſes felicitez que cette Verité reduite en pratique.

De peu de biens Nature ſe contente.

De cette façon la Vieilleſſe ne fit jamais déchoir ces grands Hommes d'un eſtat proſpere à une condition penible & traverſée. La Pauvreté ne leur ſembla point nouvelle en leurs vieux jours: ils ſe l'étoient renduë trop familiere, pour en eſtre incommodez, & la fin de leur âge ne leur fut point ſi fâcheuſe, que l'on pourroit ſe l'imaginer; parce qu'elle ne leur apporta que des rides, & des cheveux blancs. Voilà combien les delices & les molleſſes des Riches les toucherent peu; au lieu que ſi aprés une vie faineante & voluptueuſe, nous nous voyons par haſard depourveus de commoditez, celà nous ſeroit moins ſupportable, que la pluſpart des maux qui pourroient nous aſſaillir d'ailleurs.

Empéchons nous donc, avec ſoin, de tomber en un ſi faſcheux inconvenient; ſi ce n'eſt que par les raiſons d'une puiſſante Philoſophie, nous voulions nous excercer à rendre noſtre Pauvreté moins contemptible. C'eſt ce que firent à force de Patience & de Vertu, les deux Perſonnages que j'ay nommez & ce que font encore aujourd'huy tous les bons Religieux, dont l'inſtitution eſt d'autant plus vertueuſe, qu'ayant pour but la gloire de Dieu, ils s'aſſujettiſſent en l'imitant à une Pauvreté volontaire. Ce qu'ils doivent faire par un pur zele, & non par aucune conſideration humaine, comme gens qui ne mendient que pour l'amour de Jeſus-Chriſt, & qui rejettent bien loin cette Honte, dont Cardan veut qu'ils ne ſoient affranchis, qu'à cauſe du general conſentement des hommes. Mais au defaut d'une Profeſſion ſainte & Chreſtienne, comme celle là, pre-

prenons garde, s'il est possible, de n'estre pas reduits à la Mendicité sur nos vieux jours; Imitons plûtost l'exemple de la sage Fromy, qui recueille pendant l'Hyver les fruicts de son laborieux Esté. Il est vray que ce seroit une chose messéante à nous, de luy ressembler en cette espece d'inhumanité, qu'elle témoigne envers la Cigale. Car c'est une chose toûjours loüable, de faire part de nos biens à toute sorte de Necessiteux, quand mesme ils le seroient par leur mauvaise conduite.

FABLE LXII.



De la Brebis, & de la Corneille.

LA Corneille se débattoit sur le dos d'une Brebis, qui ne pouvant se deffendre lui dit; *Asseurement si tu en faisois autant à quelque Chien, il t'en arriveroit du malheur. Celà seroit bon:* luy repondit la Corneille, *si je ne sçavois pas bien à qui je me joüe; car je suis mauvaise aux Bons, & Bonne aux Méchans.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

JE ne trouve point de plus fidelle peinture de la Coustume du siecle en toutes les autres Fables du Phrygien, que je fais en celle cy, où il montre par l'exemple de la Brebis que l'Innocence attire les outrages, & que plus elle est humble plus elle est persecutée. Celà ne procede que du peu de generosité des méchans, qui pour fraper sans peril, cherchent d'ordinaire une foible & nuë Simplicité ; parce que s'ils attaquoient leurs égaux, ils courroient la moitié de la Fortune, & succomberoient possible sous la deffence de leurs Ennemis. C'est pour cela mesme que les Seigneurs gourmandent souvent les petits subjets, que les Soldats volent en chemin une Femme, & que les Chicaneurs fins & bien apparentez, en veulent aux biens de la Veuve & de l'Orphelin. En un mot, c'est par là que les puissances souveraines traittent la pluspart du temps avec injustice leurs foibles Voisins.

Nous avons dit, ce me semble, en peu de paroles, quelle est la cause, & quelle est l'experience de ce mal. Venons maintenant au remede utile aux uns pour s'empécher de nuire, & aux autres pour souffrir patiemment leur oppression. Premierement les Hommes puissans & querelleux se peuvent representer qu'ils ne tiennent leur Force que de Dieu, qui ne la leur donne point pour affliger les Foibles, mais plustost pour leur faire du bien, & les secourir. Car estant de sa nature tout Bon, il est hors de propos de s'imaginer qu'il fournisse des Armes pour détruire la Bonté. Tellement que c'est une chose detestable devant luy, d'abuser de l'Authorité qu'il nous transmet, & que nous possedons plutost par emprunt, que par proprieté. D'ailleurs, quelqu'un de

ces

ces gens là peut raisonner ainsi,& raisonner juste. Si Dieu m'a voulu faire tant de bien, à moy qui suis sans mérite & sans vertu,que de m'élever à la grandeur, & au commandement où je me voy si hautement élevé par dessus les autres,n'est il pas juste que je les traitte avec douceur, & sans user envers eux d'aucune inhumanité ? il pourra par mesme moyen considerer ,que la personne qu'il persecute, est quelquefois plus éminente que luy quoy qu'elle paroisse plus abjecte. Car ce ne sont pas les grandeurs de la terre, qui nous élevent devant Dieu, mais c'est la seule Vertu ; & celuy-là est le plus considerable en sa Cour, qui est le moins vicieux. En un mot, qu'il jette les yeux sur la lâcheté de son action,qui ne merite aucune loüange, parce qu'elle ne contient aucune difficulté. Quel honneur est-ce à un homme riche & de qualité, de venir à bout d'un Ennemy, qui n'a non plus de force qu'un vermisseau, & qui succombe au premier coup qu'on luy porte?Telles&autres meditations peuvent détourner un Homme de l'Injustice, & le rendre non seulement moins rude, mais encore trez-misericordieux envers les petits,& si pour toutes ces raisons les Foibles ne laissent point d'estre en butte à la persécution des plus puissans ; pour les consoler & les exciter à la Patience, il leur faut representer la courte durée de nos jours, la justice de Dieu,qui ne laisse rien impuny l'égalité des conditions aprés la mort ; & bref leur bonheur, de trouver occasion de mériter le Ciel, & d'estre Imitateurs de la Patience de leur Maistre.

FA-

FABLE LXIII.



De l'Arbre, & du Roseau.

L'Arbre & le Roseau disputoient ensemble, touchant leur force & leur fermeté. En ce contraste, l'Arbre injurioit le Roseau, & luy reprochoit d'estre inconstant, & variable à tous vents. Ce foible Roseau ne sçavoit que répondre à cela, aussi ne disoit-il mot se promettant qu'il ne tarderoit guere à estre vangé. Comme en effet, estant survenu quelque temps aprés un si grand orage, que toute la Forest en estoit ébranlée ; le Roseau, qui n'estoit pas loin de là, se plioit suivant le vent, qui l'agitoit sans luy nuire; Mais l'Arbre au contraire, voulant s'opposer à sa violence, en fut deraciné.

DISCOURS MORAL.

ICy nous apprenons que le Sage fait quelquesfois gloire de céder au Temps, & qu'il ne s'oppo-

se

se pas tousjours orgueilleusement à la violence des plusForts autrement celà s'appelleroit un desespoir meslé d'Orgueil, qui seroit possible aussi blamable que la Lascheté. Cette verité est si connuë de tous les hommes, qu'ayant passé en Proverbe parmy nous, elle contient le plus grand secret de la Prudence, à sçavoir, *de s'accommoder au Temps.* A quoy toutesfois ceux qui sont d'opinion contraire auroient moyen d'objećter la mort de Caton, & d'alleguer que les grands Courages ayment beaucoup mieux mourir, que de démordre tant soit peu d'une forte & loüable proposition, quand ils l'ont une fois faite. Ils pouroient dire encore, Que l'aćtion du Vertueux estant posée entre les deux extrêmes, il est impossible de ceder & de fléchir d'un costé, sans se détourner du milieu, qui est le juste poinćt de la Mediocrité, & par consequent le siege de la Vertu; Qu'au reste, plus on est ferme, plus on est sage, & que c'est une proprieté presque Divine, d'estre constant & inébranlable en toute sorte d'évenemens.

Mais il ne nous sera pas mal-aisé de répondre à tout celà, pourveu que nous distinguions deux choses, à sçavoir les déportemens du Sage, par rapport à soy-mesme, & sa façon de vivre, entant quelle se rapporte à d'autres personnes. Ensuite dequoy, il faut que nous le considerions en qualité d'Homme officieux, qui s'estime non seulement nay pour soy-mesme; mais pour autruy, & qui a dessein aussi de faire quelque chose pour le commerce du Monde, comme ont fait autrefois plusieurs hommes extraordinaires, qui ont esté dans le perpetuel employ des affaires; tels que furent jadis Zoroastre, Trismegiste, Platon, Aristote, Plutarque, & une infinité d'autres, à qui estoient commises les plus importantes charges des grands Estats. Quant au Sage con-

fideré en particulier, c'est proprement celuy qui détaché de tous les interests mondains, demande plûtôt d'en estre Spectateur que Partie; comme l'étoient anciennement un Anacharsis, un Crates, un Diogene, & ainsi de leurs semblables, ou comme le sont encore aujourd'huy nos Religieux, mais avec une perfection incomparablement plus grande, & plus noble.

Ces distinctions estans supposées pour la clarté de ce Discours, je dis que par l'Allegorie de nostre Fable, Esope n'a pas entendu cette derniere espece de Sages, & qu'il n'a pas non plus voulu parler du Sage consideré selon soy-mesme, mais plustost à l'égard des autres Hommes: Car il est vray que tous les Vertueux doivent établir une égalité dans leur ame, qui ne s'ébranle par aucuns orages, & ne cede à pas une adversité. Mais quant aux hommes d'Estat, & d'affaires, dont Platon a voulu parler, lors qu'il a dit, *Que cette Republique estoit bien policée, où les Philosophes regnoient, & où les Roys philosophoient*, il n'y a point de doute que le devoir de leur Charge ne les oblige à suivre un autre genre de vie. Ce sont eux que Plutarque appelle au Gouvernement des Estats, & qui par consequent doivent apprendre à s'accommoder à toutes les deux Fortunes, plus pour le respect de la multitude, qui est soumise à leur Conduite, que pour leur interest propre. Si quelqu'un d'eux est veritablement Sage, la plus terrible des choses humaines, qui est la Mort, passera en son endroit pour indifferente, & mesme pour méprisable. Car s'il a le soin de la conservation de tout un Peuple, & si l'innocente Multitude releve de ses conseils, comment ne donnera-t'il point quelque chose au Temps, pour le salut de la Republique? Comment ne calera t'il point quelquefois la Voile, au lieu de la déployer,

&

& d'entreprendre comme l'on dit, d'aller hazardeusement contre vent & marée? Quand Phocion conseilloit aux Atheniens de ne se pas roidir ouvertement contre Alexandre; mais de ceder à la violence de ses Conquestes, en estoit-il pour celà moins vertueux, ou moins resolu? Pouvoit-on dire que ce grand Homme eût fléchy sous l'appréhension d'une guerre, ou qu'il fût décheu de son égalité ordinaire? Estoit-il blâmable du vice des Lâches, luy qui souffrit la mort avec tant de mépris? qui se mocqua de toutes les injures, & qui fut invincible à la corruption des presens? Certainement il me semble, que c'eust esté aux Atheniens une grande injustice, de luy faire ce reproche, & à luy-mesme une extréme imprudence, ou bien une expresse malignité de leur conseiller qu'ils eussent à se roidir, & à tenir ferme. L'on peut voir par là, comment le Sage doit s'accommoder à l'occasion, sans décheoir toutesfois de l'égalité de son Esprit, à l'imitation de nostre Roseau, qui ploye véritablement sous l'effort de la Tempeste; mais qui conserve ses racines fermes & durables: au lieu que cét arbre orgueilleux, pour s'estre roidy contre les coups de l'orage, se trouve entierement déplacé de son assiete, & la cause de sa propre ruine. Sa chute apprend donc aux Hommes d'affaires à ne s'aheurter jamais contre un puissant Ennemy, mais à esquiver adroitement ses attaques.

FABLE LXIV.



Du Mulet, & du Loup.

LE Mulet passant sur un Buisson, se mit une épine au pied, & vid en mesme temps un Loup, à qui s'addressant; *Helas! mon amy*, dit-il, *je meurs de douleur & d'angoisse. Puisqu'il faut donc que je sois ta proye, ou celle des Vautours & des Corbeaux, fais-moy du moins un plaisir, tandis que je suis en vie; arrache-moy une épine que j'ay au pied, afin que j'en meure plus doucement.* Le Loup luy rendit ce bon office; mais il eut à peine arraché l'épine, que le Mulet ne sentant plus de douleur, luy donna un si grand coup de son pied, qui estoit ferré, qu'il luy rompit le front, le museau, & les dents, puis il s'echappa bien viste. Le pauvre Loup se voyant ainsi trompé, & s'en prenant à soy mesme; *Celà m'est bien deu*,

deu, dit-il, *car à quel propos ay-je voulu faire le mestier de Chirurgien, moy qui n'ay jamais esté qu'un Boucher?*

DISCOURS MORAL.

Esope se mocque à bon droit en cette Fable, de ceux qui se veulent méler d'un métier qui ne leur est pas ordinaire, ny propre, & qui laissent pour cét effet leur veritable & naturel Exercice; Chose, ce me semble, la plus digne de répréhension qu'on puisse faire parce que, non seulement on hazarde en celà sa Reputation, mais aussi on y ruine ses Affaires, & celles d'autruy; ce qui ne peut proceder que d'une excessive Vanité, jointe à une foiblesse d'Esprit encore plus grande. Ce que n'ignoroient pas les Carthaginois, qui par une Coustume universellement receüe entr'eux, faisoient presenter devant le Senat les jeunes Hommes nouvellement mariez, pour y declarer quelle profession, ou quelle Charge, fust de Religion, de Guerre, de Navigation, ou de Marchandise, ils pretendoient exercer; Tellement qu'ils demeuroient obligez dés lors de continuer toute leur vie dans la vacation qu'ils avoient éleüe ce jour là; & de n'en point prendre d'autre. En quoy veritablement ils ne paroissoient pas moins prévoyans que judicieux, estant comme impossible qu'un Homme qui change si souvent de mestier, ne s'expose à une Pauvreté ruineuse, & en suite à la risée publique. D'où l'on void combien doit estre recommandable le Conseil que donne là dessus le Sieur de Pybrac.

D'un Art sans plus soigneusement t'acquitte,
Et du Mestier d'autruy ne t'empéchant,
Va dans le tien le parfait recherchant,
Car exceller, n'est pas gloire petite.

Avec tout celà neantmoins, il est si ordinaire au sie-

cle où nous sommes, de pratiquer le contraire, que mesme les simples Femmes veulent passer pour sçavantes; Et il n'est pas jusqu'aux moindres Artisans qui ne parlent publiquement de la Guerre, & des affaires d'Estat. Bref, il n'y en a aucun qui pour paroistre universel en la connoissance des choses, ne mette effrontement sur le tapis des questions sur des matieres où il n'est nullement versé, & où mesme, quand il auroit beaucoup d'étude, son naturel l'empécheroit de profiter. Il faudroit dire à de telles gens ce que dit autrefois Appelles à un Cordonnier, qui se mêloit de reprendre quelque chose en un visage de sa façon; *Mon amy, ne juge que de ta Pantoufle.* Ainsi pourroit on bien renvoyer à leur métier beaucoup d'hommes impertinens, sans se donner la peine d'ouyr les extravagances qu'ils nous étallent Mais quand ils ne se contentent pas de discourir des affaires qui leur sont inconnuës, & qu'ensuite des paroles, ils se jettent dans une profession éloignée de la leur, c'est une chose pitoyable de les voir faire. Car au lieu qu'en discours ils n'ont merité que des risées, en de semblables actions, ils sont digne de recevoir des coup de pied, comme le Loup de cette Fable.



FABLE LXV.



Du Renard, trahy par le Coq.

LE Renard avoit tué beaucoup de Poules à un Païsan, qui pour s'en vanger tendit des lacs, & le prit. Comme le Coq avoit esté le seul témoin de cette prise, il le supplia tres instamment, de luy apporter un cousteau pour couper ses lacs, ou de n'en dire rien à son Maistre, jusqu'à ce qu'il les eut rompus à belles dents. Le Coq luy promit tous les deux, quoy qu'il n'eust nullement dessein de luy tenir sa promesse. En effet; il courut droit à son Maistre, & luy dit, que le Renard estoit pris Le Paysan s'arma en mesme temps d'une massuë, pour en assommer son Ennemy, qui le voyant venir de loin. *Malheureux que je suis!* s'écria-t'il, *n'ay-je pas esté bien fol de croire que le Coq me seroit fidele, aprés luy avoir tué tant de femmes?*

DISCOURS MORAL.

IL ne faut jamais se promettre aucun bon office des personnes que nous avons desobligées, comme dit fort à propos le Renard dont il est question. En effet, si c'est presque une foiblesse d'esperer un vray service de ceux qui se disent nos Amis, veu la grande tromperie qui se trouve d'ordinaire parmy les Hommes? n'est ce pas une espece de manie d'en attendre de nos Ennemis, ou pour le moins de ceux qui le devroient estre? Est il possible que nous ayons oublié nos actions jusques-là, que de ne nous souvenir plus du sujet que nous pouvons avoir donné à un Homme, de se plaindre de nous? Si nous avons eu assez de malice pour l'offenser, à quel propos luy voudrons nous imputer assez de probité pour n'en pas tirer sa revenche: Certes, il n'y a point de Vertu qui soit si grande, que de rendre le bien, pour le mal. Elle est dès long temps bannie du Monde par un desir insatiable de se venger, qui est naturel à la plusparc des Hommes. Mais quand mesme il y auroit des Hommes assez heroïques pour une semblable Action, nous ne pourrions pas les employer, sans choquer la bien-seance. Car nous devons avoir en l'ame un souvenir secret du tort que nous leur avons fait, qui nous deffend de nous en servir, crainte de les aigrir davantage, & de leur remettre en memoire les déplaisirs du passé. D'ailleurs, c'est une action toute pleine d'inconstance, & de fausse conduite, & celà s'appelle proprement traitter en amis ceux à qui nous avons donné sujet de ne le plus estre, puisque, selon Seneque, celuy-là oblige le plus, qui donne aussi le plus de moyen à l'autre de l'obliger.

FABLE LXVI.



Du Renard, & du Chat.

LE Renard devisant avec le Chat, se vantoit d'estre si fin, qu'il avoit disoit-il, une pleine besace de tromperies. A quoy le Chat répondit; *qu'il n'en avoit qu'une seule, mais qu'il s'en tenoit bien asseuré.* Comme ils en estoient sur ce discours, ils oüirent aboyer des Chiens, qui s'en vinrent droit à eux. Le Chat alors monta vistement sur un arbre; ce que le Renard ne pouvant faire, il fut à l'instant assiegé des Chiens, qui le prirent.

DISCOURS MORAL.

LE dessein de nostre Autheur en cette Fable, est de nous apprendre que la seule Prudence est plus pure en toutes choses, qu'une Conduite pleine d'artifices, & de captieuses subtilitez. Ce qui sera mal-aisé à persuader au Vulgaire, qui admire extraordinairement les finesses, & repute Bien-heureux

ceux qui en sçavent inventer abondamment. Mais ces autres qui sont veritablement sages & généreux, se tiennent au dessus de cette méthode; & faisant consister la veritable addresse en une discrete Sincerité, ils en usent habilement, & y convient tout le Monde par leur exemple. Or que ce chemin-là soit le plus vertueux, c'est une chose si manifeste, qu'elle n'a pas besoin de preuve, ny d'experience. Il faut seulement sçavoir, s'il est le plus asseuré; en quoy je diray avec Esope qu'il l'est en effect, & que les Ruses ne font qu'avancer la ruïne de leur Autheur; si ce n'est d'avanture quand il est question de s'opposer aux pieges d'un Ennemy, & de chercher son salut dans la contre-finesse. Car comme un chemin couvert de brossailles, & de buissons, est à bon droict plus suspect au Voyageur, qu'une voye toute pleine & unie; ainsi un procedé plein d'embusches traistresses, & dangereuses, est incomparablement plus à craindre qu'une suite d'actions vertueuses.

La principale raison est tirée de la multiplicité. Car à foüiller dans l'obscurité des Affaires, il n'y a point d'homme si aveugle, à qui l'on oppose une finesse, qui ne trouve presque toûjours le moyen de s'échapper par une autre; Et cela comme nous avons dit ailleurs, parce que toutes propositions ont deux faces. De plus, celuy qui s'engage dans les ruses, s'égare le plus souvent dans un labyrinthe, tout de mesme qu'on ne peut quitter le grand chemin, pour traverser la campagne parmy les haliers & les épines, sans se perdre, ou du moins sans s'éloigner du lieu où l'on desire arriver. Aussi est-il fort mal-aisé de discerner ce qui semble vray, d'avec ce qui l'est veritablement, & de reconnoistre une realité parmy plusieurs apparences adroittement colorées, sur tout, quand on est préoccupé d'une violente inclination

nation d'en venir à la prattique. Or s'égarer du chemin de la verité, c'est proprement s'éloigner de sa voye la moins dangereuse, & la plus honneste. Ces raisons accompagnées de plusieurs autres, que je passeray sous silence, à cause de la brieveté que j'affecte, peuvent encore estre fortifiées de l'Experience, tant particuliere que publique. Voyons quelles Republiques ont esté plus fleurissantes ou celles qui ont fait métier de tromper, ou ces autres qui ont suivy une veritable & sincere Vertu. Il n'y a point de doute que la Romaine n'ait emporté l'advantage sur la Carthaginoise, soit en la durée de sa grandeur, soit en la prosperité de ses Armes; & toutesfois les Citoyens de Rome estoient si pleins de probité, qu'ils alloient volontairement jusques à Chartage, pour y mourir en gardant leur parole comme fit Attilius; Et les autres tout au contraire, vivoient si fallacieusement, que leur coustume estoit passée en Proverbe: de sorte que pour encherir sur la perfidie d'un homme, on luy reprochoit *d'avoir une foy Punique*, c'est à dire Charthaginoise. Y eut-il jamais gens si fideles que les Lacedemoniens, ny des Hommes si fallacieux que les Cretois? neantmoins les derniers ont eu fort peu de nom & de durée; au lieu que les autres ont porté leur gloire par dessus toutes les Nations de leur temps. Les Scythes, qui suivoient la loy naturelle, & qui tenoient une sorte de Gouvernement éloigné de toute ruse & de supercherie, n'ont jamais pû estre surmontez, n'y par Cyrus, ny par le grand Alexandre. Au contraire, les Grecs, à cause de leurs finesses, se sont premierement divisez eux-mesmes, puis ont esté la proye de leurs Ennemis.

FABLE LXVII.



Du Renard, & du Loup.

LE Renard tombé dans un puits, estant en danger d'estre noyé, pria le Loup qui estoit en haut, de luy jetter une corde, pour le retirer de ce peril. *Pauvre mal-heureux!* répondit le Loup, *comment t'es tu laissé tomber?* *Ce n'est pas maintenant le temps de causer*, repliqua le Renard: *quand tu m'auras tiré d'icy, je te raconteray le tout par ordre.*

DISCOURS MORAL.

CEtte Allegorie n'a pas besoin d'explication pour estre assez claire de soy mesme. Car qu'y a-t'il de si extravagant, ou de si hors de saison, que de faire à son Amy des demandes inutiles, *sur le* point d'une pressante necessité? Et pour celà nous passerons à un autre Discours.

FA

FABLE LXVIII.



Du Chien envieux, & du Bœuf.

LE Chien estoit couché dans une Creche toute pleine de foin, où le Bœuf voulut venir repaistre; mais le Chien se leva pour l'en empécher. Ce que voyant le Bœuf; *Malheur t'advienne*, luy dit-il, *puisque tu es si Envieux, que tu ne veux ny manger du foin, ny permettre que j'en mange.*

DISCOURS MORAL.

ICy l'on blâme l'envieuse malignité de quelques-uns, qui ne pouvant prétendre à une bonne Fortune, s'opposent pourtant à la pretension d'un autre Homme, non par aucune haine qu'ils ayent conceuë contre luy; mais seulement par une envieuse qualité, qui les empéche de consentir à l'avancement de leur Prochain; Estrange, certes, & déloyale maxime, de se plaire à détourner par artifices & par intrigues, le bon-heur d'une personne, que ses Vertus en rendent digne; de faire dependre son con-

contentement de l'ennuy des autres & de vouloir nuire à celuy qui ne nous en donna jamais sujet ! O que de telles Ames sont bien éloignées de la veritable Franchise ! puis qu'au lieu de rechercher ardemment les occasions d'obliger, elles se divertissent au contraire à faire du mal, & rendent à leurs Prochains des déplaisirs qu'ils ne pourront jamais reparer. Il me semble que nous avons cy-dessus assez amplement parlé de l'Envie, qui consiste en la douleur que nous concevons du Bien & de la prosperité d'autruy. Sans qu'il soit donc necessaire de dire aucune chose de ses causes, ou de sa definition, il suffira de conclure, qu'il n'y a point de crime au monde si pernicieux, ny si desagreable à Dieu, que celuy-cy. Car, à le bien considerer il n'est fondé, sur aucun plaisir des Sens, ny sur aucune esperance de Fortune, ou de Gloire. C'est plûtost une infame & vile passion, qui ne s'enrichit jamais des dépoüilles qu'elle oste, & ne trouve point d'autre profit en sa malignité, que celuy de se satisfaire.

Or comme plusieurs personnes en sont atteintes, il ne sera pas hors de propos de leur donner un conseil salutaire pour s'en délivrer. Ce qu'il faut faire en toutes façons s'il est possible, à cause que cette peine estant de sa nature fort ennuyeuse, elle est en celà pire que toutes les autres, qu'elle ne peut servir de satisfaction à nos crimes parce qu'elle en est elle mesme un insupportable. Il faut donc que l'homme qui se sentira enclin à l'Envie, s'exerce ardamment à loüer, & à bien faire, & des sujets mesmes qui sont indignes de l'un & de l'autre. Il faut dis-je qu'il se mortifie à tel point, que d'étouffer jusques aux moindres pensées qu'il pourroit avoir de nuire à quelque personne que ce soit. A quoy il ne s'estudiera, que pour en prendre peu à peu l'habitu-

de,

de & se détracquer par ce moyen de son imperfection naturelle. Mais sur toutes choses, il se donnera le soin d'étendre ses bons offices jusques aux personnes mesmes qu'il envie, puisqu'il est certain que nous aymons d'ordinaire ceux qui nous ont de l'obligation plus que les autres, & que cela nous oblige à les considerer comme un ouvrage de nostre main. De plus il se proposera mille fois devant les yeux l'extreme impertinence de cette façon de vivre, qui ne sçauroit nous aporter mesme temporellement aucune sorte de gloire, ny de profit. Car elle est si laide, & si infame par elle même que tous les gens de bien l'ont en horreur; & il n'est pas jusques aux méchans, qui ne feignent du moins de la detester. Quant à la genereuse émulation des Vertus, non seulement je l'approuve fort, mais aussi je la conseille aux personnes qui se sentent d'une nature envieuse & maligne, afin d'occuper leur ambition à cela, & la repaistre d'une contentieuse amour de gloire. Ce que les anciens Sages sçeurent remarquer fort judicieusement, lors qu'ils établirent des Jeux publics, pour émouvoir les jeunes gens aux belles actions, par une honneste jalousie de leurs semblables. De cette nature estoient les jeux Olympiques & Neméens, les courses de l'Hypodrome, la Danse Pyrrhique; les Batailles Navales, & telles autres gentillesses, où tousiours le delectable se trouvoit joint à l'utile, comme les plus fameux Autheurs les ont décrites & particulierement Virgile, au cinquiéme de son Eneide.

FABLE LXIX.



Du Loup, & des Chiens.

LE Loup regardoit du haut d'un Rocher deux Chiens, qui au lieu de vivre en paix prés du troupeau qu'ils avoient en garde, s'entre-battoient, & se déchiroient. Cette guerre intestine entre ses ennemis, luy fit esperer qu'il luy seroit aisé d'assaillir les Brebis, sans courir aucun danger. Il s'y en alla donc promptement, & en ravit une des plus grasses du troupeau, puis il prit la fuite. A quoy les Chiens prenans garde, ils laisserent leur querelle particuliere, & sçeurent si bien courir aprés luy, que l'ayant atteint, ils penserent le tuër, à force de le mordre. Depuis en s'en retournant, il rencontra un de ses Compagnons, qui luy demanda, comment il avoit osé luy seul assaillir un Troupeau, où il y avoit tant de valeureux Guerriers? *Je l'ay fait* répon-dit

dit le Loup, *pour m'estre laissé tromper à leur different particulier.*

DISCOURS MORAL.

CE Loup avoit beaucoup de raison de juger de la perte du Troupeau par la division des Chiens, puisqu'il n'est point d'intestine Partialité qui ne soit capable de ruiner une fortune, quelque florissante qu'elle puisse estre. Temoin la ville de Rome, qui n'a pû jamais perir que par les Discordes Civiles, & qui ayant vaincu toutes les Nations, est tombée à la fin par sa propre force: Témoin Athenes, qui ne perdit la liberté qu'aprés que les Orateurs l'eurent presque toute divisée, & que chacun d'eux eut attiré une partie de la Ville au party où il panchoit. Témoin encore la riche succession d'Alexandre, qui perit par le partage des Heritiers. C'est ce qui nous est enseigné par les saintes Lettres, où il est dit, *Que tout Royaume divisé contre soi mesme sera desolé*; & ce que le Roy Scilurus recommanda tres-expressement à ses Enfans, quand se voyant à l'article de la mort, il les asseura que le vray moyen de se maintenir invincibles contre leurs Ennemis, estoit de vivre unis entr'eux.

En effet, jamais les Turcs n'eussent ruiné l'Empire Grec, sans la division d'Andronic Paleologue avec son fils; & jamais la Maison d'Austriche ne se fût renduë si forte, sans la parfaite intelligence de tous ceux qui en portent le nom, tant en la haute & basse Allemagne, qu'en Espagne mesme. Nous avons veu au dernier siecle, combien nous ont esté cherement venduës les factions de la Ligue dont la seule pensée peut faire horreur à quiconque en examine serieusement les événemens tragiques & lamentables. Comme au contraire, nous voyons tous les jours avec quel accroissement de bonne fortune se main-

tien-

tiennent les Provinces des Pays-Bas, à cause de leur parfaite Union. Mais tous ces exemples ne sont que la centiéme partie de ceux que l'on pourroit alleguer pour prouver cette verité, où toutesfois il faut prendre garde qu'à la fin de cette Fable le Loup se trouve trompé dans l'esperance qu'il eut de profiter de la division des chiens.

Celà veut dire, qu'il arrive quelquefois que les Divorces intestins cessent subitement à la veuë des Armes estrangeres, & que les Citoyens d'un mesme Estat se reüniissent les uns avec les autres, pour se maintenir en liberté. Il en prit ainsi aux Grecs partialisez ensemble, qui neantmoins se réjoignirent enfin avec une parfaite concorde, quand il fut question de repousser l'Armée du Roy Xerxes; dequoy ils ne vinrent à bout, qu'à l'ayde de leur bonne intelligence, qui fut le plus puissant ressort qu'ils eurent, pour faire agir leur Armes. Le semblable presque fut veu en l'entreprise que les Romains firent contre les Gaulois, lors qu'appellez à la Conqueste de ces Pays-là, par les communes divisions de leurs habitans, ils y envoyerent, avant le Regne de Jules Cesar, deux ou trois Capitaines fort aguerris qui toutesfois n'en pûrent venir à bout, s'étans accordez ensemble contre leur Ennemy commun. Cette resistance dura depuis jusqu'à ce que le Grand Cesar les reduisit à main armée, soit que l'honneur de cette entreprise luy fût fatalement deu, ou qu'il trouvât moyen de les diviser derechef, ou que toutes les deux causes ensemble contribuassent à la sujettion des Gaulois.

FA-

FABLE LXX.



De l'Aigle, & du Corbeau.

L'Aigle vola du haut d'un Rocher dessus le dos d'un Agneau; ce que le Corbeau voyant de loin, il en voulut faire autant, & s'alla jetter sur la toison d'un Mouton, où il s'envelop-pa si bien, qu'il ne pût s'en retirer, tellement qu'il fut pris, & donné aux Enfans pour s'en joüer.

DISCOURS MORAL.

Cette Fable contient quelque chose de plus, que le blâme d'une Temerité ordinaire. Car c'est veritablement un effet de présomption au Corbeau, de former les mesmes entreprises de l'Aigle, & de vouloir aspirer aux choses, où elle seule est capable de reüssir. Cela neanmoins ne se doit, ny simplement, ny absolument appeller Temerité, à cause que ce nom est general à cette Imperfection, & à d'autres de mesme nature, mais qui sont diverse-

ment

ment ſpecifiées;Et l'on peutbien dire que ce vice eſt comme un troiſiéme genre aux entrepriſes abſolument temeraires,& à celle-cy,qui l'eſt conditionellement,ſçavoir par imitation.En ce dernier rang ſe doit mettre l'entrepriſe de noſtre Corbeau, qui ne s'enhardit pas tant d'enlever le Mouton,par un deſir qui le portaſt naturellement à le faire, comme pour s'égaler à Aigle, & ne rien ceder aux entrepriſes de cét Oyſeau. Cette maniere de preſomption a eſté remarquée par Eſope, comme la plus commune de celles que les hommes pratiquent ordinairement. La foibleſſe qu'ils témoignent à executer ce qu'ils entreprennent témerairement, eſt un preſage de leur ruine future, comme une laſſitude ſans cauſe en eſt un d'une maladie prochaine. Et pourtant, ſans s'arreſter à celà, comme ils ſont preſque tous naturellement enclins à l'émulation, auſſi aſpirent-ils aux deſſeins des autres ſans meſurer leur forces avec celles de leurs Rivaux.

Les Poëtes nous ont fait une peinture de ce vice dans la Fable de Salmonée, qu'ils repreſentent ſi témeraire, que d'avoir entrepris d'imiter les foudres de Jupiter, pour s'attribuer des honneurs Divins, & ſe rendre immortel parmy les mortels. Mais combien les ſiecles paſſez ont ils eu de veritables Salmonées! Alexandre le Grand n'en fut il pas un, lors qu'il ſuborna des Preſtres Afriquains, pour ſe faire declarer fils de Jupiter Ammon,par les réponſes d'un faux Oracle? L'Empereur Commode ne ſe fit-il pas adorer dans Rome, ſous le nom & l'habillement de quelques Dieux? Et l'impoſteur Mahomet ne fut-il pas le Salmonée de JESUS-CRIST, c'eſt à dire, le faux Imitateur de ſes divines & fructueuſes actions? Mais noſtre Seigneur n'a-t'il pas un Singe perpetuel dans les Enfers,qui n'aſpire qu'à le con-

contrefaire, & à gaguer les Ames par l'infame adoration qu'il en exige? J'en prens à temoin tous les noirs mysteres de la Magie, où ce méchant se fait dresser des Autels, faire des Invocations, tracer des figures, & murmurer des paroles specieuses & ambiguës, pour éblouïr de plus en plus la foiblesse humaine, par la ressemblance des noms & du culte Divin. Outre qu'il pratique les Encensemens & les Sacrifices, comme ils sont décrits en la vieille Loy, il a bien encore l'effronterie de profaner les sacrez Mysteres du Nouveau Testament & de se servir d'étoles & d'eau-beniste. Il passe jusqu'à ce point d'execration, que de séduire réellement des Prestres, à qui Dieu donne authorité de le consacrer, & dés qu'il en a attiré quelqu'un à son damnable party, il le convie à celebrer la Messe au milieu de ses Sabats, & ainsi du Caractere divin il en fait un instrument à ses abominations. O insupportable sacrilege! ô execrable impieté!

Pour adoucir pourtant nostre Discours, & passer des choses extremes aux moyennes, disons que tou e espece d'imitation ne s'addresse pas à la Divinité. La disproportion est si haute d'elle à nous, qu'il n'y a eu que les hommes extremement ambitieux, qui ayent voulu se rendre Salmonées, c'est à dire, les imitateurs du haut Jupiter. Mais il y en a un nombre presque infiny d'autres, qui se meslent de contrefaire les gens de qualité, pour imprimer en l'ame des peuples une pareille opinion de leur credit & de leur puissance. A quoy ils essayent de monter par divers degrez plus ou moins hauts, selon que la portée de leur esprit est plus ou moins relevée. Ainsi voyons nous que les Artisans imitent les Bourgeois, & les Bourgois les Gentils hommes, qui joüent le roolle des Gouverneurs de Province. De là vien-

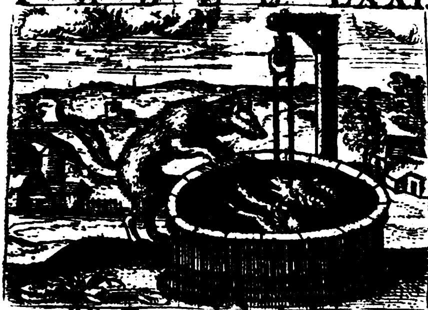
viennent tant de desordres que nous voyons en public, & dans nos maisons: De là les dissentions & les meurtres, qui desolent miserablement les Estats, & font souffrir aux petits la pénitence de l'ambition des Grands. A quoy ils remedieroient, sans doute, s'ils se representoient incessamment le sage conseil de l'Oracle de Delphe, qui leur enseigne leur devoir, quand il les exhorte à se connoistre. Car quelque imparfait, que soit un Homme, il n'y a point d'estude qui le rende plus sçavant, que la connoissance de soy-mesme. Par elle les Ambitieux se prescrivent des limites; les Voluptueux moderent leurs appetits; les Vindicatifs renoncent à la vengeance, les Coleriques surmontent leur passion, & les Avares domptent l'immoderé desir des richesses. Bref, cette reflection est le fondement de toute Sagesse. Ce que témoigne fort à propos l'Imitateur du grand de Montagne, qui ne forme son Sage que sur ce modele, & ne luy fait point de present plus specieux que le miroir de soy-mesme.

Mais pour reven‹ir› à nostre Corbeau, qui servit de jouet entre les mains des Enfans; il nous apprend que si la folle imitation des personnes relevées n'apporte point d'autre dommage, pour le moins expose t'elle a la risée. Ce que l'experience nous apprend si bien, qu'elle nous en fournit tous les jours une infinité d'exemples, en la personne des Salmonées, dont j'ay parlé cy-devant. Celà ne doit pas s'entendre seulement de la vanité humaine mais aussi de l'habileté que chacun pretend avoir dans les Arts, & en toute sorte d'actions, soit de l'intelligence, ou de la main. En quoy le Presomptueux, qui s'imagine follement de pouvoir égaler les plus grands Hommes s'attire presque tousjours une risée generale. A cela sont sujets particulierement les

mau-

mauvais Poëtes, qui recitent leurs Poëmes, aprés ceux dont ils ne sont que les apprentifs. Les Peintres ignorans, qui opposent leurs peintures à celles de Michel' Ange, ou du Titien: Les Autheurs inutiles, qui n'ont pour but que la vaine gloire, & une infinité d'autres Esprits que la haute opinion d'eux-mesmes ravale quelquesfois aussi bas, qu'ils se croyent élevez. L'advanture de ces Temeraires, ne se peut mieux comparer qu'à celle du Corbeau, qui pour avoir imité l'Aigle souffre la persecution des Enfans, & meurt dans une espece de desespoir. Eux tout de mesme, aprés avoir veu leurs ouvrages méprisez leurs tableaux effacez, & leur pieces de sculpture abatuës, deviennent enfin le rebut des Compagnies, & sont contraints la pluspart du temps d'aller chercher chez les estrangers, à debiter leurs impertinences.

FABLE LXXI.



Du Renard, & du Bouc.

LE Renard & le Bouc ayant grande soif, descendirent dans un Puits, où quand ils eurent bien

bien beu, il fut question de s'en tirer. Le Bouc en estoit déja fort en peine, & regardoit de tous costez, lors que le Renard luy dit; *Prends courage, mon amy, je vien de m'adviser d'une invention, par laquelle nous pourrons tous deux sortir d'icy. C'est, qu'il faut te tenir debout, & t'appuyer contre le mur de tes deux pieds de devant; puis joignant le menton à ta poictrine, tu baisseras un peu tes cornes où je monteray le long de ton échine, & ainsi m'estant sauvé, je te tirerai dehors par aprés.* Le Bouc creut ce conseil, & executa tout ce que luy dit son Compagnon, de sorte que par ce moyen le Renard sortit. Mais comme il fut dehors de joye il se mit à danser sur le bord du Puits, ne se souciant plus de son Compagnon, qui ne s'en pût vanger autrement, qu'en luy reprochant sa perfidie & sa lâcheté. Alors le Renard se mocquant de luy, lui dit *ô pauvre Bouc, si tu avois autant de sens dans la teste, que tu as de barbe au menton, tu ne fusses jamais descendu dans le Puits, que tu n'eusses premierement bien pensé aux moyens d'en sortir.*

DISCOURS MORAL.

VOicy la peinture de ceux qui se jettant imprudemment dans une affaire, avant d'en avoir consideré l'issue ressemblent proprement à ce Bouc mal advisé, qui pour boire une seule fois dans un Puits, se met au hazard de se desalterer pour jamais. Il en arrive de mesme à plusieurs, qui charmez d'un petit plaisir, se lancent teste baissée dans des difficultez d'où ils ne sortent souvent qu'en sortant du monde. Ainsi les Amans, à qui toute entreprise semble facile, s'exposent assez souvent à la haine des grands Seigneurs, & s'embroüillent dans les troubles d'une puissante Maison, jusques à faire des actions indi-
gnes

gnes de leur naissance ; Et tout celà pour une volupté d'aussi courte durée que celle d'un simple breuvage; Tout celà, dis je, pour passer une fantaisie, ou pour appaiser une soif, & amortir une flamme qui se rallume quelquesfois plus fort, quand ils la croyent esteinte. Il en est encore de mesme des Avares, qui contestent le bien d'autruy, avec peu ou point de droict, & s'attachent indifferemment aux grands procez, aux voyages, & aux querelles, sous l'esperance qu'ils ont de quelque succession.

Mais les Ambitieux s'obstinent encore plus que ces gens là à de pernicieuses entreprises, qui n'aboutissent enfin qu'à leur confusion. Un Ancien ne dit pas mal à-propos, que par les trompeurs evenemens qu'il en attendent, ils se rendent en partie odieux, & en partie miserables. Ridicules, en ce qu'ils aspirent à des choses, qui sont au dessus de leur puissance; Odieux, parce qu'ils bastissent leur fortune sur la ruine d'autruy; Et miserables ensuite, cause que ce sont eux à qui des grandeurs, font hazarder la vie, dédaigner les precipices, trouver toutes choses au dessous de leur esperance; & bref, perdre l'honneur & la liberté dans une prison, d'où ils ne sortent ordinairement que pour estre conduits au supplice. L'Histoire des siecles passez n'est pas plus fréquente en exemples, que celle du nostre, où nos yeux ont veu des choses, qu'il n'est pas besoin de renouveller, puisqu'elles sont assez recentes à nostre mémoire, & que le souvenir nous en doit estre detestable. Or ce ne sont pas tousjours des hommes brusques & extravagans, qui se precipitent dans ces dangers; Il y en a de sages & d'intelligens, de ceux-là mesmes que nous tenons pour grands Personnages, & à qui l'âge doit avoir meury le jugement. De telle nature fut à mon advis Ciceron, homme de grand esprit &

de petit cœur, qui changea deux ou trois fois de party pendant les Guerres Civiles de Rome, non par zele du bien public, mais pour satisfaire son ambition demesurée. Ce fut par imprudence plûtost que par generosité qu'il s'opposa aux desseins d'Antoine, sans voir aucun moyen d'en échapper. Car de dire que ce fut une haute resolution d'aymer mieux mourir que de souffrir un Tyran, c'est ce qu'on ne peut alleguer pour sa deffense, veu que s'il avoit à se precipiter à une mort certaine, pour ne pas voir le peuple Romain assujetti, il le pouvoit faire beaucoup mieux du temps de Cesar, au lieu de changer foiblement de party, & de se laisser conduire à la bonne fortune du vainqueur. D'ailleurs, toutes les autres actions de sa vie avoient esté si pleines de cruauté, qu'on doit plutost imputer cette derniere entreprise qu'il fit de chocquer Antoine, à une extreme ambition, qu'à une vraye grandeur de courage. Tel encore, mais moins judicieux, fut son ennemy Catilina, dont la conjuration estant faite pour la ruine de Rome, ne perdit que luy seulement & ses miserables complices. A ces experiences & ces exemples j'en pourrois joindre une infinité d'autres semblables si mon dessein estoit de faire un recueil d'Histoires, plûtost que des discours abregez. Contentons nous donc pour cette fois du conseil d'Esope, qui nous deffend d'entreprendre une chose, sans estre asseurez de l'evenement.

FA-

FABLE LXXII.



Du Chat, & du Coq.

LE Chat s'étant jetté sur le Coq, & n'ayant aucun sujet de le maltraitter, ne sçeut que luy reprocher, sinon qu'il estoit un Importun, que par son chant il éveilloit les Hommes, & les empéchoit de reposer. *Ce que j'en fais*, répondit le Coq en s'excusant, *est pour leur profit, afin qu'ils se levent pour aller travailler. Tu as beau dire*, reprit le Chat, *celà n'empéche pas que tu ne sois méchant, & vilain, jusques, à ce poinct, que pour assouvir ta lubricité, tu connois ta Mere, & n'épargnes pas mesmes tes sœurs.* Le Coq voulut encore chercher des excuses à cecy; mais le Chat ne daigna pas les entendre, & s'irritant plus fort qu'auparavant; *C'est trop cajolé*, dit-il, *tu ne m'eschapperas point aujourd'huy.*

DISCOURS MORAL.

IL est bien-aisé de trouver un pretexte apparent; quand on a conclu la mort de l'Innocent. Il a

beau dire des raisons valables; Il a beau s'excuser sur son Innocence, & alleguer tout ce qu'il faut pour sa defense ; On ne laisse pas de s'obstiner à le poursuivre. On luy fait tousjours croire qu'il a failly, & mesme on compte pour crime des actions ordinaires, dont ses Accusateurs, ny ses Juges, ne sont nullement exempts, non plus que luy. Car comme il n'est point de homme si vertueux dans le monde, en la vie duquel il n'y ait tousjours quelque chose à dire; aussi n'en est il point de si abandonné, qui ne trouve un pretexte à ses malices, & ne colore ses actions par une assez specieuse apparence. Celà procede en effet, de ce que toute Vertu a tousjours deux vices qui la costoyent, si bien qu'estant assise entre l'un & l'autre, elle donne moyen aux Méchans de luy imposer le nom des Vices, ou de leur donner le sien propre pour colorer une méchante action Ainsi nous appellons souvent l'Avarice un tres-bon Menage; & derechef nous confondons quelquesfois le bon Menage avec une sordide & honteuse épargne. Ainsi, dis-je s'il arrive que les Grands veüillent faire mourir quelqu'un, aprés avoir parlé genereusement pour le bien de la Patrie, il ne se trouvera que trop de Complaisans prés de leur personne, qui pour en haster la punition, luy imposeront incontinent le crime de Calomniateur, de Seditieux, & de Boutefeu. De cette mesme façon si pour la juste deffence de sa vie quelqu'autre a mis l'épée à la main contre quelqu'un qui soit en faveur, ou en credit, à cause de sa Noblesse, ou de son argent, on alleguera simplement l'action & là-dessus on le fera servir d'Exemple, quoy qu'en effet il en serve tres-innocemment. Mais la Justice de Dieu, qui ne peut souffrir de déguisement, & qui est le vray Soleil, dont les rayons tousjours éclattants percent les plus obscurs te-

tenebres, sçait bien discerner au vray les innocens d'avec les coupables, & ne fait point de choix en la punition des grands ou des petits; car elle ne veut point de pretexte pour chastier, ny de preuve pour convaincre. Aussi est-ce devant elle que les puissans sont foibles, & mal-armez, que les malins ne produisent aucuns faux témois; que les Nobles n'alleguent point d'alliance, que les Innocens ne craignent plus d'oppression, que les Vertueux pretendent des recompenses, & devant qui finalement la difference des Hommes ne se fait que par les Vertus, ou par les Vices qu'ils ont acquis. Celà doit faire trembler les personnes de condition, & les détourner pour jamais de la cruauté, principalement de celle qui se figure un charitable pretexte du bien public, pour conclure la mort des Innocens avec la satisfaction des peuples.

FABLE LXXIII.



Du Renard, & du Buisson.

LE Renard se voulant sauver du danger qui le menaçoit, sauta sur une haye, qu'il prit à

belles pattes, avec tant de malheur, qu'il se les perça d'épines. Comme il se vid ainsi blessé, tout son secours fut aux plaintes. *Perfide Buisson*, dit-il, *je m'estois retiré vers toy, pensant que tu m'ayderois; mais au lieu de le faire, tu as rendu mon mal pire qu'il n'estoit. Tu t'abuses*, luy répondit le Buisson, *car c'est toy-mesme, à qui rien n'échape, qui m'as voulu prendre par les mesmes ruses que tu pratiques envers les autres.*

DISCOURS MORAL.

A Quoy pensois-tu, ô mal advisé Renard d'empoigner imprudemment avec tes ongles un Buisson tout herissé d'épines; ou plutost à quoy penses tu maintenant de t'en plaindre? Ne sçais-tu pas qu'en de certaines choses il faut user d'une conduite toute differente des autres, & n'avoir pas moins d'adresse que de jugement pour s'en démêler? Aurions nous bonne grace nous mesmes, d'aborder imprudemment un Criminel & un Innocent, sans mettre quelque difference entre l'un & l'autre? Ne seroit-ce pas une grande stupidité de frequenter un Méchant, ainsi qu'un homme de Bien? Certes, il s'en faut beaucoup que ces choses ne doivent estre faites de la meme maniere. Car en la frequentation des Bons, nous devons avoir le cœur, par maniere de dire, sur les levres. & la parole libre & nuë, les actions irreprochables, & les surpasser eux-mesmes, s'il est possible, en sincerité. Mais quant aux autres, nous ne sçaurions jamais estre, ny trop couverts, ny trop retenus, parce qu'il est vrai, *Que le cœur du Méchant veille incessamment pour nous surprendre.* D'ailleurs, nous devons encore faire de la distinction quant à nos pratiques, & vivre tout autre-

trement avec les Grands qu'avec les Petits, estant bien certain que les Hommes de haute condition ayment beaucoup le respect, & que l'on se trompe de s'arrester à leurs complimens. C'est donc leur plaire, que de leur deferer quelque chose au delà du devoir, & de se feindre saisi de la crainte de leur presence. Quant à leurs affaires particulieres, il me semble que c'est une action de Prudence, de ne s'y entremettre pas aisement; mais de se servir d'une honeste excuse, & en jetter le refus sur son incapacité. Pour celà mesme je trouve qu'un ancien Philosophe eut fort bonne grace, lors que sollicité par le Roy Antigonus de luy dire quelle chose il desiroit de luy? *Tout ce qu'il te plaira*, luy répondit-il, *horsmis ton secret*. Par où il vouloit donner à entendre, que c'est une chose tres dangereuse d'estre bien avant meslé dans les intrigues d'un Prince: Ce que d'autres ont aussi exprimé par cette sentence: *Avec le Prince, comme avec le Feu*; Voulant dire, que pour en ressentir raisonnablement les biens-faits, il n'en faut estre, ny trop proche, ny trop loin. Aussi est il vray que par l'éloignement la lueur du bien que nous esperons, se répand sur nous avec moins de force; comme au contraire nous courons fortune de nous brûler tout à fait, si nous en sommes trop proches, & trop ardents à l'importuner. J'obmets plusieurs autres differences, touchant la maniere de converser avec les Hommes, à cause qu'il me semble fort difficile de les exprimer, veu que le nombre n'en est pas moins grand que des conditions, & des humeurs des personnes. Comme par exemple, il n'y a point de doute que nous devons vivre tout autrement avec les vieux, qu'avec les jeunes; avec les Estrangers, qu'avec les Citoyens; avec les Soldats, qu'avec les Religieux; avec les Malades qu'a-

vec les sains. Mais d'autant que ce seroit une chose trop ennuyeuse de s'arrester sur la diversité de ces conditions, il nous suffira pour cette fois d'avoir touché les plus importantes distinctions, à sçavoir la methode de hanter les Méchans, & celle de se comporter auec les grands Seigneurs Laissons donc le reste à la prudence du Lecteur, & voyons un nouveau sujet de moraliser.

FABLE LXXIV.



Du Pescheur.

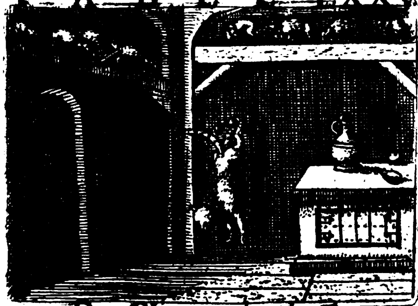
UN Pescheur, qui ne sçavoit guere bien son mestier ayant pris la flûte & ses filets, s'approcha du rivage de la Mer, & s'assid sur une pierre pour faire sa pesche. Auparavant il se mit à joüer de la flûte, s'imaginant que par cette belle Musique il en prendroit bien plus de poisson. Mais comme il vid que celà ne luy servoit de rien il jetta ses rets dans la Mer, & en prit plusieurs: Et comme en les tirant de son filé, ils ne cessoient de

desauter; *Sottes Creatures*, leur dit-il *vous n'avez jamais voulu danser tantost ; quand j'ay joüé de ma flûte, & maintenant que je n'en joüe plus, vous ne faites que caprioler.*

DISCOURS MORAL.

COmme il n'y a pas beaucoup à s'estendre sur le sujet de ce Pescheur je n'en diray rien, sinon que toutes choses faites en leur saison ont bonne grace, & qu'au contraire elles sont déplaisantes, quand on les tire de leur asiette naturelle, pour les transferer à d'autres usages. Je n'allegueray pour preuve que l'experience journaliere, sans m'arrester plus longtemps à cette matiere, tant pour en avoir touché quelque chose en la cinquiéme Fable, que pour la matiere de celle-cy, qui semble plutost appartenir à la bien-seance exterieure, qu'à la solide science des mœurs.

FABLE LXXV.



Du Chat, & du Rat.

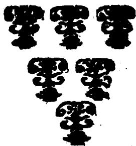
UN Chat entré dans une maison, où il y avoit quantité de Rats, en prenoit tantost un

& tantost un autre ; de sorte qu'à force d'aller à cette chasse, il en tüa plusieurs avec le temps. Les Rats cependant, voyant qu'il ne se passoit guere de jour qu'il n'y eust quelqu'un des leurs de mangé, firent une assemblée entr'eux, pour y consulter de leur affaire. *Il ne faut plus*, disoient-ils, *que nous descendions là bas, si nous ne voulons faire estat d'estre tous perdus ; demeurons donc plustost en haut, où nostre Ennemy ne peut monter.* Le Chat apprit ce dessein des Rats ; & ne l'eut pas plûtost découvert, que faisant le mort, il se pendit par les pieds de derriere à une perche attachée à la muraille. Celà se passant ainsi, il y eut un des Rats qui jettant la veuë en bas, connut tout de bon que c'estoit le Chat ; Si bien que tout effrayé d'abord, *Hola mon amy* dit-il, *quand je te prendrois pour un soufflet, ou quand mesme je sçaurois veritablement que tû serois tel, je ne pourrois pourtant pas me resoudre à descendre auprés de toy.*

DISCOURS MORAL.

Cette Allegorie a esté aussi suffisamment expliquée en quelqu'une des Fables precedentes, où nous avons dit, qu'il ne faut pas tomber pour la seconde fois entre les mains des Méchans ; mais se méfier tousjours d'eux, & interpreter toutes leurs actions à mal, quand mesme elles seroient pleines d'une apparence de Pieté. Car comme le diable, qui est leur Prince, se déguise quelquesfois en Ange de lumiere, pour seduire les Hommes ; il arrive tout de mesme que les Méchans se couvrent d'une fausse contrition de leurs malices, & te-

temoignent un feint repentir, pour ratraper dans leurs pieges ceux qu'ils y ont une fois tenus Mais qui sera l'homme si enemy de soy mesme, que de se fier à leurs impostures, principalement si c'est aprés en avoir porté la penitence; Et toutesfois il se void assez souvent que les plus gens de bien ne laissent pas de s'y fier, soit pour estre naturellement enclins au pardon; ou pour n'avoir pas l'esprit assez fort contre les stratagemes & les mines secrettes que font joüer de tels hommes contagieux à tous les Estats. Car en effet, ils le sont de telle sorte, que pour les separer du commerce des gens de bien, ce ne fut pas sans cause, qu'au rapport de Plutarque, Philippe Roy de Macedoine, fit amas une fois de ceux d'entre eux, qui estoient les moins supportables dans son Royaume, lesquels il relegua en un lieu, où ils bastirent une Ville qui fut appellée *Poneropolis*, c'est-à-dire, *Ville des Méchans*. Ce qui nous doit remettre en memoire, qu'à la fin du monde il en sera fait de mesme, comme le Roy des Roys nous l'asseure. „ Car alors les Anges separeront les Mé-
„ chans d'avec les Bons, pour les envoyer en la
„ fournaise de feu, où il n'y a que pleurs, &
„ que grincements de dents.



FABLE LXXVI.



Du Laboureur, & de la Cigogne.

LE Laboureur tendit ses filets pour prendre des Gruës & des Oyes sauvages, qui luy mangeoient tous les jours le bled qu'il avoit semé, il prit aussi une Cigogne, qui se sentant attachée par le pied, pria le Laboureur de la laisser aller, luy remontrant qu'elle n'estoit ny Gruë ny Oye, mais Cigogne, le plus debonnaire de tous les autres Oyseaux, qui servoit ses parens pieusement, sans les abandonner jamais en leur vieillesse. Mais tant s'en faut que le Laboureurs fust touché de ces paroles, qu'au contraire s'étant mis à sourire il lui dit; *Je sçay tout celà, & connois assez qui tu es; mais puisque tu es prise avec ces autres Oyseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

IL appartient pluftoft aux Jurifconfultes, qu'aux Philofophes de juger fi ceux qui ont efté en la compagnie des Méchans, doivent auffi porter la peine du crime que les mechans ont commis. Je fçay que c'eft une chofe pratiquée parmy les Juges, de les tenir pour coupables, & de leur faire prefque tousjours leur procez, comme aux Criminels. Mais les Philofophes, ne vont pas fi vifte en befogne, & avant que de donner à un Homme le nom de Méchant, ils examinent s'il en a fait les actions, & s'il les a réduites en habitude. En cette profonde confideration ils trouvent que bien fouvent les Bons s'accompagnent des Mauvais, quoi qu'à la verité ils n'ayent aucune teinture de leur vice, ny aucune inclination à la prendre. En quoy pourtant ils ne peuvent nullement s'excufer de leur imprudence. Car s'ils font gens de probité, il faut conclure, qu'il n'y a rien qui leur foit plus infupportable que la pratique des Méchans, tant parce que les contraires fe fuïent naturellement, qu'à caufe qu'ils fe fortifient à cela par une reflexion continuelle, & s'eftudient à haïr le vice par des raifons que la bonne confcience leur infpire fecrettement. S'ils ont donc fi peu de plaifir en de femblables converfations, & s'ils voyent d'ailleurs combien elles font nuifibles, n'eft-ce pas une imprudence extraordinaire de fe trouver en des compagnies honteufes, & tout à fait infupportables à leur humeur ?

Ils peuvent repondre à celà, qu'ils y font conviez par l'importunité des autres; qu'ils les viennent voir à leur lever, les convient à difner leur écrivent à tout propos, les tyrannifent à force de complimens, & pour le dire en un mot, qu'ils ne leur

laissent pas un seul moment de repos, sans les entretenir; si bien que par une raison de civilité, plustost que de bien veüillance, ils se trouvent obligez à leur permettre un libre accez. Mais, foible & imprudent jeune homme, si par hazard tu eusses esté du conseil de Priam, & qu'Agamemnon & Menelas t'eussent civilement requis de laisser entrer à Troye un Cheval de bois, remply d'une multitude de gens de Guerre, avec lesquels ils se fussent rendus maistres de la Ville, comme ils firent la leur aurois-tu civilement accordée? Et quoy? peux-tu mettre en doute que les Vicieux ne soient autant tes Ennemis que les Grecs l'estoient des Troyens, & que leur conversation ne te soit aussi fatale que l'entrée du Cheval de bois le fut à Troye? Asseurement, mon amy, tu peux dire que c'est fait de toy, si les Méchans entrent à la fin trop familierement en ta Maison quelques caresses & presens qu'ils te fassent. Dy leur plustost comme ce sage Conseiller, dans Virgile,

J'ay peur des Grecs, & mesme quand ils donnent.

Où as tu appris qu'il faille achepter si cher la Civilité, que de l'observer à la ruine mesme des autres Vertus? Cette patience ne tient-elle pas de la bassesse? n'a t'elle point quelque chose de servile? La bien seance a-t-elle des loix si rigoureuses qu'elles nous obligent à voir sans cesse nos Ennemis? Puis qu'il n'en est point de pire que les Vicieux, considerons que si nous n'avons qu'un peu de Vertu acquise, moins aurons nous de resistance contre leur malice; Comme au contraire si nous en avons beaucoup, la perte que nous en ferons en les frequentant en sera, sans doute, plus grande, & plus contagieuse à nostre Reputation. Puis que cela est

vrai

vrai, qu'une mauvaise honte, ne nous empesche point de leur fermer nostre porte, & de feindre des affaires, quand mesme ils sçauroient que nous n'en aurions aucunes; Fuyons-les comme une Peste contagieuse à nostre ame, nous representant toujours, qu'avec eux nous ne sçaurions estre que Malins, ny que Vertueux en la conversation des personnes qui sont doüées d'une parfaite Vertu. S'ils ont quelque bon mouvement dans l'Ame, pour changer la condition de leur vie, il les faut éprouver auparavant que de familiariser avec eux, & les renvoyer aux gens d'âge & de profonde sagesse, pour lesquels je n'escris point ces instructions; au contraire, je desirerois prendre les leurs, pour la conduite de ma vie, & pour l'ornement de mon Ouvrage.

FABLE LXXVII.



Du Berger, & des Laboureurs.

Un petit Berger faisant paistre ses Brebis sur une coline, s'estoit mocqué trois fois des

des Laboureurs d'alentour, qu'il appelloit à ſon ayde, en criant au Loup. Mais quand ce fut tout de bon qu'il en implora le ſecours, ils le luy denierent, le laiſſant crier tout à ſon aiſe: Tellement que ſes Brebis furent la proye des Loups.

DISCOURS MORAL.

A Force de mentir, ce petit Berger ſe rend indigne de foy, quand il crie tout de bon, & perd une de ſes Brebis; ordinaire advanture de ceux qui mentent, qu'on ne croit point encore qu'ils diſent vray. Témoin ce Barbier dont Plutarque raconte l'Hiſtoire, qui paſſant dans la Ville d'Athenes pour un homme extremement cauſeur & peu veritable, apprit par hazard ſur le port de Pirée, d'un Fuyard qui venoit d'aborder dans une chalouppe, que l'armée des Atheniens avoit eſté entierement defaite. Ce qu'il courut promptement annoncer dans la Ville avec auſſi peu de jugement, que s'il euſt apporté la meilleure nouvelle du monde dont le menu peuple irrité, ſur la croyance qu'il eut que ce n'eſtoit qu'un menſonge, que cét indiſcret vouloit debiter à ſon ordinaire, le ſaiſit auſſi-toſt, & on le mena droit à la place publique, où ſur l'apparence qu'il avoit inventé une nouvelle ſi pernicieuſe à l'Eſtat d'Athenes, il fut reſolu de l'executer à mort. Mais comme il devoit perdre la vie, le bon-heur voulut pour luy qu'il vint un bruit ſur la place, qui juſtifia ſon caquet, & deſtourna les Bourreaux, & ſes Spectateurs, qui ſe retirerent. Car le peuple intereſſé pour ſa perte particuliere, & generalement pour le dommage de tout l'Eſtat, ſe diſſipa çà & là par les maiſons avec deſſein d'y pleurer à ſon aiſe un ſi faſcheux accident. Quant au Barbier, il fut laiſſé plus de quatre heures attaché au poteau, ſans que

personne songeast à le deslier, jusqu'à ce que sur le soir il survint quelqu'un qui en fit l'office, touché de la compassion qu'il en eut. On remarqua pour-lors que la premiere parole que dit ce causeur, fut de s'enquerir si le Capitaine General n'avoit pas esté tué sur la place, tant cette maudite demangaison de parler s'estoit emparée de son esprit.

Cette Histoire est la veritable Allegorie de cette Fable, puis que par une experience asseurée elle prouve que c'est oster entierement le crédit à ses paroles, que d'en donner souvent de fausses. Aristote enquis à ce propos, *Que gagne le menteur; il gagne celà*, répondit-il, *Que quand mesme il ne ment point, on ne le croit pas*. A ce sentiment s'accommode celuy du Prince de l'Eloquence Latine, quand il dit: Que qui a fait une fois banqueroute à la Verité, ne se soucie non plus de se parjurer que de mentir. Comme en effet, adjoûte-t'il, les Dieux ont ordonné mesme peine pour les menteurs que pour les parjures. En quoy il me semble que pour un vain plaisir de mentir, l'on perd une chose bien precieuse, à sçavoir la foy; Action certes d'un tres-mauvais mesnager, & d'un imprudent, puisqu'il n'y a rien de si commode en tout le commerce de la vie, que de passer pour veritable, tant, pour servir ses amis, que pour son interest propre. De là vient aussi qu'Esope n'attribuë cette sottise qu'à un Enfant, jugeant indigne d'une Homme, de s'exercer à des mensonges nuisibles, & hors de saison. Si celà est, combien y a-t'il d'Enfans à la Cour, qui vont jusqu'aux cheveux gris, & qui toutesfois font gloire de s'exercer à des niaiseries inutiles; de berner l'un, de se mocquer de l'autre, & d'employer tout leur loisir à des comptes si peu profitables, que tout le fruit qu'ils en recueillent, c'est la perte de

de leur reputation : il vaut donc mieux s'estudier de tout son possible à dire la Verité, puisqu'elle est le seul objet de l'entendement, & que c'est oster beaucoup à une si noble faculté, que de la repaistre de mensonge.

L'on pourra m'objecter là dessus, que je peche moy mesme contre l'avis que je donne aux autres, en ce que je n'entretiens mon Lecteur que de pures Fables, & que je m'amuse à gloser dessus des choses imaginaires : mais pleust à Dieu que tous les mensonges du monde fussent aussi utiles que ceux-cy.

FABLE LXXVII.



De la Fourmy, & de la Colombe

LA Grande soif qu'avoit une Fourmy, la fit descendre dans une Fontaine, où quand elle voulut boire, elle tomba par malheur. une Colombe branchée sur un arbre, qui panchoit sur l'eau, voyant la pauvre Fourmy en danger de mort, rompit incontinent avec son bec

bec un rameau de l'arbre, qu'elle laissa tomber dans la Fontaine; & ainsi la Fourmy qui l'aborda se preserva du danger d'estre noyée. Sur ces entrefaites, il survint en ce mesme endroit, un Oyseleur; qui dressa ses gluaux pour prendre la Colombe; Ce qu'appercevant la Fourmy, elle le mordit au pied; de sorte que l'Oyseleur fut contraint de laisser aller ses gluaux, surpris par la douleur que luy causa cette picqueure; Cependant la Colombe effrayée du bruit, s'envola, & ainsi échappa du danger present.

DISCOURS MORAL.

JE ne mets aucune difference entre l'Allegorie de cette Fable, & celle de la seiziéme. C'est pourquoy j'y renvoye le Lecteur aprés l'avoir adverty que les bestes mesmes ne sont pas ingrates des bienfaits receus. Les hommes donc à plus forte raison ne doivent point l'estre, principalement s'ils considerent que nostre Sauveur leur dit par la bouche de S. Paul; *Qu'il y a plus de bonheur incomparablement à donner qu'à recevoir*; Ce que les Payens mesmes semblent avoir reconnu, & Pythagore entre autres, dont l'un des meilleurs mots est, *Que le vray moyen de ressembler à Dieu, c'est de faire du bien à tous generalement.* Aussi n'est il point de bon office qu'on puisse nommer perdu, soit qu'on en espere la reconnoissance sur terre, ou qu'on l'attende au Ciel.

FA-

FABLE LXXIX.



De la Mouche.

UNe Mouche tomba dans une marmite pleine de viande & voyant que le bouillon l'étouffoit; *Voilà ce que c'est*, dit-elle, *j'ay tant beu & tant mangé, & je me suis si bien plongée dans le pot, que je meurs saoule de Potage.*

DISCOURS MORAL.

JE compareray la Mouche de cette Fable aux voluptueux, qui se plongent si avant dans leurs delices, qu'ils y rencontrent leur fin avec celle de leurs insatiables desirs. Les voluptez leur sont des amorces à tous maux; Et pourtant ils ne laissent pas de s'y laisser prendre, comme les Poissons à l'hameçon. Mais on les peut encore plus proprement comparer à des Pourceaux, puis qu'ils laissent comme eux les belles fleurs en arriere, pour se veautrer parmy les ordures, d'ou s'ensuit la ruine iné-

inévitable de leur ame, aussi bien que celle de leur corps. Car il est bien mal aisé de s'accoustumer à une vie molle, & de ne refuser rien à ses esprits brutaux, sans y trouver sa fin avant l'âge. Quelqu'un de ces voluptueux peut bien dire avec ce foible animal; *Voicy j'ay tant beu, j'ay tant mangé, je me suis tant lavé, que je meurs saoul de ce bouillon.* Il est vray que je voudrois oster pour eux cette parole de saoul; car tels Epicuriens, comme dit le Poëte Reignier aprés Juvenal, se peuvent bien lasser de leurs voluptez, mais ils ne s'en saoulent jamais. Car en mesme temps que la nature leur refuse la joüissance de leurs brutales delices, la coustume leur en augmente le desir. De cette façon, semblables à Tantale, ils aspirent incessamment aprés la possession de leur Maistresses, & ne peuvent accomplir les actions qu'elles leur permettent, peine insupportable à ces miserables, qui par un effet de leur imagination blessée, entretiennent dans le cœur un brasier ardent, & ont tout le reste du corps de glace.

Ainsi passa les vieux jours le grand Tamberlan, oubliant les belles actions qu'il avoit faites, & tellement incliné à ses infames desirs, qu'il en vouloit encore repaistre ses yeux au defaut d'en pouvoir jouir comme les autres. O la belle & honorable fin d'un si grand homme. Il ne pensoit à autre chose qu'à prolonger la fin de sa vie dans les débauches; au lieu que les Vertueux l'attendent impatiemment, parce qu'elle leur doit estre une entrée à la felicité. Aussi n'ont-ils pas une vieillesse travaillée de remords, n'y ne meurent point comme cette Mouche ensevelis dans le Potage c'est à dire, dans les voluptez charnelles.

FABLE LXXX.



Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier.

UN Charpentier coupant du bois prés d'une riviere, consacrée au Dieu Mercure, il arriva par mégarde, que sa coignée tomba dedans. Bien affligé de cét accident, il s'assid sur le bord du fleuve, pour se consoler de cette perte. Mercure émeu de pitié luy apparut, & s'enquit de la cause de sa plainte, qu'il n'eut pas plustost connuë, que luy montrant une coignée d'or, il luy demanda si c'estoit la sienne: Le pauvre Homme ayant répondu franchement que ce ne l'estoit pas, Mercure luy en apporta une d'argent, qu'il confessa pareillement n'estre pas à luy. A la fin le mesme Dieu luy en fit voir une emmanchée de bois, que le Charpentier reconnut pour celle qu'il avoit perduë.

duë. Alors Mercure jugeant de sa probité par une si libre declaration, les luy donna toutes trois. Le Charpentier extremement rejoui d'une si bonne Fortune, fut trouver ses Compagnons, & leur raconta par le menu tout ce qui s'estoit passé. Ce recit fit prendre la resolution à l'un d'eux d'éprouver, s'il estoit possible, une pareille avanture. Il s'en alla donc pour cét effet prés de la mesme riviere, & jetta de son bon gré sa coignée dans l'eau, puis il s'assid sur le bord, & fit semblant de pleurer. Mercure accourut incontinent avec une coignée d'or, & connoissant l'hypocrisie de ce galand, luy demanda si c'estoit la sienne? *C'est elle-mesme*, luy répondit l'Imposteur Mais ce Dieu le voulant punir de son impudence, & de son mensonge, ne luy donna, ny la coignée d'or ny celle que cet Artificieux avoit tout exprés jettée dans la riviere.

DISCOURS MORAL.

SI mon dessein estoit d'examiner les Fables d'Esope à la maniere des Humanistes, je m'arresterois quelque temps à m'enquerir, pourquoy nostre Autheur fait invoquer Mercure plustost qu'une autre Divinité à ce pauvre Charpentier, pour le recouvrement de sa Coignée, & à quelle occasion les Anciens tenoient ce Dieu pour tutelaire des Artisans. Mais c'est à quoy je ne suis pas d'avis de m'arrester; parce que celà n'est ny à propos, ny suivant mon dessein. Je me contenteray donc de recueillir icy quelque chose, pour l'instruction des Mœurs, & je diray premierement, que par l'excessive douleur de ce Charpentier, nous apprenons que c'est à faire à des Esprits foibles & ravallez, de s'affliger de

la

la perte des choses temporelles & perissables, qui pour leur bassesse ne sont non plus à priser qu'une meschante Coignée. Il ne les faut donc pas regretter, si l'on ne veut témoigner estre entaché du vice des Artisans, c'est à dire, avoir l'Ame basse & interessée. Car en la possession des biens temporels, nous n'y trouvons que les avantages qui sont en une Hâche, à l'égard du Charpentier, puis qu'elle n'est autre chose qu'un Outil pour s'en servir, & que tous les biens du monde non plus ne sont considerables, que tant qu'ils servent à nostre commodité,

Estans pris comme celà, j'advoüe qu'ils nous peuvent tenter, & faire violence sur nos sens, qui se laissent chatoüiller naturellement à l'amour des choses qui les réjoüissent, pourtant ne nous doivent ils point estre si chers, que leur perte nous cousté une larme, ou la moindre marque d'affliction. Premierement, à cause de la grande disproportion qu'il y a entre la dignité de nostre Estre, & la bassesse des biens du monde; puis par la raison mesme de l'usage & de l'accommodement, qui nous les rendent aymables. Mais si l'on ne les ayme que pour celà, il s'ensuit qu'on ne les cherit pas tant que sa commodité propre dont l'on est ennemy, quand on s'afflige pour une perte. D'où il faut conclurre, que la mesme raison qui nous fait desirer les biens, nous oblige aussi à nous consoler, quand la mauvaise fortune nous les oste.

Mais passons à l'autre point, qui est le Don que Mercure fait au Charpentier, pour la sincerité qu'il remarque en luy. Celà nous apprend que tost ou tard la recompense suit la Vertu, & que ce n'est jamais perdre le temps, de la pratiquer. Ce qui Pourtant ne semble pas tousiours vray dans le commerce

merce du monde, puisque nous voyons une infinité de gens mal-traittez de la fortune, qui ne laissent pas d'avoir l'ame extremement bonne, & de vivre dans une parfaite observation des Loix. Ceux qui les envient ont beau les croire miserables, leur felicité ne dépend pas du jugement d'autruy; mais de la secrette satisfaction qu'eux mesmes se donnent dans le calme de leur conscience. En effet, qui sçauroit les contentemens de leur ame, la tranquillité de leur vie, la douceur de leur solitude, & les charmes qu'ils trouvent dans la paix de leur maison, celuy-là, possible, ne diroit pas, que telles gens n'ont aucune recompense. Au contraire, il envieroit leur bonne fortune, & la jugeroit preferable à celle des riches. Je veux neantmoins que tous les avantages de la terre leur manquent, est-ce à dire pour celà qu'il leur faille renoncer à ceux du Ciel? A quel propos Esope auroit il introduit un Dieu, pour la consolation de ce pauvre Homme, si ce n'estoit à dessein de nous apprendre, que c'est en Dieu que les Vertueux doivent mettre leur espoir? Que c'est de luy qu'ils doivent tout pretendre; & bref, que c'est luy qui ne les abandonnera jamais, & qui au lieu d'un bien, contemptible comme une Coignée de bois, leur en donnera une d'or & d'argent; c'est à dire, que pour les biens corruptibles & vains, il leur en donnera d'éternels. Mais quant aux desseins des Hypocrites, qui sous pretexte de probité, n'aspirent qu'à la richesse & à l'interest, nous ne devons point douter que Dieu ne se moque de leur fausse apparence, & qu'il ne les chastie, au lieu de répandre sur eux ses benedictions. Si nous les voyons prosperer dans le monde; s'ils sont environnez d'une suite de gens serviles, & peu genereux, s'ils ébloüissent les Hommes de l'éclat de

leur ostentation, il ne s'ensuit pas pour celà qu'on les doive croire heureux. Il faut attendre la fin, avant que d'en juger; car elle nous montre bien souvent que ces mesmes richesses, qu'ils ont acquises injustement, & qu'ils ont si fort aymées, les font haïr d'un chacun, & les immolent quelquesfois à la vengeance publique.

FABLE LXXXI.



D'un Enfant, & de sa Mere.

UN Enfant qui alloit à l'Escole, déroba un Livre à son Compagnon, & le mit entre les mains de sa Mere, qui le prit volontiers, sans le chastier. Une autrefois il en fit autant de la robe de son Compagnon, qu'il prit pareillement, & la porta derechef à sa Mere, à qui ce larcin fut encore plus agreable que le premier. Cependant, comme il n'y avoit personne qui le chastiast, ce maudit Vice s'augmentoit en luy, à mesure qu'il croissoit en

en âge. A la fin la chose alla si avant, qu'il tomba entre les mains de la Justice: On luy fit donc son procez, & sa deposition oüye, il fut condamné à mort. Comme on le menoit au gibet, ayant pris garde à sa Mere, qui faisoit d'étranges plaintes en le suivant, il pria les Officiers de la Justice, qu'il luy fût permis de luy dire un mot à l'oreille; ce qu'on luy accorda facilement. Au mesme temps donc comme s'il eust voulu découvrir quelque secret à sa Mere, il approcha sa bouche de son oreille, qu'il luy arracha avec ses dents. Elle fit à l'instant un grand cry, de l'extreme douleur qu'elle sentit; ce qui fit, que ceux qui menoient le Larron au supplice, l'ayant voulu blâmer, non seulement de ses voleries, mais aussi de sa cruauté envers sa Mere il leur dit, *Messieurs, ne vous étonnez pas si j'ay arraché l'oreille à celle qui m'a donné la vie, puis qu'elle est cause qu'on me l'oste aujourd'huy; car si elle m'eust bien chastié, la premiere fois que je luy apportay le livre, que j'avois dérobé à mon Compagnon, celà m'ayant donné de la crainte, m'eust empesché de commettre aucun larcin à l'advenir: & je ne serois point maintenant conduit au Suplice.*

DISCOURS MORAL.

La Mere d'un Lacedemonien auroit eu bonne grace de conniver au larcin de son Enfant puis qu'il estoit permis à ceux de cette Nation de prendre le bien d'autruy, & qu'ils s'exerçoient à cela dés leur enfance. Car c'estoit à l'envy à qui gagneroit le prix en ce dangereux mestier, que Promethée & Mercure ont les premiers inventé, s'il faut croire ce qu'en disent les Poëtes. Mais quant aux

autres Republiques, elles punissoient rigoureusement ce crime, & ne souffroient point que personne s'enrichît par ses voleries Cela n'empesche pas pourtant, qu'il n'y ait encore aujourd'huy quantité de Larrons, qui s'accommodent injustement de la dépoüille d'autruy, & qui prennent plus de formes que Prothée, pour voler avec impunité les Innocens, les Orphelins, & les Vefves.

Comme tout le monde est plein de cette engeance maudite, il regorge aussi de Larcins, & de choses illegitimement acquises. Car pour commencer par les Souverainetez, l'on tient qu'elles viennent toutes d'Usurpations, colorées de ce beau nom de Conqueste. En effet, quelques gens de conscience que soient les grands Princes, il faut necessairement qu'ils soient issus d'un Usurpateur; ou si vous voulez, d'un juste Conquerant: puis que la Loy de Nature n'a point donné davantage à l'un, plustost qu'à l'autre. Quant aux gens de Guerre & de Marine, ils ne subsistent presque tous que par les pilleries, comme le declare Virgile, quand il les fait parler ainsi.

Dans nos guerrieres entreprises,
Nous fondons tout nostre destin
A ne vivre que de butin,
Et faire de nouvelles prises.

L'on en peut dire de mesme des hommes d'affaires, parmy lesquels je veux croire qu'il y en a plusieurs incorruptibles en leur profession: mais il faut aussi que l'on m'advoüe, qu'il ne s'en trouve que trop, qui se servent du specieux pretexte de Justice & de Pieté, pour mieux authoriser leurs voleries & leurs usures. Bref, il est presque asseuré, qu'aussitost qu'un homme a fait un excessif amas de Richesses, la mauvaise Conscience y a plus eu de part que la bon-

bonne Et toutesfois l'on ne punit souvent pour servir d'exemple, que les Miserables, qui ont volé de petites sommes. & qui trouveroient possible de la seureté à leur crime, s'ils en avoient dérobé de grandes, à cause de la déference que chacun rend aux richesses, & de la pitoyable corruption du siecle.

S'il est question de venir à la source de ce mal, l'on connoistra que tels Voleurs, sur qui la justice des hommes s'exerce, ne tombent d'ordinaire en cette disgrace, que pour n'avoir pas esté assez repris en leur Enfance, comme le remarque nostre sage Phrygien. Car si les Meres faisoient concevoir de bonne heure à leurs Enfans, de l'horreur pour le vice il est hors de doute qu'on ne les verroit jamais reduits à cette honteuse fin. Mais on leur laisse former insensiblement cette vicieuse Habitude, dès leur plus tendre jeunesse, lors qu'ils sont encore exempts de l'apprehension des Loix. Ce n'est donc pas merveille, si elle s'augmente peu à peu avec leur âge, & si elle devient presque invincible, quand ils sont grands: car c'est alors que l'horreur du supplice n'est pas assez forte pour arester leur méchante inclination, qui s'est presque tournée en la moitié de leur nature Cependant, Dieu sçait avec quelle rage ils maudissent la negligence de leurs parens; qui de leur costé sentent une peine insupportable en leur ame, & se repentent tout de bon, d'avoir donné l'estre à ces Miserables, ou d'avoir eu si peu de soin de leur conduite, & de leur éducation. Mais je m'arreste plus qu'il ne faut à la moralité de cette Fable, qui parle de soy-mesme trop clairement, pour avoir besoin d'estre commentée.

FABLE LXXXII.



D'un Homme qui avoit deux Femmes.

EN la belle saison du Printemps, un certain Homme élevé dans les delices, & qui n'estoit ny trop jeune, ny trop vieux, car ses cheveux ne commençoient qu'à luy grisonner, épousa deux Femmes, dont l'une estoit assez âgée, & l'autre assez jeune. Comme ils demeuroient tous ensemble dans une mesme maison, la Vieille voulant attirer son mary à l'aymer luy arrachoit autant de cheveux noirs qu'elle en rencontroit, en le peignant. La Jeune, qui n'estoit pas moins soigneuse de son costé de ce qui la regardoit, luy tiroit aussi les blancs; De sorte qu'à force de continuer, elles luy arracherent si bien le poil, qu'il en devint chauve, & fut mocqué de tout le monde.

DIS-

DISCOURS MORAL.

Esope nous donne, ce me semble, à entendre par cette Fable, qu'il haïssoit la Polygamie, c'est à dire un Mariage de plusieurs Femmes ensemble. Ce qui a esté de tout temps en usage parmy les Nations du Levant; je ne sçay par quel déreglement, & par quelle liberté dénaturée. Quant aux Peuples qui ont fait profession d'estre Vertueux, ils se sont contentez de la possession d'une seule Femme legitime, & n'ont souffert tout au plus que le Divorce, comme les Grecs & les Romains, chez qui toute Sagesse humaine a rencontré le poinct de sa perfection. Mais le tres juste & tres raisonnable Christianisme, n'a seulement point permis de rompre avec sa Femme, pour en épouser d'autres, durant sa vie. Celà estant les Libertins ne sçauroient blâmer qu'injustement ce grand Sacrement, puisque c'est chose asseurée, qu'il est de l'institution de Dieu; Que la Nature nous y appelle, Que les Loix divines & humaines l'apprennent. Que l'Honneste & l'Utile s'y rencontrent également; & qu'il n'est point de Nation sur la terre qui en rejette l'usage: Tellement que ce ne fut pas sans cause, qu'autrefois Socrate nommé par l'Oracle d'Apollon le plus sage de tous les Grecs, ayant à conseiller sur cette Matiere un de ses meilleurs Amis, luy dit l'Homme ne sçauroit rien faire de mieux, pour plaire à Dieu, pour satisfaire à Nature & pour servir sa Patrie, que d'épouser une femme Honneste & Vertueuse. Il veut que ce lien demeure indissoluble jusqu'à la mort, & que ce soit parmy nous l'Exemple de la vraye & constante Amitié. Ce qui est à mon avis, une des choses la mieux instituée dans nostre Eglise, pour la continence, & pour la vraye succession des Heritages.

Il nous est donc permis de choisir une Compagne, qui prenne part à nos peines & à nos plaisirs, & qui par sa conversation divertisse les chagrins de nostre vie. Mais nous devons la choisir judicieusement, & avec les proportions convenables à nostre condition. Car en se trouvant bien avant sur le declin de son âge, d'appeller auprés de soy une jeune creature qui dédaigne les rides & les cheveux gris, ce n'est pas asseurement le fait d'un Homme bien sensé, puisqu'il est presque impossible qu'une telle Femme ne se dégouste, & qu'elle ne se console de ses déplaisirs avec une plus agreable compagnie que celle de son Mary. Et sans mentir, si les plus retenuës ont bien de la peine à demeurer fideles aux Maris de bonne mine, & qui sont à leur gré, quelle apparence y peut-il avoir qu'elles le soient à un vieux tronc, dépourveu de vigueur & de toute consolation.

Mais supposons qu'elles ayent une vertu assez heroïque pour resister, ce qui n'est pas du tout impossible de quelque façon qu'on le prenne, c'est tousjours épouser une crainte perpetuelle: c'est attacher au chevet de son liċt un éternel réveille-matin : c'est se donner en proye à un Vautour pire que celuy de Promethée. En un mot, c'est achepter des soucis, & chasser pour jamais hors de sa maison la Philosophie, & la tranquilité de l'Esprit. Pour moy, si j'avois un Ennemy septuagenaire, de qui j'eusse receu quelque grande offence, & que je manquasse de vertu pour luy pardonner, je puis dire sans mentir, que je ne luy souhaitterois rien de pire qu'une Femme jeune. Elle me feroit raison de mes déplaisirs: & l'évenement me feroit connoistre qu'elle seule me vengeroit de ses injures par les peurs continuelles, qu'elle donneroit à son Fâcheux. Mais je suppose qu'elle vive comme une Vestale, que ses Actions ne don-

donnent lieu ny de soupçon, ny de mauvaise pensée, & que le Mary ne soit point jaloux ; tousiours est-il travaillé de la douleur qui se fonde sur l'Opinion : car il faudroit vivre en un siecle plus modeste que celuy-cy, ou dans une Republique de Lacedemone, pour n'estre point sujet à la Calomnie. Si nous avons une parfaite asseurance de la chasteté d'une Femme, les autres ne sont pas d'humeur à le croire. L'extreme inegalité des deux partis paroist clairement aux yeux du monde ; mais ce que la Femme a d'honneur & de fidelité, n'est pas tellement en son jour, qu'il ne s'y remarque de l'ombrage. Les beautez du corps éclattent bien, mais les vertus de son Ame demeurent cachées. D'ailleurs, sa grande jeunesse opposée aux vieilles années de son Mary entretient l'opinion de tout le monde, qui n'en peut avoir que de sinistres soupçons à bien considerer la difference de leurs deux âges.

S'il faut aller plus avant, supposez pour satisfaire les vieilles gens, qu'ils ne soient ny trompez de leurs Femmes, ny jaloux d'elles, ny mocquez du monde, tout celà n'empesche pas qu'il n'y ait d'autres raisons qui les peuvent rendre mal-heureux. Car, ou ils aiment leurs femmes, ou ils ne les ayment point aprés le Mariage. S'ils ne les ayment point, à quoy leur a servy pour la tranquillité de la vie, d'estre associez avec elles ? Quel divertissement peut donner à leurs vieux jours une personne qui ne leur est point agreable ? Comment se rendront-ils leur Solitude supportable ? N'ont-ils pas assez d'objets fâcheux, sans y attirer encore celuy-là ? Pourquoy feront-ils manger leur bien à une Ennemie ? Car s'ils ne l'ayment point dés le commencement du Mariage, cette froideur avec le temps se tournera en une haine mortelle. Comme au contrai-

traire, s'ils l'ayment autant ou plus qu'avant la Nopce! ô la honteuse condition d'un pauvre Homme! ô exercice indigne de la Sagesse que doivent avoir de telles gens! N'est-ce pas une belle chose à voir, qu'un Vieillard assotté prés d'un Enfant, ou qu'un Homme qui devroit donner des Loix aux Republiques, en reçoive d'une petite Niaise, qui ne sçaura pas seulement compter son âge? Le vieux Scipion n'avoit il pas bonne grace d'épouser une jeune Chambriere, luy qui avoit fait tant de grandes actions? Aristote n'agissoit il pas en Philosophe, quand il sacrifioit à la Courtisane Hermie, & se rendoit Idolâtre d'une personne que des Crocheteurs avoient peut-estre possédée? Y a-t'il rien plus extravagant que de pouvoir estre grand Pere d'une fille, & de luy rendre pourtant, les soins & les respects que l'amour exige? Certes on a bien raison de dire.

Qu'Amour & Majesté ne sont pas bien ensemble.

Et par la mesme on peut conclure aussi, que l'amour est incompatible avec la Vieillesse, puisque la Vieillesse est monstrueuse, si elle n'a le visage majestueux, & la contenance grave.

Considerez encore je vous prie, avec quelle bienseance un Homme avancé en âge se peut reduire à cajoler, & à complaire? Avec quelle grace peut-il mentir & soûpirer devant la Beauté qu'il veut servir? N'est-il point temps que le nom de Serviteur ou de Maistresse luy soit aussi odieux qu'il est agreable aux jeunes gens? Quand joüira-t'il de la liberté si ce n'est en ses dernieres Années? Espere t'il éterniser son nom dans la tombe par la réputation d'estre esclave? Veut-il que les Livres parlent de luy, comme d'un Homme bien passionné, & suivant Mr. de Malherbe;

Qu'ils

Qu'ils content aux races futures
Les ridicules advantures
D'un Amoureux en cheveux gris?

L'on m'objectera peut estre l'exemple de plusieurs grands Personnages, qui ont esté amoureux sur leurs vieux jours, & sujets à cette passion déreglée, autant que la foiblesse de leur âge l'a pû souffrir. Mais alleguer les vicieux, n'est pas excuser un vice ny parler avantageusement d'un poison, de nommer les personnes qui en sont mortes. Je veux dire par là que puis qu'il est vray que tant d'excellens Hommes ont fait l'Amour sur le declin de leur âge, & que cette dangereuse Passion les a perdus à la fin il faut inferer de necessité qu'elle est extraordinairement violente, & juger que puis qu'elle a perdu des gens si habiles, à plus forte raison nous nous en devons deffendre.

De plus, remettons-nous en memoire l'avis que nous donne à ce sujet la sainte Escriture, *Que l'une des trois choses contre Nature, c'est le Vieillard amoureux.* Celà estant, ô la glorieuse action, que d'épouser une Femme qu'on ayme passionnement! ô la grande conqueste que fait un vieil Amoureux! ô la belle occupation pour un Vieillard! Certes, s'il y a de la honte à cela, comme il n'en faut point douter, je trouve pour moy qu'il n'y a pas moins de danger. Car les Vieillards ne sçauroient avoir beaucoup d'amour, sans faire beaucoup d'excez ny sans joüer à se perdre en des actions pleines d'effort, y employant le peu de vigueur naturelle qui leur reste. Or est il que de tels efforts leur sont des pertes irreparables, & qu'ils peuvent appeller d'extremes débauches les moindres approches d'une Femme. Il leur

est donc fort difficile de se bien porter en les faisant, & mesme impossible de vivre long temps.

Mais pour ne pas faire ressembler mon discours à quelque regime de Medecin, je viens à une raison plus delicate, pour prouver la misere des hommes âgez, quand ils se rendent amoureux de telles Femmes. Ceux qui se picquent d'estre sçavans en Amour, font consister la plus grande partie de la felicité d'un Amant, à donner du plaisir à la chose aymée. Ce que les Vieillards n'estans pas capables de faire, il s'ensuit que la plus sensible douceur de l'Amour leur est absolument ostée. Aussi sont-ils contraints d'avoüer, qu'ils n'en ont que les épines, qui sont les soins, les doutes, les tristesses, les refus, les querelles, les repentirs, & les plaintes. S'il faut seulement prouver que l'esperance de contenter ce qu'ils ayment, leur est entierement retranchée, celà ne sera pas difficile. Car outre que leur humeur froide ne s'accommode pas bien à l'ardeur d'une jeune Femme, ils ont d'ailleurs le visage déguisé de rides le corps caterreux, & l'esprit bizarre, si d'avanture ils rencontrent, comme j'ay supposé, une Femme qui leur soit fidele, ils peuvent bien l'attribuer à sa Vertu; mais non pas à son amour, étant incapables d'en donner.

Je laisse à part les dépenses qu'ils doivent faire, pour reparer le défaut de caresses; Je ne parle pas non plus des chagrins ny des divisions, non plus que d'une infinité d'autres choses, pour venir à reprendre par un autre biais les Mariages contractez entre differentes personnes, & detourner les jeunes gens à leur tour, de la recherche des Femmes âgées. Ils se doivent attendre aux mal heurs que j'ay déjà representez, & croire qu'ils les communiqueront tous à la personne qu'ils veulent épouser; action d'au-

d'autant plus odieuse, qu'elle est contre nature, de rendre malheureux ceux avec qui nous voulons passer le reste de nostre vie. D'ailleurs, je leur demanderay s'ils entreprennent ce Mariage, par amour, ou par interest. A quoy sans doute, ils me répondront, que c'est par interest, n'estant pas croyable que l'on puisse avoir de l'amour pour une personne entierement éloignée de nos conditions, & de nos appetits, mais cette discordance qui se peut rencontrer dans les amitiez, ne se peut pas trouver dans l'amour voluptueux, qui n'a pour objet que la joüissance, & ne s'enflamme que par la beauté. Toute l'excuse qui reste donc à de telles gens, s'ils veulent dire la verité, c'est d'avoüer que le soin de leur fortune les y oblige, que la volonté de leurs parens l'exige, que la necessité les y pousse, que l'Alliance, la Commodité, & telles autres raisons les convient à le faire. Mais quelle consideration est assez puissante dans le monde, pour nous faire resoudre à épouser un corps imparfait & dégoustant, qui affadit nos plaisirs, & choque nostre inclination? D'ailleurs, quelle peine ne nous donnera pas une telle Femme, & à quelle gehenne ne nous mettra-t'elle pas par des soupçons toûjours violens, & la plupart du temps légitimes? Comment pourrons-nous souffrir son Chagrin, son Avarice & sa Jalousie? Nous n'oserions assister un Amy, ny recompenser un Serviteur, sans qu'elle croye que c'est de son bien. Nous n'oserions rire, sans qu'elle s'en croye la cause. N'est-ce pas cherement achepter l'usufruict d'un de peu bien, & estre le plus crüel ennemy de son repos? Mais ayant assez parlé de Mariages mal assortis, au moins pour ce qui regarde l'âge, il me suffira d'en avoir dit mon avis, laissant à part quant au reste, l'inégalité

des conditions & toutes les autres differences, qui ont accoustumé de rendre cette union monstrueuse. Passons maintenant à la Fable suivante.

FABLE LXXXIII.



D'un Laboureur, & de ses Enfans.

UN Laboureur avoit plusieurs enfans, qui ne pouvoient s'accorder ensemble, & mesprisoient les remonstrances de leur Pere. Ce qui fit qu'un jour qu'ils estoient de repos en la maison, ce bon homme commanda tout haut qu'on luy apportast un faisceau de verges. S'addressant à eux, il leur dit, qu'ils eussent à rompre le faisceau entier; ils l'essayerent de toute leur force; mais ils ne le purent faire. Il voulut donc qu'ils le desliassent, & que chacun prît sa part afin de la rompre; dont ils vinrent à bout aisément. Leur ayant en mesme temps imposé silence;

Mes

Mes chers Enfans, leur dit-il, *tant que vous serez ainsi unis de volontez & d'affections, vous ne pourrez estre vaincus par vos Ennemis ; Comme au contraire, si vous nourrissez entre vous des inimitiez & des divisions, quiconque entreprendra de vous perdre, le fera facilement.*

DISCOURS MORAL.

CE qu'Esope a sagement inventé du Laboureur, nous l'avons déjà dit cy dessus en la personne de Scilurus, qui appellant ses Enfans à l'article de la mort, leur fit faire la mesme experience, qui est contenuë dans le discours de cette Fable. Cela nous apprend, que plus nos forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre ; comme nous l'avons prouvé plusieurs fois par l'Exemple des Estats & des Monarchies. Ce qui est si vray dans les Actions Morales, qu'il passe jusques dans les Physiques : témoin ce fameux axiome des Philosophes naturels. *Que toute vertu est plus forte quand elle est unie, que lorsqu'elle est dispersée.* Je ne m'arréteray pas à faire une induction des Corps mixtes, & des Elemens pour prouver cette verité, cela apartient à un autre genre d'écrire que celuy-cy. Je parcourray seulement les grands Estats, pour faire voir combien la Discorde leur a esté dommageable.

Pour commencer donc par celuy des Perses, n'est il pas vray que la ruine de ce grand Empire a pris naissance des desseins de Cyrus contre son Frere, & que les dissentions de la Reyne Parisatis l'ont acheminé ? Les Grecs ne perdirent ils pas leur Liberté par leurs divisions intestines ? Les Romains ne virent-ils pas l'Estat de leur Republique changé par les sanglantes inimitiez de Cesar & de Pompée ? l'Empire estant depuis étably, ne s'exposerent ils pas

pas à une infinité de maux procedans de leurs discordes particulieres ? Temoin la revolte de Vindex contre Neron, la guerre qu'Othon fit à Vitellius, & celle d'Auguste contre Antoine, sans y comprendre plusieurs autres calamitez publiques, dont ils ne peurent s'exempter. Si l'on m'objecte qu'apres ces desolations, l'Empire ne laissa pas de se rétablir, il faudra pourtant avoüer que ce fut autant de mal souffert, & que la visible decadence de la Monarchie vint du partage d'Orient & d'Occident. Ce fut par cette division d'interest que les Gots commencerent à s'enorgueillir, & qu'ils s'enflerent au delà de leurs bornes sur les vieilles terres de l'Empire. Or les Gots mesmes se dissiperent par leurs propres inimitiez, du temps de Genseric & de Gilimer, aprés lesquels les Sarrasins ravagerent inhumainement l'Europe & l'Afrique; lesquels Sarasins la ligue des Zegris contre les Abencerrages chassa de Crenade, & de toutes les Espagnes que la revolte des Xerifs incommoda dans la Mauritanie, & que les Partialitez chasserent de la Palestine & de l'Asie mineure. Quant à leur Successeurs, qui furent les Ottomans, ils prirent pied dans l'Europe par les divisions d'Andronic avec son Fils, & n'envahirent toute la Grece, la Sclavonie, la Moldavie, la Valachie, & le Peloponese, qu'à la faveur des seditions, & des querelles de leurs Princes: & S'il faut passer à nostre âge, & à nos contrées, ô que de dangers a couru la France au temps de la derniere Ligue! Combien de mal luy a donné tout nouvellement le Party des Factieux, & des Ennemis de leur Patrie? Que la trame s'en est difficilement demélée? Et qu'il a fallu courir de hazards, pour venir à bout de cette Chimere? Certes, il est hors de doute que sans les invincibles Armes de nostre Roy, & sans son bon-
heur

heur extraordinaire elle seroit tous les jours à la veille de se déchirer. Cependant je ne puis m'excuser d'avoir fait plusieurs redites, en rapportant une partie des Histoires que j'avois recitées cy-devant. Mais il faut accuser Esope de redire aussi les mesmes choses, quoy que sous la representation de Fables differentes. D'ailleurs, il est comme impossible de bien prouvér un sujet, sans, alleguer quantité d'Histoires, que l'on ne peut déguiser, ny diversifier, à la façon des Romans; Il en faut user pourtant avec modestie, & conserver inviolablement la Verité, de qui elles reçoivent toute leur grace. Que le Lecteur ne s'ennuye donc pas de ces repetitions, mais qu'il applique à son Interest particulier la narration de ces Exemples. Car ce que nous avons dit de la destruction des Empires, se rapporte à la ruine des Maisons particulieres, qui sont les Royaumes de ceux qui n'en ont point.

FABLE LXXXIV.



De la Nourrice, & du Loup.

UNe Nourrice voyant pleurer son Enfant, le menaça de le faire manger au Loup, s'il

s'il ne s'appaisoit. Elle eut à peine proferé ces mots, que le Loup qui les entendit esperant de trouver quelque butin, s'approcha de la porte du logis; Mais il fut contraint de s'en retourner au bois à jeun, parce qu'à la fin l'Enfant s'endormit. La Louve le voyant donc de retour, luy demanda où estoit la proye? *Il n'y en a point*, répondit le Loup extremement triste, *car la Nourrice qui promettoit de livrer son Enfant, s'il pleuroit, ne m'a donné que des paroles, & m'a trompé méchamment.*

DISCOURS MORAL.

IL semble qu'Esope ait voulu dire par cette Fable, qu'il ne faut point se fier aux paroles d'une Femme, & que les plus fins s'y trouvent souvent trompez, Ce qui peut bien estre vray, s'il en faut croire divers Autheurs; & particulierement les Poëtes. Les uns la comparent à la Mer, à cause de son humeur variable; les autres, aux vents & aux orages, lui donnant la Lune pour modele, & voulant qu'elle en tienne plus que d'aucun Astre. Or soit qu'ils ne la croyent capable, ny de verité, ny de resolution, ils en parlent pourtant ainsi, par caprice, ou pour en avoir esté mal-traittez. Mais parmy ceux qui se plaignent de leur humeur, il n'y en a point en la bouche de qui ces injures soient plus ordinaires, qu'en celle des Amans. Ce sont eux, qui les premiers ont osé murmurer contre ce qu'ils adorent, & qui ont lasché la bride à je ne sçay quelle colere mélée de tristesse & d'amour. Ils sont comme cét Avare dont parle nostre Esope en la septante-quatriéme Fable, qui outragea son Idole, parce qu'il n'en estoit pas satisfait. Eux tout de mes-

mesme ont accoutumé de tourmenter leurs Divinitez, & de les traitter d'Ennemies plustost que d'Amantes, quand elles retirent leurs faveurs, ou les accordent avec trop de retenuë. De là vient le blâme, qu'on leur donne d'estre Infideles, & coupables d'Inconstance, comme le remarque un des plus fameux Poëtes de l'Antiquité.

Tu peux bien sous l'espoir d'une conduite sage ;
Au milieu de la Mer hazarder ton vaisseau ;
Mais non pas t'exposer à l'amoureux orage,
Car l'esprit d'une Fille est plus leger que l'eau.

A quoy se rapportent encore ces autres Vers :

La Femme ne vaut rien pour soy, ny pour personne,
Et si quelqu'une au monde est bonne aucunement,
Je ne sçay quant à moy par quel enchantement,
Une chose mauvaise a pû devenir bonne.

Tels sont les discours qu'on a tenus contre les Femmes, & que l'on tient encore aujourd'huy, sur le débris de leur affection, ou sur la dureté de leur resistance. Ainsi se pouvoit-on plaindre d'une Laïs, d'une Lamie, d'une Flore, & d'une infinité d'autres, qui engloutissoient les possessions de leur Amans, & les abandonnoient quand un plus riche ou plus beau se presentoit. Anacreon, Horace, & Martial, ne sont remplis que de ces reproches ; Et Ovide mesme en ses Amours, écrit bien souvent contre la legereté de ses Maistresses.

Mais ayant dessein de parler d'elles en Philosophe, & non pas en Poëte, ny en homme enflammé d'amour & de colere, je ne leur donneray point des loüanges si excessives, ny ne les blameray desobligeamment ; je diray seulement, supposé que l'ame de tous les humains soit égale, & qu'elle produise neantmoins ses effets differemment, selon les corps où elle est infuse, & les organes qu'elle y ren-

rencontre, il arrive presque tousjours que l'Homme surpasse la Femme, en grandeur de courage, & en force de jugement. Celà procede en partie de ce que son cerveau est plus propre à raisonner comme son sang est plus actif, plus masle, & plus vigoureux. Bref, c'est l'accomplissement de la nature humaine que le Masle, au lieu que la Femme luy doit ceder, soit pour l'esprit, soit pour la force du corps. Ce qui n'est pas seulement ordinaire en nostre espece, mais en celle de tous les Animaux. La raison en est fondée sur ce que le temperament des Femmes, estant creé pour recevoir, ne contient pas tant de vigueur ny d'activité; au contraire il est détrempé de beaucoup d'humide, & par consequent plus mol que la constitution de l'Homme. Ce que témoignent assez leurs évacuations ordinaires, par qui elles se déchargent d'un sang malin, & provenant d'une complexion trop creuë & trop flatueuse. Le mesme paroist encore en la longueur de leurs cheveux, qui ne bouclent point comme aux hommes, marque infaillible de moiteur, & non de vivacité. Les tettons mesme, qui s'avalent par l'âge, & sont composez d'une chair mollasse & glandineuse, prouvent infailliblement cette humidité, qui se rencontrant avec excez dans le temperament des Femmes, semble alentir leur chaleur naturelle, & les rendre moins capables de toutes les bonnes choses que les Hommes.

Je ne veux pourtant pas conclure par là si generalement, que je n'en excepte plusieurs de leur sexe, qui surpassent de bien loin les Hommes mediocres, & égalent quelquesfois ceux qu'on estime les plus Illustres, non seulement en esprit & en sçavoir, mais encore en ce qui regarde la force du cœur, & le genereux mépris de la mort. Témoin une Timo-

clée

clée, une Judith, une Zenobie, une Cleopatre, & pour dire beaucoup en une seule parole, témoin la Nation entiere des Amazones, qui par leurs actions Guerrieres, si fameuses dans les écrits des Poëtes, ont passé veritablement pour des Heroines. Elles me pardonneront neantmoins, si en matiere de Constance & de Fermeté, je les trouve un peu suspectes & de beaucoup inferieures aux hommes. Car quant aux contes que l'on nous fait de Thisbé, de Philis, de Didon, & de quelques autres, ce sont choses que je tiendray tousjours pour sujettes à caution, & je croiray que ce n'est pas estre bien avisé d'adjouster foy aux paroles d'une Femme, si on ne la connoist bien.

FABLE LXXXV.



De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë ennuyée de ramper sur terre, promit monts & merveilles à quiconque la voudroit porter au Ciel. L'Aigle l'y éleva-

va donc, & luy demanda recompense. Mais voyant qu'elle n'avoit point dequoy payer, elle luy enfonça ses serres si avant, que la miserable en mourut, & ainsi laissa la vie auprés des Astres, quelle avoit si fort desiré de voir.

DISCOURS MORAL.

CEtte ambition extravagante de la Tortuë nous apprend à ne nous élever pas trop au dessus de nostre condition, si nous ne sommes en mesme temps resolus à une honteuse chute. L'exemple & la raison sont en cela joints ensemble. Car les hommes peuvent décheoir de leur fortune, par leur propre faute, par l'envie & la malignité d'autruy, ou par le seul malheur de leur vie. Or toutes ces trois raisons s'accommodent à la ruine des nouveaux élevez. Premierement, ils y peuvent contribuer par leur propre faute, veu le peu d'experience qu'ils ont de la grandeur, à cause qu'ils ont esté élevez au milieu de la bassesse. Pour l'envie, il faut qu'ils l'essuyent tout à fait, & qu'ils endurent des choses qui sont, facheuses à supporter. Dequoy sont cause en partie les animositez qu'ils suscitent à l'encontre d'eux, estant bien plus ordinaire aux Hommes de murmurer contre ceux qui changent de condition, que contre les autres d'autant que c'est un effet moins commun, & qu'ayant eu plus d'égaux en leur premiere bassesse, ils ont par consequent plus d'envieux, puisque selon Aristote, l'envie est entre les semblables.

Il y a encore une seconde raison, pour laquelle les Petits nouvellement élevez, se font plus haïr que les autres, qui le sont par leur naissance. C'est qu'au commencement de leur prosperité, la teste leur

tour-

tourne, comme à ceux qui d'un lieu haut élevé regardent en bas, où toutes choses leur semblent petites; D'où vient aussi qu'ils perdent tout jugement, & qu'ils sont tellement éblouïs de cet éclat qui les environne, qu'ils s'y comportent avec insolence, & ne croyent pas bien faire les grands Seigneurs, s'ils ne méprisent leurs inferieurs. Ce qui donne tant de creve-cœur à ceux qui estoient n'aguere leurs égaux; qu'ils se destinent pour jamais à leur rendre de mauvais offices & se réjoüissent de leur chute, comme s'il leur estoit arrivé quelque faveur extraordinaire. Voilà pourquoi les personnes, qui d'une basse condition parviennent à une haute fortune, sont fort sujettes à tomber; par leur faute ou les embusches de leurs envieux.

Quant à la troisiéme cause de leur trebuchement elle leur est, sans comparaison, beaucoup plus commune qu'aux hommes de condition; veu qu'il est presque asseuré qu'un bon-heur extreme, est suivi d'une disgrace infaillible. Aussi est-ce pour cela que l'on appelle fort à propos telle espece de calamité *un revers de médaille*, comme s'il estoit aussi necessaire à toute prosperité d'estre sujette au changement, qu'à une medaille d'avoir son revers; au lieu qu'une personne qui est éminente en qualité, n'en a pas l'obligation à la fortune, mais à sa naissance & qu'aussi elle n'en doit point craindre la chute avec tant de raison. Cela suffira donc, pour prouver que le changement de condition est plein d'un peril extraordinaire, & par consequent qu'il ne faut pas estre si ardent à s'élever au delà de sa naissance, de peur que tombant de trop haut, on ne s'écrase comme la Tortuë; joint qu'il arrive souvent, que les Grands qui nous ont avancez, deviennent eux-mesmes nos persecuteurs. Car soit que

nous

nous soyons coupables, ou qu'ils ayent conceu quelquelque fausse opinion de nous, ils se plaisent quelquesfois à détruire leur propre Ouvrage.

FABLE LXXXVI.



De deux Ecrevices.

L'Ecrevice ayant voulu reprendre sa fille, d'aller à reculons; *Ma Mére*, luy répondit-elle, *monstre-moy le chemin, & je te suivray.*

DISCOURS MORAL.

COmment peuvent esperer les Peres de corriger utilement leur Enfans d'un peché où ils sont eux-mesmes sujets? Quelle apparence y a-t'il qu'il leur fassent prendre le bon chemin, s'ils ne les y mettent par leur exemple? N'est-ce pas une espece de brutalité, ou de folie, de croire que leurs conseils seront suivis de la jeunesse, qui leur verra fuir & ne pratiquer point ce qu'ils conseillent? Cer-

Certes, il n'y a rien de si éloquent que le bon exemple. La Rhetorique n'a point de figures ny de mouvemens qui persuadent si puissamment que luy. Les belles paroles de Ciceron, les subtils passages de Seneque : les hautes conceptions de Platon : la grace majestueuse de Plutarque ; & pour le dire en un mot, toutes les persuasions des Anciens & des Modernes, ne sont pas si capables de toucher un cœur envenimé, que l'exemple d'une vie vertueuse. Les raisons theoriques cedent en force aux experimentales : l'on ne sçauroit tant donner de foy aux paroles, qu'à la chose mesme. La presence d'un homme de bien a je ne sçay quelle force sur les volontez, qui ne leur permet pas de se dégager aisement de ses conseils, & fait passer des charmes inévitables jusqu'au profond de l'Ame de ceux qui l'écoutent. Ce n'est pas servir de Guide, de parler seulement; Il faut prendre par la main celuy qu'on veut adresser, & le conduire, en marchant devant, dans le chemin de la probité. Car il est si penible en ses commencemens, qu'un Homme tout seul en peut estre facilement diverty Si toutes ces veritez se rencontrent en la personne des amis qui essayent à nous exhorter; à plus forte raison se trouveront elles en la remonstrance qu'un Pere pourra faire à son Fils. Car comme l'intention de la nature est, que le semblable produise son semblable: aussi a-t'elle imprimé certains desirs d'imitation du Fils envers le Pere, qui le rendent docile, & susceptible de tout ce qu'il luy void faire. Ce que nous font remarquer visiblement les paroles mesmes, l'accent, les reparties, & les actions exterieures de la personne : d'où il est aisé d'inferer que les mœurs ont aussi de la ressemblance. Celà estant, le Pere & la Mere sont doublement coupables, quand ils donnent un mau-

vais exemple à leurs Enfans, parce qu'ils jettent alors le foudement de leur ruine future.

FABLE LXXXVII.



De l'Asne, vestu de la peau du Lion.

L'Asne s'estant égaré dans une Forest, y rencontra fortuitement la peau d'un Lion. Il s'en revestit à l'heure mesme, puis s'en retourna à sa pasture ordinaire, donnant l'alarme à toutes les autres Bestes, qui s'enfuïoient loin de luy. Cependant, le Maistre qui l'avoit perdu, le cherchoit de tous costez, & fut bien étonné de voir qu'ainsi déguisé qu'il estoit, il accouroit droit à luy, & mesme qu'il se mit à braire, voulant imiter le rugissement du Lion. Alors le prenant par les oreilles, qu'il n'avoit point cachées; *Asne mon amy*, luy dit-il, *trompe si tu peux, qui bon te semblera : pour moy je te connois trop bien pour estre deceu.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

En vain pour estre paré de la glorieuse dépoüille du Lion, tu penses épouvanter les autres Bestes, ô stupide Animal! ta feinte n'est pas assez adroite; tes longues oreilles te trahissent; & cette affreuse peau qui te couvre, ne sçauroit te faire perdre ta lascheté naturelle. Il en prend de mesme qu'à toy, à tous ces presomptueux, qui par une espece de vanité, qu'on peut appeller aussi grossiere, quelle est insupportable, entreprennent de se déguiser, & de passer pour plus éminens en fortune & en vertu, qu'ils ne sont effectivement. C'est ainsi que parmy les nouveaux Docteurs il s'en trouve plusieurs qui se parent à tort d'un Bonnet & d'une Robe dans une chaire, & renforcent inutilement le ton de leur voix, pour paroistre plus éloquens devant ceux qui les écoutent; Mais s'il n'y a rien en eux de plus considerable que leur belle monstre, & si le sçavoir ne répond à l'apparence, les pauvres gens s'abusent bien fort: Quelques sçavans qu'ils se fassent, il est aisé de connoistre qu'il y a du vuide dans leur teste, où des oreilles d'Asne paroissent visiblement. Les Fanfarons tout de mesme, ont beau porter leurs longues épées, faire les rodomonts dans les ruës, morguer les uns & les autres, alonger leurs pas, & affermir leur contenance; S'il n'ont autant de cœur que de mine, ils ne tiennent rien. On les découvre aussi-tost; & il n'est point d'homme de courage qui n'ait pitié de leur valeur pretenduë. Les Princes qui font les Riches, les Roturiers qui se disent Nobles, & les Insolens qui veulent passer pour Discrets, courent la mesme fortune que ceux-cy: leur artifice peut quelquesfois surprendre l'esprit; mais il est impossible qu'on ne le decouvre bien-tost aprés.

Le ſeul Hypocritequi cache la malice & l'impieté ſous le voile d'une fauſſe devotion, eſt capable de tenir des perſonnes plus long-temps abuſées. Cê Monſtre compoſé de natures contraires, & plus contrefait que la Chimere, prend tant de ſortes de formes, toutes couvertes de belles apparences, qu'il eſt tres-difficile de le connoiſtre, à cauſe que l'exercice de la Vertu n'eſt pas ſujet à la cenſure des Hommes, mais à celle de Dieu. Son épreuve ſe fait au Ciel & non pas en terre. Nous ne ſçaurions juger, ſi celuy qui paſſe aux yeux du monde pour devot, reçoit des conſolations interieures, ou s'il a de grands reſſentimens de charité; car c'eſt un ouvrage du cœur & non des actions. Toutes-fois il arrive par la permiſſion de Dieu, que l'on découvre à la fin de telles impoſtures. Celà s'eſt remarqué manifeſtement en la Vie de Jeanne de la Croix, qui tint l'Eſpagne comme enchantée durant une longue ſuite d'années; juſques-là que l'Empereur Charles V. luy communiquoit ſes plus importantes entrepriſes, & les recommandoit aux prieres de celle qu'il jugeoit Sainte, & qui eſtoit en effet une Pechereſſe tres-infame. La meſme choſe arriva, mais plus effroyablement, en la perſonne de ce fameux Docteur, que toute l'Univerſité de Paris reputoit pour ſaint Perſonnage & qui toutesfois, Dieu le permettant ainſi, ſe leva du cercueil par trois fois, pour publier ſa condamnation, & deſabuſer luy meſme les Hommes de l'opinion qu'ils avoient de ſa Sainteté.

FABLE LXXXVIII.



De la Grenoüille, & du Renard.

LA Grenoüille sortie de son Marescage, s'en fut dans les Forests, où devant les Bestes sauvages, elle voulut faire profession de Medecine, se vantant qu'Hippocrate ny Galien n'en sçavoient pas davantage qu'elle. Les autres Bestes la creurent d'abord, hormis le Renard, qui se mocquant d'elle, leur dit *Comment se peut-il faire, que cette Vilaine, qui a la bouche si pasle & si livide, sçache des remedes aux maladies? Si cela est, pourquoy ne se guerit-elle?* En effet, ce trait de raillerie que luy donna le Renard, ne fut pas mauvais: car la Grenoüille à les levres de couleur bleuë, & toutes flétries.

DISCOURS MORAL.

CEtte Fable ressemble à la precedente, en l'explication de son Sens moral. Car la Grenoüille y est mocquée par le Renard, de ce qu'elle s'attri-

buë une gloire qui ne luy est point deuë, & veut passer parmy les autres Bestes pour tres-sçavante en la Medecine. Combien a-t'elle aujourd'huy d'imitateurs en la personne des Charlatans, qui courent le monde pour le détruire. Tels Fourbes, qui n'ont ny Science, ny Methode, se vantent neantmoins de tout sçavoir; Et de la façon qu'ils traitent les Malades par un tas de Remedes imaginaires, qu'on peut appeller de seconds maux, ils me font souvenir de ce Visionnaire dont les Autheurs Italiens font ce plaisant conte. Son imagination estoit blessée à tel point qu'il croyoit veritablement que pas une des Infirmitez humaines ne pouvoit échaper à son Art; il avoit pour cette fin fait une Liasse de quatre ou cinq cens Receptes pour toute sorte de maux. Tellement que si quelqu'un venoit à luy pour estre guery, il n'y apportoit point d'autre ceremonie, sinon qu'il en tiroit une à l'advanture, comme on fait à la Blanque; & la baillant au Malade *Te voilà guery*, luy disoit il. S'il s'en trouvoit bien; à la bonne heure; Sinon il disoit qu'il falloit que le mal eût son cours. Je pourrois donc bien m'exercer en cette application à blasmer encore une fois les personnes qui se donnent pour ce qu'elles ne sont pas. Mais je me contente d'en avoir touché quelque chose cy dessus; & prenant l'affaire par un autre biais, il me suffit de m'arrester à la reponse du Renard, qui conseille à la Grenoüille de se guerir elle mesme de la déformité de ses levres pâles & livides. Surquoy je veux dire, qu'encore que toute sorte de feinte soit odieuse, quand on se veut faire croire plus excellent que l'on n'est, celle-là toutes-fois semble l'estre davantage par qui l'on ne peut couvrir un defaut visible, contre la proprieté mesme où l'on affecte de reüssir. Par exemple, l'on pourroit blâmer à bon droit ceux
qui

qui feroient ſemblant d'avoir la taille belle, & qui neantmoins l'auroient preſque toute gaſtée; ou ceux qui ſe picqueroient d'eſtre bien à cheval, & qui n'auroient pas ſeulement l'aſſiette ferme; ou ces autres qui s'attribuëroient le don de bien dire, & qui cependant pour s'acquitter de quelque diſcours, ſcauroient à peine par où commencer C'eſt de telles gens que la Cour eſt tellement pleine aujourd'huy qu'on ne void autre choſe dans les compagnies; juſques là meſme que les plus honneſtes hommes encourent ce blâme, & n'en ſont non plus exempts que les autres. Car ils s'eſtudient à perſuader qu'ils ont une bonne qualité, quoy qu'en effet ils ſe trouvent dans le defaut contraire, & que d'ailleurs ils ne manquent pas d'excellentes conditions pour ſe rendre ſignalez. Ce qui ne peut proceder que d'une trop ardente inclination à la gloire, qu'ils ne croyent pas avoir acquiſe ſuffiſamment, s'ils ne la poſſedent univerſelle. Eſtans donc aſſeurez de la meriter par les autres qualitez de leur perſonne, ils la pretendent injuſtement par celle cy; & couvrent leur foibleſſe d'une feinte, afin de ſe rendre de tout point conſiderables. Mais tant s'en faut qu'ils arrivent au but où ils aſpirent, qu'au contraire ils perdent la gloire qui leur eſt deüe, & terniſſent leurs bonnes qualitez par cette preſomption extravagante. Il vaut donc bien mieux avoir des affections plus moderées, & ne corrompre pas ſon eſtime propre, pour la deſirer plus grande.

FABLE LXXXIX.



De deux Chiens.

IL y eut un Chien si accoûtumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que son Maistre fut contraint de luy attacher un bâton au col, afin qu'on s'en donnast garde. Luy s'imagnant que ce bâton estoit comme une marque d'honneur, & une recompense deuë à sa vertu, par un excez de vanité, commenca de mépriser tous ses compagnons. Mais il y en eut un, que son âge & sa gravité rendoient venerable, qui pour luy faire rabatre son orgueil, lui dit, *Mon amy, ne croy point que ce bâton te soit honorable; mais prends-le plustost pour une marque de ton infamie.*

DISCOURS MORAL.

COmme dans le Commerce de cette Vie, on fait passer souvent pour honteux ce qui est loüa-

loüable comme la Devotion ; ou ce qui ne merite ni loüange ni blâme, comme la Pauvreté ; De mesme estime-t'on glorieux ce qui est blâmable, comme les Duels, la corruption des filles, & des femmes que nous appellons bonnes Fortunes, ou ce qui est indifferent, comme les Charges, & les Richesses. Car les Hommes, au lieu de ne s'appliquer qu'à la loüange qui est deuë à la Mediocrité, parce que la Vertu ne consiste qu'en elle seule, ont outrepassé le poinct du Milieu & sont venus à loüer l'Extréme; non pas celuy qui demeure au deçà de la Médiocrité, mais cét autre, qui s'estend au delà de ses limites. Ce défaut procede du seul déreglement de nos desirs qui se portent tousjours au trop,& condamnent absolument le trop peu. C'est pour cela mesme que nous disons ordinairement du bien non seulement du Vaillant, mais aussi du Prodigue,au lieu que nous méprisons l'Avaricieux & le Poltron. Ainsi loüons nous dans les compagnies un homme de belle de humeur, qui est Facetieux, & Bouffon, ou qui comme disent les Italiens a, *Un puoco de mato, e un puoco de buona fortuna*, ne jugeant pas au contraire qu'on doive souffrir un Melancholique, ou un Estourdy.

De là s'est ensuivy que les premiers hommes d'entre les Sages ayant condamné ce qui leur sembloit mauvais, & tous d'un commun accord approuvé le Bien, c'est à dire la Mediocrité, nous les avons outrepassez, à force de les vouloir imiter. Car nous avons fait consister la Loüange en l'Excez, & non pas en la Justesse, appellant loüable ce qui ne l'est pas, & qui tient beaucoup moins de la Vertu que du Vice. Conformément à cela les premiers Instituteurs de la Noblesse Françoise estoient bien de l'opinion d'Aristote & des Romains, quand ils fai-

faisoient consister la vraye Vaillance à se hazarder à tous les perils où nostre Profession nous appelle : mais ils croyoient que ces dangers estoient reglez par le commandement du Prince & du General d'Armée, & qu'il ne falloit hazarder sa vie qu'à la guerre, pour la deffence de sa Patrie, & pour le service de son Roy. Mais par succession de temps, l'envie & le commandement ayant fait naistre les querelles dans les Armées, l'on mit le poinct d'Honneur à les decider publiquement, crainte de les rendre perpétuelles, & de les faire passer jusqu'aux enfans & aux Freres. Ces Gentilshommes s'imaginerent depuis qu'il leur seroit plus honorable d'introduire la coûtume de combattre au desceu de tout le monde, & de n'avoir que des arbres & des rochers pour témoins de leur action; soit que la Vaillance leur semblast trop aisée, quand elle avoit des Spectateurs, ou qu'ils voulussent agrandir le peril par la transgression de la Loy, qui les rendoit sujets au supplice & comme en l'ancienne décision des inimitiez, on ne faisoit point de Duels, que pour des causes tres-justes, sçavoir pour l'Honneur d'une Femme, d'une Maistresse, d'un Pere, d'une Sœur, d'un Fils, & pour le sien propre, Ainsi en ce nouvel établissement de Combats, qui se font aujourd'huy sur le pré sans temoins l'on a pris indifferemment toute sorte de sujets, justes & injustes, petits & grands, considérables & frivoles. Tout cela demande également le combat, on a voulu rendre toutes ces disputes également mortelles, & que l'Honneur ne se gagnast que par la perte de la vie; Quiconque a plus fait de Duels pour une bagatelle, encherit sur la Vaillance & reçoit de hautes loüanges, bien qu'elles ne soient ny justes ny legitimes. Voilà comment on a tiré vanité du Crime,

&

fait passer pour belles & loüables, des Actions sanguinaires & forcenées. En un mot, plus un homme en a fait mourir d'autres, plus on l'estime digne de vivre; comme si les vrais effets du Courage ne consistoient qu'à imiter la cruauté des Ours & des Tygres, & à s'entre-tuër inhumainement sur une simple imagination, & pour un rien. Et pourtant, ô déplorable effet de nostre foiblesse! quand ces choses nous arrivent, nous faisons gloire du souvenir de nos exploicts, comme le Chien que nous represente Esope en cette Fable, qui se glorifioit du bâton qu'on luy avoit attaché au col, parce qu'il estoit hargneux.

FABLE XC.



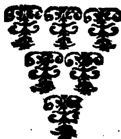
Du Chameau.

LE Chameau fâché de sa condition, se plaignoit de ce que le Taureau avoit des Cornes pour Armes, & que luy n'en avoit point,

pour se deffendre de ses Ennemis. Il pria donc Jupiter de luy en donner mais il se mit à rire de sa folie, & mesme luy accourcit les oreilles, aprés s'estre bien mocqué de sa requeste incivile.

DISCOURS MORAL.

L'Allegorie de cet Fable a esté demontrée en tant d'autres lieux, que je veux cette fois l'abreger, & redire seulement icy, que l'excessive ambition d'avoir, ou d'entreprendre, n'est pas seulement privée de ce qu'elle desire, mais elle dissipe ordinairement ce qui est acquis. J'ay assez amplement prouvé cette verité par l'Exemple de tous les Conquerans, qui ont esté dépoüillez, de leurs Royaumes, ou de la Vie, pour n'avoir pas voulu borner leur convoitise, & qui en voulant tout avoir ont tout perdu. C'est pourquoy je me contenteray d'alleguer icy pour tous Exemples celuy de Cesar Borgia, qui mourut miserablement au milieu de ses hauts desseins, pour ne s'estre pas contenté de la Duché du Valentinois, & pour avoir voulu posseder toute l'Italie prenant ce mot pour devise *ou Cesar ou rien*.



FA-

FABLE XCI.



De deux Amis, & de l'Ours.

DEux Amis rencontrerent un Ours, comme ils voyageoient ensemble. L'un monta promptement sur un arbre pour éviter le danger, & l'autre se jetta par terre, perdant l'esperance de se pouvoir sauver à la fuite. L'Ours s'en approcha incontinent, & le mania de tous costez, le flairant sur tout prés des oreilles, & de la bouche. Mais comme il retint sa respiration sans branler, cét Animal, qui ne touche point aux charognes, s'imaginant que s'en estoit une, le quitta-là, sans luy faire de mal. Aprés qu'il s'en fut allé, & que celuy qui estoit monté sur l'arbre en fut descendu, il voulut railler son Compagnon; & lui demanda ce que l'Ours luy avoit dit à l'oreille: Mais ce pauvre homme ayant un juste sujet de le tancer; *Il m'a conseillé*

luy répondit-il, *de ne me mettre jamais en chemin avec un tel Amy.*

DISCOURS MORAL.

LE peril & l'adversité sont les deux pierres de touche où s'éprouvent les veritables Amis. Il s'en trouve assez, qui nous flattent, qui nous visitent, & qui nous ofrent leurs services, tant qu'ils nous voyent en prosperité. Mais dans la disgrace ils nous tournent le dos, & nous méconnoissent.

O Dieu ! qu'ils ont pour nous de soin,
Quand la Fortune nous caresse ;
Mais ils nous quittent au besoin,
Aussi tost qu'elle nous delaisse.

Alors, comme si ce leur estoit une honte de nous avoir connus, ils sont les premiers à nous reprocher nostre misere, & nous pâlier leur legereté. Tous les âges sont si remplis de ces Exemples, qu'il faudroit écrire des volumes entiers, pour rapporter tout ce qui s'en peut dire. Mais nostre siecle en fourmille beaucoup plus que les precedens, & la Cour plus que tous les autres lieux du monde. Il faudroit se priver de la compagnie des hommes, de péur d'y rencontrer de la perfidie : car il est presque necessaire que ceux qui nous hantent, usent avec nous de fourberie, & de deguisement, tant ce mal-heureux siecle est corrompu. C'est pourquoy l'Ours de cette Fable, au lieu de dire à l'oreille du Voyageur, ne t'accompagne plus d'un tel Amy, eût eu plus de raison de luy donner ce conseil; ne t'accompagne de personne, sous l'esperance d'en estre aymé.

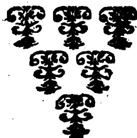
L'on peut objecter à celà, que cette regle n'est pas si generale, qu'elle ne souffre quelque exception ;

tion;Que les sinceres Amitiez se peuvent verifier par les Exemples : qu'un Pilade a voulu donner la vie pour Oreste, un Damon pour un Pithias, un Piritous pour un Thesée, & qu'aujourd'huy mesme il s'en trouve assez, à qui toutes les choses du monde sont de petite consideration, en comparaison de leur Amy ; ce que je leur advoüeray pouvoir estre, & avoir esté. Mais il faut qu'ils me confessent aussi, que l'évenement en est si rare, qu'entre mille Amis que plusieurs se vantent d'avoir, à peine en trouveront ils au besoin dix mediocres, & un excellent, encore faut il estre extremement heureux pour le rencontrer. Or pour revenir à nostre Moralité, il y a quelque chose en cette Fable, qui ne s'accommode pas bien à l'experience de nostre siecle : car au lieu de nous representer l'infidelité de quelqu'un, qui dans les ennuis de la pauvreté, du bannissement, ou de la disgrace d'un Prince, abandonne ingratement celuy qu'il se vante d'aymer ; Esope nous rapporte icy l'exemple d'un Homme, qui abandonne son Amy dans le peril de la mort; ce qu'on doit plûtost imputer à peur qu'à perfidie. Cét Exemple n'est donc pas la veritable peinture de ce que les Hommes sont à present. Car nous voyons assez de gens qui s'exposent au danger pour nostre consideration, jusques à mettre l'épée à la main pour nostre deffence ; plus interessez, en celà pour éviter l'infamie, & acquerir de la loüange, que de nous tesmoigner leur Amitié. Mais, que quand on est persecuté d'un Grand, affligé de maladie, accablé de misere, confiné dans une prison, ou entre les mains des Sergens, on éprouve de fideles Amitiez, c'est, à mon avis, une chose qui arrive rarement, & qui ne se trouve que parmy les Hommes extraordinaires. Ces mar-

marques pourtant sont celles d'une parfaite vertu, & d'une affection inviolable.

Car comme le bon Or s'éprouve dans la flamme,
Aussi fait dans les maux la foy d'une belle Ame.

Il est donc necessaire de vaincre icy genereusement l'amour qu'on a pour soy-mesme, & d'accompagner dans la misere celuy dont l'on se dit l'Amy, ou de confesser librement que l'on ne l'est pas. Car la veritable Amitié estant fondée sur la Vertu, comme dit le Prince des Philosophes Moraux, & la vertu estant élevée au dessus des afflictions, il faut de necessité que le bon Amy les méprise, pour l'interest de celuy qu'il ayme. D'ailleurs, toute habitude loüable & honneste par elle meme va d'ordinaire jusques à l'éternité, si elle est contractée comme il faut. Car nous ne voyons pas arriver souvent qu'un Homme bien devot & religieux devienne profane, si son zele est grand & veritable, ny qu'une vraye Amitié se détruise par le temps, & par les disgraces de la fortune, depuis qu'elle est une fois bien conceuë, & profondement enracinée.



FABLE XCII.



De deux Pots flottans sur l'eau.

DEux Pots, dont l'un estoit de terre, & l'autre de fer, furent abandonnez sur le bord d'une riviere, & emportez par la violence de l'eau. Le Pot de terre craignant d'estre cassé; *N'ayez point de peur*, luy dit l'autre, *je sçauray bien empêcher que cela ne nous arrive. Voilà qui est bon*, répondit le Pot de terre; *mais si je viens à me briser contre toy, par l'impetuosité de l'eau, ou autrement, cela ne se pourra faire qu'il n'y aille tousjours du mien, c'est pourquoy il vaut mieux que je mette ma seureté à me separer d'avec toy.*

DISCOURS MORAL.

CEtte Fable nous enseigne de ne nous associer guere de personnes plus puissantes que nous, veu le dommage qui nous en peut arriver, en cas que l'amitié vienne à se rompre: & quand même elle

elle ne se dissoudroit pas, c'est une chose en tout temps dangereuse, de se vouloir égaler à ceux qui sont élevez par dessus nous en pouvoir & en condition.

Puis que les Grands sont les Dieux de la Terre,
C'est aux petits à craindre leur Tonnerre.

Cette vanité nous rend plus orgueilleux qu'il ne faut, & nous porte à plus de depense que nos moyens ne permettent; d'ou il s'ensuit que la fin de telles pratiques retombe tousjours à nostre perte, & bien souvent à nostre confusion. C'est pourquoy Ciceron dit: *Que les égaux s'assemblent facilement, & heureusement avec leurs pareils*; Et Aristote, *Qu'il n'est point de plus solide amitié parmy les Hommes, que celle qui s'établit entre les semblables.* Mais je veux que ce soit une Amitié de dependance, où l'un des partis tienne quelque maniere de prerogative, ou de superiorité sur l'autre, comme celle du Souverain envers son Favory, du Pere & du Fils, du Seigneur & du sujet, il faudra neanmoins, qu'elle semble les égaler par le point où ils s'entr'aiment. Par exemple, le Prince abaisse & diminuë sa condition, & augmente en quelque façon celle du Favory, quand il est question de luy communiquer un secret: encore telle espece de bien-veillance, est presque tousjours sujette à une fin dangereuse, si le Favory ne se gouverne avec beaucoup de prudence; ce qui ne procede que de l'extreme inégalité des deux Amis, & par consequent il faut necessairement qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre.

F A-

FABLE XCIII.



Du Taureau, & du Bouc.

LE Taureau pourſuivy par le Lion, cherchoit à ſe cacher en quelque lieu; quand ſe trouvant prés d'une Caverne, où il voulut entrer, le Bouc s'en vint au devant de luy, & le receut à grands coups de cornes. Cette inſolence irrita fort le Taureau, qui s'eſtant mis à mugir de déplaiſir qu'il en eut; *Je voy bien*, luy dit-il, *pourquoi tu me fais un ſi rude accueil, c'eſt à cauſe que je ſuis; mais ſi celuy qui me pourſuit, s'en eſtoit allé, je te ferois bien ſentir que les forces d'un Taureau, & celles d'un Bouc, ſont deux choſes extrémement differentes.*

DISCOURS MORAL.

VOicy l'exemple de la plus honteuſe laſcheté qui puiſſe tomber en l'eſprit d'un Homme, à ſçavoir, d'attaquer un mal-heureux. Les Latins appellent cela *Inſultare afflicto*; Et quelques Sages d'en

d'entre-eux ont peine à croire qu'il y ait des ames assez noires, pour se porter à cette action plus que barbare. Elle est pourtant si commune, que nous ne voyons jamais personne tomber en la disgrace d'un Grand, que les Courtisans ne luy tournent le dos, & n'agravent sa misere par quelque malicieux rapport. La mauvaise fortune rend coupable envers de telles gens. Ils vous tiennent noircis de tous les vices du monde, si vous ne possedez hautement la bonne volonté d'un homme & encore d'un homme bien souvent imparfait, & mal-conseillé. Ils vous fuyent comme un pestiferé : ils dédaignent de s'approcher de vous : ils pâlissent à vostre rencontre: ils sont dans une posture contrainte: leur maintien est embarrassé ; bref, toutes choses leur sont plus agreables, que l'entretien d'un disgracié. Outre celà ils vous comblent de mauvais offices, pour justifier la haine de leur Seigneur, afin de s'insinuer par là plus avant dans leur bienveillance ; ou pour couvrir leur déloyauté. Aussi cette bassesse est attribuée par Esope au Bouc le plus infect, & le plus vilain de tous les animaux. De telle nature sont ceux qui plaident, ou qui persecutent les Orphelins : qui tourmentent les Femmes veuves, qui dépoüillent les Pauvres du peu de bien qui leur est resté, & bref, tous ces courages dénaturez, qui maltraitent ceux que la fortune a disgraciez. On n'est donc pas blâmable de les appeller lâches, puisque c'est user de surpercherie envers un homme, de ne le point attaquer ouvertement, ny tout seul, mais en foule, & avec une pluralité d'ennemis.

F A-

FABLE XCIV.



Du Singe, & de ses Enfans.

JUpiter voulut un jour que tous les Animaux comparussent devant luy pour juger lequel d'eux avoit de plus beaux Enfans. Toutes les Bestes y accoururent donc ; les Oyseaux s'y envolerent, & les Poissons mesme se rendirent sur le bord de l'eau, pour estre de la partie. Le Singe y vint le dernier : & d'aussi loin qu'il fut apperceu, tous les autres commencerent à se mocquer des vilaines fesses de ses Enfans. Mais luy, qui pensoit autrement leur dit ; *Vous n'en serez pas les Juges, c'est à Jupiter à donner le prix de la Beauté à qui bon luy semblera : Pour moy, je trouve mes Enfans si gentils ; & de si bonne mine, qu'ils meritent bien, à mon avis, d'estre preferéz à tous les autres.* Voilà ce qu'il dit devant Jupiter, qui s'en mit à rire luy-mesme.

DISCOURS MORAL.

L'Affection aveugle que le Singe porte à ses Enfans, nous apprend combien nous sommes susceptibles de telles foiblesses, & combien les choses du monde nous sont déguisées, quand nous les voyons par les yeux de l'Amitié. Il semble que nous soyons comme les Icteriques, à qui tous les Objets semblent jaunes, parce qu'ils ont une jaunisse épanduë dans la prunelle de l'œil. Celà procede, de ce que nostre Volonté déja liée, croid estre liée avec raison; si bien qu'ayant pris peu à peu l'Habitude d'aymer les nostres, nous prenons insensiblement celle de les estimer aussi, afin de rendre nostre passion excusable, ou de les rendre tels qu'ils nous paroissent. Cette coûtume impose une espece de Loy, qui ne nous permet plus de les mesestimer, ny de les croire defectueux; mais elle attache constamment nostre approbation, qu'elle a surprise, & nous rend ingenieux à excuser leurs fautes, quelques apparentes qu'elles soient, parce que le sang & la Nature nous y poussent par une douce violence. Ce Vice pourtant, que l'on excuse pour l'ordinaire, n'est pas moindre que les autres imperfections. Car il faut bien donner beaucoup à l'Amitié, mais non pas au Mensonge. Il faut que nostre volonté soit captive, & non pas nostre Entendement, bref, il faut corriger les fautes des nostres; mais non pas les croire parfaits.

Telles sont àpresent la plusspart des Meres, qui caressent & idolâtrent leurs Enfans, comme les chefs d'œuvre les plus accomplis de la Nature. De cette foiblesse n'estoient point coupables les Meres Lacedemoniennes, qui livroient elles mesmes à la mort ceux de leurs Enfans, qui avoient commis quelque lâcheté, & leur commandoient, ou de se faire mou-

mourir, ou d'effacer l'impreſſion que l'on en pouvoit avoir conceuë. Telle fut encore la Mere de Braſidas à qui un Ambaſſadeur eſtranger ayant voulu dire pour luy plaire, qu'en la Cour de ſon Maiſtre on avoit en grande reverence la memoire & la vertu d'un tel homme, & qu'il eſtoit reputé parmy les autres Nations le plus courageux de Lacedemone; elle luy fit cette genereuſe réponſe; *Eſtranger mon amy, ne doute point que tu ne t'abuſes en ce jugement que tu fais de Braſidas: Je m'aſſeure qu'il eſtoit homme de bien, mais je ſçay auſſi que Sparte en avoit beaucoup qui eſtoient meilleurs que luy.* O magnanime réponſe! ô Eſprit qui n'eſtoit ny foible ny intereſſé de l'Amour propre, à la maniere des autres Femmes, & des Hommes meſmes, qui trouvent ſeulement loüable & beau ce qu'ils poſſedent jugeant le reſte imparfait & defectueux; ſemblables à cette Lamie, qui portoit les pechez d'autruy dans le devant de ſa beſace, & les ſiens derriere, pour ne les regarder jamais.

FABLE XCV.



Du Paon, & de la Gruë.

Le Paon ſoupant avec la Gruë, la mépriſoit ex-

extremement, & se vantoit, en luy monstrant ses belles plumes. Mais la Grue ne pouvant souffrir ses vanitez, lui dit, *Je confesse, qu'il ne se peut rien adjouster à la beauté de ton plumage, pourveu que tu m'avoües aussi, que tu as bien de la peine à voler sur les maisons; au lieu que d'un vol courageux je perce les nuës.*

DISCOURS MORAL.

Je croy qu'il y a dans ce Livre deux ou trois Fables qui contiennent le mesme sens de celle-cy sçavoir que la Nature a doüé chaque Animal de quelque Vertu, capable de rendre tout le monde satisfait; & celà avec tant de justesse & de proportion, que nul n'est mécontent de son partage. Il est vray pourtant qu'il s'en trouve plusieurs qui en sont un peu trop jaloux, c'est à dire, qui s'enflent de leurs bonnes Qualitez, & ne jugent pas les autres dignes de leur estre mis en comparaison. Ces Médisans blâment les defauts d'autruy avec une langue qui ne sçait point épargner. Aussi est elle, dit le Psalmiste, comme un rasoir affilé, qui emporte la piece sans qu'on le sente. C'est le dangereux outil que les Hommes lâches ont accoustumé d'employer contre les personnes mal pourveues des dons de Nature. Au contraire, s'ils ont quelque chose de loüable, ils le mettent à si haut prix, qu'il semble que tout le monde leur en doive beaucoup de reste, & qu'ils soient uniques en leur Espece. Tels effets de Présomption, à les bien examiner, sont autant de marques de leur Folie, & autant de rejettons de leur vanité, qui les font haïr universellement. S'ils ont je ne sçay quoy d'éminent par dessus les autres, je ne voy point que pour tout celà ils les doivent mépriser, puisque Dieu, qui a fait toutes choses justement, n'a pas, comme il est croyable, traitté

les

les hommes avec tant d'inégalité, qu'il y en ait parmy eux de plus mal partagez que leurs compagnons. Car comme le bon Pere de Famille accommode son Testament à la bien-seance de ses Enfans, donnant à l'un du Bien en argent, à l'autre de la marchandise, s'il a l'inclination portée au trafic, à celuy cy des fonds, s'il se plaist à la campagne, & à celuy là une Charge dans les Armées, ou un office dans les Parlemens, si son hûmeur le porte à l'un ou à l'autre; tous ensemble seront satisfaits de la donation, quoy qu'en effet celuy qui a le plus de Bien, ait l'avantage de son costé.

FABLE XCVI.



Du Tygre, & du Renard.

UN Veneur allant à la chasse avec son arc, le Tygre voulut que toutes les autres Bestes se retirassent disant qu'il viendroit seul bien à bout de cette guerre. Cependant le Veneur poursuivoit toûjours sa chasse, & tiroit de grands coups de fléches, dont une atteignit le Tygre, &

le blessa dangereusement. Le Renard le voyant de retour & bien empesché à retirer la fléche de la playe, lui dit; *Et quoy, un si fâcheux accident te peut-il estre arrivé, à toy qui es si vaillant? Qui est le temeraire qui t'a blessé? Je n'en sçay rien*, répondit le Tygre, *mais par la playe, qui est fort grande, je juge à peu prés qu'il faut que ce soit un Homme.*

DISCOURS MORAL.

ON fit voir un jour au Roy Antigonus une troupe de Soldats percez de coups, estropiez de leurs membres, & déguisés par de profondes cicatrices, qu'on lui vantoit pour les plus vaillants hommes du monde. Ce qu'ayant veu il dit au Capitaine qui les luy montroit; *Il me semble veritablement que ceux-cy sont de braves gens mais j'estime encore plus braves ceux qui les ont ainsi marquez.* Par ces mots de raillerie il vouloit montrer, qu'en matiere de Courage, il ne faut jamais donner des loüanges excessives à ceux qui se picquent trop de Vaillance, estant veritable que l'on ne void point de si mauvais garçon, qui ne puisse facilement trouver son Maistre, témoin dans la divine Eneide le valeureux Turne, qui ayant remply l'Italie de ses loüanges, & menacé tous ses Ennemis d'un bras plus violent que la Foudre, trouva un Enée, qui avec toute sa Modestie, & sa Pieté, le reduisit à la raison. Le mesme Autheur nous donne une seconde preuve de celà, en la personne de Carés, qui se croyant invincible au combat du Fleau, osa défier toute la jeunesse Troyenne & Sicilienne, qu'il croyoit avoir déjà terrassée, & fut neantmoins vaincu par le Vieillard Entellus, que l'âge & la discontinuation sembloient dispenser de cette sorte de combat.

Virgile par ces exemples, nous a voulu faire entendre, que l'Orgueil est souvent abbatu d'une fa-

çon qui semble extraordinaire, & par des Ennemis impuissans en apparence, mais valeureux en effet. Le fameux combat du petit David, dont l'Industrie & la bonne cause surmonterent les efforts de Goliat, quelque puissant que fut ce Geant, nous en est une veritable preuve. Or quoy que celà ne semble pas naturel on en peut pourtant donner des raisons tres-legitimes; Premierent on peut dire, que ces ennemis fiers & presomptueux vont au combat avec tant de negligence contre les foibles, qu'ils dedaiguent, d'estre couverts de bonnes Armes, montez sur un cheval adroit, & faire avec soin tous les passages de l'Escole. D'ailleurs la Nature repare les defauts du corps par les qualitez de l'esprit, de sorte qu'il arrive presque tousjours aux hommes moyennement adroits & robustes, d'avoir un bon entendement; au lieu que ces grands Colosses, & ces membres de Geans, fortifiez & munis en guise de Citadelle, sont souvent dépourveus de conduite. D'où il s'ensuit qu'il est facile à l'Homme industrieux de les vaincre, & de Triompher de leurs forces par son esprit. Ce que nous ont fabuleusement prouvé les prodigieuses défaites des Monstres dans les Poëtes & dans les Romans; comme par exemple l'Hydre de Lerne, le Lion Neméen, le Sanglier de Meleagre, la mort d'un Andriaque, ou d'un Faunus, que l'on feint avoir esté défaits par industrie, plustost que par force, avec autant de loüange, que si l'on ne se fust aydé que de la Lutte. A propos dequoy Virgile dit en son Æneide.

Qu'importe Force ou Dol contre son Ennemy?

Il entend toutesfois par le mot de *Dol*, non pas une ruse malicieuse, ou une supercherie, mais une façon adroite de combattre, qui se doit plustost nommer industrie que fraude, & si l'on admet celà dans l'égalité des partis, à plus forte raison le doit on fai-

re, quand l'un des combattans est entierement inegal en force ou en vigueur à son ennemy. Car alors, non seulement il est permis; mais il sied bien de s'ayder de sa finesse, comme fait Renaud chez le Tasse, où il déploye toute l'industrie de l'Escrime contre Argant, qui le surpassoit en force & en experience.

S'il faut passer des exemples Poëtiques aux veritables, Deodat de Gozon, Chevalier de l'Ordre de saint Jean de Hierusalem, qui merita depuis d'en estre Grand-Maistre voulant combattre un furieux Dragon, qui affligeoit toute l'Isle de Rhodes accoutuma si bien un cheval, & deux de ses chiens à un Fantôme semblable à ce Monstre, qu'ils n'apprehenderent point de l'aborder en effet,& pour avoir joint l'adresse à la valeur remporta la plus glorieuse victoire qui fut jamais gagnée. Ce qui se dit des combats particuliers,s'entend des generaux,où si la multitude d'un party accable presque la petitesse de l'autre,il faut avoir recours aux embuscades.Il faut, dis-je, tourner son esprit à faire joüer divers stratagemes, & prendre si bien le temps,le lieu,& tels autres avantages, qu'on égale, ou mesme qu'on surmonte son ennemy Enquoy Scanderberg a merité plus de loüange que tous les autres hommes, puis qu'avec un Camp volant, qui n'a jamais passé dix mille hommes, il a toûjours battu les armées du Grand Seigneur, dont la moindre estoit composée de trente mille Soldats, & dont quelques-unes alloient jusques à soixante & dix mille. Aussi disoit il ordinairement,*Que celuy-là n'estoit pas bon Capitaine, qui avec un Camp volant ne se deffendoit pas contre les plus grosses puissances,pourveu qu'il connust le pays, où il avoit à combattre.* Sertorius & Spartacus le suivirent, à mon advis, de bien prés en cette nature de gloire. Car n'ayant jamais eu de forces completes, ils

firent teste fort longtemps à la plus victorieuse Nation du monde, & ne succomberent à la fin que par trahison. Tel fut encore Eumenes parmy les Anciens; & tel a esté n'aguere dans les troubles d'Allemagne Mansfeld, qui joignant l'addresse au peu de moyens qu'il avoit, a fait subsister, combattre, & retirer plusieurs fois ses soldats d'une façon toute extraordinaire. Mais c'est trop nous arrester, pour verifier par les Exemples ces deux veritez, qu'Esope nous veut enseigner dans le combat du Tygre contre l'Homme, à sçavoir que les plus méchans rencontrent souvent leurs Maistres, & que l'Industrie est ordinairement victorieuse de la Force, pourveu qu'elle soit accompagnée d'un bon Courage. Car sans celà on auroit plus de raison de l'appeller Supercherie, qu'Adresse loüable, & permise aux Hommes valeureux.

FABLE XCVII.



Des Taureaux, & du Lion.

QUatre Taureaux firent une Ligue pour leur conservation, & resolurent de ne s'abandonner jamais en quelque danger qu'ils fussent. L'ef-

tet en fut tel, que le Lion qui les voyoit paiſtre, n'oſa jamais les attaquer enſemble, quelque faim qu'il euſt. Pour le faire donc, il trouva moyen de les ſeparer par de belles paroles, puis en attaquant chacun d'eux à part; il luy fut aiſé de les mettre tous en pieces l'un aprés l'autre.

DISCOURS MORAL.

L'Union de ces quatre Taureaux, qui aſſemblant leurs forces pour reſiſter au Lion, ſont invincibles par le moyen de leur bonne intelligence, contient une Allegorie aſſez commune, & que nous avons déja veüe pluſieurs fois dans les Diſcours precedens. Je craindrois d'ennuier le Lecteur, quand meſme j'alleguerois des choſes tout à fait nouvelles. Car outre que les paroles & les penſées qui n'ont rien de different, déplaiſent quand on les redit, les moins difficiles ſe rebuttent par la veüe d'un meſme ſujet qui ſe preſente trop ſouvent. Taiſons nous donc d'une verité ſi manifeſte, aprés avoir donné cét Eloge à la Concorde; Que c'eſt une vertu qui établit les maiſons, augmente & affermit les Empires, repouſſe les Forces eſtrangeres, maintient les inteſtines, rend les hommes ſociables & perfectionne les Arts; bref, qu'elle eſt le plus deſirable bien, qui ſe puiſſe rencontrer parmy les mortels.

FABLE XCVIII.



Du Sapin, & du Buisson.

L'On dit qu'autrefois le Sapin méprisant le Buisson, se vantoit de sa hauteur, & disoit, qu'il servoit à la structure des Palais, & à des masts aux navires ; au lieu que le Buisson vil & abjet n'estoit bon à rien. Mais la réponse qu'il en receut fut telle; *Orgueilleux Sapin, à ce que je voy, tu ne manques pas de vanité à publier ce que tu as de bon, ny d'insolence à te mocquer de mes maux; Mais que ne parles-tu aussi bien de ton malheur particulier, & de ma bonne fortune? Car, miserable que tu es, quand le Bucheron te met en pieces, & t'abat à coup de coignées, combien voudrois tu donner, pour estre semblable à moy, & en aussi grande seureté.*

DISCOURS MORAL.

JE pourrois me dispenser de renouveller la Moralité de cette Fable. Cependant la matiere en est si belle, qu'il ne sera pas mal à propos d'en redire quelque chose. Elle nous enseigne donc, que la Mediocrité des Biens est preferable à

la Richesse & à la grande Condition, ce qui est verifié par plusieurs raisons; dont l'on en peut alleguer,une reçeuë dans toutes les Escoles des Philosophes, sçavoir que ce qui est Mediocre, est plus excellent que ce qui est Extréme. Celà se prouve par toutes les choses creées; par la commune Opinion des personnes qui ont le sens commun, comme aussi,par les Proverbes, & par les raisons. Car l'on ne peut douter que l'excez ne soit nuisible, au lieu que la Mediocrité est commode à la nature du monde,& particulierement à celle des Hommes. Si l'on m'objecte qu'il y a de certaines Qualitez, dont il est impossible d'estre trop pourveu, je repondray, quand j'ay voulu loüer la mediocrité, je n'entens pas parler des Vertus intellectuelles comme la Sagesse, la Prudence, le Sçavoir,& la Religion, qu'on ne sçauroit jamais posseder trop amplement, veu l'excellence de leur nature.Mais celà ne se peut pas dire des Richesses, qui sont le sujet de ce Discours, parceque la joüyssance en estant materielle, selon nostre opinion, l'Excez en peut estre vicieux. La premiere raison dont je me sers pour prouver, que la Mediocrité est preferable à l'excez du bien, est la dignité mesme de la mediocrité. La seconde sera tirée du danger qu'apporte l'un, & de la parfaite asseurance que l'autre nous donne.

Je dis donc, que la Richesse immoderée est pernicieuse à l'Homme,autant qu'une chose la peut estre, l'estant & à l'Ame & au Corps tout ensemble. Pour l'Ame, on m'avoüera que le Vice en est la ruine, n'ayant rien de contraire que celà. Elle ne craint le feu, ny l'eau, ny les tortures: Sa nature est au dessus de toute souffrance corporelle:rien ne la peut perdre que le Peché, c'est non seulement une opinion du Christianisme, mais mesme de la Philosophie Morale, témoins les Peripateticiens, leur Maî-

tre ayant mis l'Ethique au plus haut point où puisse arriver cette Science dans l'opinion des Hommes. Comme il est donc vray, par nos maximes Chrestiennes, & par celles des Payens, que rien n'est si pernicieux à l'Ame que le Vice, il faut aussi m'advouër ce que la Philosophie nous enseigne, que le Vice gist dans l'Excés. D'ou il est aisé de conclure, que toute Richesse est dangereuse à nos Ames. Car, qui nous portera plus dans l'Excez que l'Excez mesme? Comment une chose dereglée nous apprendra t-elle la moderation? Comment le trop & le superflu seront-ils compatibles avec la Mediocrité? C'est la superfluité des Richesses qui faisant les magnifiques festins est le principe de la gourmandise, le desir estant émeu par l'objet, il est presque impossible d'estre continuellement parmy les bonnes tables, de voir des viandes delicates, d'entendre les chansons des Beuveurs, les considerant dans le vin, comme dans leur Element, sans participer à leur Vice, par imitation, quand nous les aurions en horreur par Nature.

S'il faut venir à l'impudicité rien ne nous y porte avec tant d'excez, que la Richesse sans bornes; N'est-ce pas elle qui corrompt la chasteté, qui souille la couche d'un Mary seduit les Vierges: renflamme les Veufves & penetre jusques dans les lieux les plus honnestes, pour les corrompre? Bref, n'est elle pas un Charme presque infaillible pour vaincre la resistance des plus retenuës? Quel moyen y a-t'il donc de se tenir ferme dans sa Vertu, & d'avoir un moyen presque asseuré de s'abandonner si delicieusement au Vice; & s'il faut parler de la vengeance. Celuy qui se trouve Riche, n'a t'il pas bien de la peine à s'en abstenir, luy estant aisé d'apposter des Assassins? de faire empoisonner? d'enfoncer des portes? & bref, d'armer par maniere de dire, toutes les Furies à son

scours ? Apres tous ces Actes, tragiques, s'il ne tient qu'à divertir la punition du Crime;Bon Dieu ? combien y a-t'il d'artifices pour corrompre ceux de qui l'affaire depend, gagner de faux Témoins, & détourner les poursuites des parens mesmes ? Tant d'allechemens portant au Vice, de quelle Vertu ne faut il pas estre doüé pour s'en abstenir?

Parlerons nous maintenant de l'Orgueil. Y a t'il au monde une plus grande ostentation que celle des riches. Ne veulent-ils pas s'égaler à Dieu, à cause de leurs thresors?N'ont ils pas fait bâtir les Tours de Babel, les Pyramides d'Egypte, les Colosses, les Mausolées les Ponts, les Palais, & les Arcs triomphaux?Et tout celà,qu'est ce autre chose qu'Orgueil & queVanité?D'ou vient la longue suite dePages & deGentilshommes,l'éclat des livrées, des habits,de l'or, des pierreries?D'où vient,dis je,tout celà, si ce n'est de la Richesse?Ne voyons-nous pas qu'elle fait mépriser tout ce qui est au dessous d'elle, & que les hommes puissans n'honorent les autres, qu'à proportion que ces autres deviennent puissans ? Ils ont dans leurs mains un Instrument d'Orgueil;& il leur est difficil d'estre Humbles, & trop partagés de la Fortune.Passons à laConvoitise mesme;chez qui regne t-elle plus que chez les Riches?Qui est plus avare, & plus âpre qu'eux?Tous leurs biens sont autant de pieges, qui leur servent à dresser des embuches au Bien d'autruy, & à augmenter l'insatiable desir qu'ils ont des richesses, & de se rendre maistres absolus de tout ce qui leur fait envie ; Il faut avoir attrapé la mine avant que de l'épuiser. Car comme dit fort bien un ancien Poëte.

En ce mal-heureux siecle on ne donne qu'aux Riches.

Si je deduisois icy toute la suite des Vices, il me seroit aisé de prouver combien la Richesse y est plus encline que la Mediocrité; je le montrerois en effet,

si je ne craignois d'ennuyer le Lecteur, mais afin d'estre court, je laisseray là cette deduction & viendray à quelques exemples.

Les plus riches hommes de l'Antiquité doivent estre considerez, comme Souverains, ou comme Particuliers. Si c'est comme Souverains Cresus, Cyrus, Pharaon, Nabuchodonosor, Alexandre, Neron, Heliogabale, Sardanapale, Darius, Candaules, Xerxes, ont esté, les plus opulens, & les plus Vicieux aussi. L'un vivoit en Usurpateur, & l'autre en Avare; l'un dans les delices, l'autre dans les débauches les plus infames; & mesme il s'en est trouvé plusieurs qui ont eu toutes ces mauvaises qualitez. Au contraire, les Souverains mediocrement riches, comme les Roys de Sparte, & les premiers de toutes les Monarchies, ont eu communément plus de Vertu, & ont mieux merité l'amour des Peuples, & l'estime des Sages. Si nous considerons les Riches comme Particuliers, il se trouvera qu'un Crassus, un Apicius, un Cabrias, ont esté presque tous débordez en leurs Mœurs, & en leur insatiable Convoitise; Au lieu qu'Epaminondas, Phocion, Aristides, Fabricius, Cincinnatus Fabius, Maximus, & les plus grands Emulateurs de leur Vertu, avoient à peine dequoy s'entretenir.

Mais c'est assez prouvé, que la Richesse excessive est dangereuse, à l'Ame. Voyons maintenant s'il est vray qu'elle ne ruine pas moins le Corps. Il est certain qu'il faut que le Corps perisse, estant materiel, & par consequent corruptible. Mais il est certain aussi que la Nature en abhorre la destruction, & qu'elle haït ou doit haïr ce qui la cause avant les bornes ordinaires de la vie. Nous ne devrions donc pas aimer les Richesses, puis qu'elles sont les sources des débauches, qui perdent nostre santé. Car nos jours sont abregés par

la violence qu'on nous fait, c'est à dire par le meurtre & l'effusion du sang, ou par l'intemperance, & ces deux inconveniens sont beaucoup plus frequens à l'homme riche qu'au pauvre & par consequent la Richesse ruine plus le corps, que la Mediocrité.

Pour la derniere partie de cette proposition, sçavoir que l'Opulence est la Mere des Excez; ç'a esté le prouver suffisamment d'avoir dit, qu'elle produit tous les Vices. Car l'extreme Impudicité, la Gourmandise, l'Yvrognerie, & tels autres débordemens, sont si nuisibles à nostre Nature, qu'il est presque impossible d'en user & de vieillir. Aussi voyons-nous que la Goutte l'Hydropisie, l'Apoplexie, & tels Monstres de maux, n'ont pris naissance que chez les Riches; Et l'on peut bien dire que l'heureuse Mediocrité seroit pour jamais exempte de ces miseres, si nos Ancestres voluptueux ne nous les transmettoient.

Il ne reste plus qu'à faire voir que les Riches sont plus sujets à la mort violente que les Pauvres: ce que je montreray succinctement par cette division. Telle espece de mort nous peut estre causée par les Grands, par les petits, ou par nos égaux. Or ces trois sortes de gens s'enflamment plus aisément contre les Riches, que contre les Mediocres. Les Grands estant attaquez des Grands par Soupçon, des petits par insolence & de leurs égaux par envie, A quoy s'il faut joindre les raisons, nous n'avons qu'à jetter les yeux sur les Histoires presentes, & passées, où nous ne verrons guere qu'un Homme extremement riche, ou Ambitieux, soit parvenu à une douce & paisible vieillesse. Mais c'est trop discourir de cette matiere: passons à une autre moralité.

FABLE XCIX.



Du Pescheur, & d'un petit Poisson.

UN petit Poisson pris par un Pescheur, le prioit instamment de le rejetter dans l'eau, disant, qu'il ne faisoit que de sortir du ventre de sa Mere; qu'estant si peu de chose, il ne luy pouvoit pas beaucoup profiter, & que lors qu'il seroit plus grand, il reviendroit à l'hameçon de son bon gré. Mais le Pescheur inexorable à tous ces discours lui dit; *Mon amy, je ne suis pas d'avis de me laisser échaper des mains une proye asseurée, quelque petite qu'elle puisse estre. Je sçay ce que j'ay, mais non pas ce que je dois avoir, & n'achepte jamais l'Esperance à prix d'argent.*

DISCOURS MORAL.

TOus les Hommes sont d'accord avec ce Pescheur, que pour les choses perissables il ne faut pas quitter un petit gain qui est asseuré, sous l'espoir d'un incertain, quelque grand & advantageux qu'il puisse estre. Le Soldat le plus ambitieux du monde, n'abandonnera pas une charge de Capitaine assu-

rée, pour attendre avec incertitude, celle de Maréchal de Camp, ou de Colonel. L'Amour aura de la peine à quitter la possession d'une Beauté mediocre, lors qu'elle se voudra donner à luy, pour en attendre une plus belle. Le Marchand en fera de mesme touchant son negoce, & se tiendra tres volontiers au gain present, plustost que d'aller chercher une advanture incertaine, & courir aprés la conqueste d'un bien inconnu. Bref, parcourons les estats, les âges, & les conditions des hommes, & nous trouverons qu'on a plus de plaisir à s'asseurer la possession d'un gain mediocre, qu'à s'égarer vainement aprés une entreprise incertaine. Mais nul n'est de cét avis pour la possession du Ciel. Il y a peu de gens qui vueillent pour s'asseurer le repos éternel, qu'on nous y prepare, quitter des pretentions, non seulement petites, mais encore mal-asseurées Nous croyons bien tous que les dons du Ciel ne se corrompent jamais: nous sçavons qu'il y a là haut une felicité qui surpasse toutes les autres, qu'elle est incapable de fin, de dégoust, & de rallantissement. Bref, nous sommes tres-asseurez qu'on l'acquiert sans peine, puis qu'il n'y en a point à servir Dieu. Au contraire, nous éprouvons tous les jours que les biens temporels sont d'une penible acquisition: faut suer, courrir, combattre, se choquer l'un & l'autre, offenser plusieurs personnes flatter, & se distraire de la Vertu, pour les acquerir. Qu'au reste, la possession en est certainement limitée par la mort, joint qu'on ne les garde pas toûjours jusques-là; Et toutesfois, ô malheur deplorable au siecle où nous sommes! il ne se trouve presque personne qui élise le meilleur, & qui pour embrasser la certitude des choses éternelles, abandonne le soin des perissables. Si quelques-uns le font comme les Religieux & les vrays Devots, l'on peut dire que le

nombre en eſt bien petit, en comparaiſon de la multitude des Aveugles, & des mauvais Marchands.

Miſerables, mortels! Où courez-vous ainſi follement? Où vous conduit voſtre fureur precipitée? Y a-t'il quelque choſe dans le monde, qui vous plaiſe aſſez pour la preferer au Ciel? Aymez vous la Vengeance? Elle appartient à Dieu. Vous ſçavez qu'il ſe l'eſt reſervée; Elle eſt juſte en luy, en vous elle eſt vicieuſe: Il ne la peut faire que bonne, & vous que méchante: Vous eſtes Intereſſez, il eſt Libre: Vous eſtes Partie, il eſt Juge. D'ailleurs, la Vengeance n'eſt pas un Bien ſolide, ny qu'il faille chercher avec tant d'ardeur; ce n'eſt qu'une action que vous appellez douce, & qui vous remplit mille fois d'amertume. Si vous vous eſtes vengez, vous devez attendre le retour; Il eſt à croire qu'on ſe vengera de vos vengeances, & que ce ne ſera pas un Homme ſeul, mais une race entiere. Les amis de cette race, & les amis de leurs amis vous attaqueront comment pourrez vous reſiſter? Eſt-ce là un Bien preferable aux promeſſes de Dieu, qui offre le pardon, ſi vous pardonnez, & vous prepare des douceurs infinies ſi vous abandonnez celle-là, qui eſt de courte durée, & qui vous cauſe mille remords? De plus avec la certitude que vous avez de vous repentir en terre de la Vengeance, & d'eſtre recompenſés au Ciel du Pardon, dites moy, je vous prie, eſtes vous aſſeurez de la pouvoir executer? Ce faux Bien que vous recherchez, n'eſt-il pas auſſi mal-aiſé à aquerir qu'il eſt court de durée? Eſt-il impoſſible que celuy que vous penſez tuer ne vous tuë, ou qu'il ne ſe garantiſſe de voſtre haine; quand vous l'attaqueriez avec ſupercherie, choſe execrable parmy les gens de courage? Combien en voyons nous tous les jours qui s'échappent d'une embuche, ou d'un aſſaſſinat, contre les apparences humaines?

Mais venons à vos autres passions. Qu'est ce qui vous charme tant dans le monde ? Est-ce l'amour d'une Femme ? O miserable ! vous pouvez vous asseurer de la conquerir ? Si vous n'estes pas riche, elle aymera mieux les pistoles. Si vous estes beau & riche, elle aura peut-estre pour vous une aversion naturelle. Si vous joignez à toutes ces conditions le bon-heur de luy plaire peut-estre qu'elle sera chaste, & qu'elle moderera son amour par la continence. Mais, supposons que vous la possediez, pensez vous que ce plaisir vous dure long-temps, sans estre alteré par le dégoust, ou par sa legereté ? Y eut il jamais une intelligence, depuis qu'on ayme, qui ait continué jusqu'à la mort ? Et quand mesme celà seroit, cette durée, quelque longue qu'elle fût, pourroit-elle estre appellée un moment, au prix de l'Eternité ? Non, sans mentir; Et cette seule consideration doit suffire, pour vous faire haïr une chose que vous aymez avec trop de passion.

Venons maintenant aux Richesses, & aux Charges; Quand vous les pretendez, c'est par merite, ou par bonne Fortune. Si c'est par ce premier, difficilement y pourrez vous parvenir, puis qu'aujourd'huy l'on donne tout à la Faveur, & rien au Merite, & qu'il semble que ce soit un obstacle au Bien, que d'en estre digne. Voyez dans la poussiere une infinité de gens, dont la gloire devroit monter jusques au Ciel. Voyez porter la picque dans les Compagnies à des Soldats, plus aguerris que leur Maistre de Camp. Voyez plusieurs bons Esprits exposez à la risée publique, déchirés persecutez, necessiteux : Bref, voyez presque toûjours la probité sans honneur, & sans recompénse, & si vous pretendez à ces Charges par vostre bonne Fortune, sçavez-vous si elle ne se rendra point mauvaise, & contraire à vos projets trop ambitieux, & trop vastes ? N'avez

vous pas oüy dire qu'elle a le visage doux & severe aussi? Qui vous fait esperer qu'elle aura plûtôt l'un que l'autre? N'est-ce pas se flatter, que de le croire trop facilement? Mais je suppose que vous soyez asseuré d'avoir la Charge où vous aspirez; il ne faut que le moindre caprice d'un Grand, de qui vous releverez, pour vous mettre aussi bas qu'auparavant. Vous pouvez manquer de conduite, & estre depossedé. Et quand celà ne seroit point la Fortune n'est elle pas assez puissante pour vous oster vostre bien? Mal avisé que vous estes! Il ne faut qu'un embrasement pour reduire vos belles maisons en cendre. Le débordement d'un Ruisseau vous peut oster vos heritages: les procez & les faux témoins sont capables de vous ruiner. Bref, si les moindres accidens vous privent de ce que vous aymez le plus, comment pourrez-vous croire la possession de vostre grandeur certaine, & la preferer à celle de l'Eternité? Que desirez-vous encore, ô insensez! quelle sera la chose assez precieuse pour vous faire éloigner du Ciel?

Je voy bien qu'il me reste à détruire le principal de vos charmes, qui est la Gloire. Mais celle-là mesme, ne l'appellez vous pas Vanité? que me direz-vous pour excuser vostre aveuglement? Est-ce qu'on peut l'aquerir avec certitude, parce quelle accompagne la Vertu? Est-ce qu'elle est de longue durée, à cause qu'elle survit à nostre mort? Je trouve l'une & l'autre de ces excuses aussi frivoles que la Gloire mesme. Car pour la premiere, sçavoir la certitude, ne voyez-vous pas une infinité de bonnes Actions à qui l'on ne donne aucune loüange, au lieu qu'il y en a quantité de méchantes que l'on vante comme si la memoire en devoit estre immortelle? Les injustes Conquestes des Royaumes, les Usurpations illegitimes, & les grands brigandages des plus Puissans, sont

tous les jours payez avec des Triomphes, des Obelisques des Arcs, des Temples, des Hymnes, des Odes & des Histoires, au contraire la veritable Honnesteté n'est recompensée que de mépris & de blâme.

D'ailleurs, combien pensez vous qu'on ait ignoré de belles choses, qui seront à jamais inconnuës à la memoire des hommes? Combien a-t'on supprimé de mots remarquables, & d'illustres actions? Il n'est pas croyable que de tant de milliers de personnes, qui ont vécu depuis la naissance du monde, en Europe, & dans les Royaumes étrangers, il n'y en ait eu que cette poignée d'honnestes gens, dont les Historiens nous ont parlé. Croyez moy, les grands hommes n'ont point esté connus parmy nous, non pas mesme tous les grands Royaumes. Il y en a de beaux & de bien policez, que le Soleil void tous les jours, dont nous ignorons possible le nom; à plus forte raison donc ignorons-nous les Hommes particuliers. Si celà est, qui peut dire que la Gloire soit infaillible à la Vertu? Je laisse à part la malice des Calomniateurs, les brigues & les parties qui se font, pour étouffer les belles Actions, l'envie des Concurrens, les corruptions des Historiens, & une infinité d'autres choses, qui peuvent toutes nous priver d'une legitime Gloire. Venons au faux espoir de sa durée: ne la perd-on jamais en sa vie? ne peut-on pas décheoir de sa reputation, sans avoir failly? N'est-elle pas journaliere, comme une beauté que le moindre accident peut changer & détruire? Nous accompagne t'elle jusqu'au tombeau? Certes plus elle est grande, plus elle est ternie au moindre sujet que nous en donnons. Il en est d'elle comme des belles glaces, & des cristaux, que la moindre vapeur obscurcit plus que les mediocres & les communs. Supposons neantmoins qu'elle vive tant que nous vivons; C'est asseurement

une tres petite chose qui dure ; mais aprés la mort ce n'est rien du tout. On a beau se picquer de rendre son nom immortel en dépit des Parques & des tenebres: tous ces contes sont Poëtiques & fabuleux, la vraye Gloire n'est perdurable qu'au Ciel, & par consequent celle du monde n'est à proprement parler qu'une ombre, & une fumée. Puis donc que la possession des Biens celestes est incomparablement plus certaine que celle des temporels, jugeons maintenant à quoy nous sommes obligez, par le devoir de vrais Chrestiens, & par tant de hautes promesses que Dieu nous a faites, au prix desquelles toutes les douceurs du monde ne sont qu'amertume.

FABLE C.



De l'Avare, & de l'Envieux.

Jupiter importuné d'un Avare, & d'un Envieux leur, envoya Apollon, pour satisfaire à leurs communes prieres. Il leur permit de souhaitter tout ce qu'ils voudroient, à condition que ce que l'un demanderoit, l'autre le recevroit doublement. L'Avare fut long-temps irrésolu ne croyant pas qu'on luy en pût jamais assez don-

ner. Mais enfin, il demanda plusieurs choses que son Compagnon receut au double. L'envieux pria qu'on lui arrachast un œil, esperant que par ce moyen l'Avare perdroit tous les deux.

DISCOURS MORAL.

VOicy le portrait de l'Envie & de l'Avarice deux vices insupportables, qui ont esté compris exprez sous une mesme Fable, pour faire entendre qu'ils vont souvent de compagnie & qu'il est malaisé d'aymer passionnément lesRichesses, sans porter envie à ceux qui les possedent, Les vertus de l'Ame sont des biens trop nobles, pour estre sujets à l'Envie. Ils le seroient plustost à nostre émulation, Vertu qui nous pousse à nous rendre aussi gens de bien, & aussi grands Hommes que les autres. Mais l'Envie, n'a pour but que les Biens extérieurs, & souhaite non seulement de les posseder ; mais encore d'en priver autruy, chose execrable & maudite: Esope a donc eu raison de la joindre à l'Avarice, pour leur ressemblance, quant à l'objet de la passion. Mais avec plus de raison encore fait il intervenir Apollon, pour faire droit sur la Requeste des deux Suppliants, voulant faire connoistre l'humeur de l'un & de l'autre.

Il n'est pas besoin de traitter au long de l'Envie, l'ayant déjà fait. Il suffira que nous parlions de l'Avarice, afin de ne rien obmettre de considerable, dans la correction & le blâme de tous les Vices. L'Avarice est un soin outré d'acquerir des Biens, procedant d'une extréme peur d'en manquer, ou de l'amour dereglé que l'on porte aux Richesses. Quelque accroissement qu'elle prenne par le Temps, elle n'est au commencement qu'un foible & mediocre desir, qui s'accroist par la possession des choses. Les Anciens l'ont presque

tous comparée à la soif de l'Hydropique, qui s'augmente plus il boit, croyant se desalterer, jusqu'à ce qu'enfin elle le conduit au tombeau. Les hommes, selon la complexion, ou l'humeur qui les domine, sont plus sujets à ce Vice les uns que les autres, principalement les Phlegmatiques & les Melancoliques. Car estans naturellement sujets à la peur, ils craignent de manquer de bien, & se representent à tout moment l'image de la Necessité comme une chose effroyable. Ils craignent que tout leur vienne à manquer: Ils se méfient de toutes les entreprises: ils soupçonnent toutes les personnes: & ne respirent qu'aprés le gain, pour le peu d'esperance qu'ils ont en la Fortune. C'est pour celà qu'Aristote accuse les Vieillards d'estre ordinairement plus avares que les autres, ayant le sang tout glacé de crainte, & le cœur abatu par l'impuissance d'acquerir. Pour les Bilieux, & les Sanguins, ils dissipent & donnent abondamment, leur naturel ardent & vigoureux leur representant toutes choses faciles, & les portant vertement aux plus hautes entreprises Ils s'asseurent si fort en la Fortune, qu'ils partagent en pensée des biens qu'ils n'ont pas encore acquis, & qu'ils n'acquerront jamais. Ils donnent genereusement le leur, sous l'attente de plus grandes choses. Tel fut Alexandre, lors que partant pour la conqueste de l'Asie, il distribua tout son bien à ses amis, ne se reservant que l'Esperance. Tels, selon Aristote sont les jeunes hommes, dont la chaleur de temperament, engloutit tous les plus hauts desseins, & ignore ordinairement toutes les craintes.

Or pour revenir à l'Avarice, elle ne donne point de repos à son Patient. Il cherche jour & nuict des inventions pour croistre son tresor: Il veille, & s'afflige, il s'arrache les cheveux pour acquerir un vil

metail ; regardant plustost ce qu'il veut gagner, que ce qu'il a déjà gagné sans jamais jouir du fruict des peines passees, ne se proposant que les futures. C'est l'Avare qui s'est le premier hazardé sur les Mers, pour chercher par le trafic l'augmentation de son bien. Les Poëtes nous ont sagement figuré cette verité par la Conqueste de la Toison d'or, où le Nautonnier Tiphis fut à leur opinion le premier de tous les Hommes, qui osa se commettre à la mercy de la Mer, & confier à un peu de bois l'esperance de son salut. Son exemple a esté si suivi, qu'en quelque âge que ce soit, il ne se trouvera point de Peuple bien policé, qui n'ait traversé les Mers pour s'enrichir parmy les Nations étrangeres.

Je me tais du Commerce qu'on fait par Terre, qui n'est pas moins dangereux, ny moins penible que cét autre pour la trompeuse esperance d'un peu de richesses. O fole imagination des Hommes ! Ils confessent que le Bien n'est desirable que pour la vie ; & pourtant hazardent mille fois la vie pour le Bien. Ils veulent acquerir pour ne mourir pas de faim, & meurent de peine pour acquerir. Ils preferent l'accessoire au principal, la circonstance à la chose, & un vil accommodement de la vie à la vie mesme. Mais encore, ô bon Dieu! de quelque nature que l'on se figure cét accommodement, n'est-il pas imparfait, & non necessaire? Quand ils ont assemblé des thresors par leurs voyages, en vivent-ils en paix? Dorment-ils plus tranquilement ont-ils moins d'inquietude, que lors qu'ils ne joüissoient que du simple heritage de leurs Peres? Non sans doute. Car ils sont bourrelez de la fureur d'en acquerir davantage, & de conserver ce qu'ils ont gagné si peniblement, Ils sont fachez d'estre vieux, car celà les empesche de retourner à leurs courses. Ils maudissent le repos de la Patrie, & destinent leurs enfans à

mener une vie aussi tumultaire que la leur.

Mais celà n'est encore rien, au prix des extremitez où nous réduit l'Avarice. Elle nous rend trompeurs, méchans, parjures, & quelquesfois mesme assassins. Ne voyons nous pas tous les jours quantité de gens, qui pour s'enrichir au Jeu, usent de faux dez, marquent les cartes, mentent, blasphement, & corrompent les assistans ? Ne voyons nous pas nombre d'Avares chicaneurs qui suscitent à leurs Voisins des procez injustes, pour les dépouiller de leurs Heritages, se servant pour celà de faux témoins, & de preuves illégitimes? N'y en a-t'il pas encore qui font de la fausse monnoye ? Les Princes mesmes combien ont ils de Ministres & d'Officiers, qui n'ayans en veuë que leur interest negligent celuy de leur Maistre, & font leurs delices de la substance & du sang des pauvres subjets ? En celà mille fois plus inhumains que les Cannibales, leur ardente Avarice les aveuglant de telle sorte, qu'elle peint à leur imagination la Richesse plus precieuse à l'Homme que la Vie. Nos débordemens vont encore bien plus loin: l'insatiable convoitise d'acquerir nous porte jusqu'à égorger nos parens & nos amis, & nous fait violer inhumainement le droit de Parenté & d'Hospitalité, pour nous soüiller du sang des nostres. Ce fut elle qui arma Polymnestor d'un poignard, pour tuer l'innocent Polydore, que Priam luy avoit remis, afin de conserver, & de faire revivre en luy les esperances de Troye, en cas que les Grecs detruisissent toute sa race. Ce perfide neantmoins sans compter la confiance du Pere sans craindre la punition de Jupiter Hospitalier, & sans se resouvenir du droit des Gens fit cruellement mourir le petit Polidore, & l'enterra dans la Greve, vis à vis des rivage parternels, ce qui fait dire à Virgile.

Cruel Demon de l'Or, dont le cœur est battu.
A quelle extremité ne nous obliges tu!

Pareille fut l'avanture de ces deux Amis, qui voyageans ensemble par toute la Grece, arriverent en une Ville, où ils furent contrains de se separer, l'un des deux estant obligé de visiter la maison de son ancien hoste & de laisser son amy dans une hostellerie, ou il fut égorgé par le Maistre du Cabaret, qui commit cette lâcheté, pour avoir l'or & l'argent que son hoste portoit pour son voyage. On peut lire dans Valere le Grand, les trois apparitions qu'en eut son Amy dans le lit, & la juste punition du criminel. Tel encore fut le succez du pauvre Arion; que les Mariniers jetterent dans la Mer, afin d'avoir ses richesses.

S'il estoit question de confirmer cette Verité par des Exemples anciens, il faudroit dépoüiller l'Histoire de l'Histoire mesme, & transporter icy des Volumes entiers, encore ne feroit on voir qu'une partie des Perfidies que l'Avarice nous cause. Mais nostre siecle nous en donne tous les jours tant de preuves, qu'il n'est pas besoin d'en chercher ailleurs Nous avons veu des Freres égorger leurs Aisnez pour la succession, des Enfans faire mourir leurs Peres, & des Neveux leurs Oncles. Aprés celà y aura-t'il quelque chose que nous trouvions étrange en la Nature? Serons nous étonnez si l'Avarice débauche tant de Femmes, séduit tant de jeunes filles, interesse tant de Philosophes, & fait tant de pensionaires en l'Estat d'un Ennemy, & si elle desunit tant d'alliances? Certes, il ne faut pas s'en etonner, puisqu'elle a fait par mille homicides déborder des torrens de sang humain. Tesmoins les Peuples du nouveau Monde, qui n'ont que trop éprouvé combien les effets de l'Avarice sont detestables. Ce n'estoit rien à ces courages ambitieux, aprés

voir découvert ces nouvelles terres, de faire tous les Mexicains, & les Peruviens esclaves. Ce n'estoit rien d'avoir donné des batailles à Atabalipa, & pillé le Temple de Cusco, avec toutes les Villes de ces Royaumes. Pour contenter leur Convoitise, il a fallu qu'ils ayent occupé les pauvres habitans de ces contrées à foüiller sans cesse dans les mines, principalement dans celles de Potosi pour leur fournir de l'or en abondonce, aux dépens de leur vie.

Mais abandonnons ces monstrueux Exemples d'Avarice, & venons au remede du mal, aprés en avoir monstré l'extremité. C'est une chose tres-facile de confondre les Avares par des raisons : mais l'entreprise de les ramener à la Liberalité, n'est pas si aisée. Quoy qu'il s'en trouve parmy eux qui disent, que le mépris des Biens est une action bonne & honneste, ils la croient plus admirable, qu'imitable. Ils sont les premiers à confesser, que l'Or est une créature de la terre; qu'avoir des Richesses, c'est avoir des Ennemis, & que les Biens du monde ne sont aymables que pour leur usage. Ils disent meme qu'ils ne les ayment, & ne les desirent que pour celà. Mais quand ils limitent cét usage, ils en font la taxe si haute, que pour estre à son aise il faudroit avoir les thresors de Cresus. A quoy je puis opposer cette verité des Anciens, que Pybrac a ainsi tournée en Francois.

De peu de biens Nature se contente.

Elle ne nous a pas rendus les superbes Bastimens necessaires: Une Cabane propre qui nous deffend de l'injure du temps, est aussi commode. Elle ne nous a pas obligez à porter de riches habillemens, garnis d'or & de perles. La laine nous garantit mieux du froid, que ces riches broderies. Cette invention vient du luxe & non de la nature. On void assez d'hommes

sains & vigoureux; qui ne se couvrent que du poil des Animaux, comme ceux de Norwegue & de Groenland. Si l'on m'objecte que ces gens là sont Barbares; je repons que leur Rusticité vaut mieux que nostre Luxe. Puis j'allegueray l'exemple des autres Peuples qui ont esté beaucoup mieux poliecz que nous ne sommes, comme les Lacedemoniens, & les anciens habitans de Rome, qui se contentoient d'une simple robe.

La Nature n'a pas non plus besoin de viandes delicates. Les premiers hommes ne se nourrissoient que de gland & d'herbages, & vivoient pourtant des siecles entiers; Et nous qui inventons tous les jours de nouveaux aprests, pour déguiser nos viandes, & qui cherchons les Espiceries à trois mille lieües, pour échauffer nostre sang, à peine pouvons nous attraper soixante années Si la Nature n'a besoin d'aucune de ces superfluitez, d'où vient que nous étendons l'usage de nostre vie à de si prodigieuses dépenses? Pourquoi les Avares ne croyent ils pas avoir dequoy vivre, que lors qu'ils ont amassé des richesses excessives; Mais supposons que tout cela fût necessaire à nostre commodité, pourquoy ne leur voyons nous jamais faire usage de l'objet de leur Convoitise? Que signifie qu'ils ne bastissent point de Palais, ne font point de festins, & ne sont jamais richement parez? Ils nous ont fait accroire qu'ils n'amassoient de l'or que pour s'en servir, & ils ne s'en servent que pour l'amasser. Nous les rencontrons toûjours dans les ruës dechirez, & mal propres, s'ils sont d'une condition à estre bien vestus; à pied, s'ils sont de qualité d'aller en carosse; mal suivis, si leur naissance merite des Pages; bref, il n'y a rien de si méprisable que leur train de vie, rien de si pauvre que leur habillement, rien de si mal en ordre que leurs maisons. La maudite Avarice qui les posse-

de, les tient comme Tantale au dessous d'un arbre, sans en cueillir les pommes, & prés de la Fontaine sans en boire. Elle les fait demeurer comme Midas au milieu de leur or, sans en pouvoir joüyr : ils sont miserables dans leurs felicitez ne possedent point leur Richesses, mais en sont possedez, ayant aquis une idole pour leur commander au lieu de bien pour leur usage.

A quel propos donc nous disent ils que les choses ne leur semblent desirables que pour l'usage, puis qu'ils ne le connoissent jamais, & qu'ils demeurent perclus dans leurs cabinets, faute d'estendre la main pour tirer les pistolles de leur place, & en faire liberalement part aux Malades, & aux Necessiteux? Que ne nous declarent ils avec sincerité qu'ils n'ayment la Richesse que pour elle mesme, & ne la gardent que pour la garder ? En ce cas là nous les appellerons Idolâtres, Aveugles, & Maladvisez, qui se forment un Dieu de metail, comme les Payens, & qui trouveront quelque jour le vray Dieu plus dur & plus insensible que le metail mesme, n'estant pas à croire qu'il écoute ceux qui l'auront oublié pour une Creature, aussi abjecte que celle-là.

Les Amoureux sont beaucoup plus excusables. La Nature Humaine est le but de leurs pretentions: La maistresse qu'ils servent a une Ame raisonnable comme eux, & un Esprit en qui le raisonnement & la Beauté peuvent estre joints ensemble. D'ailleurs, quelque violentes que soient leurs affections ils ne laissent pas de contempler quelquesfois les merveilles de Dieu. mesme ils peuvent estre amoureux l'un de l'autre sans péché.

Les ambitieux aussi sont plus dignes de pardon que les Avares, affectant la loüange des Hommes. une chose noble & délicate d'elle meme quoy que

vaine & remplie d'incertitude. C'est neantmoins la maladie d'une belle Ame, c'est elle qui sert d'éguillon aux plus hautes entreprises, qui fait les Vaillans & les Doctes, & qui porte nos Espits à la perfection de la Vertu : Car ayant commencé à bien faire pour l'amour de l'honneur, nous venons insensiblement à bien faire pour l'amour seulement de ce qui est Bien; & ainsi la Gloire sert de commencement à la veritable Sagesse. Aparemment Socrate ne fut pas d'abord si Philosophe, ny si Vertueux; mais venant dans le monde, pour étaler ses Meditations, & charmer les Hommes par les belles choses qu'il leur disoit, il demeura luy-mesme charmé de l'excellence de ses maximes, & trouva peu à peu des appas dans sa Moralité qui la luy firent aymer pour elle-mesme, & non pour l'amour de la Gloire, tellement qu'il laissa depuis le Bien apparent pour le solide. Voilà jusques où peut aller le desir de la Loüange, quand il est receu dans une bonne Ame.

Mais quel est le but de l'infame Avarice ? Quelle chose bonne & bien-seante peut naistre de ce Monstre? Estant difforme comme il est, ne faut-il pas que ses productions le soient aussi ? quel Avare a jamais excellé dans les Armes, dans les Lettres, ou plustost en Vertu ? Les Capitaines les plus vaillans n'ont-ils pas esté Liberaux, temoins Alexandre & Cesar ? Les plus sçavans Hommes n'ont-ils pas blâmé l'Avarice, témoins Aristote & Platon. Les plus gens de bien de l'Antiquité n'ont-ils pas estimé cette passion indigne d'eux, comme Socrate, Epaminondas, Diogene, Phocion, Crates, & Anacharsis. Je ne nomme point icy les SS. Personnages de nostre Religion. Il n'y en a pas eu un seul; qui n'ait meprisé les richesses. Aussi ne peut-on gagner le Ciel, sans s'estre dépoüillé des inclinations de la Terre, dont celle cy est la plus vile & la plus messean-

te à la Nature. O le beau Destin pour l'Ame raisonnable d'estre venuë du Ciel, d'estre faite pure & incorruptible par les mains de Dieu, & puis d'épouser icy bas la servitude d'une chaisne d'or. Voilà une plaisante proportion entre l'Amant & l'Aymé, un beau mariage, pour des Esprits éternels, comme les nostres. Croyez-moy, ce n'est pas un prejugé, de retourner au Ciel, que d'aspirer si avidement aprés un peu de terre: Il y a plus d'apparence que celà nous conduira dans les abysmes. Aussi la judicieuse Antiquité a fait le Dieu des Enfers maistre des richesses, & l'a appellé *Dis*, c'est à dire Riche. Dans nostre Religion on nous permet, même on nous conseille de croire que les Metaux precieux, & les Tresors, sont en la garde des Demons; Ce que verifient assez les experiences que l'on en fait tous les jours dans les Mines; & les frequentes apparitions qui se voyent à l'ouverture d'un Tresor. Car il est presque tousjours vray, que tels Fantômes ne se font point voir à nous, que l'on ne decouvre un Corps mort, ou quelque Tresor caché.

Que cherches-tu donc ô Avare? Une chose qui est en la possession des Demons? une terre plus pesante, c'est à dire plus terre que la commune? Si tu n'as besoin que d'un Viatique pour achever ta course, prens mediocrement ce qu'il te faut pour un pareil voyage, & ne t'embarrasse point d'une denrée inutile en l'autre monde. Quand nous voulons aller en quelque Pais éloigné du nostre, nous ne prenons de monnoye que pour nous conduire à la frontiere; du moins nous faisons provision de la monnoye du lieu où nous devons entrer, ou de lettres de change, afin de n'estre pas chargez d'especes inutiles. Pourquoy ne faisons nous pas de mesme au passage de cette vie? Que ne nous contentons-nous du Bien necessaire pour arriver jusques à la frontiere, & que ne met-

tons-nous ordre à nous fournir d'une monnoye qui s'y debite, c'est à dire de bonnes œuvres? Y a-t'il rien de plus estourdy que de prendre un soin inutile, & de laisser le necessaire?

L'on peut objecter, qu'un Pere vertueux est bien-aise de laisser ses Enfans riches, afin qu'ils ne souffrent rien aprés sa mort, & ne maudissent point la memoire de ceux qui les ont mis au monde. Mais combien vaudroit il mieux leur laisser plusieurs exemples de Vertu, avec une petite Succession, que de les laisser riches avec peu de Vertu? N'arrive-t'il pas d'ordinaire, que de tels Enfans ingrats & dénaturez, se mocquent des travaux paternels, & que blâmant jusque dans la tombe leur bon ménage, ils se jettent dans une prodigalité dereglée? Ce qui n'arriveroit jamais, si leurs Peres ne leur avoient laissé des biens qu'à suffisance. En tel cas, leurs débauches ne s'enflammeroient point par l'abondance de l'or, ny leurs yvrogneries pas l'excessive quantité des vignobles dont ils heritent. D'ailleurs la raison qu'ils nous alleguent, ne peut pas excuser leur Avarice. Car il n'est pas incompatible que le Pere ayant acquis des biens, le Fils n'en acquitre aussi. S'il a esté facile à l'un d'aggrandir ses possessions, l'autre en peut faire autant. Avec celà, connoissons-nous bien le veritable Heritier de nos Richesses? l'Enfant que nous élevons est à nous, ou n'y est pas. S'il est à nous peut-estre qu'il ne nous succedera point, la mort, la confiscation, ou les procez, ne feront que trop capables de luy oster cét avantage. S'il nous succede peut estre il dissipera nos moyens, & en ce cas-là nous serons les instrumens de sa ruine. Car plus il possedera de richesses, & plus il aura de compte à rendre, s'il les employe mal, & s'il les ménage légitimement, aussi-bien lui servira peu que beaucoup; tellement que de ce costé-là nous ne

luy ferons point tort de le laisser moins riche, puis qu'il pourra vivre en cette condition, & demeurer homme de bien: car il est croyable, qu'un naturel moderé parmy les Richesses, ne sera pas dissolu dans la Pauvreté.

Etudions-nous donc à faire les nostres Heritiers de choses solides & vertueuses, laissons leur la Sagesse & la Science, appellons la Philosophie dans nostre maison, pour estre la Compagne éternelle de nos enfans? Elle seule leur apprendra le mépris des Vanitez de la terre, leur montrera le chemin du Ciel, les desenchantera des abus du Peuple, arrachera toutes les épines de leur vie, & conduira leurs pensées dans le Ciel. Mais je passe de bien loin les limites ordinaires de mes Allegories, dont il faut accuser la richesse du sujet, plustost que l'abondance de mes pensées, ausquelles j'en aurois adjoûté beaucoup d'autres, si je n'avois craint de grossir mon Volume au delà de ce que je me suis proposé. Il est temps de revenir à nostre Phrygien, & de conclure par quelques moralitez toute l'explication de son Livre. Voicy un petit Fugitif, qui se presente chargé de l'habillement d'autruy. Voyons la cause de sa fuite, & du gain qu'il vient de faire.

FABLE CI.



De l'Enfant, & du Larron.

UN Enfant pleurant assis prés d'un puits, il y survint un Larron, qui luy en ayant demandé la cause; *Je pleure* dit-il, *parce que ma Cruche, qui estoit d'or vient de tomber dans le puits, la corde s'estant rompue.* A ces mots le Larron se dépouilla, & se jetta dedans pour la chercher. Mais comme il eut bien foüillé, voyant qu'il avoit perdu son temps, il remonta en haut, où il ne trouva ny sa Robe, ny l'Enfant, qui l'avoit subtilement emportée.

DISCOURS MORAL.

L'On pourroit adjoûter à cette Fable deux belles Moralitez, l'une, que les Trompeurs sont d'ordinaire trompez eux mesmes, & l'autre que dés nostre Enfance nous sommes rusez & méchans. Mais comme nous avons déja traitté plusieurs fois de la premiere, je me contenteray de dire un mot de la seconde. La malice des Enfans se verifie, par l'experience journaliere que nous en faisons, & par une Raison naturelle, tirée de la facilité de cét âge. Car

l'Enfance susceptible de quelque impression que ce soit, estant une Table rase, qui reçoit toutes les Especes qu'on luy presente, il est indubitable que les mauvais Exemples y sont imprimez plustost que les bons, par ce que le Vice se pratique plus facilement que la Vertu. S'il arive donc au Pere, ou bien à la Mere, de commettre une action vicieuse devant leur Enfant, asseurement il l'imitera bien-tost, & d'autant plus facilement, qu'il ne sçaura pas distinguer le Bien d'avec le Mal, & ne sera point empesché par l'imagination de pécher, qui en detourne quelque fois les Hommes faits. Au contraire, suivant la petite portée de son Esprit, il croira la chose bonne, la voyant faire à ses parens. Nous voyons tous les jours une sensible experience qui le verifie. Car à peine avons nous atteint l'âge de cinq ans, que nous commençons de concevoir des haines, & des vengeances étranges. Les premieres paroles que nous disons sont des ordures, & des blasphemes. L'on nous permet quelques-fois de jurer le nom de Dieu, avec des begayemens enfantins, & d'offrir à un Ennemy les premices de nos pensées. O lâche & honteuse negligence des Peres! ô Parens ennemis, plustost que Parens! Comment pouvez-vous sanctifier vostre fils, si vous permettez qu'il se soüille de si bonne heure de vos ordures, & qu'il soit beny de Dieu, si vous en faites un Vase de profanation? Quoy? les petits Oyseaux chanteront les loüanges de l'Eternel, les Cieux annonceront sa gloire, les Quadrupedes & les Reptiles l'adoreront; & vous serez les seuls, ô dénaturez, qui permettrez à vos Enfans de prononcer des termes dissolus, & de se rendre méchans, avant que d'estre Hommes? Est-ce ainsi que vous violez le Temple de Dieu? consacrez vous ainsi ce Microcosme au pied de son Autheur? Pourquoy lui donniez vous la vie, si vous vouliez

qu'il perist ? Ou pourquoy ne l'instruisez-vous si vous le voulez sauver? Vous couste-t'il tant de luy donner une bonne nourriture ? Estes vous si chiches d'un bon Exemple? Si vous estes gens de bien, vous aurez de la facilité à le rendre aussi homme de bien. Si vous estes Vicieux, & que vostre interest ne vous touche point, devenez sages pour l'amour de vostre fils, afin que l'iniquité du Pere ne passe point sur les Enfans.

Mais supposons que vous perdiez l'espoir de vous reduire à la vertu, & que vous contiez vostre âme perduë ; encore n'estes-vous pas si méchans, que de vouloir perdre vostre fils avec vous ? Dieu l'a creé capable d'une felicité dont vous ne le devriez pas détourner. C'est un Enfant que vous avez mis au monde ; Il n'est donc pas raisonnable que vous en desiriez la perte, autrement vous adjousteriez crime sur crime, & vous vous dépoüilleriez quant & quant de vostre nature. Mais vous me répondrez possible, que vostre fils n'estant pas en âge de discretion, n'est pas en âge de mal faire, & que son innocente gayeté, ses juremens, ny ses ordures, ne le rendent pas coupable devant Dieu. Je vous advoüe qu'il est innocent, mais il ne s'ensuit pas pour celà que vous le soyez. Ce n'est point un peché que ses paroles, mais vostre Negligence en est un extréme. Vous luy laissez prendre une Habitude dont il luy sera difficile de se détourner: Elle le plongera dans les vices, dont l'âge ne l'excusera plus à l'advenir. Vous y chercherez un remede, quand il n'en sera plus temps. Alors vos Enfans vous maudiront, & vous les maudirez aussi. Ils souhaiteront mille fois de n'estre point nez de vous, & de vostre costé vous vous repentirez de les avoir engendrez. Mais pendant que je m'égare à vous tancer, je ne m'apperçois pas, que je perds de veuë ce petit garçon, & qu'il est déjà

trop éloigné, pour oüir les remontrances que je lui voulois faire à son tour pour graver en son ame le service de Dieu & la crainte de ses Jugemens.

FABLE CII.



Du Lion, & de la Chevre.

LE Lion voyant la Chevre penduë à un Buisson, sur un haut Rocher luy conseilloit de descendre à la Campagne, pour y brouter le Thim, & les Saules verds. Mais elle n'en voulut rien faire, disant, *qu'encore que ses paroles fussent plausibles, son intention neanmoins estoit fort mauvaise, & pleine de tromperie.*

DISCOURS MORAL.

LE sens Moral de cette Fable a esté deux ou trois fois expliqué, à sçavoir qu'il faut s'abstenir du frauduleux Conseil des Hommes, dont nostre Autheur nous instruit par la resistance de cette Chévre, qui bouche l'oreille, à la persuasion du Lion son ennemy, quoiqu'en apparence ses Discours lui soient profitables. En quoy, certes il me semble qu'elle considere judicieusement quel est le Conseiller aprés a-

voir trouvé quel eſt le Conſeil. Le voyant donc armé d'ongles crochus, d'un poil heriſſé, de dents épouventables, de membres forts; & ſçachant d'ailleurs qu'il eſt ennemy de toute ſa Race, elle a grande raiſon de ne point aller où il l'invite, & de ne ſe laiſſer pas vaincre à ſes dangereuſes perſuaſions

Cecy ſemble contenir le meſme ſens myſtique, que la Fable d'Ulyſſe, qui pour n'entendre pas les chants des Syrenes, ſe boucha les oreilles de cire, de peur que leurs charmes ne vinſſent à ſe gliſſer par l'ouye juſques au fonds de ſon Ame, & ne l'empoiſonnaſſent ſecrettement. On l'applique pourtant plus proprement à la Volupté, qui plonge les hommes dans les delices, & les engage dans des labyrinthes, d'où il leur eſt impoſſible de ſe tirer. Cette Fable nous apprend encore à nous défier des Ennemis découverts, qui comme les Voluptez, nous attirent puiſſamment & nous comblent comme elles, de honte & de confuſion. Il n'eſt pas beſoin de nous arreſter à de plus grandes Inſtructions touchant cette nature d'évenemens. Elles ſont toutes compriſes ſous l'exemple de cette Chevre, qui nous apprend à ne nous laiſſer jamais perſuader aux cajoleries de nos Ennemis. Il ne faut que celà pour nous mettre à couvert de leurs embuches. C'eſt un moyen infaillible de les éviter, que de les bien connoiſtre, & de voir les intereſts qui les portent à la complaiſance qu'ils nous témoignent. Mais leurs mauvais deſſeins nous peuvent mal-aiſément nuire, pour peu que nous joignions la prudence à noſtre ſoupçon.

FABLE CIII.



De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant soif, trouva une Cruche pleine d'eau, où ne pouvant boire, à cause qu'elle estoit trop profonde, elle essaya de la rompre, & n'en pouvant venir à bout elle choisit de petits cailloux, qu'elle jetta dans la Cruche, & ainsi faisant monter l'eau, elle beut tout à son aise.

DISCOURS MORAL.

CE qu'Esope invente de cette Corneille, certains Autheurs le content d'un Chien, qui estant extremement alteré sur un Vaisseau, & ne pouvant boire dans un Vase, qui n'estoit qu'à demy-plein, descendit au fonds du Navire, & apporta tant de pierres de celles qui se trouvent dans la Carene, qu'il fit hausser l'eau par cette invention, & contenta sa nature par le moyen de son artifice: je me souviens d'avoir oüy alleguer ce mesme Exemple avec beaucoup d'autres en une Dispute où il fut mis en question, si les Animaux ont l'usage du discours quoi que plus imparfaitement que nous, ou si ce n'est que la

force de leur Memoire, joincte aux Sens corporels, qui les rend capables de plusieurs choses, sembla-bles aux consequences & au Raisonnement des Hom-mes. Il y a quantité d'Histoires & de preuves à pro-duire de part & d'autre, dont il ne sera pas hors de propos de dire icy quelque chose tant pour délasser le Lecteur de ces longues Moralitez, que nous avons enchaisnées l'une à l'autre en la suite de cét Ouvra-ge, que pour traitter d'une Matiere souvent dispu-tée parmy les Compagnies & qui approche en quel-que façon de nostre sujet. Car Esope ayant si bien fait parler les Animaux, ce seroit, à mon avis, un manquement à nostre livre, de ne traitter point de leur façon de discourir, & de n'examiner pas jus-ques où peut s'estendre la portée de leur Entende-ment, pour en tirer une consequence de ce que no-stre Autheur attribuë à la Nature, & sçavoir par mesme moyen pourquoy il a introduit les Bestes, pour apprendre la sagesse aux hommes.

Ceux qui ont creu l'Esprit des Brutes capable de quelque Raison, n'ont jamais asseuré qu'il le fût à la perfection de nostre Espece, c'est à dire jusques à pouvoir nettement tirer une consequence aprés deux propositions, & juger qu'elle se fait par un acte de l'Entendement, qu'ils appellent une Refle-xion. Tout ce qu'ils ont pu donner à la nature des Animaux, a esté une defectueuse puissance de dis-courir, qu'ils ont soustenu n'estre pas divisée par un nombre reglé de propositions, ny certain en ses Consequences, ny capable de Reflexion; Com-me en effet, l'Experience en est une preuve. Car nous ne voyons aucuns animaux inventer des Arts, ny comprendre ceux qui sont inventez, au-trement que par je ne sçay quelle memoire, & par une confuse connoissance, ne changeant point de biais en ce qu'ils font, quand on leur change la cir-

constance, n'y adjoustant à ce qui est proposé par autruy; Ce qui n'est pourtant qu'une des plus foibles marques de nostre Esprit, témoin ce dire des Anciens

On adjouste aisément aux choses inventées.

Toutes ces Actions ne tombent point sous la faculté des Animaux, & ne sont pas de leur portée, au jugement mesme de ceux qui parlent le plus à leur avantage. Tout ce qu'ils peuvent alleguer en faveur de cette nature brutale, c'est qu'elle infere pour le moins une chose de l'autre, quoy que ce ne soit pas avec art, ny avec une parfaite clarté; Ils rapportent là dessus une infinité d'exemples generaux & particuliers. Les generaux, comme plus faciles à dissoudre, ne nous arresteront pas long-temps. Car quant à ce qu'ils nous objectent de la prevoyance des Animaux en la generation de leurs petits, en leur maniere de vivre, en la violente ardeur qu'ils ont pour la propagation de leur Espece, & ainsi de plusieurs autres choses merveilleuses, il n'est rien si aisé que de l'attribuer au seul Instinct de leur Nature. Comme cette sage Mere fait germer & croistre les plantes, sans que toutesfois elles en sçachent rien au vray, ny distinctement, ny mesme confusement: Ainsi cette puissante & universelle Cause rend les Animaux capables de tout ce qu'ils font, non pas à la Verité sans qu'ils connoissent rien; car ils ont une maniere de Connoissance, comme estans plus parfaits que les Vegetaux, mais sans qu'il raisonnent, pour n'estre pas si relevez que les hommes. C'est donc au seul Instinct naturel que toutes ces choses se doivent attribuer, veu le desir que la Nature semble monstrer de la conservation, qui est double, à sçavoir de l'Individu, & de l'espece. Le dessein de conserver leur Espece, les fait engendrer, & celuy de conserver l'individu les porte à la queste, pour l'entretien de leur vie, &

prevenir les surprises des autres Bestes, ou les aguets des Chasseurs.

L'on objecte l'exemple de quelques Animaux particuliers, qui ont des connoissances beaucoup plus grandes que n'est leur nature; Entre lesquels l'Elephant, le Singe, & le Chien sont estimez les plus raisonnables; comme encore parmy les individus de ces Animaux, l'on en compte quelques-uns plus merveilleux que les autres. Ils rapportent entre plusieurs Histoires celle d'un certain Elephant, qui entendoit parfaitement le langage de son Maistre, & faisoit beaucoup de choses de celles que font les Hommes, voire mesme jusques-la que d'avoir sçeu escrire ces paroles: *J'ay moy mesme écrit cecy, & dedié les dépoüilles Celtiques*. A cét Exemple ils en adjoûtent un autre d'un Elephant Indien, qui avoit appris la langue des Portugais, un peu aprés la conqueste de Goa. Comme on luy eut donc commandé de tirer un Vaisseau échoüé contre la gréve, il s'efforça d'obeïr avec une grande docilité. Mais l'entreprise semblant au dessus de son pouvoir, aprés quantité de prieres & de menaces, voyant qu'on luy faisoit derechef le mesme commandement au nom du Serenissime Roy du Portugal; *Hobo*, répondit il, avec une voix articulée, c'est à dire en langage Indien, *Je le veux*, ou, *j'en suis content*. Ce qu'il n'eut pas plustost dit, que par un effort extraordinaire il mit le Navire à bord, presque contre l'esperance de tout le monde. Plusieurs autres exemples se disent des Elephans, qui les font semblables non seulement à l'esprit de l'homme, mais encore à son naturel, comme l'amour des femmes, la jalousie des rivaux, le courroux, les menaces, & quantité d'autres sentimens approchans de nostre nature, parmy lesquels il n'y en a point de plus memorable, que celuy dont Lipse fait mention, qui est tel.

Un Maître ayant commandé à son Elephant de porter une Cruche dessoudée à raccommoder, chez le Potier, il obeït sans resistance. Mais il arriva que l'Artisan estonné au possible de la docilité de cét Animal, & plus encore de son esprit, se resolut de le tromper en l'ouvrage qu'il luy avoit apporté. Et de fait, il feignit devant luy de rejoindre la fente de cette Cruche, & donna quelques coups de marteau dessus, comme si c'eust esté à dessein de la ressouder. L'Elephant la rapporta tout aussi tost à son Maistre, qui au premier service qu'il en voulut tirer, connut que l'eau s'écouloit de mesme qu'auparavant, dont estant irrité, il menaça fierement cet Animal de le chastier de sa faute & luy commanda de reporter la Cruche au Potier, avec des plaintes que l'ouvrage estoit si mal-fait. L'Elephant retourna donc en cette mesme boutique, avec des yeux flamboyans, & un geste qui faisoit bien voir qu'il estoit fort irrité; témoignant en effet au maistre Potier son ressentiment, de ce que la Cruche avoit esté si mal rejointe. L'artisan en fut d'abord fort étonné, pour voir jusques à quel point iroit le jugement de cet Animal, il fit semblant de boucher cette petite ouverture. Mais l'Elephant ne se fiant pas à celuy qui l'avoit déjà trompé, porta sa Cruche dans la riviere, avant que de la rendre à son Maistre, pour voir si l'eau couloit encore. Ce qu'ayant veu, on ne sçauroit dire avec combien de rage, & de fureur, il retourna chez le perfide, qui l'avoit abusé, & le menaçant du bout de sa trompe, il luy causa tant de frayeur, qu'il perdit l'envie de continuer la raillerie & n'eut point de plus grande haste que de contenter promptement cét Animal, ce qu'il fit si bien qu'à la seconde épreuve que fit l'Elephant, il vid qu'il ne se perdoit pas une seule goute d'eau. Dont estant satisfait, il prit une mine plus tranquille, & reporta

paiſiblement la Cruche à ſon Maiſtre. Ne ſemble-t'il pas que cét Animal raiſonnoit en cette action, & qu'il avoit quelque choſe pardeſſus l'ordinaire des Beſtes brutes?

On rapporte encore une Hiſtoire non moins memorable que celle-là, touchant la vengeance d'un autre Elephant, jointe à une merveilleuſe ſagacité. Il eſtoit fort chery de ſon Maiſtre, & fort mal-traitté par le ſerviteur. Celuy-cy ne luy donnoit que la moitié de ſa portion d'avoine quoi que le Maiſtre ordonnât qu'on la luy donnaſt toute. Or il arriva qu'un ſoir le Maiſtre s'eſtonnant que ſa Beſte n'avoit pas l'embonpoint, ny la vigueur accouſtumée, voulut ſçavoir ſi elle mangeoit bien l'avoine, ou ſi ſa maigreur venoit de quelque autre cauſe. Pour s'en éclaircir, il la vint voir repaiſtre au ſoir, & fut tout étonné que comme on donna la portion entiere d'avoine à l'Elephant, il en ſepara la moitié avec ſa trompe, & ſe contenta de manger l'autre. Dequoy le Maiſtre infera, que le perfide Valet fruſtroit tous les jours ce pauvre Animal de la moitié de ſa nourriture. Tels, & une infinité de ſemblables exemples ſe rapportent dans tous les Autheurs touchant la nature des Elephans, aprés leſquels il eſt aiſé, ce me ſemble, de pardonner à l'erreur de ceux qui les ont jugé capables de raiſonnement.

Quant aux exemples des Chiens & des Singes, il n'eſt pas neceſſaire que je m'eſtende là-deſſus, à cauſe de la briefveté que j'affecte en tout cét Ouvrage. Il n'eſt aucun d'entre nous qui n'en ait veu des choſes admirables. Car où trouvera-t'on une docilité pareille à celle du Singe? Il imite ſans peine toutes nos façons de faire; Il mange proprement comme nous, il s'habille, il ſe couvre, il ſaluë, il emmaillotte & berſe les Enfans; il ſe venge il ſe plaint des tromperies; & ſe rend meſme capable de faire certaines choſes qui ne ſemblent dependre que de la connoiſ-

sance des Arts. Pour les Chiens à peine y a-t'il personne qui ne s'estonne de leur bon naturel, qui ne les trouve sensibles aux caresses, revéches à desobliger, bons, dociles, & hazardeux pour la deffence de ce qu'ils ayment. Nous les instruisons facilement à la chasse: Ils inventent pour celà des ruses admirables: ils font mille plaisanteries en sauts, en courses & en gambades: ils retiennent leurs leçons, pour les pratiquer à point nommé. Bref, en toute la suite de leur vie, ils semblent en quelque façon s'éloigner de la nature brutale, & se rendre compagnons de la nostre, de mesme qu'ils le sont de la demeure. Ce qui n'est possible pas sans mystere: Car il n'y a personne qui ne sçache bien qu'ils ayment tellement nostre espece qu'ils ne s'en éloignent jamais ny pour les coups, ny pour la faim, & que toutes choses leur semblent indifferentes au prix de leur Maistre, & mesme que cette amitié dure aprés la mort. Temoin le Chien du Poëte Hésiode, qui demeura prés du corps de ce grand homme, jusques à ce que des passans l'enterrerent; & peu de temps aprés il accusa les Assassins de son Maistre, par des cris & des hurlemens, qui firent mettre ces meschans en prison, d'où ils ne sortirent que pour aller au supplice.

Une pareille chose, & encore plus admirable, se raconte d'une autre Chien, qui fit un duël contre un homme, pour prouver corps à corps l'assassinat de son Maistre, d'où s'ensuivit la victoire du Chien, & la punition du Meurtrier. Mais je m'amuserois en vain à rapporter des exemples de la fidelité des Chiens, puisque les Histoires publiques, & toutes les maisons des particuliers sont pleines de ces merveilles, dont la consideration a fait croire à beaucoup de gens qu'ils estoient capables de raisonner. Ce qui ne vient pas de cete seule experience, la source, en est tirée de la Metempsycose de Py-

thagore,qui ayant publié par toute l'Italie, que les Ames humaines passoient d'un corps à l'autre, jusques à la fin des siecles,fit croire à beaucoup de gens, que les esprits vertueux se retiroient dans des corps d'une nature douce, comme sont le Cygne, la Brebis,& quantité d'autres, les Genereux dans des Aigles ou des Lions, & les Malicieux dans les Renards;les Voluptueux, devenoient pourceaux; les Bien- sensez, Elephans; les Fideles,Chiens;les Ingenieux,Singes; & ainsi des autres: Puis il disoit, que ces mesmes Ames rentroient dans des Corps humains pour faire une course en leur premiere lice, continuant ainsi jusqu'à l'entiere révolution des siecles,qu'ils appelloient *la grande Année*,qui ramenoit les choses à leur premier point; & faisoit revenir en mesme estat, en mesme circonstance, & en mesme progrez toutes les actions de la vie. Cette fantaisie donnant sujet de s'imaginer, que la faculté de raisonner estoit compatible avec les Bestes, plusieurs ont creu les Animaux capables de l'expression mesme,quoy que la nature de leur langage differe de la nostre, & qu'elle semble inarticulée.

On dit que nostre Esope se rendit à cette opinion, & qu'il estoit le plus habile de son temps à expliquer les voix des Bestes, & les chants des Oyseaux. Ce que disent les SS. Personnages que les voix des Bestes publient les loüanges de Dieu,comme si elles prononçoient,non des paroles indistinctes, & sans dessein mais des Hymnes particuliers, pour la loüange de leur Createur se raporte à cecy. Ce passage mesme de David,où il est dit, *Que les Cieux racontent la gloire de leur Createur*, peut contribuer à cette opinion, avec une infinité d'autres preuves tirées de l'Ecriture.

Mais laissant ces raisons à part, disons avec les Chrestiens,& les Peripateticiens,que l'Homme seul

est capable de discourir, & que toutes les actions que nous admirons aux Animaux, partent de leur Instinct naturel qui se sert de leurs cinq sens, de leur imagination, & de leur memoire, à moins que Dieu ne les éleve miraculeusement à la faculté de parler, comme il fit l'Asnesse de Balaam, au quel cas, l'acquiescement d'Esprit, suffit avec une creance humble & soumise.

La definition de l'Homme prouve cette verité. Car il doit ressembler & differer en quelque chose des autres Creatures, puis qu'il n'y a rien dans le monde qui ne soit composé de genre, & de difference. Celà estant clair nous voyons bien que l'Homme convient avec tous les autres Corps de la Nature, en l'Estre, & qu'il convient avec les Bestes, en l'Animalité. Il est donc vrai que l'Homme est un Animal, puis que l'Estre Animal le specifie dans l'Estre commun, & le met hors de pair des choses qui ne sont point vivantes. Mais ce n'est pas assez définir l'Homme de dire qu'il est un Animal; on en pourroit inferer, qu'il est un Chien, un Cerf ou un Leopard. Il y a de la difference entre ces Bestes & luy, & quelque chose specifique, qui le constituë, & le distingue des autres, qui ne peut estre, que la Raison, ou il sera le mesme qu'eux, ou il en sera distingué, parce qu'il est Raisonnable. C'est donc une chose veritable de definir l'Homme, un *Animal raisonnable*, ce qui en exclud toutes les autres Bestes. Or estre Raisonnable c'est connoistre le Vray d'avec le Faux, & le Bien d'avec le Mal. Ce qui ne se peut faire sans le Discours, instrument de la Connoissance; le discours donc appartient à l'homme, & non pas aux autres Animaux.

Celà se pourroit encore prouver par les Arts, qu'il a inventez, par les Sciences, par la prudence de son élection, par la puissance qu'il a de deliberer, &

par mille autres parties, dont les animaux sont entierement dépourveus. Il n'y a nul Homme, qui ne se rende suffisant en certaines choses particulieres, comme aux Lettres, au jeu, en la politique aux affaires privées, & quelques-uns mesmes sont habiles à prouver leur insuffisance. Mais ces Bestes, qui nous surpassent en vivacité des yeux en excellence de l'odorat, en force, & en agilité, nous cédent pourtant entierement, & mesme au moindre de nous, toutes les puissances de l'Entendement. Elles n'adjoûtent rien aux inventions, ne divisent ny ne desunissent rien en leur ame, du moins selon qu'il est permis d'inferer par l'apparence. De plus, elles ne reflechissent ni ne se connoissent point. A quoy l'on peut adjoûter, que si les Bestes avoient la moindre lumiere de raisonnement, elles l'employeroient à s'asseurer leur conservation. Car si leur Instinct naturel les porte à maintenir leur espece par la generation; & l'individu par la nourriture, à plus forte raison le discours les convieroit à chercher de plus en plus les moyens de se conserver la vie & la liberté, comme il se remarque tous les jours en l'Homme, qui est raisonnable de sa nature. Celà estant, pour peu d'esprit qu'elles eussent, il leur seroit facile d'éviter nostre domination, veu les autres avantages du corps & la perfection des sens qu'elles ont par dessus nous. En ce cas-là, nous n'aurions jamais apris à dompter les Lions, qui nous surpassent en valeur; ny les Elephans, qui sont beaucoup plus grands que nous; ny les Tygres, dont la legereté est imperceptible à nos yeux; ny les Serpens, dont la seule veuë imprime de l'horreur à toute nostre Espece; ny les Basilics, qui tuent du regard; ny les Poissons, qui sont enfermez dans les abysmes de l'eau; ny les Oyseaux, qui ont toute la plaine de l'air libre. Bref, il n'y auroit aucune sorte de Bêtes, qui ne pût se dis-

traire de nostre obeïssance. Mais faute de celà, nous voyons avec combien de facilité nous domptons les Animaux nous les voyons souffrir d'estre attelez à nos Charruës, à nos Carrosses, endurer la selle & l'éperon; nous leur dressons des pieges, & nous en rendons les Maistres; Ce qui ne seroit pas si la Nature leur avoit donné la faculté de discourir jointe aux avantages du corps.

Mais c'est trop nous arrester à prouver cette Opinion, refutons maintenant les Exemples. Premierement, nous aurions toûjours quelque droit d'en douter, puisqu'il n'y a point de certitude des choses éloignées. Supposons neantmoins que tels Historiens ne se soient point trompez, ce n'est pourtant pas une preuve concluante, pour vérifier le Raisonnement des Bestes. Car l'Elephant qui écrivit de sa trompe, il est certain qu'il ne le fit que par mémoire, & que son Maistre l'avoit instruit à celà, m'estant permis, de ne croire pas cét Exemple, ou de le croire avec cette condition, que son Precepteur l'avoit instruit.

Pour l'Histoire de l'autre Elephant qui conduisit par un cable le débris du Vaisseau hors de la Mer, il semble que non pas le nom du Roy de Portugal, mais la violence du commandement luy fit faire un effort extraordinaire, crainte de la punition, aussi commune aux autres Animaux qu'à luy. Le Troisiéme Exemple de ce chaudron, peut s'estre fait par imitation, dont les Animaux sont capables. Car il peut avoir veu souvent faire cette action à son Maistre, pour éprouver si un Vaisseau estoit bien joint de tous costez, ou si la liqueur en échapoit, & partant ce n'est pas merveille s'il le fit aprés luy, comme une infinité de choses que les Bestes, & les Enfans font avec nous.

Parlons maintenant de celuy qui partagea son avoine en deux pour avertir son Maistre de la perfidie du serviteur; Il est aisé de dire, que l'Animal

n'avoit pas ce dessein; mais que ne mangeant depuis plusieurs jours que la moitié de cette mesure, son appetit s'y accoutuma si bien, qu'il voulut reserver l'autre, pour la manger quand il auroit faim. Ce que font les Fourmis, & les Bestes, qui ruminent; à qui l'instinct a donné certaines retenuës pour conserver leur provision, soit qu'ils ne puissent manger avec excez, comme nous faisons, ou que la nature ait de la prévoyance pour eux, & les incline à l'épargne de leurs biens.

Il est facile de repondre à ce qu'on dit des Chiens & des Singes, que tous les deux ayant la memoire excellente, ils se forment, l'un à plaire à l'homme, l'autre à imiter ses actions, qui est plustost la marque d'une imagination facile, & d'une memoire heureuse, que d'aucun raisonnement. Quant aux voix des Animaux, je croy bien qu'elles sont un sige naturel de leurs appetits, mais non pas un signe d'institution, comme les paroles; Ce n'est pas d'un consentement universel que les Loups hurlent de telle ou telle sorte, y adjoûtent tant d'articles, & d'élancemens de voix, mais c'est que la Nature leur a imprimé certains sons, qui marquent leurs appetits, & qui sont connus des Animaux de leur espece, & même des autres. Le mesme se remarque en la Poule qui ne pond jamais qu'elle ne jette une sorte de cry, que les autres Poules, les Villageois, & les Renards connoissent parfaitement. Mais c'est extravaguer de dire qu'ils raisonnent entre eux, & qu'il y ait un art de les entendre. Car celà consisteroit en la diversité des syllabes, ou en leur redoublement; au lieu que nous voyons, que c'est tousjours la mesme chose, & que les Animaux les redoublent sans choix, seuls, accompagnez, ou en la presence de ceux de leur espece, ou des autres. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'ils le fassent par art; mais il faut croire que si le plus excellent sçavoir de nostre Esope eust esté celuy

d'entendre le langage de Bestes, nous ne serions pas maintenant en peine de luy servir de Mythologiste. On en peut dire autant d'Apollonius de Thyanée, que l'on tient avoir esté si sçavant en cette connoissance, qu'une fois il declara à ses Disciples qui voyageoient avec luy, le complot de certains Oyseaux, qui s'estoient avertis l'un l'autre, d'un sac de grain qui estoit versé sur le grand chemin. Ce qu'il leur put aussi-tost dire, par art Magique, ou par quelque avis qu'il en eut, que par le discours des Animaux.

Pour les loüanges que les Oyseaux donnent à Dieu, celà doit estre receu avec explication, plustost qu'au pied de la lettre. Car il est trés-veritable qu'ils chantent incessamment les loüanges de Dieu; c'est à dire, que la nature le loüe par leur voix, comme un excellent portrait publie la gloire de son Auteur, & qu'un Luth touché d'une habile main, annonce l'adresse du Musicien. C'est ainsi, qu'il faut entendre que les Animaux chantent les merveilles de Dieu, & que par eux, qui sont ses Ouvrages, on connoit la toute-puissance de l'Ouvrier.

Je m'estendrois plus au long sur un si ample sujet, si ma digression n'avoit esté trop importune, & peut-estre hors de saison, quoi qu'à la verité l'austere reprimande des Vices, que nous avons faite en tous les Discours précedens, nous semblast permettre en celuy-cy de prendre quelque espece de récréation, en récitant ces Histoires, ou en proposant une question aussi plausible que celle-cy. D'ailleurs, il falloit prévenir l'opinion de ceux, qui pouvoient dire qu'Esope n'eust jamais fait debiter ses moralitez à des Animaux s'il ne les eust creu capables de raisonnement. Mais si cela estoit, il faudroit conclure aussi, qu'il auroit creu du jugement aux arbres & aux buissons puisqu'il les fait parler quelquesfois ensemble, avec un sens aussi myst.rieux qu'utile

Ayant donc à discourir de la Vertu, il n'a pas voulu mettre en jeu des Créatures capables de discours, mais seulement étaler les maximes de la Morale, sous l'écorce de plusieurs fictions pour sucrer la pillule aux Hommes foibles, & leur faire goûter ses enseignemens, par le divertissement qu'apportent les Fables. Cecy estoit autrefois le but de la veritable Poësie, bien qu'elle differe de cét ouvrage, en ce qu'elle n'expose que des Hommes & des Dieux, au lieu que de ce genre d'écrire expose aussi les Bestes, & les plantes. Homere le Prince des Poëtes, a fait neantmoins un Poëme des Rats & des Grenoüilles, qu'il appelle *Vatracomyomachie*. Or quoi que la Veritable Poësie, c'est à dire, celle qui nous enseigne la Vertu, sous les Fables celestes & humaines, ait beaucoup d'avantage sur un ouvrage pareil au nostre, celle-cy pourtant la devance en quelque façon, principalement en la briéveté de la Fable, & en l'abondance du suc, ou des bonnes choses.

Mais revenons au but de cét ouvrage qui est l'application des Fables. Celle-cy signifie proprement, que le conseil & l'industrie peuvent plus que la force. Homere nous a voulu persuader cela dans son Poëme, où il donne tousiours l'avantage à Ulysse sur tous les autres Héros des Grecs, qui estoient en partie plus Vaillans, mais tous ensemble moins ingenieux que luy. Cest pour cela mesme qu'il fait partir Ulysse tout seul, pour exécuter plusieurs entreprises difficiles comme pour avoir Achille, & pour recouvrer les fléches de Philoctete; au lieu qu'il le fait accompagner Diomede, quand il l'envoye au Camp des Troyens, pour faire une action de conséquence, qu'il avoit imaginée Par où cet excellent homme nous apprend que la Prudence sans la Force peut beaucoup, mais que la Force sans la Prudence ne peut rien. Il nous enseigne encore plus expressément l'importance du bon Conseil, lors que

s'agissant de terminer quelque haute affaire, ou de sortir d'un grand peril, il le fait tousjours accompagner luy & son fils Telemaque de la Déesse Minerve, qui préside à la Prudence. En quoy il me semble plus judicieux que Virgile, qui ne donne pour conseil à son Enée que sa Mere Venus, Déesse de la Volupté, si ce n'est quand il suppose quelque apparition de Mercure, ou d'Anchise son Pere. C'est donc la Prudence qui nous délivre des dangers, qui finit heureusement nos entreprises, qui fait les Loix, & les Legislateurs, qui rend les Amants heureux, & qui favorise les Guerriers. En un mot, c'est elle qui produit tous les effets, qui nous semblent admirables dans le Commerce du monde. Cette Reine apprend aux petits à se deffendre contre les Forts, & aux Grands à commander en asseurance. Avec elle jamais un homme n'a esté des honoré pour un long-temps, ny un Estat perdu tout à fait. Nous pouvons donc bien l'appeller le fanal de nostre vie, le fil de nos labirintes, & la consolatrice de nos peines.

FABLE CIV.



Du Laboureur, & du Taureau.

Un Laboureur avoit un Taureau, qui ne pou-

voit souffrir le joug, ny d'estre lié. Pour l'empêcher de frapper des cornes, suivant sa coutume, il les luy lia toutes deux; puis il l'attella, non pas au chariot, mais à la charuë, afin qu'il ne ruast plus. Luy cependant en tenoit le manche, extrémement aise de ce que le Taureau ne le pouvoit frapper, ny de ses cornes, ny de ses pieds. Mais il ne laissoit pas de l'incommoder, en luy resistant, parce qu'il luy couvroit la teste de poudre, & luy en remplissoit la bouche & les yeux.

DISCOURS MORAL.

CE Taureau, qui se souleve sans cesse contre le Laboureur, nous apprend qu'il y a certains Esprits si revêches, que l'on ne les peut divertir, ny par Art, ny par Conseil. Ce qui procede, de je ne sçai quelle Coutume libertine, qui les a si fort déliez de la subjection, qu'ils dédaignent les conseils qui tendent directement à leur Bien. Ils ne veulent pas mesme écouter les Remontrances des Veillards desinteressez; Au contraire, ils se mocquent de leur maniere de raisonner qu'ils appellent réveuse & trop lente, sans considerer avec Tacite; *Que les Entreprises sont mieux asseurées & soustenues par les Conseils froids & meurs, que par les perilleux & les violens.* Ces Indiscrets font gloire de choquer ceux qui ne parlent que pour leur bien, & s'opposent aussi-tost à la douceur qu'à la rudesse. Ce qu'ils ne feroient jamais, s'ils consideroient bien qu'en nos affaires propres nous sommes tousjours interessez, & que nostre Esprit ne voyant pas les choses toutes pures, mais par les yeux du profit seulement, ne sçauroit les examiner avec tant de soin, ny si sainement, que s'il n'y avoit aucune part. Ce qui est si vray, que de deux Esprits égaux, l'un sera moins clair-voyant en ses

propres affaires, qu'en celles de son compagnon. De ce manquement de consideration naist l'Opiniâtreté contre les Conseils. De là vient cet endurcissement d'Esprit, qui nous rend nos meilleurs amis suspects jusques à les accuser de Perfidie, quoi qu'ils soient zelez pour nostre service.

FABLE CV.



Du Satyre, & du Voyageur.

UN de ces Satyres, qu'on croyoit Dieux des Forests, ayant pitié d'un pauvre Passant, couvert de neige, & transy de froid, le mena dans sa Cabane, & le fit asseoir auprés du feu. Comme il l'eut veu soufler dans ses mains & qu'il luy en eut demandé la cause le voiageur repondit, *qu'il le faisoit pour les échauffer*. S'étant mis à table, la premiere chose que fist l'Estranger, fut de soufler sa boüillie: Le Satyre, en voulut encore sçavoir le sujet; Et comme il apprit *que c'estoit pour la refroidir*, ne pouvant plus souffrir un tel Hoste dans sa cabane; *Sors d'ici*, luy dit-il, *car je ne puis m'accommoder avec un Homme qui se contredit ainsi en ses paroles.*

DISCOURS MORAL.

L'Action de ce Satyre nous instruit d'éloigner de nostre table des personnes doubles en paroles, dont la langue est un glaive à deux tranchans, & qui peuvent nuire aussi-bien à leurs Amis qu'aux autres, s'accommodant à nos sentimens par flatterie, & puis à ceux de nos Ennemis par méchanceté. Comme il arrive ordinairement que la flaterie & la complaisance,. sont de vrays Pieges à surprendre les fols, dont le nombre est infiny, ceux qui les tendent, y font tomber aisément les mal-avisez. Ces perfides, disant autrement qu'ils ne pensent, sont donc plus à craindre, que les ennemis déclarez, car sous l'appas de douces paroles, ils peuvent nous empoisonner & remplir d'amertume les douceurs de l'Hospitalité. En effet, comment pouvons-nous nous fier à une personne, double à soy-mesme, & croire la parole d'un Homme qui n'en a point? Si le plus agréable fruit de l'Amitié consiste en sa durée, que doit-on attendre d'un faux Amy, qui change à tout coup d'opinion, & comment nous sera fidele celuy qui ne le fut jamais à personne?



FABLE CVI.



Du Taureau, & du Rat.

LE Taureau se sentant mordu au pied par le Rat, qui fut incontinent se cacher dans son trou, s'en mit en telle colere qu'élevant ses cornes, il chercha son Ennemy de tous costez, sans pouvoir le trouver. Alors le Rat se mocquant de luy, lui dit; *Il ne faut pas, que pour estre robuste comme tu es, & fortifié d'une pesante masse de chair, tu continuës de mépriser les uns & les autres, puisque maintenant un petit Rat t'a blessé, sans qu'il en ait encouru aucun danger.*

DISCOURS MORAL.

CEt exemple nous fait souvenir du commun Proverbe, qui dit, *Qu'il n'y a point de petits Ennemis.* Cela se verifie par les raisons & par les exemples. Les raisons sont fondées sur le juste partage des qualités. Car la Nature ayant donné à tous les Animaux dequoy se contenter dans le monde, & se garantir de la violence & de l'oppression, il ne faut pas que les forts & les puissans s'imaginent de

pouvoir avec raiſon gourmander les foibles, qui n'ayant point de force pour ſe deffendre, peuvent faire ſuppléer l'adreſſe au defaut de la puiſſance. Si la neceſſité les contraint de ceder à leur ennemy, ils peuvent trouver une eſpece de ſeureté en leur méfiance, & en leurs ſoins continuels; il y en a méme qui n'ont trouvé le moyen de leur conſervation que dans leur propre foibleſſe; Témoins pluſieurs petits Princes Souverains, qui à cauſe du peu de pouvoir qu'ils ont, s'attachent aux plus grands Roys, pouvant ſe donner, ou ſe mettre en la protection de quelque tiers, égal à leur ennemy. Ce qui fait que ſouvent quelqu'un de ces Princes entretient deux Couronnes en jalouſie, ſans en eſtre accablé, veu le ſoin que chacune a d'empêcher l'accroiſſement de ſon égale. C'eſt ainſi que l'impuiſſance meſme ſert quelquefois de ſupport aux Hommes comme il ſe voit en la petiteſſe de ce Rat, qui le fait échaper, en ſe mocquant de la pourſuite du Taureau.

Il n'y a donc point d'Ennemis à mépriſer, quand il n'y auroit nulle proportion entre leurs forces & les noſtres. D'ailleurs, le deſeſpoir ne trouvant rien difficile, ny dangereux, eſt le plus grand perſécuteur de ceux qu'il a pris en bute, l'experience nous faiſant voir qu'un Ennemy que nous avons fait réſoudre à ſe vanger, eſt un Démon que l'on ne peut aſſez craindre. Delà naiſſent les revoltes du menu Peuple, à qui la fureur met les armes à la main, & les porte à des actions terribles & precipitées. Telles violences tombent plus aiſément dans l'eſprit des petits, que des autres, ſoit qu'on les conſidere comme tels par leur ſtupidité, ou leur impuiſſance. Premierement, une Ame foible en eſt beaucoup plus ſuſceptible qu'un grand courage, parce qu'elle ne ſe propoſe pas ſi vigoureuſement des re-

medes à ses maux ; Secondement, il est tres-certain, & l'experience journaliere, ne fait que trop voir que les gens de peu se jettent plus hardiment dans l'extrémité, que les Mediocres, ou que les Grands, d'autant qu'ils n'ont en eux aucun espoir de consolation, ou de vengeance. Si nos Inferieurs sont donc plus enclins à se desesperer, il faut conclure qu'ils sont aussi plus redoutables, puis qu'il n'y a rien de si furieux que le desespoir, & que comme dit Seneque, celuy-là est déja maistre de la vie d'autruy, à qui la rage fait abandonner la sienne.

On peut alleguer une autre raison, pourquoy les Ennemis foibles sont fort à craindre; c'est qu'ils ont tous les Genereux de leur costé. Ce qu'il est impossible de nier raisonnablement si l'on considere que la plus belle matiere de generosité consiste en l'assistance des foibles. Aussi fut-ce pour cela qu'au temps des anciens Roys de France, & de la Grand' Bretagne, les Ordres de Chevalerie furent inventez, à sçavoir, pour secourir les Affligez, empescher l'oppression des Pauvres, & les violemens des Filles, tirer réparation des injures, délivrer les Esclaves, & faire mille autres actions mémorables, qui servoient de but à la gloire. L'on peut voir par là qu'il est difficile d'opprimer impunément les foibles, & de les reduire au desespoir, en les persécutant, sans s'attirer une faction puissante, & ce qui est plus à craindre, sans encourir les peines de la haute Justice de Dieu. C'est luy qui a tant de soin de la protection des Pauvres, qu'il s'est nommé luy-mesme leur Défenseur, & leur a fait l'honneur de les appeller ses Membres. Si les parties de nostre corps veillent à la conservation de leurs compagnes ; si la paupiere garantit l'œil de la poudre, si l'œil prend garde aux choses nuisibles ; si la main va au devant du coup, pour sauver la teste ; si la chair environne les parties nobles ; si le

crane couvre le cerveau ; bref, si la peau envelope le crane & la chair; à combien plus forte raison devons-nous croire que ce puissant Protecteur garantira ses Membres de toute sorte de violence? N'est-ce pas luy qui s'est réservé la vengeance, pour la délivrance des Affligez? N'est-ce pas luy qui a tiré son Peuple de la servitude des Babyloniens, & du joug de Pharao? En un mot, il est impossible qu'il ne se plaise à faire du bien aux petits, puisqu'il s'est rendu petit luy-mesme; & que cette loy de ressemblance ne le convie à les maintenir, comme souverainement bon, & juste. Que ceux-là donc n'estiment pas avoir à faire à de foibles parties, qui font gloire d'opprimer les petits, ou mesme de les accabler, s'ils peuvent; & qu'ils s'asseurent que les Pauvres ne manquent jamais d'un bon support, puisqu'ils ont Dieu de leur costé.

FABLE CVII.



D'une Oye, & de son Maistre.

UNe Oye pondoit tous les jours un œuf d'or à son Maistre, qui pourtant fut si fou, que pour s'enrichir tout d'un coup, il la tua, croyant qu'elle avoit dans le corps une grande quantité de ce metal; Mais le Malheureux tout étonné de

n'y trouver rien, s'abandonna soudainement aux regrets & aux soûpirs ; se plaignant d'avoir perdu son bien, & son esperance.

DISCOURS MORAL.

QUoi que nous puissions entendre cette Allegorie en deux façons, & accuser le Maistre de cette Oye, d'estre trop immoderé en ses volontez, ou trop violent à les executer, nous ne la prendrons que du dernier biais, ayant cy-devant discouru assez au long contre l'Avarice & la Convoitise des Richesses. Pour verifier donc le second Enseignement que cette Fable nous donne, à sçavoir que la précipitation des moyens empesche la fin d'une affaire, par les incidens & les obstacles que l'Imprudence y apporte; il ne faut que voir la contenance de ceux qui marchent trop viste dans les ruës, qui sont les seuls qui bronchent ordinairement. Il en arrive de mesme aux Nageurs, dont ceux qui nagent à leur aise, se sauvent presque toûjours, au lieu que ces autres, qui précipitent trop leurs mouvemens ne gagnent point en l'avancement de leur route, ce qu'ils perdent en la durée de leur vigueur.

L'on en peut dire autant des Actions morales, veu que nous apprenons par experience, que l'Homme ne précipite presque jamais rien, sans y apporter plus d'obstacle que d'acheminement, la promptitude empeschant la consideration, sans laquelle il faut de nécessité qu'en quelque œuvre que ce soit, il y ait de l'impertinence, ou du destin. D'ailleurs, l'évenement & la pratique des choses, dépendent ordinairement du Temps, à quoy le Sage s'accommode discretement. Au contraire, l'Impatient veut le prevenir; d'où il arive qu'à faute de s'y estre conformé, il l'éprouve presque toûjours, importun, & nuisible. La Mediocrité estant donc requise à former un des-

sein, elle l'est pareillement à l'exécuter. Car quoi que donner soit une Vertu, elle ne l'est pas pourtant, si l'on ne donne à propos. Aussi est-ce l'avantage que la Prudence Heroïque s'est réservé parmy nous, d'être la Guide de toutes les autres Vertus, c'est à dire de les faire pratiquer sans délay, quand le Temps & les occasions s'en présentent. Pour cela mesme les Poëtes ont fait Deesse, & non pas Dieu, la Divinité qui préside à la Prudence; peut-estre pour nous montrer qu'il faut user des choses avec modestie, & non pas brusquement, ny trop à la haste. C'est un Dieu qui préside aux Armes, à l'éloquence à la Medecine, & un Dieu de qui les Arts mécaniques relevent. On a fait Dieux (bien que faussement) ceux qu'on a cru avoir soin de la Mer, de la Terre, & du Ciel: on a fait Dieu, & non pas Déesse, l'Amour; Mais pour la Prudence, c'est à dire la conduite des actions, on l'attribuë justement à une Déesse, & encore à la plus modeste de toutes pour montrer que nous devons nous conduire avec lenteur, & temperance dans nos desseins, pour les faire reüssir. C'est pour cela que les jeunes gens, plus brusques que les Vieillards, sont aussi plus sujets à faillir; car ils s'imaginent bien les moyens d'arriver à leur but, mais ils ne s'en proposent pas les obstacles, comme le remarque Aristote dans ses Ethiques. Or ce que nous disons des âges, nous le pouvons encore dire des Nations. Car ordinairement les Peuples brusques & déterminez font de plus grandes pertes que les autres. Si l'on m'objecte, qu'ils font de plus grands gains aussi, je répondray, qu'ils ne les conservent pas si long-temps. Dequoy pleust à Dieu que ne fussent point témoins ceux de nostre Nation, qui par les merveilles de leur Valeur, que leurs Ennemis redoutent comme la Foudre, ayant conquis à diverses fois tant de superbes Provinces, chassé tant de Mécréans, & fait tant de Royaumes tributaires,

n'ont pas laissé de les perdre ; au lieu que les Espagnols, à qui les Mariages ont plus servy que les Batailles, se vantent, comme c'est leur coutume, de posséder aujourd'huy les plus belles parties de l'Europe, sans compter le nouveau Monde.

FABLE CVIII.



De la femelle du Singe & de ses deux Enfans.

L'On tient que la femelle du Singe ayant des jumeaux, en ayme passionnément l'un plus que l'autre: Une fois donc qu'elle eut deux petits d'une portée, voulant éviter un certain danger, elle prit entre ses bras celuy qu'elle aymoit le plus. Mais ayant couru trop viste, elle le froissa contre une pierre, dont il mourut, au contraire, cét autre qu'elle portoit sur ses épaules, & qui luy estoit indifferent, s'échapa sans recevoir aucun mal.

DISCOURS MORAL.

CEtte Fable nous apprend que l'amour extraordinaire des Peres est quelquefois tres-nuisible

aux Enfans; Et qu'au contraire ceux qu'ils ont traitez plus rudement, en sont plus heureux dans le Monde, & mesme plus vertueux. Je verifieray ces deux propositions par ordre. Premierement, il est trés certain que les mignardises des Meres affoiblissent la complexion de leurs Enfans, ne les accoûtumant pas de bonne heure au vent, à la pluye, au serain, à la nourriture sans choix, & aux autres incommoditez de la vie, contre lesquelles les soins trop particuliers que l'on prend à nous deffendre, nous rendent sans deffense. Cette diversité d'enveloppes, & cette maniere d'emmaillotter, cette delicatesse de nourriture, n'est-ce pas ce qui les rend maladifs, & qui les tuë quelquefois ? Pourquoy accoutume-t'on leurs temperamens à ce qui leur peut manquer, & non à ce qu'ils peuvent toûjours avoir ? N'est-ce pas multiplier les perils, & les rendre plusieurs fois mortels? Certes, les Meres Lacedemoniennes n'en usoient pas ainsi, non plus que les Femmes de Scythie, qui donnoient ordre dés qu'elles estoient accouchées, qu'on plongeast leurs Enfans dans l'eau froide; Coutume que Virgile attribuë aux Latins dans son Eneïde.

Nous trempons nos Enfans dans l'onde;
Aussi-tost qu'ils viennent au monde;
Et puis nous les endurcissons
Contre la pluye & les glaçons.

Ce qui n'empeschoit pas que ces femmes ne missent au monde de vigoureux Enfans, chez qui la Santé florissoit à l'égal de la Vertu. Il n'est pas croyable que la Mere de Massinissa l'eust dorloté en son bas âge: Car si elle l'eût fait, il n'eût jamais atteint nonante ans au quel âge il souffroit le Soleil & la pluye teste nuë, marchant à pied des jours entiers. *Henry le grand* d'heureuse memoire, n'a-t'il pas esté élevé en

Soldat, aussi bien qu'en Roy? D'où luy venoit cette vigueur extraordinaire que de sa nourriture? En peut-on pas dire autant de *Louïs le Juste*, son Successeur, Prince d'incomparable Vertu, & qui par des merveilles de Valeur & de Pieté a finy tant de hautes entreprises. Ne doit-il pas une partie de ses belles actions à la vigueur qu'il s'est acquise dés son bas âge aux exercices de la Chasse? A-t'on jamais veu des peuples plus vertueux, que ceux qui ont fuy les délicatesses, comme faisoient les anciens Romains? ny des Nations plus débauchées, que celles qui ont pris plaisir à s'élever dans le Luxe, & dans les delices? Telle estoit la Republique des Sybaritains, dont on trouve à peine le nom dans ses Histoires, hors quand les Auteurs veulent parler de sa mollesse, pour montrer que les personnes qui s'y addonnent, ne sont capables que de celà. Comment donc pourra-t'on excuser ces mauvais Parens, qui accoutument aux délicatesses les Enfans qu'ils viennent de mettre au monde? Est-il possible de leur faire haïr une vie oysive, en les entretenant voluptueusement? De leur apprendre la sobrieté, en les nourissant de friandises? De leur oster la crainte des Ennemis, en leur faisant craindre le serain & le vent? N'est-ce pas leur vouloir du mal que de les acoutumer à de si pernicieuses habitudes; & ne peut-on pas bien dire avec Bertaud.

C'est hayr que d'aymer ainsi.

Ce n'est pas en cela seulement que les caresses excessives des Meres nuisent à leurs Enfans, la corruption de l'Ame, qui en procede infailliblement, est un danger bien plus considerable. Car si la bonne instruction est une seconde naissance, & si elle dépend de la correction des Vices, où nostre Nature est sujette; ces Meres qui sont idolâtres de leurs Enfans,

ne les perdent-elles pas faute de les reprendre ? Si du commencement elles adherent à leurs coleres, n'en feront-elles pas un jour des Assassins? Si elles endurent leurs petites surprises au préjudice de leurs Freres, ou de leurs Compagnons, n'en font-elles pas des Traistres Si elles ne chastient point leurs paroles sales, & licentieuses, n'en font elles pas des Paillards, & des Adulteres? Si elles leur souffrent manger & boire par excez, n'en font-elles pas des Dissolus; O qu'il eust bien mieux vallu à ces Femmes-là d'avoir esté steriles, que de mettre au monde des Miserables, abandonnez à toutes les délicatesses du Corps, & à tous les débordemens de l'Ame.

Mais je retombe insensiblement sur un discours, dont j'ay si souvent parlé dans cét Ouvrage, que je pourrois bien ennuyer le Lecteur par la necessité des redites. Il vaut mieux venir à la preuve de la seconde partie de mon Allegorie, qui est, que les Enfans les moins caressez, deviennent les plus vertueux, & les plus honnestes. Toutes les raisons alleguées cy-devant, & tournées du sens contraire, prouvent que la forte complexion fait les Hommes genereux, & entreprenans; que l'Exercice rend le sang meilleur, que la Sobrieté de l'Enfance se confirme en l'âge avancé, & bref, qu'une jeunesse qu'on ne flate point, est capable de toute Vertu. A ces raisons l'on en peut ajouster quelques autres, propres seulement à ce sujet. Qu'un Fils peu caressé de son Pere, s'évertuë à devenir homme de bien pour surmonter par son merite l'aversion naturelle qu'on a pour luy. D'ailleurs, n'attendant pas beaucoup de l'heritage, ni du cœur des siens, il ne borne point sa Fortune dans le clos de son pere: les successions qu'il prétend sont des charges magnifiques. C'est avec cela qu'il desire de se rendre Liberal à ceux qui luy ont esté Avares, & à ses Freres mesmes, que l'on a favorisez plus que

luy. D'où il arrive, que la froideur de ses parens enflamme toutes ses esperances, & que ceux qui le haïssent, luy font du bien, lors qu'ils y pensent le moins, tellement que l'on peut dire à contresens,

Hayr ainsi, c'est proprement aymer.

FABLE CIX.



Du Renard, & du Leopard.

LE Renard, & le Leopard disputoient ensemble de leur beauté. Ce dernier loüoit sa Peau tachée de diverses couleurs; Ce que le Renard ne pouvant dire de la sienne, ny la préferer par conséquent à celle du Leopard; *J'avoüe*, luy dit-il, *que tu as quelque raison de ce costé là; mais en récompense, l'avantage que j'ay sur toy, qui n'est pas petit, c'est d'avoir l'Esprit madré, & non pas le Corps.*

DISCOURS MORAL.

IL n'est pas question de réciter icy les avantages que la beauté de l'Ame emporte sur celle du Corps. Nous avons traitté ce sujet assez amplement, joint que quoi qu'il n'y ait que trop de personnes qui souhaittent plus ardemment un beau Corps,

qu'un bel Esprit, il est impossible, qu'en leur Ame ils ne trouvent ce dernier plus estimable que l'autre. Ces Vers d'un de nos Poëtes le temoignent.

Tel que l'Astre du Jour esteint par sa présence
Tous ces Feux, qui du Ciel sont les brillans Tresors;
Telle, & plus grande encor, est la prééminence
Des beautez de l'Esprit sur les graces du Corps.

FABLE CX.



De Venus, & d'une Chatte.

Un jeune homme aymoit tant une Chatte, qu'il pria Venus de la metamorphoser en Femme. La Déesse exauça sa priere, & transforma cét Animal en une fille d'excellente beauté. Ce fou fut si passionnément épris de son amour, que sans plus long délay, il la mena droit à son logis, pour en joüir. Mais comme ils furent tous deux au lit, Venus voulant éprouver si le changement de forme ne luy auroit point aussi fait changer de naturel, lâcha exprés un Rat dans la chambre. Alors cette froide Amante ne se souvenant plus de celuy qui estoit avec elle, se jetta du lit en bas, & poursuivit le Rat, pour

le manger: ce qui fut cause que la Déesse irritée voulut qu'elle reprit sa premiere forme.

DISCOURS MORAL.

Trois choses dignes d'une grande considération se présentent icy. La premiere, c'est l'inégalité, qui arrive quelquefois en Amour, figurée par l'extravagante passion de ce jeune homme, qui sert de sujet à cette Fable. La seconde, c'est l'enchantement des Amants, qui changent en un instant dans leur fantaisie les defectueuses Créatures qu'ils ayment, en des modeles de perfection: ce qui nous est figuré par cette Chatte, que Venus transforme en Femme. Le troisiéme point de mon Discours sera le vray but d'Esope, compris dans la fin de la Fable, à sçavoir qu'on ne change pas de mœurs, en changeant de condition.

De la premiere, je diray que c'est une chose étrange, de voir que l'Amour lie quelquefois des personnes si inégales en toutes leurs parties, que si on leur vouloit choisir des Ennemis, l'on n'en chercheroit jamais d'autres. Cét Aveugle ne connoist bien souvent, ny qualité, ny merite. Il prend plaisir de comparer les Cedres aux Buissons, les Européans aux Afriquains, les jeunes aux vieux, les beaux aux laids, les stupides aux galants, bref les plus gens de bien aux méchans, & aux vicieux. Combien d'Empereurs sont devenus Esclaves de leurs Vassales? Combien de Dames relevées, ont souffert les approches de leurs Valets? Bref, combien de personnes nées de Familles ennemies, se sont naturellement entr'aymées, contre la nourriture qu'elles avoient prise en la maison de leur Pere? Comme c'est au Philosophe à rechercher la cause des choses, ce ne sera point mal fait d'essayer à connoistre celles de cette Inégalité. Pour y parvenir, il faut se remettre en memoire ce que dit le Poëte.

Nous aspirons tousjours aux choses deffendues.

Ce qui est si vray, qu'il n'y a presque rien qui se puisse mieux prouver par l'Experience. Cela nous arrive par je ne sçay quel malheur de nostre Nature, soit qu'elle encline à penetrer tousjours plus avant dans les choses, & par consequent à violer les limites qu'on luy prepare, ou que la grande amour de la Liberté nous y convie, & que ce soit géner nostre humeur, de voir un obstacle ou une barriere devant nous, comme il avint à ce Vieillard Milanois, auquel, ayant vécu jusqu'à soixante ans sans sortir des faux-bourgs de sa Ville, Charles V. commanda de n'en jamais sortir, afin que tous les Estrangers peussent admirer le peu de curiosité de cét homme-là: dont il conceut un si grand déplaisir, qu'ayant fait instamment prier l'Empereur de luy permettre d'aller voir le monde; comme il eut rejetté toutes ses demandes, il en mourut de regret dans sa maison. Ce qu'on ne peut attribuer à l'inclination de voyager, puis qu'il avoit passé tant d'années dans une seule Ville, mais à une certaine humeur libertine, qui estant commune à la pluspart des hommes, leur fait haïr toutes les contraintes, quelques justes qu'elles soient. Il y a encore une cause de cela, que je trouve plus apparente que toutes les autres; c'est qu'un Bien interdit nous semble plus grand, & nous fait penser qu'il doit estre excellent puis qu'on nous le deffend, ce qui nous éguise l'appetit, & nous invite à violer cette Loy. Nous croyons que les Magistrats nous en privent pour se le reserver, ou que la chose est si douce, qu'elle pourroit nous détourner d'aimer Dieu, & la Patrie.

Voilà donc à peu prés ce que l'on peut dire sur cette matiere; d'où il est aisé de conclure, qu'estant enclins aux choses contraires à nostre bien, plus elles sont deffenduës, plus nous les aymons aussi. De

là vient que les Femmes des Maris jalous,& les Filles des Meres trop rigoureuses, tombent plus facilement dans le peché, que les autres, veu le soin qu'on prend pour les en divertir. Cette meme raison nous fait souvent aymer des personnes inégales, tels desseins nous estant plus deffendus que les autres. Ce qu'il n'est pas besoin que je confirme par des Exemples, n'en pouvant alleguer que de superflus, puis que l'Experience prouve assez cette verité.

Je viens donc à la seconde partie de mon Discours, qui est la Transformation que nostre Auteur nous propose icy. J'en ferois des Volumes entiers, si mon dessein estoit d'écrire beaucoup, plutost que de bien instruire. Premierement je mettrois en question, si c'est une chose réellement faisable de transmüer les Corps des uns aux autres; où si ce qu'on nous raconte de la Lycanthropie n'est qu'un fantastique Changement, qui a l'apparence de la chose, & non pas la réalité. Puis venant à moraliser là-dessus, je déduirois comment les Passions démesurées pervertissent nostre Nature, & nous font déchoir de la dignité de nostre estre. Ce que les Poëtes ont expressément témoigné par la Fable de Circé la Magicienne, à qui ils ont donné le pouvoir de changer les Hommes en Bestes pour montrer par là que les Vices immoderez, nous ostent l'usage de la Raison. Mais comme cette Allegorie est assez connüe, & qu'en plusieurs endroits de nostre livre, nous en avons amplement traitté, donnons un sens exprés à cét endroit, pour en tirer une instruction particuliere. Je veux donc dire que cette transformation de Chatte en Femme, marque la foiblesse des Amans, qui ne se sont pas si-tost abandonnez à leurs passions, que toutes choses leur semblent changer de nature. Les laides s'embellissent en leur imagination, & les Belles s'y rendent incomparables. Un dom

mediocre de Nature y devient extréme: un Défaut y passe pour une bonne qualité. Si la personne aymée est louche, ils diront qu'elle en a meilleure grace, & que cette petite imperfection releve l'excellence de l'ouvrage. Si elle est extrémement brune, ils voudront nous persuader que c'est une marque de vigueur, & qu'il y a bien du feu caché sous ces tenebres. Si elle est Petite, ils l'appelleront un Abregé de merveilles, soutenant, que plus une belle œuvre est racourcie, plus elle est admirable. Si elle est extraordinairement grande, ils allegueront, que d'une belle chose on n'en sçauroit trop avoir, & que la Nature a voulu rendre toutes ses perfections infinies. Si elle a le regard rude, ils appelleront cela les Foudres d'Amour. Si elle l'a niais & simple, ils le nommeront les charmes de l'Innocence. Si elle est trop vieille, ils loüeront l'assemblage du bon Jugement avec celuy du Corps. Si elle est trop jeune, ils nous diront que son Esprit devance ses années. Bref, ils nous la transformeront toute en trés peu de temps, & nous la feront voir sous un autre teint, & sous un autre visage. Mais ce qui est encore plus ridicule, c'est que nous éprouvons que ceux qui ont le plus remarqué de defauts en une Femme, sont les premiers à la loüer; parce qu'elle leur aura peut estre fait les doux yeux, ou serré la main. Nous pouvons juger par là combien l'estat des Amans est ridicule, puisqu'ils passent une bonne partie de leur vie, privez de toute connoissance, & de l'espoir mesme de la recouvrer. Car il est presque impossible qu'un Homme possedé de cette Passion, s'en delivre jamais. Aprés une Idole, il en adore une autre; une Femme mariée succede à la fille: puis il passe à la Vefve; & il est croyable que s'il trouvoit une Androgine, elle auroit aussi son tour à cause seulement qu'elle seroit à demy Femme.

Venons maintenant à la troisiéme partie de nostre Discours, à sçavoir que la Condition ne change pas les Vertus ny les Vices de l'Ame, principalement s'ils sont contractez par une longue habitude. Qui voudroit nier cette Verité, où trouveroit il assez de raisons pour la contredire? y a-t'il quelqu'un qui se depouille de soy-mesme, en faisant Fortune, ou qui prenne plaisir à se défaire de ses passions, & de ses méchantes habitudes? Plusieurs croiroient acheter la grandeur trop cher, s'il falloit abandonner leurs Vices pour l'amour d'elle. L'exemple d'un bon nombre de Personnes de condition leur apprend assez, qu'une haute Fortune ne sert souvent qu'à les rendre encore plus imparfaits. Ce ne sont pas tousjours les mieux élevez que les Grands. Ils ont tant de Flateurs auprés d'eux qu'il peuvent à peine se rendre capables d'une parfaite Vertu. Mais je passe insensiblement de mon Discours à un autre, & ne m'apperçois pas que j'anticipe le sens de la Fable suivante, qui en veut aux Hommes trop complaisans.

FABLE CXI.



D'un Malade, & d'un Medecin.

UN Malade enquis par son Medecin de l'é-

tat de sa santé ; *Je brûle*, répondit-il, *& suis tout en eau, à force d'avoir sué.* Voilà qui est bien, dit le Medecin, & puis il se retira. Le lendemain il le fut encore visiter, & luy demanda comment il s'estoit porté la nuit passée? *Helas!* s'écria-t'il d'une voix debile, *peu s'en est falu que je ne sois mort de froid.* *Tant mieux*, adjousta cet habile Docteur, *c'est bon signe.* Quand ensuite pour la troisiéme fois il luy eut fait la mesme demande, & que ce pauvre homme luy eut répondu, *qu'il n'en pouvoit plus, tant il estoit travaillé d'un flux de ventre; C'est vostre santé*, continua ce Charlatan. A la fin un de ses amis l'estant allé voir, pour apprendre s'il ne se trouvoit pas mieux *Ah! mon amy*, luy répondit-il, *je me porte tousjours bien, à ce qu'on me dit, & pourtant je me meurs.*

DISCOURS MORAL.

CE qu'Esope dit icy du Médecin, nous le pouvons dire d'un faux Amy. Car il void bien souvent mortellement malade celuy qu'il feint d'aymer sain. Il luy trouve le poux émeu de Vengeance, ou de Haine, enflammé de Passion, ou refroidy dans l'amour des choses honnestes ; Et pourtant, au lieu de luy conseiller ce qui luy est profitable, il adhere lâchement aux opinions de son Malade, & craint plustost de le mettre en colere. Tels sont ordinairement ceux qui approchent des Grands, à qui l'éclat de leur Condition, ou l'espoir de leur Fortune, fait trahir mille fois le jour leur Conscience, en leur conseillant des choses illegitimes. Tels ces Flatteurs interessez & malins, qui sous prétexte de vouloir traitter obligeamment ceux dont ils se disent amis, les détournent des affaires utiles, & les engagent dans les dommageables. De

pareille nature ſont encore ceux qui voyans leurs Amis malades à l'extremité, n'oſent leur parler de Confeſſion, parce que la peur redouble l'accez du mal, & que c'eſt les hazarder que de leur nommer le nom d'un Preſtre. Mais ces gens la ne conſiderent pas que c'eſt bien les hazarder plus dangereuſement de les reduire au dernier Article, ſans les avoir fait ſouvenir de leur Salut.

FABLE CXII.



Des Coqs, & de la Perdrix.

UN homme ayant pluſieurs Coqs en ſa maiſon, achepta une Perdrix qu'il mit avec eux pour l'engraiſſer. Mais les Coqs ne virent pas pluſtoſt cette nouvelle compagne, qu'ils la chaſſerent à coups de bec. Cependant la pauvre Perdrix s'affligeoit, de ſe voir ainſi rebuttée faute d'eſtre de leur eſpece. Toutefois ayant pris garde qu'ils ſe querelloient auſſi, elle modera ſa triſteſſe; & ſe conſolant; *Arrive ce qui pourra*, dit-elle, *je ſuis reſoluë de ne me plus tourmenter, puiſque je voy maintenant qu'ils s'entrebattent eux-meſmes.*

DISCOURS MORAL.

ON peut-tirer de cette Fable deux Avis importans, dont l'un consiste en l'horreur des Dissention intestines, & l'autre en la Patience que doivent avoir les Sages, lors qu'ils sont maltraittez des Vicieux. Quant au premier point tout nostre Ouvrage n'est plein que de cét advertissement. Nous avons veu les quatre Taureaux invincibles, tant qu'ils ont esté bien unis. Nous avons veu entre les mains d'un Laboureur un faisceau de Verges, qui n'ont pu ny estre rompuës en gros, ny resister separées. Et nous nous sommes étendus sur ce discours à la maniere des Orateurs & des Philosophes.

Venons au second point de cette Allegorie, qui regarde la Patience que doivent avoir les Vertueux à souffrir les injures des Méchans. Elle sera facile à prendre, quand ils considereront bien que tous les outrages de leurs Persecuteurs ne procedent que de l'Habitude qu'ils ont au Vice. Rien ne s'apprend plustost, & ne s'oublie plus tard que luy. Les Maistres sont souvent blasmez des fautes de leurs Disciples. Mais si nous manquons il ne s'en faut pas prendre à eux. Les Vices s'apprennent assez sans Precepteur, & difficilement ils peuvent estre oubliez si on ne les chastie. Il ne faut donc pas que l'Homme se fasche d'estre outragé par le Vicieux; mais qu'il se réjoüisse plustost de se voir dans une condition preferable à celle de son ennemy, comme il arrive ordinairement aux gens de vertu. Il n'y a que la seconde de ces deux propositions qui en puisse improuver la conséquence; Et pourtant rien n'est si veritable; Car quelle conformité y peut-il avoir entre la condition d'un Vicieux, & celle d'un Homme de bien? L'un est mille fois le jour gehenné du repentir de ses Vices, aprehende des chastimens, se fait tout le monde en-

nemi ou du moins se persuade de le faire, l'autre vit dans la satisfaction de sa probité, espere des recompenses aprés sa mort, ne craint nul supplice pendant sa vie, & n'est hai d'aucun ne se rendant odieux à personne. Bref, il n'y a point de comparaison en la felicité de tous les deux, soit qu'on regarde la vie presente, ou celle qui est à venir. Quel sujet aura donc l'homme de bien de se plaindre, si la raison lui fait connoistre que sa Fortune est meilleure que celle de son Ennemy? L'on peut répondre, que l'injure aigrit la personne qui la reçoit, mais quelle injure peut recevoir le Vertueux? Si c'est la honte des hommes qu'il sçache que l'insolence du Médisant ne le sçauroit noircir d'infamie, car le deshonneur suit l'action, & ne s'attache point à la personne offensée: autrement elle est injuste, & par consequent elle ne doit pas estre considerée par les gens de bien. Si elle s'attache donc simplement à l'Action, celle-cy estant mauvaise, ne doit faire rougir que son Autheur, & non pas l'Innocent qu'on a persecuté. Mais prenons que le deshonneur y fût attaché, ce qui pourtant est impossible (car nostre siecle n'est pas si dépourveu de Vertu, qu'on n'y condamne encore les mauvaises actions comme criminelles, & qu'on n'y mette la Constance au nombre des choses Heroïques;). Prenons, dis-je, que l'Homme de bien estant affronté par le Vicieux, en receust tousjours de la honte, & fût exposé à la risée des autres hommes, quel desavantage est-ce là, pour entrer en parallele avec la solide possession des Vertus, principalement de la divine & admirable Patience? Les jugemens & les opinions des Hommes sont ils quelque chose au prix des jugemens de Dieu, qui agissent tous en faveur de la Probité? Si le Sage est injurié, a-t'il resolu de perdre le nom de Sage par le courroux, & par le ressentiment? S'il ap-

prouve l'injure qu'on luy a faite, pourquoy n'es plaint-il; & s'il la condamne, n'est-ce pas l'imiter que de s'en ressentir? Il ne sert de rien, d'alleguer Aristote, qui ne déconseille point la Vengeance, ny de dire que ce n'est pas estre injurieux que de repousser un outrage. Cette raison n'est bonne qu'en la bouche du vil Populaire, mais non pas en celle du Sage, qui ne tient point une offense moins blâmable pour estre faite aprez une autre que pour estre commise la premiere.

Aussi, sans mentir, l'exemple du Vice nous en doit luy-mesme détourner, & nous faire raisonner ainsi. Si celuy-cy, quoi que vicieux & haïssable de sa nature, n'a pas laissé de se faire plus abhorrer qu'il ne l'estoit en faisant ce qu'il a fait contre moy, combien plus serois-je noircy, en luy rendant la pareille, moy qui ay vécu jusques ci en quelque consideration d'honneste homme? si son outrage a semblé hydeux dans son Centre mesme, à sçavoir en la personne du Mal-faicteur, combien sera-t'il épouvantable en la mienne, puis que je ne pense pas avoir jamais donné lieu à des actions scandaleuses, & dignes de la haine publique? Voilà les reflexions que fera le Vertueux, pour se détourner de la Vengeance: puis il considerera si elle est aisée, ou difficile. Si elle est aisée il l'abandonnera, comme une chose indigne de luy & qui peut aussi bien tomber dans un Courage vulgaire, que dans le sien. Si elle est difficile, il s'en proposera tousjours la difficulté, & se réduira par ce moyen à ne la point embrasser. Il r'appellera pour lors en sa memoire ce que nous avons déjà dit, que Dieu s'est reservé la Vengeance, & que c'est empieter sur luy que de la vouloir faire soi même Voilà le moyen d'étouffer toute sorte de ressentimens contre son Ennemy, ce qui me semble la plus genereuse Action que puissent faire les offencez.

Quant au moyen de vivre satisfait, & de ne s'abandonner point à la douleur d'une offence, je pense que ce ne sera pas une chose mal-aisée à celuy qui aura pardonné l'injure à son Ennemy. Car s'il a cessé de hair la personne injurieuse, voudra-t'il en porter la penitence par sa propre douleur ? Un autre l'aura-t'il affronté, afin qu'il s'en punisse? Seroit-il juste que le Coupable eust son pardon, & que l'Outragé se desesperast ? Quel si grand mal y a-t'il en une offence, qu'un homme Vertueux n'en puisse digerer davantage? Chose étrange! il faudra qu'il endure patiemment la mort, & il s'affligera pour la mauvaise Action d'un simple Homme ? En quoy luy peut nuire un Ennemy, si la Vertu le deffend contre tous les accidens de la vie? Il l'auroit effectivement trés incommodé, s'il en avoit perdu sa fermeté, & sa constance. Mais celà ne pourroit pas estre, sans qu'il y allast de la faute mesme de l'Offencé. Il est donc certain qu'une Ame genereuse, & bien née, pour estre outragée, n'en perdra jamais sa tranquillité, principalement si elle prevoit que la nature, des méchans semblable à celle du Feu, ne se peut soustenir sans détruire & consumer le sujet où il faut qu'elle s'attache de necessité. Celà estant, l'on ne doit pas s'étonner si elle s'attaque à son contraire, c'est à dire à l'Ame des gens de bien, comme directement opposée aux Méchans, qui ne peuvent compatir avec elle, sans un contraste mortel.

Mais Esope fournit bien une autre raison aux courages Vertueux, pour les consoler, quand les Méchans les affligent; C'est qu'il feint que les Coqs se maltraittent eux mêmes aussi bien qu'ils maltraittent la perdrix, d'où il luy fait prendre sujet de s'appaiser. Car, dit-elle, comment ne me seront-ils pas rudes, puis qu'ils s'offencent entr'eux, & qu'il leur est impossible de s'accorder? En effet, les person-

nes affligées par le cruel traittement des Méchans se peuvent bien consoler en leur misere, & ne trouver pas étrange qu'on les attaque veu cette difference de naturel qu'ils ont avec eux, puis que les Compagnons des mesmes Vices s'entrebattent la plus-part du temps, comme cette engeance de Serpens monstrueux qui s'entre-mangent dans les deserts de Lybie; & qu'avec une violence incroyable, ils pratiquent les uns contre les autres leurs déloyales Maximes. L'experience & la Raison nous confirment cette verité. L'experience, en ce qu'ordinairement les Voleurs s'entrebattent pour le partage du butin, les Querelleux se perdent enfin par leurs propres dissentions, & les Fourbes en font de mesme, pour joüir du fruit de leur tromperie, aprés avoir cherché leur avancement dans la ruine des Familles. Bref, c'est une chose asseurée, que jamais les Méchans ne se sont gardé la foy les uns aux autres, dont aprés l'experience en voici la raison. La parfaite Amitié ne se propose pour but que la Vertu seulement, & toute autre sorte de bien-veillance ne peut légitimement porter le nom de vraye Amitié. Le commerce des Méchans est donc indigne d'un si beau titre, comme mercenaire, & interessé, Aussi n'en a-t'il point les effets, qui sont la Franchise, la Perseverance, & la Tranquillité. Au contraire, il est sans cesse suivy de ruses, de troubles, & d'inconstance. De là viennent ordinairement leurs disputes, leur concurrences, & leurs faux partages. De là viennent, dis-je, les meurtres qu'ils font de leurs compagnons, & les accidens tragiques qui suivent leurs entreprises. Voilà donc la principale raison pour laquelle Esope veut que la Perdrix souffre patiemment son infortune. Car comment espereroit-elle un bon traittement de ceux qui n'en peuvent faire que d'injustes, mesme à leurs semblables?

Mais passons maintenant à un autre Discours, pour ne sembler trop long en une chose que tout le monde connoist.

FABLE CXIII.



Du Charbonnier, & du Foullon.

UN Charbonnier ayant loüé une Maison, & prié un Foulon son Voisin, d'y demeurer avec luy; *Mon amy*, luy répondit le Foulon, *celà ne me seroit pas profitable; car j'apprebenderois tousjours que ce que j'aurois blanchy, ne se noircist à la vapeur de ton Charbon.*

DISCOURS MORAL.

DE cette Fable, il s'en peut tirer plusieurs sens Moraux, dont le plus judicieux, c'est à mon avis, celuy de ne hanter jamais qu'avec nos semblables principalement si nous vivons en une estime nette de tout soupçon. Car alors il faut soigneusement fuyr comme une maladie contagieuse, le commerce des Infames & des Méchans. Souvenons-

nous à ce sujet de cette belle Instruction que nous donne le Philophe Epictete. Si tu és avec tes Maistres, écoute-les, & leur obeïs; Si c'est avec tes Esgaux, accorde leur tout ce qui est raisonnable; Si c'est avec tes Inferieurs, instruy-les paisiblement. Mais souviens-toy sur tout du Symbole de Pythagore, qui te defend de hanter ceux, *dont la queüe est noire*; c'est à dire l'intention malicieuse, comme ne se rapportant, qu'à une mauvaise fin. Si nous faisons autrement, leur mauvaise reputation peut nous noircir aussi facilement, que ce Foulon le pourroit estre par les habits du Charbonnier. Il n'y a rien si aisé que de soüiller son nom d'une tache difficile à effacer. Car les Médisans cherchant sans cesse quelque nouvelle matiere à leurs Calomnies; comme ils n'en trouvent point en la Personne des Innocens, ils leur imputent le Vice de ceux qui les hantent. Aussi est-il vray que l'Ignominie, & la mauvaise estime, se communiquent par reflexion à celuy qui leur est plus proche, tout de mesme que l'Honneur touche en quelque façon les amis de la personne honorée, par un rayon qu'il élance obliquement sur eux.

FABLE CXIV.



De la Chauve-Souris, du Buiſſon, & du Plongeon.

LA Chauve-Souris, le Buiſſon, & le Plongeon voulurent negotier en Societé. Pour cét effet la Chauve Souris emprunta de l'Argent & le mit dans la Communauté : le Buiſſon apporta une Robbe, & le Plongeon prit de l'Or. Aprés ces preparatifs, ils ſe mirent ſur Mer où le mal-heur voulut qu'une Tempeſte, fit couler le Navire à fonds, eux ſe ſauvant à peine aprés avoir tout perdu. Le Plongeon depuis ce temps-là ſe tient tousjours au bord de la Mer, en attendant qu'elle rejette ſon Or en quelque endroit du Rivage; La Chauve-Souris ne ſe monstre que de nuit, de peur de ſes Creanciers, & le Buiſſon s'attache aux Robes des Paſſans, pour voir s'il ne reconnoiſtra point la ſienne.

DISCOURS MORAL.

VOicy, ce me semble, une des plus estranges inventions de nostre Autheur, fondée sur le Commerce d'une Plante, & de deux Oyseaux. Pour en tirer donc quelque Allegorie, il faut examiner l'un aprés l'autre chacun de ces Marchands. Premierement, ce qu'il dit de la Chauve-souris, témoigne un naturel avare : Dont semblent faire foy ses yeux surveillans, ses ongles crochus, & ses monstrueuses aisles. Par le Plongeon il represente le Voluptueux, qui donne tout à ses sens, & se lance teste baissée dans des fleuves de delices, dont il est mal-aisé de le tirer. Quant au Buisson, c'est la marque d'une humeur pesante, qui n'estant pas née pour les grandes choses, demeure enracinée dans une place, sans estre capable d'aucun mouvement.

Or le sujet de cette Fable est à peu prés celuy cy. Quand il arrive que dans un corps politique quelques-uns des membres sont lâches & endormis, ou plongez dans les delices ; & les autres entierement addonnez à leur profit, il est presque impossible que leur gouvernement soit bon, ny que leurs entreprises reüssissent au gré de la multitude. Car en toute sorte de desseins, pour le moins en ceux qui se peuvent conclure dans un Conseil, l'on a besoin de Vigilance, de bonne Conduite, & de Probité. De Vigilance, pour veiller aux moyens d'executer ; De bonne Conduite, pour ne negliger aucune industrie qui puisse faciliter une affaire ; Et de probité, afin que les Ministres n'ayant point l'esprit mercenaire, ne tournent pas à leur profit particulier les avantages qu'ils sont obligez de rapporter au public. Ce fondement supposé nous avons eu raison de dire, qu'en tous les Estats, où l'administration des affaires est donnée aux Stupides, aux Voluptueux, & aux

Avares, il faut qu'il y arrive du desordre, ou de la ruine; & que leurs entreprises soient aussi malheureuses que celles du Buisson, de la Chauve-souris, & du Plongeon, assemblez pour le mesme Commerce.

FABLE CXV.



De deux hommes, & d'un Asne.

DEux hommes passant par des lieux deserts, trouverent un Asne en leur chemin; Ils commencerent à disputer à qui l'auroit, chacun d'eux s'imaginant que la Fortune luy eust envoyé cette heureuse rencontre. Mais comme ils estoient en differend, l'Asne se déroba, & ainsi l'un & l'autre furent frustrez de leur esperance.

DISCOURS MORAL.

CEs deux Compagnons, qui se debattent pour une chose qui ne leur appartient pas, me remettent en memoire une infinité d'Hommes pernicieux, qui font gloire de se rendre de mau-

vais offices, & de vomir les uns contre les autres toute la malignité de leur fiel, jusques-là mesme, que de la Langue ils en viennent aux mains, & tout celà pour un advantage qui ne leur est pas destiné, mais que le Ciel reserve à d'autres qu'à eux. En quoy certes, il me semble qu'il y a beaucoup de Justice. Car je ne voy point d'apparence d'estimer dignes de posseder un Bien, ceux qui au lieu de se l'asseurer par quelque invention raisonnable, s'occupent à haïr leurs Concurrents, & entretiennent leur inimitié, plustost qu'ils n'avancent leurs desseins.

FABLE CXVI.



Du Lievre, & de la Tortuë.

LE Lievre voyant la Tortuë, qui se trainoit à pas lents, se mit à soûrire, & la railla de son extreme lenteur. La Tortuë, à qui ce mépris du Lievre fut un juste sujet de s'en offencer, pour toute réponse le defia courageusement à la course. Ce défi accepté, & tous deux estans demeuré d'accord du lieu jusques où ils de-

voient courir, ils prirent le Renard pour Juge. La Tortuë partit en mesme temps, & le Lievre luy laissa prendre tel avance qu'elle voulut, s'imaginant qu'il y seroit toûjours plustost qu'elle. Cependant à force d'aller, elle atteignit insensiblement les bornes prescriptes, & gagna le prix de la course, dont le Lievre tout étonné; maudit tout haut sa nonchalance, & la trop bonne opinion qu'il avoit euë de soy-mesme. Mais le Renard s'en mocquant; *Mal-avisé que tu és*, luy dit-il, *apprends une autrefois à ne croire point ta folle teste, & à te servir de tes jambes au besoin.*

DISCOURS MORAL.

De quelque façon que je considere cette Fable, elle me semble susceptible de plusieurs sens differens, comme nous voyons qu'une mesme matiere se peut appliquer à divers usages. Aussi je ne doute point que par la Tortuë on ne puisse entendre un Esprit tardif, quoi que vigilant; par le Lievre, un Courage prompt mais mal avisé; & par le Renard un homme adroit & ingenieux, qui ne juge, que de ce qu'il void, sans s'arrester à la vaine montre des Presomptueux, ny à la trop bonne opinion qu'ils ont ordinairement de leur capacité pretenduë. Mais je laisse à part ces explications, pour m'attacher à la plus vray-semblable de toutes, que les Italiens ont, à mon avis, comprise en ce vers,

Ingegno e forza à che non l'opra e nulla.

C'est à la verité une belle chose que l'Esprit, à qui l'on peut donner cette gloire d'estre l'image de la Divinité, le Chef-d'œuvre le plus accomply de tous, & la meilleure partie de nous-mesmes. C'est aussi une belle Qualité que la Force, lors qu'elle se trouve jointe à l'Addresse; puis que par son moyen

nous venons glorieusement à bout des plus hautes Entreprises, où la Valeur & le Courage nous portent. Toutesfois comme l'eau croupit insensiblement, & s'enpuantit, si elle n'est remuée, & le Feu s'éteint, si on l'empeche d'agir, en luy ostant la Matiere qui l'entretient; Ainsi, la Beauté de l'Esprit, & la Force du Corps, ne sont que des Qualitez inutiles à l'Homme, s'il ne s'en sert au besoin, & s'il ne reduit la Puissance en Acte. Archimede, se fût en vain picqué de ses hautes connoissances, & de son profond sçavoir aux Mathematiques, s'il ne les eust pratiquées pour son contentement particulier, & pour le service de sa Patrie & Milon de Crotone, que l'on tient avoir couru un stade entier aux jeux Olympiques, portant sur ses espaules un Bœuf, qu'il tua d'un coup de poing, aprés l'avoir déchargé en font foi. Ce fut un pur effet de l'exercice & de l'Habitude, par qui la Vertu cultivée, a de tout temps rendu merveilleuses, & comme incroyables, les Actions des hommes extraordinaires, dont l'on ne pourra pas douter, si l'on considere que ceux qui ont excellé aux Lettres, & aux Armes comme Platon, Aristote, Seneque, Cesar, Alexandre, Agesilaüs, & ainsi des autres, n'auroient jamais rien avancé dans cette Lice d'Honneur, si par le conseil du Proverbe Grec ils ne se fussent hastez doucement; Et c'est en celà, sans doute, qu'ils ont imité la Tortuë, plustost que le Lievre de cette Fable, puisqu'en matiere d'esprit & de force, toutes les fois qu'il leur a fallu agir, ils l'ont fait sans differer, & ont toûjours joint la prudence & le soing ensemble.

FABLE CXVII.



De l'Ours, & des Mouches à Miel.

LA faim ayant chassé l'Ours du Bois; comme il s'en alloit chercher dequoy repaistre, il trouva des Ruches en son chemin, & se mit à lecher le miel d'alentour. Une Abeille s'en apperceut, & picqua l'Ours à l'oreille, tandis que ses compagnes dormoient; Celà fait, elle laissa son Ennemy en une rage mortelle, & se sauva dans la Ruche, que l'Ours s'avisa de rompre, s'imaginant par ce moyen tirer raison de l'injure qu'il venoit de recevoir. Mais à l'instant toutes les autres Abeilles sortirent, & le picquerent jusques au sang, pour se revancher elles-mesmes de ce qu'il avoit rompu leur maison. Tout ce que l'Ours put faire, dans l'extréme violence de ses douleurs, fut de songer à sa retraitte. Il se retira donc bien viste, & s'en allant; *Miserable que je suis*, dit-il, *qu'il eust beaucoup mieux valu pour moy de souffrir une petite picqueure, & lecher le miel en*

patience, qu'estre cause du grand mal que toutes les Abeilles m'ont fait, lors que j'ay creu me vanger d'elles.

DISCOURS MORAL.

LE sens de cette Fable est clair de soy-mesme, & bien digne de consideration, puis qu'en cét Ouvrage l'ingenieux Esope s'est imaginé diverses peintures de cette maniere, & toutes semblables à celle-cy. Elle nous apprehend qu'un seul ne peut rien contre plusieurs: Que les Grands doivent apprehender la colere des Petits; Qu'il n'y a point de jeu à se vouloir vanger de ceux à qui nous avons donné sujet de nous nuire; Et qu'en tout cas il vaut mieux endurer un mal qu'ils nous font, que se mettre en danger d'en souffrir une infinité. Nous pouvons trouver d'assez beaux exemples à ces Veritez, en la pluspart des choses de la Nature. Quelque forte qu'en soit la liaison, elle s'affoiblit souvent par les moindres Ennemis, quand ils s'unissent en nombre. Y a-t'il rien moins à craindre qu'une Chenille, qu'un Moucheron, & qu'un chetif Vermisseau, si on les considere separement! Et toutesfois l'Experience nous fait voir souvent, à nostre ruine que cette Vermine ramassée en quantité, ruine les fruits, les plantes, & les semences, mais particulierement les grains, dont elle ronge le germe. Ce qui n'est pas encore si prodigieux, que ce qu'on raconte de quelques contrées des Indes Orientales, où s'en vont fondre de temps en temps de si espaisses nuées de Sauterelles, que le Soleil mesme en est obscurcy, & tout le peuple contraint d'abandonner le pays.

Quant à la Vengeance, comme elle est une espece de Justice sauvage & Brutale, elle me semble plus seante aux Bestes qu'aux Hommes. Aussi ne la peu-

vent-ils faire qu'à leur dommage, comme dirent autrefois les Garamantes au grand Alexandre. Mais ce qu'il y a d'insupporrable en leur humeur, c'est qu'il ne s'en trouve que trop parmy eux, qui sont bien contens de faire comme l'Ours de cette Fable, c'est à dire de manger la plus pure substance des Innocens, & de ne vouloir pas pourtant que ces pauvres gens s'en ressentent: Car alors s'ils en reçoivent le moindre déplaisir, il n'est pas croyable combien est grande la violence où leur passion les porte. Alors, dis je, s'imaginant que toutes choses leur soient permises, à cause de leur Puissance, ils font gloire d'opprimer les Petits, & de les aller chercher jusques dans leurs maisons, qu'ils ruynent de fonds en comble pour se vanger. Eux cependant joüent de leur reste., comme ils se voyent ainsi persecutez; Et faisant courage de desespoir, ils en attirent à leur deffence quantité d'autres, qui tels que des Mouches à miel, sortent à la foule de leurs loges, se jettent péle-méle sur ces Oppresseurs, les picquent jusques au sang, & les contraignent en fin de faire une honteuse retraite. Je sçay que l'on pouroit donner à cette Fable quantité d'autres explications, & dans la Politique, & dans la Morale. Mais je ne trouve pas à propos de grossir davantage ce Volume; Et il me doit suffire de l'avoir conduit à la fin le plus succinctement que je l'ay pû faire.

TABLE

Des Chapitres de la Vie d'Esope.

Chap. I. *DU Pays, & de la condition d'Esope.* pag. 11
Chap. II. *Description du Corps d'Esope, & de la vivacité de son esprit.* 13
Chap. III. *Esope se justifie devant son Maistre, & luy fait voir qui avoit mangé les figues.* 14
Chap. IV. *Par quelle advanture Esope receut le don de bien parler.* 16
Chap. V. *La vente d'Esope.* 18
Chap. VI. *D'un fardeau dont Esope se chargea.* 21
Chap. VII. *Esope est derechef vendu.* 24
Chap. VIII. *Xanthus fait un present d'Esope à sa Femme.* 29
Chap. IX. *La réponse d'Esope à un Jardinier.* 33
Chap. X. *D'un seul grain de Lantille qu'Esope fit cuire en un pot, & de quelques autres choses facetieuses.* 36
Chap. XI. *Xanthus voulant tromper Esope, est trompé luy mesme.* 38
Chap. XII. *Du present fait à la Maistresse de Xanthus.* 40
Chap. XIII. *Invention d'Esope, pour faire retourner sa Maistresse avec Xanthus.* 44
Chap. XIV. *De quelles viandes Esope traitta*



les Hostes de Xanthus. 46
Chap. XV. *Du second service de langues.* 48
Chap. XVI. *Esope ameine à son Maistre un homme niais & sans soucy.* 50
Chap. XVII. *De la réponse qu'Esope fit à un Juge.* 53
Chap. XVIII. *Subtile réponse d'Esope, touchant les superfluitez que la Nature rejette.* 55
Chap. XIX. *L'ingratitude de Xanthus.* 58
Chap. XX. *Esope decouvre le derriere de sa Maistresse.* 60
Chap. XXI. *Esope ne laisse entrer qu'un seul de tous ceux que son Maistre avoit conviez.* 62
Chap. XXII. *Du thresor trouvé par Esope, & de l'ingratitude de Xanthus.* 64
Chap. XXIII. *De l'affranchissement d'Esope* 67
Chap. XXIV. *Depart d'Esope, & son arrivée en Lydie.* 72
Chap. XXV. *En quel temps Esope composa ses Fables.* 74
Chap. XXVI. *Ennus est adopté par Esope, qui en reçoit une grande injure.* 76
Chap. XXVII. *Esope instruit Ennus, & luy donne des preceptes pour vivre en Homme de bien.* 79
Chap. XXVIII. *De quelle façon Esope nourrit, & dressa quatre Aiglons.* 81
Chap. XIX. *Le voyage d'Esope à Delphes.* 86
Chap. XXX. *La mort d'Esope.* 89

TABLE

Des Fables d'Esope.

Du Coq & de la Pierre precieuse. 94
Du Loup & de l'Agneau. 97
Du Rat & de la Grenoüille. 100
Du Cerf & de la Brebis. 103
Du Chien & de l'Ombre. 106
Du Lyon & de quelques autres Bestes 109
Du Loup & de la Gruë. 111
Du Laboureur & du Serpent. 114
Du Sanglier & de l'Asne. 118
Du Rat de Ville & de celuy de Village. 123
De l'Aigle & de la Corneille. 128
De l'Aigle & du Renard. 131
Du Corbeau & du Renard. 136
Du Lyon affoibly de vieillesse. 141
De l'Asne, & du Chien. 144
Du Lyon & du Rat. 148
Du Milan malade. 152
De l'Yrondelle & des Autres Oyseaux. 153
Des Grenoüilles & de leur Roy. 156
Des Colombes & du Faucon leur Roy. 159
Du Larron & du Chien. 163
Du Loup & de la Truye. 166
De l'enfantement des Montagnes. 168
Du vieux Chien & de son Maistre. 172
Des Lievres craignans sans cause. 175
Du Chevreau & du Loup. 177

Du Chien & de la Brebis.	180
Du Laboureur & du Serpent.	183
Du Renard & de la Cigogne.	186
Du Loup & de la Teste peinte.	190
Du Geay	194
De la Mouche & du Chariot.	197
De la Fourmy & de la Mouche.	200
Du Singe & du Renard.	206
De la Grenoüille & du Bœuf.	210
Du Cheval & du Lyon.	211
Des Oyseaux & des Bestes à quatre pieds.	214
De l'Espervier & de la Colombe.	218
Du Loup & du Renard.	220
De l'Asne & du Cheval.	225
Du Cerf & du Chasseur.	230
Du Serpent & de la Lime.	233
Des Loups & des Brebis.	234
De la Forest & du Paisan.	236
Du Loup & du Chien.	238
Du Ventre & des autres Membres.	243
Du Singe & du Renard.	246
Du Renard & des Raisins.	247
De la Belette & du Renard.	249
Du Loup & des Chasseurs.	252
Du Paon & du Rossignol.	256
De l'Oyseleur & du Merle.	260
Du Cerf & du Cheval.	262
De l'Asne & du Lyon.	264

Du Vautour & des autres Oyseaux. 267
Du Lyon & du Renard. 269
De l'Asne malade & des Loups. 271
Du Chevreau & du Loup. 272
Du Lyon & de l'Homme. 275
De la Puce & de l'Homme. 279
De la Fourmy & de la Cigale. 280
De la Brebis & de la Corneille. 285
De l'Arbre & du Roseau. 288
Du Mulet & du Loup. 292
Du Renard trahi par le Coq. 295
Du Renard & du Chat. 297
Du Renard & du Loup. 300
Du Chien envieux & du Bœuf. 301
Du Loup & des Chiens. 304
De l'Aigle & du Corbeau. 307
Du Renard & du Bouc. 311
Du Chat & du Coq. 315
Du Renard & du Buisson. 317
Du Pescheur. 320
Du Chat & du Rat. 321
Du Laboureur & de la Cigogne. 324
Du Berger & des Laboureurs. 327
De la Fourmy & de la Colombe. 330
De la Mouche. 332
Du Dieu Mercure & d'un Charpentier. 334
D'un Enfant & de sa Mere. 338
De l'Homme qui avoit deux Femmes. 342

D'un Laboureur & de ses Enfans. 50
De la Nourrice & du Loup. 353
De la Tortuë & de l'Aigle. 357
De deux Escrevices. 360
De l'Asne vestu de la peau du Lyon. 362
De la Grenoüille & du Renard. 365
De deux Chiens. 368
Du Chameau. 371
De deux Amis & de l'Ours. 373
De deux Pots flottans sur l'eau. 377
Du Taureau & du Bouc. 379
Du Singe & de ses Enfans. 381
Du Paon & de la Gruë. 383
Du Tigre & du Renard. 385
Des Taureaux & du Lyon. 389
Du Sapin & du Buisson. 391
Du Pescheur & d'un petit Poisson. 397
De l'Avare & de l'Envieux. 403
De l'Enfant & du Larron. 416
Du Lyon & de la Chevre. 419
De la Corneille & de la Cruche. 421
Du Laboureur & du Taureau. 435
Du Satyre & du voyageur. 437
Du Taureau & du Rat. 439
D'une Oye & de son Maistre. 442
Du Singe & de ses deux Enfans. 445
Du Renard & du Leopard. 449
De Venus & d'une Chatte. 450

D'un Malade & d'un Medecin. 455
Des Coqs & de la Perdrix. 457
Du Charbonnier & du Foullon. 463
De la Chauve-souris, Buisson & Plongeon. 465
De deux hommes & d'un Asne. 467
Du Lievre, & de la Tortue. 468
De l'Ours, & des Mouches à miel. 471

FIN.

AVERTISSEMENT.

